
3 1761 09373038 0





LETTRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

RÉFORMATRICE DU CARMEL

LETTRES

DE

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

RÉFORMATRICE DU CARMEL

TRADUCTION

Augmentée de plus de 70 Lettres et 400 fragments,
d'après les autographes de la Sainte et les copies authentiques des Pères Carmes déchaussés
qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Madrid

PAR LE

R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH
DES CARMES DÉCHAUSSÉS

*Édition publiée sous le haut patronage
de Son Éminence le Cardinal LECOT, archevêque de Bordeaux.*

TOME III

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1900



LETTRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

LETTRE CCCXIII[1].

1580. 3 JUIN. TOLÈDE.

AU PÈRE GRATIEN, A MADRID.

Supplique à l'archevêque de Tolède pour obtenir une fondation à Madrid. Convalescence du Père Antoine. La princesse d'Ebuli. Prochain départ pour Ségovie. Reconnaissance à Monsieur Vélasco. Affaires diverses.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père !

Je ne sais pour quels desseins Notre-Seigneur permet que tant d'obstacles m'empêchent de sortir de Tolède et de parler à cet *Ange*[2].

J'ai écrit aujourd'hui même à l'archevêque une sorte de supplique ; on a cru bon autour de moi de me conseiller

1. Cette lettre contient un fragment qui est traduit pour la première fois.

2. Monseigneur de Quiroga, grand Inquisiteur, et archevêque de Tolède. La Sainte voulait l'entretenir de la fondation de Madrid et du livre de sa *Vie* qui était à l'Inquisition. Elle put lui parler en compagnie du Père Gratien ; le grand Inquisiteur fit l'éloge de la *Vie* sans aucune restriction.

cette démarche. Nous attendrons, avant de partir, pour voir s'il se décide à autoriser, oui ou non, la fondation de Madrid. Une autre difficulté se présente; je crains, en effet, que nous ne rencontrions pas sur notre chemin le Père Ange, car il a écrit qu'il irait à Madrid immédiatement après les fêtes. Cependant, nous ne laisserons pas pour cela de partir, je pense, dans le cas où nous réussirions près de l'archevêque, et nous nous mettrions en route mardi prochain.

Le Père Antoine est beaucoup mieux et commence à dire la messe; vous pouvez donc rester et être content; nous nous parlerons là-bas : sinon, nous nous verrons au ciel[1]. Le Père Antoine a été tellement malade que je redoutais d'être seule à me mettre en route avec lui, dans la crainte qu'il ne restât en chemin. Ce qui augmentait quelque peu ma peine, c'était d'être privée de la joie que votre compagnie m'aurait procurée; je ne saurais encore comprendre comment il me suffit de chercher quelque contentement en cette vie, pour trouver tout le contraire. Vous avez eu une belle occasion de venir pour voir le Père Antoine, puisqu'il était en cet état, et l'on vous eût approuvé. Ne pourriez-vous pas lui écrire et lui dire que vous vous réjouissez de ce qu'il est rétabli? Cela ne paraîtrait pas mal, car il a été bien délaissé.

Le Père Ferdinand del Castillo est à Tolède[2]. On m'avait dit que la princesse d'Ebuli se trouvait dans sa maison de Madrid, et on m'annonce maintenant qu'elle est à Pastrana. Je ne sais ce qui en est; mais qu'elle soit à Madrid ou à Pastrana, c'est très heureux pour elle[3].

1. Le Père Gratien se rendit cependant à Tolède.

2. Religieux dominicain, grand protecteur de la Réforme.

3. Elle venait de sortir du château de San Torcaz, où le Roi l'avait tenue renfermée durant quelque temps.

Ma santé est bonne, grâce à Dieu. Dès que le Père Ange sera arrivé, veuillez m'en aviser. Les lettres vous seront remises par les charretiers; c'est la voie la plus prompte et la plus sûre. Je vous en ai déjà écrit deux, et je vous annonçais que j'avais reçu celle du Père Nicolas avec les autres qui l'accompagnaient. Celle qui était datée du mardi avant la Fête-Dieu m'a été remise aujourd'hui vendredi, lendemain de cette fête. J'y réponds par un frère de la Mère Briande. Cette dernière est bien portante. Toutes les sœurs se recommandent aux prières de Votre Paternité, et moi à celles de Monsieur Vélasco. Je ne lui écris pas en ce moment, parce que je l'ai fait il y a peu de jours. Je voudrais bien que ma lettre ne se fût pas égarée; elle était importante : je priais ce monsieur d'aviser sa sœur de se trouver à Madrid quand j'y passerai.

Le Père Nicolas a laissé en dépôt à Séville, m'a-t-il dit, huit cents ducats. D'après la Mère prieure, ils seraient là pour le jour où les affaires de l'Ordre le nécessiteraient. Je vous l'annonce, afin que le prêteur de cent ducats à Votre Paternité soit certain de recouvrer promptement son argent. Supposé que l'emprunt ne se négocie pas là où vous êtes, il me suffit d'écrire à Casademonte, et aussitôt il enverra l'argent. [Plaise à Dieu de tout diriger, puisqu'Il voit dans quelle nécessité nous sommes], et de garder Votre Paternité, comme je L'en supplie !

De Votre Paternité la servante,

Thérèse de Jésus.

Veuillez expédier la lettre ci-incluse au Père Nicolas et demander aux Pères du Carmel ce qu'ils savent du Père vicaire général. Vous voudriez bien alors me renseigner, si c'est possible. En tout cas, nous partirons, je pense,

mardi ou mercredi, pourvu qu'il ne survienne rien de nouveau. Cela me semble un rêve.

LETTRE CCCXIV[1].

1580. 15 Juin. Ségovie.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A LA SERNA, PRÈS D'AVILA.

Préoccupation au sujet de son silence. Vocation douteuse.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous!

Me voici à Ségovie; mais je suis très préoccupée, [et je le serai encore] jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de votre santé. [Je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir]. Immédiatement après le départ de Pierre de Ahumada, on m'a remis une lettre de vous, et, depuis lors, je n'ai rien su d'Avila. Je crains que vous ne soyez malade et que, pour ce motif, le sœurs de Saint-Joseph n'osent pas m'écrire. C'est le Père Antoine de Jésus qui vous porte cette lettre. Il ira vous voir et vous rendra compte de toutes nos affaires; voilà pourquoi je ne vous écris pas longuement; je suis, d'ailleurs, surchargée de travail; je m'en remets donc à Sa Paternité.

Le projet de mariage pour ce gentilhomme dont vous m'aviez parlé n'a pas abouti. On s'y est opposé à Ségovie. La jeune demoiselle, m'a dit la prieure, a de grandes

1. Cette lettre contient deux fragments qui sont traduits pour la première fois.

qualités, et je serais très heureuse qu'elle fût des nôtres; elle est intimement liée avec la prieure et doit venir me voir. Nous chercherons quelque moyen habile pour que cette Mère la sonde, et nous verrons si vous devez encore vous occuper de cette affaire. Daigne le Seigneur diriger tout cela à sa plus grande gloire, et vous garder à mon affection !

Ne tardez pas à me donner des nouvelles de votre santé. Je vous avais écrit à mon départ de Tolède; avez-vous reçu ma lettre ? je l'ignore. Tous mes compliments à don François. Le Père Gratien, qui est près de moi, lui envoie également les siens. Dieu veuille vous garder et faire de vous un grand saint ! *Amen.* Nous sommes arrivés ici avant-hier.

C'est aujourd'hui le 15 juin.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXV[1].

1580. 19 Juin. Ségovie.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON FRÈRE, A LA SERNA, PRÈS D'AVILA.

Exhortation à la confiance en Dieu. Divers conseils.

[JÉSUS soit avec vous!

On vient de m'annoncer l'arrivée de ce messager ..... J'aurais été très peinée si.....]

Je ne sais d'où vous savez que vous mourrez bientôt, ni pourquoi vous vous occupez de ces pensées peu raisonnables. Ne vous affligez donc point de ce qui n'arrivera pas. Mettez votre confiance en Dieu : c'est un véritable ami; il ne manquera, ni à vos enfants, ni à vous. Je voudrais que vous fussiez en état de venir à Ségovie, puisque je ne puis aller à Avila. Du moins, vous avez tort de rester si longtemps sans aller à Saint-Joseph; cet exercice ne pourrait que vous faire du bien; d'ailleurs, vous êtes très près; et puis, il ne faut pas rester toujours seul. Par charité, veuillez ne pas continuer de la sorte, et donnez-moi des nouvelles de votre santé. Pour moi, je suis beaucoup mieux depuis mon arrivée à Ségovie, et je n'ai pas, comme précédemment, de petits accès de fièvre. Je ne suis plus en peine au sujet de l'affaire dont je vous ai parlé;

1. Nous faisons à cette lettre une petite addition inédite, d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

mais il me sera impossible de m'en occuper jusqu'au départ du Père Ange, qui doit rester encore huit jours.

La Mère prieure, le Père Gratien et la sœur Saint-Barthélemy vous envoient tous leurs compliments. Mes amitiés à don François. Par charité, donnez-moi des nouvelles de votre santé, et demeurez avec Dieu. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

C'est aujourd'hui le 19 juin.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

Il sera peut-être nécessaire de vous envoyer un courrier. On a déjà dit un mot du projet dont je vous ai parlé, et on ne réussit pas mal; mais on ne peut rien régler jusqu'au départ du Père Ange.

LETTRE CCCXVI[1].

1580. 4 Juillet. Ségovie.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Éloge de son bien-aimé frère Laurent, que Dieu vient de rappeler à Lui. Affaires diverses. La sœur Béatrix et l'ancien chapelain. Les galères et les étendards des Morisques. Mot aimable au Père Grégoire. Affaire des Carmélites de Salamanque. Diégo Lopez de Zuñiga.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma Mère !

Notre-Seigneur ne veut pas, ce semble, que je sois

1. Cette lettre contient quatre fragments qui sont traduits pour la première fois. Elle est augmentée des deux tiers environ.

longtemps sans épreuves. Je vous annonce, en effet, qu'Il vient de rappeler à Lui son fidèle ami et serviteur, don Laurent de Cépéda. Pris d'une hémorragie violente, ce cher frère a été suffoqué en moins de six heures. Il avait communié deux jours auparavant, et il est mort avec toute sa connaissance, en se recommandant à Notre-Seigneur. J'espère de la miséricorde infinie qu'il aura été jouir des biens célestes. D'une vie très édifiante, il trouvait pénible tout ce qui ne concernait pas la gloire de Dieu, se disait fatigué de recevoir des compliments, et restait volontiers dans sa propriété, située à une lieue d'Avila. Il priait toujours et se tenait constamment en la présence de Dieu. Sa Majesté lui accordait de telles grâces, que parfois je m'en étonnais. Ami des pénitences corporelles, il en faisait même plus que je n'aurais voulu, car il ne me cachait rien. C'est extraordinaire comme il avait confiance dans ce que je lui disais; cela venait sans doute de son grand amour pour moi. Je le paye de retour, en me réjouissant de le savoir délivré de cette triste vie, et placé désormais en lieu sûr. Ce n'est pas là une simple manière de parler; je suis vraiment contente quand je pense à lui[1]. Toutefois, ses enfants me font pitié. J'espère néanmoins que Dieu, en considération de leur père, les couvrira de sa protection.

Je vous ai donné tous ces détails dans le but de vous consoler, parce que je sais combien sa mort vous sera sensible. Et certes, il est juste que vous le regrettiez, vous et toutes les sœurs de Séville. Vous ne sauriez croire quelle part il prenait à vos épreuves, et quel dévouement il vous portait. C'est maintenant l'heure de lui payer votre dette de reconnaissance. Veuillez donc le recommander à Notre-Seigneur, mais à la condition que, dans le cas où son âme n'aurait pas besoin de vos prières, comme c'est ma

1. La Sainte savait par révélation que son frère était déjà au ciel.

persuasion, et comme notre foi me permet de le penser, vos suffrages soient appliqués aux âmes qui en ont le plus besoin, et leur profitent.

Quelques jours avant sa mort, il m'avait écrit ici, où je suis encore, à ce monastère de Saint-Joseph, à Ségovie, ville distante de onze lieues d'Avila. La façon dont il s'exprimait montrait qu'il savait évidemment le peu de temps qu'il avait à vivre : j'en ai été étonnée. Je le vois, ma fille, tout passe avec tant de rapidité que nous devrions songer aux moyens de bien mourir, plutôt qu'aux moyens de bien vivre. Et puisque je reste sur la terre, Dieu veuille que ce soit au moins pour Le servir en quelque chose! j'étais plus âgée que mon frère de quatre ans et je n'achève pas de mourir; je suis même remise de ma maladie; je n'ai plus que mes souffrances ordinaires, et en particulier celles de la tête.

[Veuillez dire au Père Grégoire de considérer cette lettre comme lui étant adressée; je lui demande de se souvenir de mon frère, qui a pris la plus vive part aux épreuves de l'Ordre. Je vois, certes, le chagrin où il est avec sa charge[1]; mais qu'il prenne patience, comme Votre Révérence, d'ailleurs. Nous attendons de jour en jour les dépêches de Rome. Quant à notre Père, il s'occupe par ici, et sa présence n'est pas sans motif. Sa santé est bonne, grâce à Dieu. Il a fait la visite de ce monastère en compagnie du Père vicaire, Ange de Salasar. Nous partirons tous les deux pour Avila après-demain, et j'ignore combien de temps nos devrons y rester; nous verrons quelles dispositions ont été prises dans le but d'assurer la dot de Thérèse[2]. La

1. Le Père Grégoire de Nazianze était vicaire du couvent des Carmes déchaussés de Notre-Dame des Remèdes, à Séville.

2. Nièce de la Sainte. Elle était, comme on l'a déjà vu, au couvent de Saint-Joseph d'Avila. Don Laurent laissait, en outre, deux autres enfants : don François et don Laurent.

pauvre enfant a perdu beaucoup par la mort de son père, qui l'aimait tant; le monastère, de son côté, fait une grande perte. Dieu veuille y remédier !

Je vous annonce que les lettres de change que vous aviez remises pour le solde des quatre cents ducats sont comme si vous n'aviez rien donné. La créance de Tolède, au moins, n'est pas près d'être payée, et Dieu veuille qu'elle le soit un jour ! J'ai laissé aux sœurs de Tolède le soin de s'en charger. J'écris au Père Nicolas de m'expédier les papiers concernant la dette de Valladolid; car dès que j'aurais terminé à Avila, on m'enverra, je crois, à la fondation de Palencia, où je devrais même aller immédiatement. Lorsque j'aurai reçu ces papiers, je verrai si nous pouvons aboutir à quelque chose. Mais en ce moment, celui qui sera choisi pour tuteur des enfants de mon frère mettra plus d'empressement que nous à faire rentrer l'argent. Quant à vous, examinez comment vous devez payer votre dette. Supposé qu'il se présentât une bonne postulante, ce ne serait pas mal de la prendre; elle vous aiderait à éteindre cette dette et couvrirait les dépenses de nos négociations à Rome. Plaise à Dieu de tout disposer pour le mieux !

J'ai craint un moment que le saint prieur de Notre-Dame des Grottes ne vînt à mourir. Il vous eût bien manqué. Malgré tout, je suis contente qu'on le laisse prendre du repos. Veuillez le lui dire de ma part et lui présenter tous mes respects et tous mes compliments.

Veuillez, en outre, les présenter à mon Père Rodrigue Alvarez]. Je vous prie de l'aviser que sa lettre est arrivée fort à propos; elle roulait uniquement sur les avantages des épreuves; vous le préviendrez que Dieu me semble déjà opérer des miracles par son intermédiaire durant sa vie. Que sera-ce donc après sa mort ?

[Ce serait un vrai miracle, à mes yeux, que cette pauvre petite[1] fût rentrée en elle-même aussi sincèrement que vous l'annoncez. Les sœurs trouvent très bien qu'elle rejette la faute sur Monsieur Garcia Alvarez[2], mais pour moi, je trouve cela très mal. Je serais peu portée à croire ce qu'elle me dirait contre lui; car je le crois d'une conscience droite; et selon moi, c'est elle qui lui troublait la raison. Cette sœur n'est pas encore telle que nous le désirons, et cependant, je suis très satisfaite qu'il y ait un commencement de retour.

Nous avons beaucoup prié par ici pour cette pauvre enfant, et le Seigneur s'est peut-être laissé toucher. Néanmoins, j'ai été très peinée lorsque j'ai appris, en lisant vos lettres, qu'on lui permettait de communier. Je vous l'assure, ma Mère, il n'est pas raisonnable de laisser passer sans punition des choses pareilles. La prison perpétuelle, qu'on a déjà résolu de lui infliger, me dites-vous, lui conviendrait, et il serait bon qu'elle n'en sortît jamais.

Votre lettre m'a été remise après tant de retard qu'elle n'est pas arrivée assez tôt pour cette affaire, et je ne sais quand celle-ci partira. On me la remit la veille de la Saint-Pierre; elle était datée du mois de mai, et du quinze, ce me semble. Aussi, je ne sais plus que vous répondre. Cependant, ce serait une folie d'attendre que le Père Gratien allât régler cette difficulté. Le mieux serait d'obliger d'abord cette sœur à rétracter tous ses mensonges, et, de la sorte, le Père Gratien ne paraîtrait pas l'y avoir contrainte. Je m'étonne comment vous n'avez pas compris

1. La sœur Béatrix. Elle s'adonna plus tard à la pénitence la plus sincère et mourut très saintement.

2. La Sainte n'exempte pas de toute responsabilité Garcia Alvarez. Marie de Saint-Joseph dit de lui : *habianos dejado un confesor, siervo de Dios, aunque ignorante, confuso, sin letras ni experiencia.*

cela. Puisque cette sœur a dit des calomnies qui sont de nature à causer quelque préjudice dans l'avenir, il faut que mon Père Rodrigue Alvarez voie ce qu'il y a à faire, et que la sœur donne une rétractation signée de sa main. Dieu veuille, ma fille, retirer sa gloire de la façon dont tout cela se passera ! Qu'il Lui plaise que cette âme ne se perde pas !

Je supplie, en outre, Sa Majesté de consoler ce pauvre Paul[1]. Ce doit être un homme de bien, puisque Dieu lui envoie tant d'épreuves.

Pensez-vous que ce soit peu de chose que d'être dans un monastère d'où vous puissiez voir ces galères dont vous me parlez ? Les sœurs de Castille vous portent grande envie ; car cela est d'un grand secours pour louer Notre-Seigneur. Je vous l'assure, le jour où vous quitterez ce monastère, vous le regretterez vivement].

On vient de m'annoncer que les Morisques[2] de ce pays où vous êtes voudraient prendre d'assaut Séville. Vous auriez là une belle occasion d'être martyres. Sachez vous assurer de cela, et dites à la Mère sous-prieure de me l'écrire. J'ai été contente de sa bonne santé, mais je suis peinée d'apprendre que vous-même en avez toujours très peu. Pour l'amour de Dieu, veillez donc à vous soigner. [Voici une bonne recette, me dit-on, pour votre maladie des reins. Vous cueillez quelques boutons d'églantier, quand ils sont bien venus ; vous les faites sécher, puis vous les réduisez en poudre, et vous en prenez le poids d'un demi-réal tous les matins]. Ne manquez pas de consulter un médecin, et, de grâce, ne soyez plus si longtemps sans m'écrire.

1. Il s'agit vraisemblablement de Paul Matias, père de la sœur Bernarde de Saint-Joseph, qui était déjà décédée.

2. Descendants des Mores restés en Espagne.

Je me recommande instamment à toutes les sœurs, et spécialement à la sœur Saint-François. Les religieuses de ce monastère et la Mère prieure vous envoient tous leurs compliments. Il vous paraîtra sans doute fort curieux de vous trouver au milieu des étendards et des préparatifs de guerre. Tâchez de tirer profit de tout cela pour vos âmes et de grandir dans l'esprit intérieur au milieu de ces cris que vous devez entendre. Vous avez besoin de bien veiller sur vous-mêmes pour ne point vous laisser distraire. Il y a un ardent désir en moi, c'est de vous voir très saintes. Mais que serait-ce si l'on venait à réaliser la fondation de Portugal ? D'après don Teutonio, archevêque d'Ebora, il n'y aurait que quarante lieues de Séville à cette localité. Assurément, ce serait une grande consolation pour moi d'y aller. Dès lors que je suis sur la terre, je souhaite vivement, je vous l'assure, travailler à la gloire de Dieu. Il me reste peu de jours à vivre, mais je ne veux pas les employer autant dans l'oisiveté que ces dernières années. Tout s'est réduit à souffrir intérieurement ; pour le reste, je ne vois rien qui vaille. Suppliez toutes Notre-Seigneur de me donner des forces, afin que je puisse me dépenser quelque peu à son service.

Veuillez, comme je vous l'ai déjà recommandé, remettre la présente lettre à mon Père Grégoire, et le prier de la considérer comme lui étant adressée ; vous lui direz que je l'aime beaucoup dans le Seigneur et que je voudrais bien le voir. Mon frère est mort le dimanche d'après la Saint-Jean.

[Ayez soin, par charité, de me dire quand la flotte arrivera. N'omettez point, non plus, de prendre vos mesures pour savoir quels sont ceux qui reviennent de la ville des Rois[1], et surtout, si Diégo Lopez de Zuñiga est mort ou

1. La ville de Lima.

vivant. Dans le cas où il serait mort, vous feriez dresser l'acte de son décès par-devant notaire, et vous me l'enverriez soigneusement recommandé. Ne négligez pas de prendre deux ou trois témoins; enfin, réglez cela pour le mieux. Supposé qu'il soit mort, nous achetons immédiatement quelques maisons pour nos sœurs de Salamanque; c'est déjà chose réglée entre son héritier et moi. Ce que nos sœurs de ce monastère ont à souffrir dans la maison où elles sont est tout ce qu'on peut imaginer de plus lamentable au monde. Je ne comprends pas comment elles n'en sont pas mortes.

Ce Diégo Lopez de Zuñiga dont je parle est un gentilhomme de Salamanque qui, depuis de longues années, habite la ville des Rois. Dans le cas où il serait encore en vie, vous auriez la bonté de me dire à quelle époque la flotte partira, parce que je voudrais lui envoyer à lui-même quelques lettres. C'est là, sachez-le, une affaire très importante, et vous devez vous en occuper avec le plus grand soin. Ce gentilhomme devait avoir plus de soixante-quinze ans et était très malade; vraisemblablement, il sera déjà au ciel.

Vous pouvez m'écrire par la voie de Madrid et envoyer vos lettres à la Mère du Père Gratien, doña Jeanne de Antisco. Pour moi, je ferai en sorte de ne pas tarder à vous écrire de nouveau. Dieu veuille que cette lettre ne se perde pas] ! Plaise à Sa Majesté de vous garder et de vous rendre telle que je le désire !

C'est aujourd'hui le 4 juillet.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXVII.

1580. 5 Aout. Médina.

A UNE DAME.

Motifs de consolation dans son deuil. Condoléances. Encouragements.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et vous donne les forces spirituelles et corporelles dont vous avez besoin pour supporter le coup d'un tel deuil! Si le coup ne venait d'une main infiniment miséricordieuse et juste, je ne saurais comment vous consoler, tant j'en ai été moi-même accablée. Mais je sais combien ce grand Dieu est vraiment rempli d'amour pour nous; je n'ignore pas, non plus, combien vous comprenez la misère et le peu de stabilité de cette triste vie; j'espère donc que le Seigneur vous donnera de plus en plus sa lumière, et vous montrera quelle grâce Il accorde à l'âme dont Il est connu, quand Il la retire de ce monde. Vous pouvez surtout être assurée, d'après les données de notre foi, que cette âme sainte possède déjà la récompense due aux épreuves de sa vie, si nombreuses et si patiemment supportées.

Cette grâce, je l'ai demandée pour elle à Sa Majesté avec ferveur, et j'ai supplié toutes les sœurs de ce monastère de faire de même. Nous L'avons, en outre, conjurée de vous donner de la consolation et de la santé, afin de vous aider à reprendre tout de nouveau la lutte dans ce triste monde. Bienheureux ceux qui se trouvent

déjà en sécurité ! Ce n'est pas le moment, ce me semble, de vous en dire davantage. Il sera mieux de m'entretenir avec Notre-Seigneur et de Le conjurer de daigner Lui-même vous consoler; les créatures peuvent peu de chose pour remédier à un tel deuil, et surtout une pécheresse comme moi. Plaise à la divine Majesté, dont la puissance est infinie, d'exaucer mes vœux ! Qu'Elle vous tienne compagnie à l'avenir, et vous aide à ne plus sentir l'absence de cette compagnie si douce dont vous pleurez la perte !

C'est aujourd'hui la veille de la Transfiguration.

Votre indigne servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXVIII[1].

1580. 6 Aout. Médina del Campo.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Succession de don Laurent. Chapelle à Saint-Joseph d'Avila. La lettre du Père Jean de Jésus au Père Gratien apporte enfin la nouvelle tant désirée. Compliments au Père Grégoire. Affaires d'argent.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Vous avez dû recevoir une lettre de moi où je vous annonçais que Dieu avait appelé à Lui mon bon frère Laurent de Cépéda, et que je me rendais à Avila pour

1. Cette lettre contient un fragment nouveau.

m'occuper des affaires de Thérèse et de son frère; car l'un et l'autre sont bien seuls. Je suis en ce moment à Médina del Campo, prête à partir pour Valladolid, où l'on me commande d'aller. Vous pourrez m'y écrire très souvent, puisque le service du courrier y est régulier; vous savez, d'ailleurs, combien vos lettres me causent de plaisir. J'emmène avec moi mon neveu, don François, parce que nous devons passer plusieurs écritures à Valladolid. Et jusqu'au jour où sa situation sera réglée, les ennuis ne lui manqueront pas, je vous l'assure, ni à moi non plus. Si l'on ne m'assurait pas que je rends beaucoup de gloire à Dieu en m'intéressant à ces enfants, j'aurais déjà laissé là toutes ces affaires, tant elles me répugnent. Don François, cependant, est très vertueux.

Votre Révérence aura la bonté de m'aider dans les autres difficultés que nous pourrions avoir à régler aux Indes. Je vous le demande donc pour l'amour de Dieu, ayez soin, dès l'arrivée de la flotte, de vous informer si l'on envoie de l'argent à mon frère (que Dieu ait en sa gloire!) et de m'en aviser, afin qu'on donne l'ordre de le recouvrer. Veuillez ne pas manquer de vigilance, et réclamer les lettres qui seraient peut-être à son adresse; tâchez, en outre, de vous assurer, comme je vous l'ai écrit, si Diégo Lopez de Zuñiga, qui habitait la ville des Rois, est mort.

Mon frère a laissé pour bâtir une chapelle à Saint-Joseph d'Avila, où il veut être enterré, l'argent que votre monastère lui devait. Je vous ai déjà annoncé que les lettres de change que vous m'avez envoyées reçoivent un très mauvais accueil. Je me demande comment il nous sera possible de toucher même une faible somme. Celle que j'ai laissée bien recommandée à Tolède ne sera, je le crains, payée que peu à peu, et sans doute assez tard, pourvu toutefois qu'on donne quelque chose. Le débiteur annonce

qu'il doit mettre en ordre ses comptes; je me demande lesquels; il aurait d'ailleurs, ajoute-t-il, des lettres, ou je ne sais quoi, pour prouver qu'il a payé une partie de la somme. C'est un homme de si haute considération que personne n'osera lui forcer la main. Je saurai sous peu ce qu'on doit à Valladolid, pourvu que le Père Nicolas m'envoie les papiers. Comme je suis exécutrice testamentaire, je dois veiller, malgré toutes mes répugnances, au recouvrement de cette somme. Occupez-vous sérieusement de celle qui vous a été prêtée et de celle qui a été avancée à l'Ordre. Que ne trouvez-vous une bonne postulante ! ce ne serait pas mal de la prendre. Sa dot arrangerait vos affaires.

La lettre ci-incluse est de l'évêque des Canaries; il écrit au président de la Chambre de commerce de Séville, son ami, et le prie de tenir en sûreté l'argent qui pourrait venir des Indes. Veillez à ce qu'elle soit remise en main propre par une personne de confiance; et acquittez-vous de tout très bien, ma fille, en échange des heureuses nouvelles que je vais vous annoncer.

Je vous le dirai, notre Père Jérôme Gratien, qui est ici en ce moment, qui m'a accompagnée dans ces voyages et m'a été d'un grand secours pour toutes ces difficultés, a reçu de Rome, il y a cinq jours, une lettre du Père Jean de Jésus. Ce dernier lui annonce que le Bref concernant les affaires de l'Ordre a déjà été remis à l'ambassadeur du Roi, pour qu'il l'envoie à Sa Majesté, et sera expédié par le même courrier que sa lettre. Ainsi donc, nous avons la certitude que le pli est maintenant entre les mains du Roi. Le Père Jean nous donne encore la substance de ce document, qui contient les pouvoirs les plus étendus. Dieu soit loué de nous avoir accordé une telle faveur! Toutes les sœurs peuvent bien lui adresser des actions de grâces.

Le Père Gratien va écrire, m'a-t-il dit, au Père Grégoire. Mais le pourra-t-il? je l'ignore, parce qu'il doit prêcher aujourd'hui. Il n'y manquera pas, pourvu que le courrier ne soit pas parti; dans le cas contraire, Votre Révérence enverra ces nouvelles et tous mes compliments au Père Grégoire. Plaise à Dieu qu'il se porte bien! car j'ai été peinée de le savoir malade. Veuillez m'écrire sans retard, afin que je sache s'il est rétabli. Pour moi, je ne lui écris pas jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles. Je dois, en outre, lui demander de vous aider dans ces informations que je vous conjure de prendre.

Veuillez me dire comment vous traite cet été. Je le redoute pour vous, quand je vois quelle chaleur nous avons à Médina. Donnez-moi des nouvelles de Béatrix et de toutes les sœurs; présentez-leur mes amitiés, mais spécialement à la Mère sous-prieure.

Le Père Nicolas est bien, grâce à Dieu, et moi, je vais passablement; à la vérité, les soucis et les travaux ne me manquent pas; néanmoins, tout cela me trouble peu. [Que la divine Majesté soit avec Votre Révérence et vous garde à mon affection]! J'estime tant la faveur de vous avoir à Séville pour nos affaires des Indes que tout s'arrangera parfaitement, j'en suis persuadée. Ayez soin de m'aviser également si, en vous envoyant une procuration, dans le cas où il viendrait quelque argent, vous pourriez le recouvrer et le garder dans votre monastère. Donnez-moi de longs détails sur votre santé; Dieu veuille vous l'accorder, comme je le désire, et comme Il en voit la nécessité! *Amen.*

C'est aujourd'hui la fête de la Transfiguration.

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXIX[1].

1580. 7 Aout. Médina.

A THÉRÈSE DE JÉSUS, SA NIÈCE, A AVILA.

Conduite à tenir dans les sécheresses et tentations. Affection. Piété de don François.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Charité, ma fille !

Votre lettre m'a fait grand plaisir, et puisque nous ne pouvons être ensemble maintenant, je suis heureuse du bonheur que les miennes vous procurent.

Les sécheresses dont vous me parlez me démontrent que Notre-Seigneur vous traite comme une âme forte. Il veut, en effet, vous éprouver pour voir si l'amour que vous aviez pour Lui dans la joie se maintient dans les aridités. A mon avis, c'est là une faveur insigne qu'Il vous accorde; n'ayez donc aucune peine de cet état. La perfection ne consiste pas dans les goûts sensibles, mais dans les vertus. La ferveur sensible viendra à l'heure où vous n'y penserez pas.

Quant à l'affaire de cette sœur, conduisez de façon à ne pas vous y arrêter et rejetez-en la pensée. N'allez pas croire qu'une pensée même très mauvaise constitue immédiatement un péché; ce dont il est question n'est rien. Je

1. Cette lettre contient un fragment qui est traduit pour la première fois.

voudrais voir cette sœur dans la sécheresse où vous êtes; je ne sais si elle se comprend bien. Mais, pour son avantage, nous pouvons lui souhaiter cette épreuve. Lorsqu'une pensée mauvaise vous viendra, faites le signe de la croix, récitez un *Notre Père*, ou frappez-vous la poitrine, et tâchez d'occuper votre esprit d'autre chose. Vous ne pouvez que gagner des mérites en résistant de la sorte.

Malgré mon désir de répondre à la sœur Isabelle de Saint-Paul, je ne le puis, faute de temps. Veuillez lui présenter mes compliments. [Pour vous, c'est convenu, vous devez m'être la sœur la plus chère. Présentez, en outre, mes amitiés à Roméro et à la sœur Marie de Saint-Jérôme; que quelqu'une d'entre vous, au moins, me parle de cette dernière, ne serait-ce que de sa santé, puisqu'elle ne m'écrit pas].

Don François[1] est comme un ange, et sa santé est bonne. Il a communié hier avec ses domestiques. Demain, nous partons pour Valladolid, d'où il vous écrira, car je ne lui ai rien dit de la présente lettre. Plaise à Dieu de vous garder à mon affection, ma fille, et de vous rendre aussi sainte que je le Lui demande ! *Amen.* Mes compliments à toutes les sœurs.

C'est aujourd'hui la fête de Saint Albert.

Thérèse de Jésus.

1. Frère de la jeune Thérèse.

LETTRE CCCXX[1].

1580. 9 Aout. Valladolid.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Mérite des souffrances. Succession de don Laurent.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Le souvenir de la peine où vous êtes a beaucoup augmenté la mienne. Mais béni soit Dieu qui de tant de manières nous donne sa grâce ! Car, soyez-en bien persuadée, ma sœur, les épreuves sont une grande faveur. Considérez-le attentivement, tout passe avec autant de rapidité que vous l'avez vu ; prenez donc courage, et n'oubliez point que la récompense sera sans fin.

Comme Monsieur Jean de Ovalle[2] doit vous porter cette lettre, et vous dire lui-même ce que nous avons traité, comme, de plus, il est bientôt une heure après minuit, je ne veux pas être longue. Je vais engager don François à s'en aller maintenant avec Monsieur Jean de Ovalle; dans le cas contraire, je veillerai à ce qu'il ne tarde pas. Pour tout ce qui dépend de moi, vous n'avez pas besoin de me faire de recommandation.

Il m'est très pénible de m'occuper des questions de

1. Nous avons fait plusieurs corrections à cette lettre, d'après la photolithographie qu'en a donnée M. de la Fuente.

2. Mari de Jeanne de Ahumada.

mariage. En ce moment, je suis à la fin des ennuis et des affaires; mais je devais bien tout cela à celui qui est dans la gloire[1]; d'ailleurs, m'a-t-on dit, le service de Dieu le voulait de la sorte. Veuillez prier Sa Majesté pour que nous réussissions. Je vous tiendrai au courant de ce qui se passera.

Toutes mes amitiés à mes neveux[2]. Je les recommande à Notre-Seigneur; Lui seul est capable de les récompenser selon leurs mérites. Il nous sert de peu, en effet, de mettre notre confiance dans les créatures. Que Sa Majesté soit avec vous et vous garde à mon affection!

Mes compliments à la Mère prieure[3]. Dites-lui que je me porte bien. J'ai sous la main plusieurs lettres d'elle, et, depuis mon arrivée, hier, je n'ai pas pu les lire, car les visites et les occupations ne me manquent pas. Aussi, je n'ai pas le temps de lui écrire.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Son frère, don Laurent.
2. Don Gonzalve et doña Béatrix.
3. La Mère prieure d'Albe.

LETTRE CCCXXI[1].

1580. 21 Aout. Valladolid.

A DON DIÉGO DE MENDOZA, CONSEILLER D'ÉTAT.

Joie d'avoir reçu sa lettre. Exhortation à songer au salut de son âme. Deux lettres difficiles à écrire.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie ! *Amen.*

Je ne saurais comprendre, je vous l'assure, le motif pour lequel nos sœurs et moi nous nous sommes tant réjouies et consolées de votre lettre ; nous en recevons beaucoup, cependant, de personnages de haut mérite qui ne cessent de nous montrer leur faveur et leur estime. Mais elles ne nous produisent pas une impression profonde comme la vôtre. Il y a là sans doute une cause cachée que nous ne découvrons pas. Je l'ai bien remarqué en nos sœurs et en moi.

On me donne seulement une heure pour vous répondre, parce que le courrier, me dit-on, va partir, et nos sœurs, je crois, voudraient en avoir plusieurs pour bien prendre soin de votre commission. Votre marraine s'imagine que ses paroles vont produire quelque impression sur vous.

1. Cette lettre, qui renferme un fragment nouveau, n'a pas été écrite en 1575, ni à don Diégo *Hurtado* de Mendoza ; elle fut adressée en 1580 à don *Diégo de Mendoza*. Cfr. Lettre CCVI, à Marie de Mendoza, p. 196, t. II.

Quand l'effet répondra à l'intention avec laquelle elle les dit, je serai assurée de leur vertu ; mais c'est là l'œuvre de Notre-Seigneur, et seule Sa Majesté peut toucher les cœurs. Dieu nous accorde déjà une grâce insigne en vous donnant sa lumière sur certaines choses et en réveillant en vous de bons désirs; il est impossible que cette lumière et ces désirs ne produisent pas peu à peu les plus heureux effets dans un esprit aussi grand que le vôtre. Je puis bien le dire en toute vérité, à part les affaires concernant Monseigneur l'évêque[1], rien ne saurait en ce moment donner autant de joie à mon âme que de vous voir maître de vous-même. Je vous le déclare, j'ai pensé que Dieu seul est capable de combler les aspirations d'un cœur aussi noble que le vôtre; voilà pourquoi il vous a déjà accordé une grâce quand il a permis que vous fussiez délaissé de ceux qui auraient pu sur la terre satisfaire quelques-uns de vos désirs. Je suis bien insensée de vous tenir un pareil langage; mais vous me pardonnerez; n'est-ce pas, d'ailleurs, le propre des personnes téméraires et bornées d'agir de la sorte ? Dès que vous leur donnez tant soit peu de liberté, elles en prennent trop.

Le Père Jérôme Gratien a été très content de votre souvenir. Je sais son amour pour vous et son désir de vous obliger, non seulement comme il le doit, mais encore au delà. Il vous fait aussi recommander à Notre-Seigneur par les saintes âmes avec lesquelles il est en rapport. Il a un tel désir de vous voir profiter de leurs prières que Sa Majesté ne manquera pas, j'en suis certaine, de l'exaucer. Il ne se contente pas, en effet, comme il me l'a dit un jour, que vous soyez un grand homme de bien; il veut que vous soyez un grand saint.

Mes vœux sont plus modestes, et je vous verrais avec

1. Celui de Palencia.

plaisir vous contenter de ce qui est nécessaire à vous seul, sans exercer autant votre charité jusqu'à travailler au bien d'autrui. Occupez-vous uniquement de la paix de votre âme; vous pourriez certainement la posséder dès maintenant, et travailler à l'acquisition des biens éternels. De la sorte, vous serviriez Celui qui doit vous tenir pour toujours près de Lui et ne se lassera jamais de vous combler de ses délices.

Nous savions déjà quel jour tombe la fête de ce Saint dont vous parlez. Nous avons toutes décidé de communier ce jour-là à votre intention. [Nous paierons ainsi notre dette envers vous; nous célébrerons cette fête en votre honneur], et nous la sanctifierons de notre mieux. Les bons offices que vous me rendez sont pour moi le gage que je pourrai vous en demander beaucoup d'autres, lorsque la nécessité se présentera. Mais, comme Notre-Seigneur le sait, le plus signalé service que vous puissiez me rendre, c'est que vous soyez là où il ne vous sera plus possible, malgré toute votre bonne volonté, de me rendre ceux dont vous me parlez. Cependant, le jour où je tomberai dans le besoin, je ne manquerai pas de recourir immédiatement à vous comme au maître de ce monastère.

Je comprends d'ici dans quel embarras se trouvent la sœur Marie, la sœur Isabelle et votre marraine pour vous répondre. La petite Isabelle de Saint-Jude, qui n'est pas habituée à écrire, ne souffle mot. Je ne sais ce qu'elle pourra vous dire. Je suis décidée à ne pas corriger un seul mot de leurs lettres; vous subirez leurs fautes, puisque vous leur commandez de vous écrire. Mais il est bien vrai que ce n'est pas une petite mortification de lire leurs folies, ni une faible preuve d'humilité de vous intéresser à des personnes tellement ignorantes. Daigne Notre-Seigneur nous rendre telles que vous ne perdiez pas cette bonne œuvre,

faute à nous de savoir prier Sa Majesté de vous en récompenser.

C'est aujourd'hui dimanche; je ne sais si c'est le 20 août[1].

L'indigne servante et véritable fille de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXII.

1580. 8 Septembre. Valladolid.

A ROCH DE HUERTA, OU A UN AMI.

Préoccupations au sujet de sa santé. Bonnes nouvelles concernant la Réforme.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

Ma lettre ne sera pas longue, parce que le Père recteur et la prieure vous diront comment les choses se sont passées dans ce monastère. Je souhaite vivement avoir des nouvelles de votre santé et de vos affaires. Si je savais profiter de mes loisirs, j'en aurais un peu plus que partout ailleurs pour vous recommander à Dieu. Plaise à Notre-Seigneur que mes prières vous servent ! Au moins, le désir de vous voir arriver à une grande sainteté et posséder une bonne santé ne me manque pas. Pour moi, je me porte beaucoup mieux que là-bas, malgré mes souffrances ordinaires, et en particulier la goutte. Je suis même bien, puisque je n'ai ni fièvre ni dégoût, comme à Ségovie.

1. C'était le 21 août. Tout le contenu de cette lettre indique qu'elle a été écrite, non en 1575 à Séville, mais en 1580 à Valladolid.

Je quittais Avila quand on m'a annoncé que les dépêches de Rome étaient arrivées et répondaient à nos vœux. Je ne sais rien de plus. Puisque le porteur de cette lettre doit revenir, je vous supplie de me répondre par son intermédiaire pour me tenir au courant de tout; mais veillez, en particulier, à me donner des nouvelles de votre santé. La prieure se porte bien et se recommande instamment à vos prières. Elle remplit parfaitement sa charge. Plaise à Notre-Seigneur de faire de vous un grand saint!

C'est aujourd'hui le 8.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXIII.

1580. 17 Septembre. Valladolid.

A DOÑA INÈS NIÉTO, A MADRID.

Consolations dans ses peines. Sainte mort de la marquise de Vélada.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

J'ai reçu votre lettre, et le chapelain, qui en était le porteur, est venu me parler. Plaise à Notre-Seigneur de vous payer les bons offices dont vous ne cessez de m'entourer! Je prends une telle part à vos épreuves que si par là je pouvais vous en délivrer, ce serait déjà fait. Hélas! misérable comme je le suis, je mérite peu aux yeux de Notre-Seigneur. Qu'Il soit béni de tout! Puisqu'Il le permet de la sorte, cela doit vous convenir pour qu'Il vous réserve

une gloire plus élevée. O Madame, que les jugements de notre grand Dieu sont profonds! Un temps viendra où vous attacherez plus de prix à vos travaux qu'à toutes les joies de votre existence. Le présent est pour nous plein de douleur; mais considérons le chemin suivi sur la terre par Notre-Seigneur et par tous ceux que nous savons en possession de son royaume; rien, alors, ne saura nous donner autant de joie que la souffrance, ni nous assurer d'une manière aussi parfaite que nous marchons bien dans le service de Dieu.

Ces pensées me consolent en ce moment de la mort de cette sainte et chère dame, la marquise de Vélada, qui m'a été très sensible. Comme elle n'eut presque toute sa vie que la croix pour partage, j'espère de la bonté du Seigneur qu'elle jouit déjà de cette éternité qui n'a pas de fin. Veuillez donc prendre courage. Une fois vos travaux passés, et ce sera bientôt, grâce à Dieu, vous et Monsieur Albornoz, vous vous réjouirez de les avoir supportés, et vous verrez quel en est le profit dans vos âmes. Veuillez présenter tous mes respects à Monsieur Albornoz. Je désirerais vivement vous avoir ici : ce serait pour moi une grande faveur. Plaise à Notre-Seigneur de vous accorder toutes ses grâces, comme Il le peut et comme je L'en supplie!

C'est aujourd'hui le 17 septembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXIV[1].

1580. 4 OCTOBRE. VALLADOLID.

AU PÈRE GRATIEN, A AVILA.

Succession de don Laurent. Souffrances de la Sainte. Pierre de Ahumada et son neveu. Vocation de don François. Le petit mulet du Père Gratien.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec mon Père! *Amen.*

Aujourd'hui, fête de Saint François, j'ai reçu deux lettres de Votre Paternité; elles m'ont causé le plus grand plaisir en me donnant de bonnes nouvelles de votre santé. Plaise à Dieu de vous la conserver toujours ainsi, comme je L'en supplie!

Je suis très contente de l'arrangement, parce qu'il est très heureux; mais le serait-il moins, je m'en réjouirais encore, attendu qu'il ne nous convient pas d'avoir des procès.

Je puis vous annoncer que ma santé est bonne [et que je mange mieux]; la faiblesse n'est pas aussi grande, et je prends peu à peu des forces : je n'ose pas encore écrire de ma main[2]; je me remettrai petit à petit; ne soyez pas

1. Cette lettre contient plusieurs corrections.

2. La Sainte n'avait pas échappé à une épidémie de catarrhe qui sévissait sur l'Espagne en 1580. D'après le Père Gratien, elle avait toujours conservé jusqu'alors, malgré ses souffrances, une physionomie fraîche; à partir de ce moment, elle parut tout à fait changée et vieillie.

en peine de mon mal : c'est assez de la préoccupation que vous en avez eue. Oh ! quel chagrin m'a causé la Mère prieure en ne me donnant pas dans sa lettre des nouvelles de don Louis[1], et en ne me disant pas si doña Jeanne[2] était rétablie ! Quant à notre Marie de Saint-Joseph[3], elle commence à se lever et n'a plus de fièvre; elle est tellement contente qu'elle semble n'avoir rien eu à souffrir.

Il n'y a pas à faire cas de la lettre de Pierre de Ahumada[4]. Je craignais même que ce serait pis; il a eu tort de ne pas envoyer ce qu'on lui demandait. Si don François[5] ne me confie pas ses intérêts, il ne saura pas se défendre de son oncle, qui n'a quelque respect que pour moi. Évidemment, on perdra beaucoup sur la propriété; mais peu importe, pourvu que l'on gagne au moins dans l'affaire principale du salut. Dès lors que je commence à aller mieux, cette préoccupation ne me causera plus autant de peine. La maladie doit, je pense, affaiblir grandement le courage, en particulier quand on est comme moi; ne croyez pas, cependant, que tout m'abatte.

J'ai trouvé charmante la lettre de la petite Thérèse[6] et je suis contente d'apprendre que don François est heureux et bien portant. Plaise à Dieu de les tenir de sa main ! Lorsque Pierre de Ahumada voudra se rendre à cheval à

1. Frère du Père Gratien qui mourut très jeune, quelques années plus tard.

2. Mère du Père Gratien.

3. Sœur du Père Gratien, carmélite à Valladolid.

4. Après avoir vaillamment combattu au Pérou, il était revenu en Espagne pour demander d'être récompensé de ses hauts faits; voyant que ses démarches restaient infructueuses, il tomba dans la mélancolie, comme nous l'avons déjà vu, causa divers ennuis à tous les siens et mourut pieusement à Avila.

5. L'un des fils de Laurent.

6. Fille de Laurent qui était au couvent de Saint-Joseph, à Avila.

la Serna, que don François garde le cheval et renvoie son oncle sur une mule de louage; toutefois, ce dernier est tellement rusé qu'il n'y consentira pas; d'ailleurs, il n'a pas besoin d'un cheval qui ne lui servirait qu'à dépenser. Don François lui déclarera que le logement à la Serna lui est refusé, et que toutes ces allées et venues doivent cesser. Qu'il s'en tire de son mieux et ne lui donne ni argent, ni signature. Qu'il lui dise, en outre, qu'on lui servira toujours la rente que mon frère a réglée par une disposition sûre. Je ne comprends pas comment cet homme prétend qu'on ne lui a rien donné, quand les gens de la Serna viennent de lui remettre cent réaux à la demande de la prieure. C'est une grande épreuve pour nous que la mélancolie de ce pauvre frère.

Bien que je ne vous écrive pas de ma main, je ne puis, tant la tête me fait souffrir, m'entretenir avec vous aussi longuement que je le voudrais. Plaise à Dieu de vous garder et de vous élever à la sainteté que je Lui demande! Veuillez présenter mes compliments à ces messieurs et à la Mère prieure, Inès de Jésus. La sœur Saint-Barthélemy[1] se recommande aux prières de Votre Paternité; elle est très contente de vous savoir en bonne santé.

Je voudrais voir don François se montrer sévère avec Pierre de Ahumada et lui reprocher de ne pas s'entendre avec Péralvarez pour la gestion de la propriété[2]. Ils se gênent mutuellement pour agir. Pierre de Ahumada prétend faire quelque chose, et en réalité, il ne fait rien. Nous devrions prendre un régisseur pour la propriété de la Serna

1. Anne de Saint-Barthélemy, qui lui servait de compagne et de secrétaire depuis son départ d'Avila.

2. Don Laurent de Cépéda avait, dans son testament, choisi pour tuteur de ses enfants Péralvarez Cimbron, son cousin.

et pour le legs de François de Salcédo aux religieuses. De la sorte, nous aurions moins de préoccupations.

Que don François déclare sans faiblesse aucune à Pierre de Ahumada tout son désir de changer d'état[1], [et ne craigne pas de lui en dire même davantage, si c'est possible].

Tout cela ne peut plus se dissimuler, comme vous le remarquez fort bien. Quand ce petit page l'annonçait à tout le monde à Valladolid, il le taira moins encore à Avila; d'ailleurs, il sait exagérer. Monsieur le licencié Godoy m'en a parlé ici même; il le tenait de l'ancien corrégidor d'Avila : plusieurs autres personnes me l'ont rapporté. C'est donc déjà une chose connue, et il n'y a plus de motif de tenir secret ce qui doit se réaliser. Le jour où l'on saura que c'est une affaire certaine, on ne s'en occupera plus. En outre, vu son caractère, don François ne se troublera pas, je pense, de ce que son dessein soit divulgué. Il vient de m'écrire une lettre qui a été pour moi un motif de rendre grâce à Dieu. Que le Seigneur soit avec Votre Paternité!

Je crains que ce petit mulet ne soit pas convenable pour Votre Paternité ; il faudrait, je crois, en acheter un bon. Si vous vous y déterminez, vous ne manquerez pas d'amis pour vous prêter de l'argent; et quand j'aurai recouvré par là quelques sommes, je vous les enverrai; on pourrait aussi vous vendre le vieux cheval, supposé que Pierre de Ahumada vînt à le laisser. Je redoute seulement de vous voir acheter une bête qui vous jette à bas, mon cher Père; avec ce petit mulet, je crains moins pour vous. Je désapprouve que don François ait une monture qu'il ne puisse pas laisser au couvent, quand il prendra l'habit religieux. Veuillez agir en tout pour le

1. Il voulait embrasser l'état religieux.

mieux, mais cessez d'être si réservé, car vous me tuez par là.

L'indigne fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

Je prie Votre Paternité de lire à don François ce que je vous dis de Pierre de Ahumada. La seule chose à faire, croyez-moi, c'est de m'envoyer cet homme, et ici, nous nous arrangerons.

LETTRE CCCXXV[1].

1580. 7 Octobre. Valladolid.

AUX CARMÉLITES DE SAINT-JOSEPH, A AVILA.

Règlement de la succession de don Laurent. Avis pour le testament du jeune Laurent et de Thérèse. Conseils pour la gestion de la Serna.

JÉSUS soit avec Vos Révérences! *Amen.*

J'ai bien peu de santé; mais en aurais-je beaucoup, que ce ne serait pas un motif de me tenir en sécurité dans cette vie où tout fuit si rapidement; voilà pourquoi il m'a semblé bon de vous envoyer le mémoire de ce que vous devrez faire, dans le cas où, par la grâce de Dieu, don François prononcerait les vœux de religion.

Les écritures concernant la part d'héritage qui revient à votre monastère sont passées avec toutes les formalités voulues. Dieu sait tous les soucis et le travail [que j'ai eus pour conduire cette affaire au point où elle est]. Mais

1. Cette lettre contient plusieurs corrections.

qu'Il soit béni de ce que tout cela est heureusement terminé ! Les actes sont rédigés en bonne et due forme. On les garde pour le moment dans le coffre à trois clés de ce monastère ; je ne vous les envoie pas encore, parce que j'en ai besoin de temps en temps. Il y a là dans le même paquet le testament de mon frère (que Dieu ait dans sa gloire !) et tous les autres papiers qui m'ont été nécessaires pour qu'on enregistrât les actes. On vous les enverra plus tard ; il est indispensable qu'ils soient chez vous bien gardés dans le coffre à trois clés.

Supposé que don François[1] fasse profession, il faudra savoir quel sera son testament et lui remettre tout ce qui restera des rentes de l'année, après ses dépenses payées ; il ne peut tester que sur les rentes de cette année, et, je crois, pour les meubles.

Immédiatement après sa profession, on devra partager l'argent entre Laurent et Thérèse de Jésus. Celle-ci peut disposer de sa part légitime comme elle le voudra, jusqu'au moment où elle prononcera ses vœux ; il est clair qu'elle suivra là-dessus votre conseil, mais il est juste qu'elle se souvienne de sa tante Jeanne[2], dont la nécessité est très grande. A sa profession, tout le reste sera pour votre monastère.

La légitime de don Laurent sera confiée au régisseur de feu son père, qui vous rendra à part un compte exact de toutes les dépenses. Et pour ces dépenses elles-mêmes, il devra s'entendre avec la prieure et les sœurs ; vous vous conformerez aux dispositions du testament.

1. Il sortit du couvent de Pastrana avant même de prendre l'habit religieux, se maria plus tard avec doña Orofrisia de Mendoza et mourut à San-Francisco de Quito, le 27 novembre 1617. C'était l'aîné des fils de don Laurent.

2. Jeanne de Ahumada, à Albe de Tormès.

Tout d'abord, vous ferez construire la chapelle, comme le veut mon frère (que Dieu ait en sa gloire !) Ce qui manquera des quatre cents ducats dus par nos sœurs de Séville sera pris sur la part de don Laurent. Vous ferez, en outre, un rétable, des grilles et tout ce qui est nécessaire. La prieure de Séville m'a déjà prévenue qu'elle allait envoyer bientôt au moins deux cents ducats.

Le testament porte, ce me semble, mais je n'en suis pas sûre, que je puis disposer pour certaines choses des revenus de don Laurent, et les distribuer comme je le voudrai. Je dis cela, car je sais quel était le désir de mon frère ; vous savez vous-mêmes qu'il voulait élever la voûte de la grande chapelle, d'après le plan qu'il en avait tracé. Par la présente lettre signée de mon nom, voici ce que je déclare : ma volonté est que, le jour où l'on bâtira la chapelle de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !), on fasse aussi ladite voûte de la grande chapelle, et de plus une grille en fer qui ne soit pas des plus chères, mais qui soit belle et bien convenable.

Supposé que Dieu vînt à retirer de ce monde don Laurent sans enfants, on bâtirait alors la grande chapelle, comme le marque le testament.

Veuillez ne pas avoir trop de confiance dans le régisseur ; ayez soin d'envoyer souvent un des chapelains que vous aurez, pour visiter la Serna et examiner si tout marche bien ; cette propriété pourrait rapporter beaucoup ; mais le jour où l'on n'y veillerait pas avec soin, elle serait promptement perdue ; or, vous êtes tenues en conscience de ne pas la laisser se détériorer.

O mes filles, quelles fatigues et quels combats amènent ces propriétés temporelles ! Je l'avais toujours pensé de la sorte, et je le vois maintenant par expérience. Tous les soucis de nos fondations ne m'ont pas, sous certains rap-

ports, autant incommodée et fatiguée que ces affaires. Mes grandes souffrances en sont-elles la cause? je l'ignore; elles ont pu, cependant, y contribuer.

Vos Révérences prieront Dieu d'en retirer sa gloire; car c'est surtout à cause de vous que j'ai pris cette affaire si à cœur. Veuillez me recommander instamment à Sa Majesté; je n'avais jamais pensé que je vous portais tant d'amour. Daigne le Seigneur diriger tout à son honneur et à sa plus grande gloire! Je souhaite que les richesses temporelles ne nous enlèvent pas la pauvreté d'esprit.

C'est aujourd'hui le 7 octobre de l'année mil cinq cent quatre-vingt.

De Vos Révérences la servante,

Thérèse de Jésus.

Veuillez garder ce mémoire dans le coffre à trois clés.

LETTRE CCCXXVI.

1580. 25 Octobre. Valladolid.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Préoccupation au sujet de sa santé. Grande épidémie. Compliments aux Pères Pantoja, Rodrigue Alvarez et Grégoire. Commission pour les Indes. Souffrances de la Sainte.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

J'ai reçu vos lettres et celle de la Mère sous-prieure,

Sans doute, elles étaient vieilles déjà, mais j'ai été contente de voir votre écriture. Ma joie s'est tempérée quand j'ai appris votre peu de santé. Cependant, une de vos lettres envoyée le premier octobre au Père Nicolas m'a vivement consolée, parce que vous y dites que vous allez mieux. Plaise à Dieu que ce mieux continue ! N'allez pas croire que ces enflures dont vous parlez sont toujours de l'hydropisie. Nos sœurs de ce pays en ont eu et en ont encore ; les unes sont guéries, les autres marchent quand même. Néanmoins, veuillez vous soigner ; évitez ce qui, d'après le médecin, vous causerait du mal, quand ce ne serait que pour me faire plaisir, et n'allez pas augmenter les sollicitudes que nous avons dans ce pays. Pour moi, je n'en ai pas manqué par suite de mon peu de santé depuis mon arrivée à Valladolid. Tel est le motif pour lequel je ne vous ai pas écrit. En ce moment, ma tête est encore si faible que je ne sais quand je pourrai vous écrire de ma main. Cependant, la sœur qui me sert de secrétaire est telle que je puis tout lui confier.

Ma souffrance a été très vive, je vous l'assure ; on a même pensé que j'en mourrais. Toutefois, depuis plusieurs jours, la fièvre a disparu. Je ne sais pourquoi Dieu me laisse en ce monde ; c'est peut-être pour me montrer cette année la mort de ses fidèles serviteurs, dont je suis profondément affligée ; celle du Père Soto[1] ne m'a pas été très sensible ; je suis plus peinée de ce que souffrent le Père Grégoire et nos Pères du couvent de Notre-Dame des Remèdes[2]. L'épidémie a été générale ; il ne faut donc point nous étonner, mais bénir Dieu ; s'il y a eu de grandes maladies dans nos monastères, nous n'avons perdu aucune

1. Chapelain des Carmélites de Séville.

2. Couvent des Carmes déchaussés dont le Père Grégoire était vicaire, à Séville.

carmélite déchaussée. La bonne Marie du Saint-Sacrement vient de recevoir l'Extrême-Onction à Albe[1]. Veuillez la recommander à Dieu; priez-Le instamment pour moi, afin que je Le serve quelque peu, puisqu'Il me laisse encore sur la terre.

Ce que vous me dites du précédent Père prieur de Notre-Dame des Grottes[2] m'a profondément peinée. Pour l'amour de Dieu, n'omettez pas de le consoler de tout votre pouvoir et présentez-lui mes compliments; comme je suis faible, je ne lui écris pas. Veuillez arranger un très beau compliment pour mon Père Rodrigue Alvarez, et envoyez-le-lui de ma part. Le Père prieur de Pastrana aime tant nos sœurs de Séville qu'il ne manquera pas de vous écrire en détail tout ce qui se passe par ici. C'est là une grande consolation pour moi.

Au sujet de l'affaire de la sœur Béatrix, vous avez eu raison de brûler le papier dont il est question, et il sera bon de ne plus en parler ni à elle-même, ni à qui que ce soit. S'il plaît à Dieu de nous accorder la séparation des provinces, on décidera alors ce qui convient pour cette sœur; comme je vous l'ai dit d'autres fois, nous ne devons pas la laisser sans punition.

Je suis très étonnée qu'il ne soit venu aucun message des Indes pour mon frère (que Dieu ait en sa gloire!). Il me semble impossible qu'on n'ait pas envoyé au moins des lettres. Veuillez me dire quand la flotte doit partir. Vous devez vous souvenir de ce que je vous ai écrit de Ségovie. Je vous recommandais de chercher à savoir par quelqu'un de la ville des Rois si un gentilhomme de Salamanque, nommé Diégo Lopez de Zuñiga, est encore en vie. Je vous disais de prendre, dans le cas où il serait

1. Sous-prieure d'Albe. Elle ne mourut qu'en l'année 1589.

2. Le Père Pantoja.

mort, deux témoins qui signeraient l'acte de son décès. Il devait nous vendre une maison pour nos sœurs de Salamanque : car elles n'en ont point à elles, et pour ce motif, je crains que nous ne soyons obligées d'abandonner cette fondation.

Priez instamment Monsieur Horace Doria[1] de vous procurer ce renseignement; suppliez-l'en de ma part. Je me recommande à ses prières et je ne l'oublie point dans les miennes; j'ajoute qu'il s'agit dans cette affaire de la gloire de Dieu; voilà pourquoi je le conjure de nous prêter son concours.

Veillez, en outre, à me procurer un messager de confiance pour porter mes lettres à la ville des Rois et à Quito[2], dans le Pérou. N'oubliez pas de m'aviser à temps, avant le départ de la flotte, (vous savez, d'ailleurs, qu'il y a ici un service régulier pour les dépêches, et durant mon séjour à Séville, j'en recevais fréquemment de ce monastère de Valladolid); ou bien prévenez-en notre Père Nicolas, qui me le dira; je lui envoie cette lettre, pour qu'elle vous arrive plus sûrement.

Ma tête est si faible que je ne puis même pas dicter, car ce n'est pas la seule lettre que j'écrive aujourd'hui. Mon dégoût de toute nourriture est tel que j'en suis plus fatiguée que de la fièvre. Mes amitiés à la Mère sous-prieure[3] et aux autres sœurs. J'ai un ardent désir de vous voir toutes, je vous l'assure; rien n'est impossible à Dieu. Plaise à Sa Majesté de vous garder, comme je L'en supplie, et de faire de vous une grande sainte! Dites-moi si l'enflure et la soif passent un peu. Les sœurs de cette maison se

1. Horace Doria, frère du Père Nicolas Doria.

2. La ville des Rois, aujourd'hui Lima : Quito, capitale de la République de l'Équateur.

3. Éléonore de Saint-Gabriel.

recommandent instamment à vos prières; elles ont trouvé charmante votre histoire des Morisques. Dans le cas où vous n'écririez pas de votre main, ne vous préoccupez point; vous pouvez avoir toute confiance en la sous-prieure.

Ce 25 octobre.

De Votre Révérence la servante.

Thérèse de Jésus.

Toutes mes amitiés à la sœur Saint-François, dont la lettre nous a vivement réjouies; je me recommande instamment aux prières de la sœur Jeanne de la Croix et de la Portugaise. Veuillez, vous et toutes vos filles, recommander à Dieu le Père Pierre Hernandez, qui touche à sa fin. Considérez que nous lui devons beaucoup, et qu'en ce moment, il nous manque bien[1]. L'état de santé de mon Père Grégoire m'afflige profondément; je voudrais pouvoir lui écrire. Rappelez-lui que les saints se font ainsi. Je vous dis la même chose, ma fille. Je ne puis m'habituer à ne pas vous écrire de ma main[2].

POST-SCRIPTUM du Père Nicolas.

Jésus, Marie! — La Mère m'a envoyé cette lettre ouverte : je l'ai lue et je vous l'expédie avec une autre qu'elle m'a adressée, afin que vous y preniez connaissance de nos difficultés. Vous verrez ce que la Mère dit de don François, fils de Monsieur Laurent de Cépéda[3]; nous n'avons plus à

1. Il avait reçu du Pape, par l'entremise du Roi, commission pour présider le Chapitre où devait s'effectuer la séparation des provinces.
2. Ce post-scriptum seulement est écrit de la main de la Sainte.
3. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

nous occuper de son projet, puisqu'il y a renoncé. Veuillez prier pour la réussite de nos desseins; suppliez, en outre, le Seigneur de nous conserver le P. Pierre Hernandez, dont la vie nous est si nécessaire; ce serait un miracle qu'il nous fût conservé; la Sainte-Vierge peut très facilement nous l'accorder; je l'espère de sa bonté, si vous, qui faites profession d'être ses filles, vous la priez avec ferveur. Comme je vous ai écrit une longue lettre de Madrid, et que je suis à Pastrana aujourd'hui, fête de la Toussaint, je ne vous en dis pas davantage.

De Votre Révérence le serviteur,

Fr. Nicolas.

LETTRE CCCXXVII.

1580. 20 Novembre. Valladolid.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE[1].

Elle ne reçoit pas de lettre de lui. Sortie de Pastrana de don François. Gravité de la maladie du Père Pierre Hernandez. Anniversaire.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité !

Cette lettre n'est pas de ma main, car j'ai beaucoup écrit aujourd'hui à Avila, et ma tête est fatiguée. Hier, je vous ai expédié un pli par l'intermédiaire de doña Jeanne de Antisco, et déjà je vous en avais remis un très long par cette même voie. Plaise à Dieu que vous soyez mieux arrivé à Séville que vos lettres à Valladolid, pourvu toutefois que vous en ayez envoyé ! Je serai très préoccupée jusqu'à ce que je sache comment votre voyage s'est effectué.

Je vous mande cette lettre pour vous dire qu'il y a un courrier de Séville ici ; ne manquez pas d'en profiter pour m'écrire. Je suis bien, grâce à Dieu, et ma sœur Marie de Saint-Joseph[2] n'a plus de fièvre.

Ma lettre d'hier vous racontait l'histoire de don Fran-

1. Le Père Gratien, nommé prieur du monastère de Notre-Dame des Remèdes à Séville, le 19 février, avait vu son élection confirmée à Salamanque, le 10 mars, par le Père Ange de Salasar, vicaire général. Obligé d'accompagner ce Père dans ses visites, il venait enfin prendre possession de sa charge. Le bruit avait couru à Séville que le Nonce l'avait fait brûler à Madrid.

2. Sœur du Père Gratien, carmélite à Valladolid.

çois[1], qui nous a toutes jetées dans la stupéfaction. On dirait qu'on l'a transformé en un autre homme. Comme il vit avec ses parents, je n'en suis point surprise; ce qui m'étonne, c'est que Dieu ne prenne pas cette petite âme qui désirait tant Le servir. Que ses jugements sont profonds ! J'ai été très peinée quand j'ai revu cet enfant. Le voilà grand administrateur de sa propriété, à laquelle il tient beaucoup. Il redoute tellement de traiter avec les Carmes déchaussés et les Carmélites, qu'il ne voudrait même pas, je crois, nous voir, et moi la première. Sa crainte, d'après ce qu'on m'assure, et ce qu'il avoue, c'est que son désir de la vie religieuse ne lui revienne. On voit par là combien la tentation est forte. Je vous supplie de le recommander à Dieu et d'avoir pitié de lui. Il parle de se marier, mais seulement à Avila. Il fera un mariage bien pauvre, et les chagrins ne lui manqueront pas. Sans doute, votre départ précipité et celui du Père Nicolas ont dû contribuer à sa sortie; peut-être, en outre, l'aspect du monastère de Pastrana n'est pas des plus séduisants. Quoi qu'il en soit, je me sens délivrée d'un lourd fardeau.

L'affaire de la chapelle est de nouveau agitée. Hier, le Père Ange m'a écrit sur ce sujet qui me fatigue beaucoup. Ce Père n'est jamais allé à Madrid : il se rend maintenant à Saint-Paul de la Moraleja. Le Général, m'a-t-il dit, lui a envoyé les actes du Chapitre. Le Père Pierre Hernandez n'est pas mort, mais il est très mal[2]. Presque

1. Son neveu, qui venait de quitter le couvent de Pastrana avant même d'avoir pris l'habit religieux.

2. Prieur des Dominicains de Salamanque; il mourut le 25 du même mois. Lors de la tenue du Chapitre qu'il devait présider, les Carmes déchaussés ordonnèrent de célébrer dans tous les couvents de la Réforme une messe conventuelle pour le repos de son âme. Le Père Gratien avait pu se rendre de Séville à Salamanque et lui parler à ses derniers instants.

toutes les sœurs de ce monastère sont bien et désirent avoir des nouvelles de Votre Paternité. La sœur qui me sert de secrétaire et la Mère Inés de Jésus vous présentent leurs très humbles respects.

Je m'imagine que vous êtes préoccupé de la somme payée à Godoy; mais je vous en préviens, j'ai donné ordre de marquer la somme plus forte que nous lui avons prêtée; il est donc devenu mon débiteur.

Nous sommes après Matines, et c'est la veille de Notre-Dame de la Présentation. Ce jour, je ne l'oublierai jamais. C'est celui où un fameux débat fut soulevé, lorsque Votre Paternité a présenté le bref au Carmel de Séville[1]. Plaise à Dieu de vous garder et de vous rendre aussi saint que je le Lui demande! *Amen.*

L'indigne servante et fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

Dieu veuille que cette lettre, écrite avec tant de rapidité, puisse être déchiffrée! Notre François est dans un trouble profond. Je viens d'apprendre qu'il souffre beaucoup de l'estomac et de la tête, et que le cœur lui-même est très faible. C'est pour moi une grande grâce de Dieu qu'il n'ait pas pris l'habit. Il ne s'est pas caché de dire à Avila que personne ne le forçait. Je vous l'assure, mon Père, j'ai toujours redouté ce que je vois à présent. Je ne sais quel pressentiment j'avais; me voilà très soulagée de n'avoir plus à m'occuper de lui; il dit cependant que pour son mariage, il ne s'écartera pas de mes désirs; mais il n'aura pas, selon moi, beaucoup de bonheur; voilà pourquoi, si je ne craignais de paraître mécontente de ce qui s'est passé, je laisserais tout là. Que ne pouvez-vous lire les lettres qu'il m'écrivait d'Alcala et de Pastrana! vous

1. Le couvent des Carmes mitigés.

seriez étonné de la joie et de l'empressement où il était pour que je lui fisse donner l'habit religieux. Il a dû être fortement tenté; je ne lui ai pas dit mot de tout cela; d'ailleurs, il en était très impressionné, et son parent se trouvait là. Il doit, de plus, en être bien humilié. Dieu veuille y remédier et garder Votre Paternité! A mon avis, François eût été un saint avec les saints. J'espère, cependant, de la bonté de Dieu qu'il se sauvera, car il craint d'offenser Sa Majesté.

La compagne de voyage de Votre Paternité, la sœur Saint-Barthélemy, se recommande instamment à vos prières. Elle est très préoccupée de vous et désire savoir comment vous avez pu, sans nous, vous tirer de ces chemins. Pour notre part, nous nous trouvons tellement mal ici de votre absence que nous nous regardons comme dans un désert. La sœur Casilde de la Conception[1] se recommande aux prières de Votre Paternité. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder! qu'Il nous permette de vous voir promptement, mon Père! Afin de ne point vous fatiguer, je ne vous en dis pas davantage.

L'indigne sujette de Votre Paternité,

Anne de SAINT-BARTHÉLEMY[2].

Dès que Votre Paternité saura quelque chose du bon Père Barthélemy de Jésus, veuillez me le mander; vous me procurerez par là une grande consolation.

1. Casilde de Padilla.

2. Sœur qui sert de secrétaire à la Sainte, et qui signe elle-même ce post-scriptum.

LETTRE CCCXXVIII.

1580. 21 Novembre. Valladolid.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Nouvelles de sa santé. Préoccupations pour le règlement de plusieurs dettes. Invitation à la prudence.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille ! *Amen.*

Je désire vivement avoir des nouvelles de votre santé. Pour l'amour de Dieu, prenez-en grand soin; car j'en suis préoccupée. Dites-moi comment vous êtes et si vous n'éprouvez pas une très vive consolation d'avoir près de vous notre Père Gratien. Pour moi, je suis vraiment heureuse de savoir qu'il pourra maintenant, à Séville, vous soulager en tout.

Je suis mieux, grâce à Dieu, et je reprends des forces; cependant, je ne manque pas de quoi souffrir et de mes continuelles infirmités et des préoccupations, qui sont nombreuses. Vous et vos filles, veuillez me recommander à Sa Majesté. Dites-moi ce que je dois faire de ces papiers que vous m'avez envoyés, attendu qu'ils ne valent rien pour recouvrer l'argent. Ayez soin de chercher quel moyen il faut prendre. Tâchez de trouver une postulante pour payer votre dette; cet argent doit servir pour la chapelle de mon frère, et il ne convient pas d'en retarder la construction. Par ici, je ne vois pas comment nous sortirons

d'embarras, et j'en suis très peinée; je ne saurais m'empêcher de recommander tout cela à Dieu, afin qu'Il nous tire de nos difficultés, puisqu'Il le peut.

Au sujet des affaires de l'Ordre, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre pour le moment; quand il y aura quelque chose, vous en serez avisée par notre Père Gratien. Je me recommande instamment aux prières de toutes les sœurs. Plaise à Dieu qu'elles aient la santé que je leur désire[1] !

Comme je vous l'ai déjà dit, votre débiteur de Tolède cherche à temporiser; il est auditeur de l'archevêque, et je ne sais comment on pourra lui retirer l'argent, dans le cas où il ne le donnerait pas de bon gré. Le Père Nicolas, venant à passer à Tolède, pourrait s'y arrêter quelques jours; il verrait ce qui en est, et peut-être réussirait-il à quelque chose. J'avais eu l'espoir de vous secourir avec cet argent, pourvu que don François eût poursuivi son désir d'être religieux; mais mon plan est détruit. Dieu veuille tout arranger, puisqu'Il le peut, et vous donner la santé que je Lui demande pour vous!

Dès lors que vous avez un courrier qui part régulièrement de Séville pour Valladolid, ne manquez pas de vous en servir et écrivez-moi; prévenez notre Père de faire de même. Que la Mère sous-prieure me raconte comment les sœurs se trouvent avec lui, et me dise s'il se porte bien; qu'elle m'écrive cela tout au long; de la sorte, elle vous évitera la fatigue.

Par charité, que les sœurs agissent avec beaucoup de prudence; il y a dans le monastère une religieuse pour laquelle un rien paraît quelque chose de considérable. Mandez-moi comment va cette pauvre petite. Donnez-moi

1. C'est jusqu'ici que la lettre est écrite par la sœur qui sert de secrétaire à la Sainte.

des nouvelles du Père prieur de Notre-Dame des Grottes; recommandez à notre Père d'aller le voir et de lui présenter un grand compliment de ma part. Envoyez-en un également au Père Rodrigue Alvarez; le sien m'a fait bien plaisir. Ma tête ne me permet pas de continuer à vous écrire. Dites-moi comment va la sœur Saint-Jérôme; offrez-lui toutes mes amitiés, ainsi qu'à la sœur Saint-François.

C'est aujourd'hui la fête de la Présentation de Notre-Dame.

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Je demande à toutes les sœurs de prier beaucoup pour les affaires de l'Ordre.

LETTRE CCCXXIX[1].

1580. Commencement de Décembre. Valladolid.

A LA MÈRE ANNE DE L'INCARNATION, PRIEURE A SALAMANQUE.

Conseils au sujet d'une affaire.

JÉSUS soit avec Votre Révérence !

Je vous avais déjà expédié une lettre que vous allez recevoir, quand m'est arrivée celle-ci du Père Garcia Manrique. Ce qu'il y demande ne doit ni vous arrêter, ni vous donner de crainte; faites-le. Lorsque je vous écrivis, j'étais étonnée de la nouvelle décision qu'on avait prise;

1. Plusieurs corrections ont été faites à cette lettre.

je pensais, en outre, que Pierre de la Vanda vous avait demandé quelque écrit, et que vous n'aviez pas prévenu le Père Garcia Manrique. Voilà pourquoi je vous avisai de me prévenir s'il y avait encore quelque chose de nouveau. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous vous conformiez à ce qui est marqué dans la lettre que je vous transmets. La Mère Inès de Jésus et la prieure ne croient pas, non plus, qu'on doive manquer de l'exécuter au plus tôt. Je demande donc aux sœurs, par charité, de ne point mettre de retard, alors même que cette affaire présenterait quelque inconvénient; car vous êtes tenues par le contrat. Nous ne trouvons pas si bien que les gentilshommes de Salamanque nous aient manqué de parole, pour que nous les imitions. Comme je me suis assez étendue dans la lettre dont je parle, je m'arrête, en vous disant que je prie Dieu de vous embraser de son amour.

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXX[1].

1580. En Décembre. Valladolid.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON NEVEU, AU PÉROU.

Sainte mort de don Laurent, son père. Mariage de son frère don François avec doña Orofrisia de Mendoza y Castilla. Nouvelles de la famille.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon fils !

Vous pouvez bien croire que je suis très peinée d'avoir à vous annoncer une triste nouvelle en vous écrivant cette lettre. Mais craignant que vous ne l'appreniez par une autre voie, et qu'on ne vous dise pas tout ce qu'il y a de consolant dans une telle épreuve, je préfère vous en instruire moi-même. Lorsque nous considérons attentivement les misères de cette vie, nous devons être heureux du bonheur dont jouissent ceux qui sont déjà avec Dieu. Sa Majesté a voulu rappeler à Elle mon bon frère Laurent de Cépéda deux jours après la Saint-Jean. Il a été enlevé en très peu de temps par un crachement de sang. Mais il s'était confessé et avait communié le jour de la fête de Saint Jean; je crois que, vu son caractère, c'est une grâce pour lui d'avoir été enlevé si promptement; il veillait, je le sais, aux affaires de son âme et se tenait constamment prêt à paraître devant Dieu; huit jours avant, il m'avait écrit une lettre où il me disait le peu de temps qu'il avait

1. Nous avons fait à cette lettre plusieurs corrections d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

à vivre, bien qu'il ne sût pas exactement la date de sa mort.

Il est décédé en se recommandant à Dieu, et comme un saint; d'après les lumières de la foi, nous pouvons croire qu'il est resté très peu en purgatoire et même qu'il n'y est pas entré. Il fut toujours, comme vous le savez, un vrai serviteur de Dieu; il l'était alors d'une manière plus spéciale; il aurait voulu ne plus s'occuper des choses de la terre, ni avoir d'entretiens qu'avec les personnes qui lui parlaient de Sa Majesté. Tout le reste le fatiguait tellement que j'avais beaucoup à faire pour le consoler. Il s'était retiré à la Serna, afin d'y trouver plus de solitude. C'est là qu'il est mort, ou plutôt qu'il a commencé à vivre. Je voudrais pouvoir vous tracer le récit de plusieurs choses particulières de son âme; vous comprendriez combien vous devez rendre grâce à Dieu de vous avoir donné un père si vertueux et combien vous êtes obligé à vous montrer son digne fils; mais je ne saurais vous en dire davantage dans une lettre. J'ajoute seulement que vous avez tout lieu d'être consolé, et de croire que, du séjour où il est, il vous sera plus utile que sur la terre.

Cette mort m'a causé plus de chagrin que toute autre, et a été très sensible à la bonne Thérésita de Jésus. Dieu, il est vrai, a donné tant de sagesse à cette enfant qu'elle a supporté l'épreuve comme un ange. C'est un ange, en effet, et une excellente religieuse, qui est très heureuse de sa vocation. J'espère de la bonté de Dieu qu'elle ressemblera à son père.

D'un autre côté, les travaux ne m'ont pas manqué pour établir don François dans la situation où il est maintenant. Il se trouve bien seul; vous voyez, en effet, le peu de parents qui nous restent.

Il a été extrêmement recherché pour un mariage à

Avila, et j'ai craint de lui voir faire un choix qui ne fût pas convenable. Grâce à Dieu, il s'est marié le jour de la Conception avec une demoiselle de Madrid[1]; celle-ci a perdu son père; sa mère, qui vit encore, désirait tellement la marier à don François que tous nous en avons été étonnés. Vu la noblesse de sa famille, cette demoiselle aurait pu trouver un parti beaucoup plus avantageux. Sa dot, il est vrai, est peu de chose, mais aucun des partis que nous désirions à Avila n'aurait pu en donner autant, alors même qu'ils l'eussent voulu.

Elle s'appelle doña Orofrisia; elle n'a pas encore quinze ans, et joint aux grâces de sa personne une grande prudence. Elle se nomme, dis-je, doña Orofrisia de Mendoza et de Castilla. Sa mère est cousine germaine du duc d'Albuquerque, nièce du duc de l'Infantado et parente de plusieurs autres seigneurs de distinction; enfin, dit-on, du côté du père et de la mère, aucune noblesse en Espagne ne surpasse la sienne. A Avila, elle est parente du marquis de las Navas, du marquis de Velada et surtout de la femme de don Louis Mosen Rubi[2].

On lui a donné en dot quatre mille ducats. Don François me dit qu'il est très content; c'est là le principal. Pour moi, je suis heureuse que doña Béatrix, mère de doña Orofrisia, soit une femme de mérite et de prudence; elle pourra les diriger tous les deux, et l'on s'arrangera, dit-on, de manière à ne pas dépenser beaucoup. Doña Orofrisia n'a qu'un frère qui possède le majorat et une sœur religieuse. Supposé que son frère meure sans enfants, elle hérite du majorat; c'est là une chose possible.

1. Son père s'appelait don François de Mendoza, et sa mère doña Béatrix de Mendoza y Castilla.

2. Rubi de Bracamonte. Le mot *mosen* est un titre qui signifie *seigneur*. Il est encore en usage dans l'Aragon.

En un mot, le seul défaut de ce mariage, c'est, à mon avis, le peu de fortune de don François; encore cette fortune est-elle bien compromise, et si on ne lui envoie promptement ce qui lui est dû des Indes, je ne sais comment il pourra vivre. Veuillez donc, pour l'amour de Dieu, le lui faire envoyer. Je souhaite qu'il ait au moins de quoi soutenir son rang, puisque Dieu l'a appelé à une alliance si honorable.

Don François est demeuré très vertueux jusqu'à ce jour, et j'espère de la bonté de Dieu qu'il continuera à l'être; c'est un excellent chrétien. Plaise au Seigneur que je reçoive des nouvelles aussi favorables sur vous-même ! Vous voyez, mon fils, que tout passe sur la terre; seul le bien ou le mal que nous ferons en cette vie sera éternel; il durera toujours.

Pierre de Ahumada se porte bien, ainsi que ma sœur et ses enfants; mais ils sont tous dans une grande nécessité depuis la mort de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !), car il les aidait beaucoup. Don Gonzalve, le fils de ma sœur, était près de moi, il y a fort peu de temps. Vous êtes très aimé de lui et d'autres personnes que vous avez laissées dans une trop haute opinion de votre vertu. Pour moi, j'aurais voulu vous voir plus parfait. Plaise à Dieu que vous le soyez maintenant ! Que Sa Majesté vous donne la vertu et la sainteté que je Lui demande pour vous ! *Amen.*

Vous pourrez adresser vos lettres au monastère de nos sœurs de Séville; il y a toujours là cette même prieure qu'à l'époque où j'y étais. Toutes les difficultés de cette maison se sont parfaitement arrangées, grâce à Dieu.

Je vous écris de notre monastère de Valladolid. La prieure vous envoie tous ses compliments, et moi, je pré-

sente les miens à ces messieurs et dames de notre famille qui sont près de vous.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXI[1].

1580. 28 Décembre. Valladolid.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Commission pour les Indes au sujet de l'affaire de Salamanque. L'argent dû à don Laurent est destiné à la construction d'une chapelle. Un mot sur la sœur Béatrix.

JÉSUS, MARIE[2] !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Je me plais à croire que ce divin Esprit vous a accordé d'aussi saintes fêtes de Noël que je vous les ai souhaitées. J'aurais vivement désiré vous envoyer cette lettre écrite de ma main ; mais les souffrances de ma tête et les nombreuses occupations que me donnent mon départ pour la fondation de Palencia ne me le permettent pas. Veuillez prier le Seigneur afin que ce projet tourne à sa plus grande gloire. Je suis mieux, grâce à Dieu, et ce m'est une consolation de vous entendre dire que vous l'êtes. De grâce, veillez avec soin sur votre santé et gardez-vous

1. Nous avons fait à cette lettre plusieurs corrections importantes d'après l'autographe de Valladolid.

2. Ce salut s'explique par ce fait que la Sainte se sert d'une sœur pour secrétaire.

de prendre ces tisanes qui, comme vous l'avez expérimenté, vous font tant de mal. Une infusion de rhubarbe, prise plusieurs matins de suite, a produit les plus heureux résultats chez deux de nos sœurs qui avaient des enflures comme vous. Parlez-en au médecin, et, s'il croit que ce remède vous convienne, prenez-le.

J'ai reçu vos deux lettres. Dans l'une d'elles, vous me parliez de votre joie d'avoir notre Père Gratien près de vous. Pour moi, je suis heureuse de votre bonheur, et je me réjouis que vous ayez quelqu'un sur qui vous puissiez vous reposer de vos préoccupations, et à qui vous puissiez demander conseil; depuis longtemps vous souffriez de l'isolement.

Dans l'autre lettre, vous me parliez de l'affaire des Indes. J'ai été très contente d'apprendre que vous avez trouvé quelqu'un qui s'en occupera sérieusement, car ce monastère de Salamanque n'a pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que celui dont je vous ai parlé. Supposé qu'une réponse favorable n'arrive pas avant le jour où les sœurs doivent sortir de la maison qu'elles habitent, nous nous trouverons dans un grand embarras.

Veuillez donc, pour l'amour de Dieu, envoyer la lettre que je vous remets; elle renferme le contrat qui a été passé pour la vente de cette maison. Dans le cas où le destinataire de ce pli serait mort, écrivez aux personnes que vous m'avez désignées, et priez-les de négocier cette affaire; dans le cas où le destinataire serait en vie, ces dernières personnes pourraient encore s'en occuper; elles le feront peut-être avec plus d'empressement que lui-même et tiendront à nous procurer promptement une réponse; c'est là l'important pour nous. Ayez donc soin de bien donner vos recommandations et d'expédier, avec les lettres qu'on pourra écrire, la copie du contrat; s'il est né-

cessaire de remettre une copie à chacune de ces personnes, écrivez-les et placez-en une dans chaque lettre. Enfin, je demande à toutes les sœurs de prier Dieu pour que toutes ces lettres arrivent là-bas et que notre projet aboutisse.

Quant à l'argent destiné à la construction de la chapelle[1], n'en soyez pas en peine, dès lors que vous ne pouvez l'envoyer aussi promptement que je le désirerais. Je vous l'ai réclamé en ce moment, à cause du but auquel il est destiné.

J'ai reçu également la lettre des Indes avec la vôtre. Veuillez recommander celle que je trouve sous ce pli et qui est pour mon neveu don Laurent. Toutes mes amitiés à la Mère sous-prieure et aux sœurs. Je me réjouis de les savoir en bonne santé. Qu'elles sachent qu'elles n'ont pas été les plus mal partagées, tant nous avons souffert dans ce pays et tant les maladies ont traîné. Pour moi, je ne puis arriver à me remettre entièrement[2].

La lettre pour don Laurent ne doit pas être mise dans le même paquet que celles dont je vous ai parlé tout d'abord, car il réside très loin de l'endroit où se trouve l'autre destinataire. Veuillez donc chercher quelqu'un qui aille à cette ville ou à cette province, je ne sais au juste comment il faut dire. Ayez grand soin, ma fille, de bien négocier cette affaire. Je vous préviens qu'il y a encore dans le paquet un mémoire concernant l'arrangement pris pour la maison. Vous ne sauriez croire ce que souffrent ces religieuses de Salamanque, ni quels travaux elles ont endurés. Vous marquerez à don Laurent l'endroit où se

1. Il s'agit de l'argent que la prieure de Séville devait à don Laurent. Celui-ci, dans son testament, avait stipulé qu'il servît à bâtir une chapelle à Saint-Joseph d'Avila.

2. La fin de la lettre est écrite de la main de la Sainte. C'est ce qui explique pourquoi il y a des répétitions.

trouve votre monastère de Saint-Joseph, afin qu'il mette exactement l'adresse sur la lettre qu'il vous expédiera, car peut-être il ne s'en souviendrait pas.

Quant à l'argent que vous devez, mon frère a disposé qu'on l'emploierait à bâtir une chapelle au monastère de Saint-Joseph[1], où il est enterré. Veuillez ne pas l'envoyer à don François, mais à moi, et je me chargerai de lui en faire donner quittance. Je craindrais qu'il ne le dépensât à autre chose, maintenant surtout qu'il est marié. Mon intention n'est pas de vous mettre dans la gêne. Toutefois, si les postulantes, au sujet desquelles notre Père m'écrit, entraient dans votre monastère, leurs dots pourraient vous procurer l'argent qui vous est nécessaire.

Je voudrais pour votre monastère un jardin plus grand, afin que la sœur Béatrix eût un peu plus de quoi s'occuper. Il m'est impossible d'accepter ses excuses : elle ne saurait tromper Dieu ; et son âme paiera toutes les calomnies que vous savez et d'autres encore qu'elle avait faites devant les sœurs, comme on me l'écrit. Qui dit la vérité ? elle ou les sœurs ?

Veuillez, en outre, envoyer un grand compliment au Père Rodrigue Alvarez et au saint prieur de Notre-Dame des Grottes. Oh ! quel plaisir vous me procurez en veillant à ce que ce dernier soit bien soigné ! Toutes mes amitiés au cher Serrano et à chacune de mes filles. Plaise à Dieu de vous garder à mon affection ! N'omettez pas de consulter le médecin sur la rhubarbe. Ce remède est excellent, comme l'expérience nous l'a prouvé.

C'est aujourd'hui la dernière fête de Noël.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

1. A Avila.

LETTRE CCCXXXII.

1580. Vers la fin de l'année. Valladolid.

AU PÈRE GRATIEN[1].

Difficultés des sœurs d'Albe avec leur fondatrice. Dispositions de la Sainte pour le voile et l'ouverture des grilles.

JÉSUS soit avec Votre Révérence! *Amen.*

Par la lettre ci-incluse, vous verrez ce que nos sœurs d'Albe ont à souffrir de la part de leur fondatrice[2], qui les a forcées à recevoir des postulantes. Elles commencent à la redouter et se trouvent, je le crains, dans une grande nécessité. Je ne vois pas le moyen de faire entendre raison à cette dame. Votre Révérence devra s'informer de tout.

N'oubliez pas de prescrire par un précepte formel ce qui doit s'observer dans tous les couvents pour l'ouverture des grilles. Expliquez clairement dans la Constitution en faveur de quelles personnes on pourra les ouvrir, afin qu'on ne semble pas resserrer encore davantage les sœurs. Je crains moins pour tout le reste que pour la perte de cette joie profonde où Notre-Seigneur les maintient. Je n'ignore pas ce que c'est qu'une religieuse mécontente; et tant que les sœurs ne nous donneront pas d'autre occasion de les

1. Cette lettre a été adressée non de Palencia, mais de Valladolid, au Père Gratien; il se rendait de Séville à Salamanque pour voir le Père Pierre Hernandez qui était à ses derniers moments, et dut mourir vers le 25 novembre. D'après toutes les probabilités, ce Père s'arrêta à Albe, à l'aller ou au retour.

2. Thérèse de Laïz.

resserrer qu'elles ne l'ont fait jusqu'à ce jour, il n'y a pas lieu de les obliger à quelque chose de plus qu'à ce qu'elles ont promis.

Quant aux confesseurs, je ne vois aucun motif pour qu'elles leur parlent jamais le voile levé : j'en dis autant des religieux de quelque Ordre qu'ils soient, et surtout de nos Pères Carmes déchaussés. On pourrait déclarer que les sœurs ont la faculté de tenir leur voile levé devant un oncle, quand elles n'ont plus leur père et que l'oncle en tient lieu, ou devant des parents très rapprochés; cela va de soi. On pourrait le permettre encore en faveur d'une duchesse, d'une comtesse, ou d'une personne de qualité, enfin, chaque fois qu'il n'y a aucun danger, mais, au contraire, un sérieux avantage. Hors ces cas, qu'on ne le lève jamais. Lorsqu'il se présentera une circonstance qui sera l'objet d'un doute, on consultera le Provincial et on lui demandera la permission. Sans cela, on ne le lèvera pas. Cependant, je crains que le Provincial ne la donne trop facilement. Pour traiter des affaires de l'âme, il n'est pas nécessaire, ce me semble, d'ouvrir la grille. Votre Révérence examinera tous ces points.

Je souhaite vivement voir entrer bientôt chez nos sœurs d'Albe quelque postulante qui leur apporte une dot; elles pourraient alors payer les dépenses occasionnées par les constructions. Dieu veuille tout diriger! Il voit dans quelle nécessité elles sont. Les sœurs d'ici sont bien portantes, et il ne leur manque rien du côté du temporel : c'est peu de chose pour le contentement intérieur de l'âme, qu'on possède mieux quand on est dans la pauvreté. Plaise à Sa Majesté de nous le donner à comprendre et de faire de vous un grand saint! *Amen.*

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXIII[1].

Sans date précise.

A DES DEMOISELLES D'AVILA QUI VOULAIENT ÊTRE CARMÉLITES.

Bel exemple. Exhortation à attendre et à se perfectionner dans la vertu. L'entrée en religion peut présenter des inconvénients quand elle a lieu contre la volonté des parents.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit inonde vos âmes et vous donne le courage de persévérer dans les désirs excellents dont vous êtes animées !

Il me semble, Mesdemoiselles, que la fille de François Suarez, doña Marianne, a eu plus de générosité que vous. Voilà environ six ans qu'elle souffre les rebuts de son père et de sa mère, et qu'elle est obligée de demeurer presque constamment dans un village; elle donnerait beaucoup pour avoir, comme vous, la liberté de se confesser à Saint-Gilles[2].

Ce n'est pas une chose si facile que vous le croyez de prendre l'habit de la religion sans le consentement des parents. Dans le cas où vous auriez assez de vaillance pour le faire maintenant, je ne vous crois pas encore assez saintes pour ne point regretter plus tard de vous

1. Nous avons fait plusieurs corrections à cette lettre d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

2. Chez les Pères de la Compagnie de Jésus, à Avila.

trouver dans la disgrâce d'un père. Mieux vaut recommander cette affaire à Notre-Seigneur et Le supplier de lever tous les obstacles. Il peut changer les cœurs et vous donner le moyen de réussir. Puis, lorsque vous y penserez le moins, Il disposera les choses à la plus grande satisfaction de vos parents et à la vôtre. Ce qui convient pour le moment, à mon avis, c'est d'attendre. Les jugements de Dieu sont bien différents des nôtres.

Contentez-vous donc de savoir que votre place vous est réservée; abandonnez cette affaire entre les mains de Dieu, pour que sa volonté s'accomplisse en vous. Voilà la perfection; tout le reste pourrait bien n'être qu'une tentation. Plaise à Sa Majesté de disposer les choses comme Elle le jugera le plus convenable ! Certainement, si votre entrée ne dépendait que de moi, je m'empresserais de répondre à votre désir. Mais, comme je vous l'ai dit, nous devons tenir compte de beaucoup d'obstacles. Dieu veuille vous soutenir dans votre projet et vous accorder la sainteté ! C'est la double grâce que je Lui demande pour vous.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXIV[1].

Sans date précise.

A UN THÉOLOGIEN.

Elle le laisse libre de fixer le jour où il voudra la voir. Félicitations de sa science et de sa vertu. Désir d'une entrevue.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous! Il ne m'a pas été nécessaire de vous voir pour être l'objet d'une haute faveur de votre part, puisque vous voulez me procurer l'avantage de vous présenter mes respects de vive voix. Depuis le jour où j'ai appris quelle estime vous avez pour la vertu, j'ai désiré me donner la joie de m'entretenir avec vous, supposé que cela me fût possible. Je vous supplie donc de croire que vous me ferez le plus sensible plaisir lorsque vous viendrez. Si vous arrivez à une heure qui nous permette de rester plus longtemps, le plaisir ne sera que plus grand. J'étais si occupée le jour de la fête de l'apôtre Saint Thomas, que j'ai été très contente de la circonstance qui vous a obligé de remettre votre visite à un autre jour.

Ce dont vous me parlez me semblerait plutôt de nature à augmenter ma joie qu'à l'empêcher. Le temps aurait manqué, il est vrai, pour parler des choses intimes de l'âme; mais pour tout le reste, il y aurait eu beaucoup

1. Cette lettre est restituée à la Collection. M. de la Fuente a publié la photographie de l'autographe.

de profits. Sans doute, ces profits, vous les réalisez au service de Notre-Seigneur, puisque votre science est si éminente. On voit bien que vous en faites un noble usage. Plaise à Dieu que vous ne perdiez rien à vouloir contracter amitié avec une misérable esclave comme moi! Considérez attentivement ce que vous allez entreprendre : une fois que vous m'aurez donné votre faveur, vous vous devrez à vous-même de ne plus me la retirer; on gagne beaucoup à bien considérer le commencement de toutes choses, pour que la fin en soit heureuse. Évidemment, la fin, dans le cas présent, ne peut que m'être favorable. Veuillez donc fixer vous-même le jour et l'heure que vous voudrez; ce sera une grâce précieuse pour moi d'avoir une entrevue avec vous. Plaise à Notre-Seigneur d'être toujours votre lumière et votre guide!

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXV[1].

SANS DATE PRÉCISE.

A UN CONFESSEUR DE SES RELIGIEUSES[2].

Elle le conjure de ne pas cesser d'aller confesser les sœurs. Éloge de ses qualités.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous! *Amen.*

Vous réussissez bien, je vous l'assure, à me mortifier. Pensez-vous que, malgré la distance, je doive ignorer ce que vous faites et que je n'y sois pas sensible? Non, certes; je suis même d'autant plus affligée de votre détermination que je sais toutes les consolations que les sœurs de ce monastère éprouvent à la vue de votre bonté pour elles, et la paix dont elles jouissent quand elles vont se confesser à vous. Aussi, la Mère prieure m'écrit qu'elle est très peinée, et elle a raison.

Le Père provincial, il est vrai, se trouve là en ce moment et entend les confessions des sœurs; mais peut-être que toutes ne voudront pas s'adresser à lui; et bien que vous ayez une nature si bonne, ce n'est pas un motif pour vous retirer. Je regrette que vous n'ayez pas été confesseur de la Communauté à l'époque où je m'y trouvais :

1. Cette lettre est restituée à la Collection.

2. Nous supposons que cette Lettre fut adressée au P. Grégoire de Nazianze, à Séville, en 1580, avant le départ du P. Gratien pour Albe et Salamanque.

j'aurais pu moi-même profiter de votre bonté. Je me recommande instamment à vos prières.

Si le Père provincial l'approuve, il nous suffit d'avoir un confesseur qui soit de la famille comme vous, pour que cela me paraisse parfait; que dirai-je donc, quand on a des qualités comme les vôtres? Le motif pour lequel je ne vous écris pas plus souvent, c'est que la Mère prieure me donne de vos nouvelles et vous donne des miennes; de plus, je suis tellement envahie par les affaires que mes occupations de là-bas étaient un repos en comparaison de celles d'ici. Je ne vous oublie jamais dans mes pauvres prières; veuillez, de vôtre côté, ne point m'oublier dans les vôtres.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXVI.

1580. *Vers la fin de l'année.*

AUX CARMÉLITES DE SAINT-JOSEPH. AVILA.

Dispositions de la Sainte sur l'emploi de l'héritage laissé au monastère de Saint-Joseph d'Avila par François de Salcédo[1]. Motifs pour lesquels il ne lui paraît pas convenable de faire une chapellenie.

1. Ce serait aller entièrement contre la volonté de Monsieur François de Salcédo. Or, je sais très bien que son seul but était d'attirer du monde à cette église, et d'y voir fleurir le culte de Saint Paul, malgré l'avantage qu'il

1. François de Salcédo était mort le 12 septembre 1580.

aurait pu au moins retirer en faisant célébrer des messes pour le repos de son âme, ou pour sa sanctification.

2. Si l'on a peu d'argent, et que plus tard l'église vienne à tomber, comme cela arrive à celles qui sont voûtées, on ne pourrait la réparer.

3. Mêler l'Ordinaire dans une affaire où il n'est pour rien, et lui demander un subside, c'est une chose à laquelle s'opposerait François de Salcédo, supposé qu'il fût en vie.

4. On nuirait grandement au concours de fidèles qu'il peut y avoir dans cette église érigée en l'honneur de Saint Paul ; ce concours serait assuré si l'on consacrait à l'église la grosse somme d'argent dont on dispose. Une chapellenie n'ajouterait rien, ne retrancherait rien : après comme avant, on y célébrera beaucoup de messes.

5. Il n'y a pas d'inconvénient à faire de très riches ornements complets[1] pour les solennités ; en effet, il n'est pas raisonnable d'aller chaque fois en emprunter, dès lors qu'on doit y célébrer des fêtes.

6. Avec toutes ces dépenses, il ne restera pas beaucoup d'argent. Dans le cas où il en resterait, la volonté de François de Salcédo est qu'on s'en serve pour agrandir l'église et la voûter. Comme il n'y a pas dans cette localité d'église qui soit dédiée à Saint Paul, il serait bon que celle-ci fût grande pour y solenniser ses fêtes.

1. Le mot *terno* n'a pas son correspondant en français. Il signifie à la fois les ornements du prêtre, du diacre et du sous-diacre, et tous ceux qui servent à la messe solennelle.

LETTRE CCCXXXVII[1].

SANS DATE PRÉCISE.

CIRCULAIRE

OU RECOMMANDATION POUR LE JOUR DE LA PRISE D'HABIT ET DE LA PROFESSION.

Lorsqu'une sœur prononcera ses vœux, ou prendra l'habit religieux, elle fera la communion, comme le disent les anciennes Constitutions.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXXXVIII[2].

1580 ? (*Date incertaine*).

A MARIE-BAPTISTE, PRIEURE A VALLADOLID.

Elle la console, en l'assurant que sa sœur et son père sont au ciel.

..... La veille, je fus avisée de sa fin bienheureuse[3]. Je crois qu'elle ne passa point par le purgatoire.

. . . .

..... Je vous l'assure, ma fille, avant que je n'eusse

1. Cette circulaire est restituée à la Collection des Lettres.
2. Fragments restitués à la Collection des Lettres.
3. Il s'agit d'Éléonore de Cépéda, sœur de Marie-Baptiste et carmélite au couvent de l'Incarnation, à Avila.

appris la nouvelle de sa mort[1], je crois que son âme était déjà sortie du purgatoire. Chaque jour, aussitôt après avoir communié, je le voyais. Je compris que c'était lui que j'avais vu, lorsque la nouvelle de sa mort m'arriva dans la localité éloignée où je me trouvais. . . . . .

LETTRE CCCXXXIX.

1580.

A UN CONFESSEUR DE SES RELIGIEUSES.

Aumônes abondantes envoyées au monastère. Tourière modèle.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Veuillez aller voir, un de ces jours, la nouvelle professe et lui parler longuement. Dites-lui de me recommander à Notre-Seigneur et de Le prier pour toutes ces affaires de l'Ordre. Plaise à Sa Majesté de la rendre très sainte ! J'exprime les mêmes vœux pour doña Catherine. Ne manquez pas d'offrir à cette dernière mes salutations.

C'est une étrange mortification pour moi de voir le genre de pauvreté où nous sommes, car nous recevons des quantités d'aumônes, comme diront nos Pères Carmes déchaussés, et cela est vrai pour les vivres. Quant au monastère, il est très joli et bien disposé. Sans doute, il y a plusieurs petites choses qui manquent; mais je crains que nous ne tardions pas à avoir de tout en surabondance; on nous donne beaucoup, et nous envoyons à nos Pères ce que nous avons de trop.

1. La Sainte parle de Diégo de Cépéda, père de Marie-Baptiste.

Décidément, la sœur Béatrix va nous faire honneur, puisque vous vous occupez si bien de son progrès spirituel. Je suis heureuse d'apprendre par vous et la Mère prieure qu'elle ne vous cause aucune peine ni à l'un, ni à l'autre. Sa Révérence m'annonce qu'elle est bien silencieuse au tour; j'ai oublié de la prévenir, vous le lui direz, que j'avais donné cette recommandation à la sœur; c'est là une grande qualité pour la portière de nos monastères. J'ai défendu à la portière d'ici, sœur Alberte, de prononcer un seul mot, excepté pour savoir ce qu'on dit et pour répondre; quand on vient à lui parler de choses étrangères à son office, ou à lui adresser des questions, elle déclare qu'elle n'a pas la permission de répondre. Cette attitude édifie plus que des conversations. J'écris longuement à la Mère prieure, car je n'ai eu heureusement aucune autre lettre à faire aujourd'hui. Elle vous rapportera ce que je ne vous marque pas; je ne vous en dis donc pas davantage. Mais ne manquez point, je vous en supplie, de m'écrire de temps en temps; vous me procurerez par là une vive consolation. Plaise à Dieu de vous donner celle que je vous désire! *Amen.*

Votre indigne servante et fille,

Thérèse de Jésus, *Carmélite.*

LETTRE CCCXL[1].

1581. Vers le commencement. Palencia.

A DOÑA JEANNE DANTISCO, MÈRE DU PÈRE GRATIEN, A MADRID.

Excellentes nouvelles de ses deux *anges*.

. . . .

J'ai reçu hier une lettre de Valladolid. Notre sœur Marie de Saint-Joseph[2] se porte très bien; elle est très contente et pleine de joie. Quant à ma petite Isabelle de Jésus[3], on m'écrit à son sujet des choses qui sont de nature à nous faire bénir Dieu. Remerciez-Le vous aussi, car vous avez là deux anges qui ne cesseront de vous recommander à Sa Majesté.

1. Fragment restitué à la Collection des Lettres.
2. Fille de doña Jeanne, carmélite à Valladolid.
3. Autre fille de doña Jeanne qui était au monastère de Tolède.

LETTRE CCCXLI[1].

1581. Commencement de Janvier. Palencia.

A UNE DAME INCONNUE.

Aumône faite par Monseigneur don Alvaro de Mendoza. Procès curieux au sujet d'un reliquaire.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous! *Amen.*

Je vous annonce que Monseigneur nous a envoyé hier douze *fanegas* de blé[2]. Puisque cette aumône se fait en votre nom, il est bon que vous en soyez prévenue, dans le cas où vous verriez Sa Grandeur. Je vous supplie de me dire comment vous vous trouvez avec ce temps humide que nous avons depuis quelques jours. Veuillez m'aviser, en outre, si vous vous êtes confessée pour la fête de ce saint, qui possède une telle gloire; il est juste que vous ayez une dévotion spéciale pour lui, puisque vous aimez tant les pauvres.

Doña Marie[3] m'a mandé qu'elle ne vous tient pas quitte du reliquaire jusqu'à ce que vous me le donniez. Elle en parle comme d'un objet à elle. Pour moi, je trouve que vous y avez droit, vous aussi. Comme c'est Notre-Seigneur qui doit vous récompenser de cette aumône

1. Lettre nouvelle.
2. La *fanega* est une mesure de 54 litres 80 centilitres.
3. De Mendoza.

et des autres que vous nous faites, Il saura bien démêler les difficultés de ce procès et le juger selon toute la vérité. Plaise à Sa Majesté de vous soutenir de sa main et de vous diriger de longues années encore ! La Mère prieure et les sœurs de ce monastère se recommandent à vos prières.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXLII.

1581. Janvier. Palencia.

Les deux sœurs qui sont venues de Salamanque à Palencia. Limons arrivés à propos. Beaux voiles. Beaux missels. Nouvelles de la fondation.

A ANNE DE L'INCARNATION, PRIEURE A SALAMANQUE [1].

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Il est très pénible pour moi de retirer de votre monastère les religieuses dont on vous a parlé; mais je ne puis faire autrement; puisqu'on vous enlève celle qui vous causait du chagrin, ayez donc patience; recommandez les deux autres à Dieu, afin qu'elles réussissent à réaliser le but pour lequel elles sont venues ici [2], et

1. Cette lettre, dont l'autographe se trouve au monastère des Carmélites de la rue Denfert-Rochereau, à Paris, fut publiée pour la première fois par M. l'abbé Migne. Nous y faisons plusieurs corrections en nous conformant à l'édition photolithographiée de M. de la Fuente.

2. La fondation de Palencia. La Sainte avait pris à Salamanque la sœur Isabelle de Jésus pour prieure de Palencia et la sœur Béatrix de Jésus pour sous-prieure.

que votre monastère ne perde pas sa bonne réputation. J'espère qu'elles s'acquitteront bien de leur charge, car elles auront avec elles des religieuses excellentes.

Il me semble que Votre Révérence n'est pas encore remise de ses indispositions. Dieu nous accorde déjà une grande grâce en permettant que vous soyez sur pied. Par amour pour Lui, veillez sur votre santé. Qu'Il me permette de vous voir, vous et vos filles, sorties de la maison où vous êtes ! Je vous l'assure, je suis bien préoccupée de ce point. Sa Majesté veut sans doute que vous ayez à souffrir de toutes manières. Qu'Elle soit bénie quand même ! Qu'Elle vous récompense aussi des limons que vous m'avez envoyés ! Le jour précédent, je m'étais trouvée tellement fatiguée que votre présent m'a procuré le plus vif plaisir ; je ne suis pas moins contente du voile, car j'avais arrangé celui qui est sur ma toque pour le mettre par-dessus ; d'ailleurs, les voiles que Votre Révérence me donne sont très beaux. Cependant, je vous prie en charité de ne me rien envoyer jusqu'à ce que je vous le demande; je préfère que vous fassiez la dépense pour vous soigner.

Tout marche si à souhait dans cette fondation, que je me demande où cela aboutira. Veuillez, vous et vos filles, conjurer Notre-Seigneur de nous donner une bonne maison, car nous avons renoncé à l'ermitage. Il y en a assez de bonnes et de très convenables ; beaucoup d'amis s'occupent activement de nous en choisir une. Quant à l'évêque, il ne cesse de nous favoriser. Par charité, que toutes le recommandent à Dieu, lui et nos bienfaiteurs.

Veuillez écrire un petit mot au Père Dominique[1], dans le cas où je ne le ferais pas moi-même, pour lui donner des nouvelles de cette fondation; cependant, je tâcherai

1. Le Père Dominique Bañès.

de l'en aviser; en tout cas, présentez-lui de grands compliments de ma part.

J'ai été vraiment ravie, quand j'ai vu avec quel soin vous avez pourvu abondamment les sœurs qui sont venues de Salamanque; bien peu en font autant; c'était, d'ailleurs, très raisonnable d'agir ainsi, spécialement à l'égard de la Mère Isabelle de Jésus[2], à qui vous devez toutes sortes d'attentions; elle me semble très contente. Comme elle et les autres sœurs doivent vous raconter en détail ce qui se passe, et que j'ai d'autres lettres à écrire, je vous dis seulement que je prie Notre-Seigneur de vous garder et de vous donner la sainteté que je Lui demande pour vous! *Amen.*

Les missels que vous m'envoyez sont très beaux; ils le sont à tel point que je ne sais quand nous pourrons vous payer de retour.

Je suis de Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

Le Père Mondiago remettra à mes Pères dominicains de Salamanque les lettres ci-incluses. Que Votre Révérence ait la bonté de l'en charger.

1. Celle que la Sainte avait choisie pour prieure de Palencia.

LETTRE CCCXLIII[1].

1581. 4 Janvier. Palencia.

AU PÈRE JEAN DE JÉSUS, A PASTRANA.

Regret de ne pouvoir écrire à l'archevêque de Tolède et de refuser une postulante. Nouvelles de la fondation de Palencia. Attente d'une dépêche. Bruit que fait Thérèse de Jésus. Dévouement des chanoines de Palencia.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Je suis toujours très contente chaque fois que j'apprends le bon état de votre santé. Béni soit Dieu qui nous accorde tant de faveurs !

Je souhaite vivement vous obliger et vous procurer cette lettre de l'archevêque[2] que vous désirez ; mais je vous annonce que je n'ai jamais adressé un mot à sa sœur, et que je ne la connais point. Rappelez-vous, en outre, le peu de cas que l'archevêque a fait de ma lettre, lorsque, à votre départ pour Rome, vous m'avez priée de lui écrire. Il me répugne, d'ailleurs, d'insister près de lui si je ne dois pas réussir, surtout quand il me faudra sous peu lui demander la permission de réaliser la fondation de Madrid. Je voudrais bien avoir plus de crédit, afin de favoriser quelqu'un envers qui nous avons tant d'obligations ; mais en vérité, je n'en vois pas le moyen.

1. Cette lettre contient trois fragments traduits pour la première fois.

2. Le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède.

Quant à ce que vous me marquez des Constitutions, le Père Gratien m'a écrit qu'on lui avait dit la même chose qu'à vous. [Pour lui, il a déjà les Constitutions des religieuses en main]. On aura si peu de remarques à y faire qu'on pourra en donner avis promptement. Mais il serait nécessaire tout d'abord d'en conférer avec Vos Révérences, car ce qui me semble à propos à un point de vue me paraît par ailleurs rempli d'inconvénients; aussi, je ne puis me déterminer. Il est indispensable de tenir tout cela bien prêt, afin que, de notre côté, il n'y ait de retard pour rien.

Monsieur Casademonte vient de m'écrire qu'il a été ordonné par qui de droit de ne pas laisser le Père Tostado se mêler en quoi que ce soit des affaires des Carmes déchaussés, [et c'est très heureux]. Je ne puis me lasser d'admirer avec quelle sollicitude cet ami de Votre Révérence nous transmet toutes les bonnes nouvelles et tout ce qui nous intéresse; en vérité, nous lui devons beaucoup.

La dot que vous semble avoir la postulante dont vous me parlez est peu de chose à mes yeux; elle consiste en une propriété dont la vente serait peut-être d'un prix très inférieur; de plus, le paiement s'effectuerait tard et avec perte; je ne puis donc me résoudre à envoyer cette demoiselle à Villeneuve de la Xara, [car ce monastère a plus besoin d'argent que de religieuses]; les sœurs y sont même plus nombreuses que je ne le voudrais. En outre, le Père Gabriel m'a écrit pour me présenter une de ses parentes dont la dot est moindre; comme nous avons envers ces personnes les plus grandes obligations, il est juste de préférer leur postulante à la vôtre. Quand je vous ai écrit au sujet de celle-ci, je n'avais pas encore reçu la lettre où le Père Gabriel me parle de sa parente. Croyez-moi, ne vous occupez plus de cette affaire. Nos sœurs de Ville-

neuve trouveront bien dans leur contrée des filles qui leur conviendront mieux; et si elles doivent surcharger encore leur maison, il est préférable qu'elles prennent des personnes de la localité où elles sont.

Nous sommes parties de Valladolid le jour des Saints Innocents pour venir à cette fondation de Palencia. La première messe a été célébrée le jour de la fête du saint roi David[1], dans le plus grand secret, par crainte de quelque opposition. L'excellent évêque de la localité, don Alvaro, avait tellement bien pris les mesures nécessaires, que non seulement aucune opposition ne s'est produite, mais que toutes les personnes de la ville, pensant aux grâces dont cet établissement va être la source, sont dans la plus vive jubilation. C'est l'événement le plus merveilleux que j'aie jamais vu. Je le considérerais comme de mauvais augure, si je ne savais que la contradiction avait eu lieu précédemment[2]. D'après l'avis d'un grand nombre de personnes de votre contrée, cette fondation ne devait pas réussir, et j'avais tardé à venir jusqu'à ce que le Seigneur m'eût donné quelque lumière et plus de foi.

Ce monastère sera, je crois, un des meilleurs et un de ceux qui excitera le plus la dévotion. Nous avons acheté une maison qui touche à un ermitage de Notre-Dame situé dans le plus bel endroit de la ville; tous les habitants de

1. Le 29 décembre.

2. Le Père Gratien, ayant fait une première démarche inutile près du corrégidor qui refusait depuis longtemps son autorisation, se présenta une seconde fois avec une lettre de la Sainte; le corrégidor prononça alors ces paroles : « Allez, mon Père, et qu'on réalise immédiatement ce qui est demandé. La Mère Thérèse de Jésus doit avoir en main quelque provision du Conseil royal de Dieu, car nous nous trouvons tous obligés de faire, malgré nous, tout ce qu'elle veut. » Son mécontentement tomba, et il eut à cœur d'assister à l'inauguration de la fondation.

la localité et des environs ont la plus grande dévotion à prier dans ce sanctuaire. Le Chapitre nous a permis d'avoir des grilles qui donnent dans l'église; c'est là une faveur très précieuse pour nous. Tout se fait par l'intermédiaire de l'évêque. On ne saurait exprimer quelle sollicitude il a pour nos intérêts, et quelle reconnaissance lui doit notre Ordre. Il s'est chargé de nous donner le pain dont nous aurions besoin.

En ce moment, nous sommes dans une maison qu'un gentilhomme avait mise à la disposition du Père Gratien, quand il était ici; mais bientôt, avec l'aide de Dieu, nous passerons dans la nôtre. Je puis vous assurer, à vous et à nos Pères, que vous serez contents lorsque vous verrez les avantages dont nous jouissons. Dieu soit béni de tout!

L'archevêque de Burgos m'a déjà donné la permission d'aller fonder dans sa ville. Dès que les affaires de Palencia seront terminées, je partirai directement, avec l'aide de Dieu, pour cette fondation, car j'aurais trop de chemin à faire pour aller à Madrid et revenir. Je crains, d'ailleurs, que le Père vicaire[1] ne me permette pas un si long voyage; je désirerais, d'ailleurs, que notre dépêche arrivât tout d'abord[2].

1. Le Père Ange de Salasar.

2. La dépêche dont il s'agit concernait la nomination du président du Chapitre où allait se traiter la séparation des provinces.

Le premier Bref avait été obtenu par le Père Jean de Jésus Roca et était parvenu aux mains de Philippe II, à Badajoz, le 15 août 1580. D'après ce Bref, c'est l'archevêque de Séville, don Cristobal de Rojas, qui devait présider le Chapitre. La mort le surprit avant l'exécution de son mandat, et Philippe II supplia Sa Sainteté de désigner à sa place le Père Pierre Hernandez, de l'Ordre de Saint-Dominique, si dévoué à la Sainte et à la Réforme. Le Roi reçut le Bref à Gelvès ou Gelvas, le 9 octobre 1580. Mais le Père Pierre Hernandez mourut, lui aussi, avant de pouvoir s'occuper du Chapitre; quand le Père Gratien alla lui notifier sa nomination, il le trouva mourant. Une troisième fois, le

Ce serait charmant de me trouver l'hiver dans un endroit où le froid est rigoureux, et l'été dans un autre où la chaleur est excessive; de la sorte, j'aurais quelque chose à souffrir. Pour le coup, le Père Nicolas ne manquerait pas de murmurer contre moi, et j'ai ri de bon cœur quand j'ai vu combien il aurait raison de le faire.

Par charité, veuillez lui montrer la présente lettre, afin qu'il ait des nouvelles de cette fondation et que vous en bénissiez l'un et l'autre Notre-Seigneur. Si je vous racontais tout ce qui se passe ici, vous seriez touché de dévotion; mais je suis fatiguée et ne puis vous l'écrire.

L'ermitage a deux messes de fondation chaque jour, sans compter les autres en grand nombre qui y sont célébrées. La foule qui y vient ordinairement est tellement nombreuse que c'était là pour nous une difficulté.

Dans le cas où vous trouveriez par là un messager pour Villeneuve, veuillez, par charité, raconter à nos sœurs de cette localité comment s'est réalisée cette fondation. La Mère Inès de Jésus a beaucoup travaillé; pour moi, je ne suis plus bonne à rien, si ce n'est à continuer le bruit que fait Thérèse de Jésus. Que Dieu se serve de tout et garde Votre Révérence ! La Mère Inès de Jésus se recommande instamment à vos prières, et moi à celles de tous mes frères de votre monastère.

C'est demain la veille des Rois.

Trois chanoines ont pris à cœur de nous prêter leur concours, en particulier l'un d'eux, nommé Reynoso, qui est un vrai saint. De grâce, ne manquez pas de prier Dieu

Roi s'adressa au Pape, en le priant de désigner pour président du Chapitre le Père Jean de las Cuevas, religieux éminent de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est cette nomination à laquelle la Sainte fait allusion. Le Bref arrivait à Gelvas, où était le Roi, le jour même où la Sainte écrivait la présente lettre, c'est-à-dire le 4 janvier 1581.

pour lui et pour l'évêque. Toute la classe élevée nous favorise beaucoup. Ce qu'il y a de particulier, c'est que le contentement de presque tout le monde est extraordinaire. Je ne sais où cela doit aboutir.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXLIV[1].

1581. 6 Janvier. Palencia.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Commission concernant l'affaire de Salamanque. Les vieilles dames de Séville et les sermons du Père Gratien. Dette de deux cents ducats. Nouvelles de la fondation de Palencia. Arrivée des Indes du Père Garcia de Tolèdo.

JÉSUS, MARIE !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille ! *Amen.*

Vos lettres me font grand plaisir; j'ai répondu à chacune d'elles avant de quitter Valladolid; je vous ai envoyé, en outre, la dépêche concernant l'affaire de Salamanque; vous l'aurez déjà reçue, je pense, à l'arrivée de celle-ci. Nous avons besoin de toute votre sollicitude pour que la réponse arrive à temps. Que Dieu daigne arranger cette affaire, puisqu'Il en voit la nécessité, et vous donne la santé que je vous désire ! Vous ne me dites rien de votre état dans votre lettre, et c'est mal; vous n'ignorez pas, cependant,

1. Cette lettre contient plusieurs corrections et cinq fragments traduits pour la première fois.

l'inquiétude où je suis à ce sujet. Plaise à Dieu que vous soyez mieux portante !

Nous avons ri beaucoup de ce que les vieilles dames de Séville disent de notre Père[1], et je remercie le Seigneur du bien qu'il fait par ses prédications et sa sainteté. Cette sainteté est telle que je ne m'étonne nullement de tout le fruit qu'il a opéré dans ces âmes. Que Votre Révérence ait la bonté de m'écrire ce qui en est ; je serai très contente de le savoir. Je prie Sa Majesté de nous le garder, puisque nous en avons si grand besoin ! Vous avez raison de dire qu'il doit se modérer dans ses prédications ; comme il prêche tant, sa santé pourrait en être altérée.

Ce sera une joie pour moi de recevoir les deux cents ducats dont vous m'annoncez l'envoi. Nous pourrons alors commencer l'œuvre que mon frère (que Dieu l'ait en sa gloire !) a voulue par testament[2] ; [mais n'expédiez pas cet argent à Casademonte] ; ne l'adressez pas, non plus, au Père Nicolas, car, soit dit pour vous seulement, [il pourrait s'en servir à Pastrana, et je ne l'aurais plus]. Envoyez-le à Médina del Campo ; [nos sœurs ont là un marchand bien connu, auquel il faudraït donner le pouvoir de le toucher] ; par lui, cet argent arrivera plus sûrement et sans frais aucuns pour nous ; vous pourriez, en outre, diriger cette somme jusqu'à Valladolid ; sinon, veuillez m'aviser, et je vous indiquerai la voie par laquelle elle doit venir.

Ma santé est assez bonne ; mais les visites me donnent tant d'occupations, que voudrais-je vous écrire cette lettre de ma propre main, je ne le pourrais même pas. Je vous remets sous ce pli le récit détaillé des événements de cette fondation. Pour moi, je me sens portée à louer Dieu quand je vois ce dont je suis témoin, et surtout

1. Le Père Gratien.

2. Une chapelle à Saint-Joseph d'Avila.

la charité, l'affection et la piété de la ville entière. Grâces soient rendues au Seigneur ! Que les sœurs Le remercient de ses dons ; donnez à chacune l'expression de mon entier dévoûment. Les sœurs de ce monastère se recommandent aux prières de Votre Révérence, et en particulier celle qui remplit l'office de secrétaire ; elle éprouve une vive consolation d'être en bons termes avec vous, afin que vous la recommandiez à Dieu, car elle en a grand besoin[1].

J'indique à notre Père le motif pour lequel je ne veux pas voir les deux cents ducats remis à d'autres mains que les miennes. Mes parents m'ont tellement fatiguée depuis la mort de mon frère, que je voudrais éviter toute difficulté avec eux.

Je suis très peinée, je vous l'assure, de ce que m'annonce notre Père : les vivres étant très chers dans votre région, je ne sais comment vous pouvez subsister. Ce qui me chagrine, en outre, c'est que vous soyez obligée de me donner maintenant cet argent ; il me serait beaucoup plus agréable de vous en faire cadeau. Dieu daigne y remédier et vous donner de la santé ! Avec elle, vous supporterez tout facilement. Quand je vois que vous en avez si peu, et que, de plus, vous êtes dans la gêne, je suis vraiment affligée. Je crains que ce pays-là ne vous soit nuisible, et je ne vois pas le moyen de vous en tirer. Plaise au Seigneur d'y mettre la main ! Vous Lui avez demandé des travaux ; Il vous a bien exaucée.

Veuillez dire à la sœur Saint-François que je n'ai pas même eu la pensée de me fâcher contre elle ; j'en suis, au contraire, tellement contente, que je souffre de la voir si loin de moi. Je me recommande instamment à toutes les sœurs et à la Mère sous-prieure. Pour vous, demeurez avec

1. Le reste de la lettre est de la main de la Sainte.

Dieu. Comme je souffre de la tête, je ne saurais être longue, mais je ne puis m'empêcher de vous gronder; [j'ai trouvé charmant ce que vous dites au Père Nicolas]. D'un côté, je vois combien vous avez besoin de recevoir de nouvelles religieuses; mais, d'un autre, [c'est très fâcheux de n'être pas en petit nombre, comme l'expérience nous l'a appris en Castille; il y a à cela beaucoup d'inconvénients]. Dieu veuille vous amener une sœur comme celle qui vient de mourir, et tout s'arrangera! Qu'il Lui plaise aussi de garder Votre Révérence!

C'est aujourd'hui la fête des Rois.

Je vous ai fait porter les lettres pour les Indes par le dernier courrier. On m'annonce le retour en Espagne du Père Garcia de Tolédo, à qui elles sont adressées. Votre Révérence aura donc soin de recommander le paquet que je vous remets à quelque personne de ce pays-là, au cas où Louis de Tapia, à qui elles sont également adressées, serait déjà mort.

De Votre Révérence [la servante],

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXLV[1].

1581. 13 Janvier. Palencia.

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Prix des souffrances. Nouvelles de la fondation de Palencia. Pierre de Ahumada. Mariage de don François.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, ma sœur! J'ai eu le plus vif désir de savoir comment vous vous portez, et comment vous avez passé ces fêtes. Il y a longtemps, vous pouvez le croire, que je n'avais, à l'occasion de ces solennités, autant pensé à vous et à toute votre maison, pour vous recommander à Dieu et même pour compatir à chacune de vos peines. Mais Notre-Seigneur soit béni! Il est venu en ce monde uniquement pour souffrir, et, à mon avis, plus on l'imitera dans cette voie, en gardant ses commandements, plus on aura de gloire un jour. Cette pensée m'est d'une grande consolation; néanmoins, cette consolation serait plus vive, si j'endurais les souffrances à votre place et vous en laissais la récompense, ou si je me trouvais dans un endroit qui me permît de m'entretenir plus souvent avec vous. Puisque le Seigneur en dispose autrement, qu'Il soit béni de tout!

J'ai quitté Valladolid le jour des Innocents, pour venir à cette ville de Palencia avec mes compagnes. Le temps était

1. Cette lettre contient un fragment traduit pour la première fois et plusieurs corrections importantes.

très rude; ma santé, par ailleurs, n'en va pas plus mal; il est vrai, j'ai toujours de nombreuses infirmités; mais je les endure facilement, quand il n'y a pas de fièvre. Nous sommes arrivées ici pendant la nuit; deux jours après, nous placions la petite cloche, et le monastère était fondé sous le vocable du glorieux Saint Joseph. La joie de tout le peuple fut telle que j'en ai été dans le ravissement. Ce qui, je crois, a dû y contribuer, c'est la persuasion où l'on était que l'on faisait plaisir à l'évêque, qui est très aimé et nous favorise beaucoup. A la façon dont vont les choses, j'espère de la bonté de Dieu que ce monastère sera un des meilleurs que nous ayons.

Je n'ai rien su de don François[1] depuis les quelques jours où sa belle-mère m'a annoncé qu'il avait été saigné deux fois. Elle est très contente de lui, et lui se trouve très heureux avec elle et sa femme. C'est Pierre de Ahumada qui est le moins favorisé, d'après ce qu'il m'écrit. D'un côté, François préfère rester près de sa belle-mère, et de l'autre, il ne convient pas que Pierre de Ahumada aille près de lui. C'est une pitié que ce pauvre frère trouve partout si peu de repos. Il m'a avisée qu'il était déjà bien remis et comptait se rendre à Avila pour les Rois, afin de voir comment il pourrait toucher son argent de Séville, car on ne lui donne rien[2].

Plus nos amis de Madrid me parlent du mariage de don François, plus je trouve que nous avons lieu de nous réjouir. On vante surtout la discrétion et la vertu de doña Orofrisia[3], dont on dit le plus grand bien. Plaise à Dieu de les rendre saints l'un et l'autre, et de leur donner la grâce

1. Son neveu, récemment marié.

2. Nous pouvons considérer tout ce paragraphe comme inédit, tant il avait été bouleversé et mal compris.

3. Femme de don François.

de Le servir! car tous les contentements de la terre passent vite.

Si vous remettez votre lettre à la Mère prieure d'Albe[1] pour qu'elle l'envoie à Salamanque, elle arrivera sûrement; nous avons un courrier qui fait régulièrement le service entre cette dernière ville et Palencia. Par charité, ne manquez pas de m'écrire; vous me le devez bien, puisque j'ai tant pensé à vous tous ces jours derniers, et même plus que je n'aurais voulu. Que Monsieur Jean de Ovalle[2] veuille considérer cette lettre comme lui étant adressée; je désire avoir des nouvelles de sa santé. Mes amitiés à Mademoiselle doña Béatrix[3]. Dieu veuille vous garder tous et vous rendre aussi saints que je le Lui demande! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 13 janvier.

Qu'on n'omette pas d'écrire à don François; c'est très juste de le faire. Il ne vous a pas donné avis de son mariage, [mais ce n'est pas de sa faute; les choses se sont arrangées de telle sorte], qu'il n'a pas eu le temps de vous envoyer une lettre.

La Mère Inès de Jésus se porte bien et vous présente ses plus profonds respects.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

1. C'est Albe, et non Avila que porte l'autographe.
2. Mari de Jeanne de Ahumada.
3. Fille de Jeanne de Ahumada.

LETTRE CCCXLVI.

1581. Fin Janvier. Palencia.

A DON JÉROME REYNOSO, CHANOINE DE PALENCIA.

Elle lui demande s'il est fatigué, et le prie d'acheter la maison visitée la veille. Conseils. Remercîments.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Veuillez, je vous en supplie, dire au porteur de cette lettre comment vous avez passé la nuit; dites-lui également si vous êtes très fatigué. Pour moi, je ne le suis point, et ma joie est extrême. Plus je pense à la maison que nous avons visitée, plus je suis persuadée que l'autre ne nous convient pas. La cour, à elle seule, nous sera d'une grande utilité, et, supposé qu'on nous vende la seconde maisonnette, nos sœurs auront pour longtemps un logement convenable et même très bon. Je vous conjure de vous occuper sans retard de l'achat de la maisonnette[1]; supposé qu'on ne voulût pas nous la vendre, on pourrait nous la louer pour plusieurs années; nous en aurions besoin pour loger la femme qui nous sert de domestique.

Vous pouvez dire à Tamayo que, si nous ne prenons que la maison où il est, nous la lui payerons plus cher; mais dans le cas où nous achèterions les deux, il nous faudrait du temps pour payer l'une et l'autre. Pourvu que vous le

1. M. de la Fuente soupçonne, et avec raison, qu'il y a *casilla*, maisonnette, et non *capilla*, chapelle.

jugiez bon, mieux vaut ne pas lui laisser croire que la maison nous a déplu; donnez, au contraire, à entendre qu'un jour, on pourra l'acheter. Une de nos sœurs a dit en plaisantant que la semaine sainte, ils deviendraient amis; que par conséquent, nous devions conclure le marché au plus tôt. La prieure et toutes les sœurs vous sont très obligées de leur avoir trouvé une habitation aussi convenable. Elles en sont très contentes, et elles ont raison, car c'est ce qu'il y a de mieux pour nous. Il y a, de plus, le grand avantage de pouvoir s'agrandir peu à peu, en achetant du terrain. Pour moi, je serais ravie que l'on commençât immédiatement après les fêtes à démolir les murailles. Daigne le Seigneur tout arranger et vous garder, comme nous L'en supplions mes filles et moi!

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXLVII[1].

1581. 17 Février. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Conseil charitable au sujet du Père Gabriel. Projets divers pour le futur Chapitre. Prudence dans les travaux. Une chapelle à Saint-Joseph d'Avila.

. . . .

[A mon avis, *Macaire*[2] ne doit pas savoir cacher sa tentation]. Cependant, je regarde comme important de

1. Cette lettre contient deux fragments traduits pour la première fois en français. Les premières lignes manquent.

2. Le Père Antoine de Jésus.

laisser le Père Gabriel à la Roda[1] pour le bien des religieuses de Villeneuve de la Xara. Il leur a acheté une autre maison, qui, dit-on, est très bonne, et se trouve située au milieu de la localité. Je crains, néanmoins, qu'elle n'ait pas de belles vues et que la place soit restreinte. Veuillez vous en informer auprès de lui, comme si cela venait de vous-même, et montrez-vous bienveillant à son endroit : c'est un bon homme, et il a d'excellentes qualités. Il a pu, sans doute, vous causer quelque peine, mais c'est, je crois, parce qu'il est jaloux que vous en aimiez d'autres plus que lui.

J'ai pensé que vous feriez bien, dans le cas où vous seriez nommé provincial, de prendre le Père Nicolas comme compagnon. Il serait très utile pour ces débuts que vous fussiez tous les deux ensemble, attendu que le Père Barthélemy, à cause de son extrême faiblesse, ne peut cesser de faire gras, et que déjà quelques-uns le regardent d'un mauvais œil; toutefois, je ne dis rien de cela au commissaire apostolique. Mais au moins, dans ces commencements, ce serait prudent d'avoir le Père Nicolas auprès de vous; il peut donner un bon conseil pour tout. Après en avoir enduré d'autres, comme vous l'avez fait, vous serez content de ce Père, dont vous n'aurez pas à souffrir.

Veuillez présenter tous mes compliments au Père Barthélemy. Il doit être, je le crains, très fatigué d'être avec Votre Révérence, qui ne se repose jamais. Il y a de quoi vous tuer, vous, et quiconque vous accompagne. Je me rappelle encore fort bien la mauvaise couleur que vous aviez il y a un an, durant la semaine sainte. Pour l'amour de Dieu, modérez votre zèle à prêcher pendant ce Carême;

1. Le Père Gabriel était prieur du couvent de la Roda, situé à une petite distance du monastère des Carmélites de Villeneuve de la Xara.

et ne mangez plus de cet affreux poisson. Cela vous est nuisible, bien que vous ne vouliez pas en convenir, et puis viennent les tentations.

[Je vous annonce qu'on s'occupe encore de l'affaire de la chapelle de Sancho d'Avila. Les opinions des théologiens sont partagées sur ce point; malgré le don qu'on nous fait de cette chapelle, notre droit à l'héritage demeure acquis. Je crois qu'il y aura procès. Pour moi, j'ai répondu que, jusqu'à la nomination du provincial, il n'y avait pas à s'occuper de cette affaire. Je vous en parle maintenant, quoique cela semble hors de propos; mais Votre Révérence devra prévenir celui qui sera nommé de ne rien régler sur ce point sans aller à Avila et de bien se rendre compte de tout, car cette affaire est très importante pour le monastère. Don Sancho d'Avila donne déjà plus qu'il ne devrait; d'un autre côté, les religieuses ont un tel besoin de cette chapelle qu'il faudra, je crois, la bâtir. Toutefois, il importe de bien poser les conditions et de préciser plusieurs points particuliers; il sera nécessaire qu'on en traite avec moi et qu'on se rende sur les lieux].

Grâce à Dieu, nous nous trouvons chaque jour de mieux en mieux ici. Nous sommes en pourparlers au sujet d'une maison très convenable. Celle qui est attenante à l'ermitage de Notre-Dame ne nous a pas plu, et elle était, en outre, trop chère; nous ne la prenons pas. L'autre est très bien située.

Ma santé va mieux que d'ordinaire, et celle des sœurs aussi. La sœur Saint-Barthélemy et la Mère Inès de Jésus vous expriment tous leurs respects. Cette dernière affirme que vous aurez beau fuir la charge de provincial, elle est assurée que les prières des Carmélites déchaussées contribueront à vous la faire imposer. Daigne le Seigneur diriger les choses de façon à ce que vous travailliez à sa

plus grande gloire ! Tout le reste importe peu, malgré les peines qui peuvent fondre sur nous.

Je voulais être courte; voyez comme je réussis bien à l'être avec vous. J'ai vivement reproché au Père Mariano la tentation où il est de donner sa voix à *Macaire*[1], comme il me l'a écrit. Je ne comprends pas cet homme; d'ailleurs, je ne veux m'entendre avec personne sur ce point, si ce n'est avec vous. Veuillez garder cette lettre pour vous seul; c'est très important. Ne manquez pas d'avoir recours au Père Nicolas, et donnez à comprendre à tous les Pères que vous ne recherchez pas la charge de provincial pour vous-même. En vérité, je ne sais comment on peut, en conscience, donner sa voix à quelqu'un des Pères qui sont là, et non à l'un de vous deux.

J'ai déjà envoyé votre lettre aux monastères. Toutes les sœurs sont très contentes, et moi plus qu'elles encore. Je vous transmettrai les mémoires qu'elles m'auront remis. Si quelques-unes vous les adressent directement, faites-en ce que vous jugerez le plus convenable, et rejetez ce que vous croirez devoir ne pas admettre. Plaise à Dieu de vous garder et de vous rendre aussi saint que je le Lui demande ! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 17 février.

Dans le cas où nous nous rappellerions quelque chose de plus pour ces monastères, j'en aviserais Votre Révérence. Évidemment, les affaires du Chapitre ne se termineront pas si promptement que nous n'ayons encore du temps devant nous.

L'indigne servante et fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

1. Le Père Antoine de Jésus.

LETTRE CCCXLVIII.

1581. Vers le 20 Février. Palencia.

MÉMOIRE

SUR LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH D'AVILA, ENVOYÉ AU CHAPITRE DE SÉPARATION DES PROVINCES, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Ce monastère de Saint-Joseph d'Avila a été fondé l'année 1562, le jour de la fête de Saint-Barthélemy. C'est le premier fondé par la Mère Thérèse de Jésus, avec l'aide de doña Aldonza de Guzman et de doña Yomar[1] de Ulloa, sa fille, au nom de laquelle a été obtenu le Bref de fondation. Ces deux dames, il est vrai, fournirent peu d'argent, car elles n'étaient pas très riches. Mais il fallait que le Bref fût au nom de doña Yomar pour qu'on ne soupçonnât pas, dans le monastère où était la Mère Thérèse de Jésus, que c'était elle qui faisait la fondation. Comme l'Ordre refusa d'admettre ce monastère sous sa juridiction, on le soumit à l'Ordinaire. L'évêque d'alors s'appelait le Révérendissime Seigneur don Alvaro de Mendoza. Il nous favorisa beaucoup, pendant son séjour à Avila; il nous donnait toujours le pain, les remèdes nécessaires et une foule d'autres aumônes. Quand il se décida à quitter le siège d'Avila pour celui de Palencia, il s'occupa lui-même de nous faire passer sous la juridiction de l'Ordre; cette mesure lui sembla convenir davantage à la gloire de Dieu;

1. La Sainte a mis ici *Yuiomar*.

et nous fûmes toutes de cet avis. Cela s'est accompli heureusement, il y a environ trois ans et huit mois[1]. Jusqu'à ce jour, on y a vécu dans la pauvreté; nous étions secourues par Sa Seigneurie, par François de Salcédo (que Dieu ait en sa gloire !), par Laurent de Cépéda (que Dieu ait en sa gloire !) et par beaucoup d'autres personnes de la ville. On a pu bâtir tant une église qu'un monastère et acheter un terrain.

LETTRE CCCXLIX.

1581. Vers le 20 Février. Palencia[2].

AU PÈRE GRATIEN.

Avis que la Sainte envoya au Chapitre d'Alcala.

Un jour, veille de la Pentecôte[3], me trouvant dans l'ermitage de Nazareth, au monastère de Saint-Joseph d'Avila, je me rappelais une grâce insigne que Notre-Seigneur m'avait accordée à pareil jour, il y avait environ vingt ans. Tout à coup, je fus élevée à une très haute contemplation qui me ravit hors de moi. Dans ce recueillement profond, j'entendis Notre-Seigneur me parler en ces termes : « Tu recommanderas de ma part aux Pères Carmes déchaussés de s'appliquer à bien garder quatre choses; tant qu'ils y seront

1. Cfr. L. CLXXXII, T. II, p. 116.

2. Il y a deux autographes de ce document, l'un à l'Escurial, l'autre à Alcala de Hénarès. Ce dernier se trouve précisément dans la Collection des Lettres relatives au Chapitre d'Alcala ; ce qui laisse supposer que la Sainte l'envoya pour cette circonstance au Père Gratien.

3. Le 6 juin 1579.

fidèles, la Réforme continuera à être prospère; le jour où ils y manqueront, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primitive :

La première, qu'il y ait conformité de vues entre les supérieurs;

La seconde, que, malgré le grand nombre de monastères, il y ait peu de religieux dans chacun;

La troisième, que les religieux aient peu de rapports avec les séculiers, et encore que ce soit seulement pour le bien spirituel du prochain;

La quatrième, qu'ils instruisent plus par les œuvres que par les paroles. »

Cette vision eut lieu en 1579. Et comme c'est la pure vérité, je le signe de mon nom.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCL[1].

1581. 21 Février. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Envoi de plusieurs mémoires. Liberté de choisir des prédicateurs autres que les Carmes déchaussés. Les Constitutions, les chausses, les toques, la collation, le bréviaire, l'hospitalité en voyage, les revenus. Respect des Constitutions. Vœu de toutes les Carmélites pour que le Père Gratien soit nommé provincial.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père! La lettre que vous m'avez écrite d'Alcala m'est arrivée. Je suis très contente de tout ce que vous m'y racontez et surtout des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé. Dieu en soit béni ! C'est là une grande grâce qu'Il m'accorde, après vos longs voyages et tous vos travaux[2]. Pour moi, je suis bien portante. J'ai écrit à Votre Paternité par deux voies différentes, et je vous ai expédié

1. Cette lettre contient deux fragments qui sont traduits pour la première fois.

2. Dès l'arrivée du Bref à Gelvès, où était le Roi, le secrétaire de Sa Majesté, Zayas, avait mandé le Père Gratien qui se trouvait à Séville. Celui-ci se rendit à Gelvès prendre les dépêches, et ensuite à Talavéra, près du Père dominicain Jean de las Cuevas, qui devait présider le Chapitre. Il y était arrivé le 1er février; c'est là qu'il fit signer au délégué apostolique des circulaires qu'il envoya à tous les couvents de la Réforme. Il se dirigea alors vers Alcala, pendant que le Père Jean de las Cuevas allait à Madrid exhiber ses pouvoirs au Nonce.

mes mémoires, comme si j'étais un personnage. J'avais oublié de vous dire le point dont je parle dans la lettre que je vous confie pour le Père commissaire. Je vous l'envoie ouverte, afin de ne pas me fatiguer à l'écrire deux fois : vous aurez la bonté de la lire ; puis vous la fermerez avec un cachet semblable au mien, et vous la lui remettrez.

[La prieure de Ségovie a attiré mon attention sur la liberté qu'ont les sœurs de demander des sermons à d'autres que nos Pères ; et, après avoir réfléchi, j'ai laissé cette liberté. Nous ne devons pas regarder seulement, mon Père, aux supérieurs que nous avons maintenant, mais prévoir ceux qui peuvent venir et qui toucheraient à ce point et à d'autres. Veuillez donc insister de toutes vos forces, afin que le Père commissaire mette dans toute sa clarté et son évidence ce point et celui dont je vous ai parlé l'autre jour. Supposé qu'il ne le fixe pas, nous devrons recourir à Rome. Je comprends combien cela est important pour la consolation des sœurs. Je sais, en outre, quels tourments terribles on endure dans d'autres monastères dont on a trop resserré la liberté pour les secours spirituels ; une âme qui est ainsi liée ne saurait bien servir Dieu ; le démon la tente par là. Lorsque les religieuses, au contraire, ont la liberté de choisir, elles n'en font aucun cas la plupart du temps, et ne veulent pas en profiter].

Si le Père commissaire a le pouvoir de corriger les Constitutions et d'en laisser de nouvelles bien faites, je voudrais qu'il en ôtât et y introduisît uniquement ce que nous demandons. Mais personne ne s'en occupera, à moins que Votre Paternité et le Père Nicolas ne le prennent entièrement à cœur. Comme vous le dites, et comme je crois vous l'avoir écrit dans ma lettre, il n'est pas besoin de

communiquer aux religieux les affaires concernant les Carmélites; le Père Pierre Hernandez ne leur en a jamais soufflé mot. Les règlements qu'il porta ont été arrêtés entre lui et moi; il ne décidait rien sans m'en parler; je dois lui rendre cette justice.

Si l'on a le pouvoir de faire quelques nouveaux points de Constitutions ou d'en enlever, Votre Paternité aura soin qu'on ne spécifie pas que les chausses soient d'étoupe ou de bure, mais qu'on dise seulement qu'on peut porter des chausses : car les sœurs n'en finissent pas avec leurs scrupules. Là où il est dit que les toques seront de chanvre de second brin, qu'on mette simplement qu'elles seront de toile. Voyez, ne vous semblerait-il pas bon d'enlever les règlements du Père Pierre Hernandez nous défendant de prendre des œufs les jours de jeûne et de manger du pain à la collation? Je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il ne mît pas ces deux articles. Il nous suffirait d'observer les jeûnes en nous conformant à la loi de l'Église, sans en ajouter une autre; tout cela est une source de scrupules pour les religieuses et nuit à leur santé; elles ne croient pas être dispensées, quand cependant la nécessité s'impose.

D'après ce qu'on nous a raconté, le Chapitre général viendrait de donner plusieurs prescriptions relatives au bréviaire et aurait commandé de réciter deux fois par semaine l'office de la férie. Si vous le jugez bon, on déclarerait que nous ne sommes pas obligées à tant de changements et que nous devons continuer à réciter notre office comme maintenant.

Votre Paternité doit se rappeler les nombreux inconvénients qu'il y a pour les Carmes déchaussés à loger toujours dans les monastères de l'Ordre, quand il y en a dans les endroits où ils passent. Ne conviendrait-il pas de stipuler qu'ils ne sont point tenus de descendre chez les mi-

tigés, lorsqu'ils trouveront une maison où ils pourront demeurer en toute édification.

D'après nos Constitutions, les sœurs doivent vivre d'aumônes et ne point posséder de revenus. Comme déjà toutes, je le vois, sont en train d'avoir des rentes, considérez s'il ne serait pas bon d'enlever cet article des Constitutions et tout ce qui s'y rapporte, car ceux qui les verraient s'imagineraient peut-être qu'on s'est relâché très vite. Le Père commissaire pourrait dire encore qu'il autorise les religieuses à avoir des revenus, puisque le Concile le permet.

Je voudrais, en outre, voir ces Constitutions imprimées, vu qu'il y a des variantes dans les différentes copies; une prieure, sans même y faire attention, enlève ou ajoute, en les transcrivant, ce qu'elle juge à propos. On devrait imposer un précepte formel défendant à qui que ce soit d'en rien retrancher et d'y rien ajouter; les sœurs comprendraient alors l'obligation où elles sont de les respecter.

Votre Paternité verra ce qui, dans ces divers petits points, lui paraîtra le plus convenable, car vous vous occuperez, je n'en doute pas, de ce qui regarde les sœurs. Le Père Nicolas se joindrait à vous, et de la sorte vous ne paraîtriez pas seul à prendre en main ce travail. Vous pourriez encore vous adjoindre le Père Jean de Jésus; il s'intéresserait, j'en suis persuadée, à ce qui nous concerne. Je voudrais bien m'entretenir avec vous plus longtemps; mais il est presque nuit; on doit prendre les lettres, et je dois écrire à nos amis.

J'ai été vraiment attendrie, lorsque vous m'avez demandé ce qui va arriver des Carmélites déchaussées. Au moins, vous serez leur vrai Père; et certes, vous y êtes bien tenu. Si vous deviez toujours vivre, et si elles ne devaient jamais avoir d'autre supérieur que vous, il serait

parfaitement inutile de demander plusieurs des choses que nous marquons ici. Oh ! quels désirs ont les sœurs que vous soyez nommé provincial ! Aucune autre chose, je crois, n'est capable de les contenter. Plaise à Dieu de vous garder à notre affection ! Toutes les sœurs se recommandent à vous.

C'est aujourd'hui le 21 février.

Je suis de Votre Paternité la véritable fille,

Thérèse de Jésus.

[On vient de m'apporter les mémoires ci-inclus. Dès que les autres arriveront, je vous les transmettrai. Sont-ils bien maintenant ? je l'ignore; mais il était nécessaire, comme Votre Paternité l'avait recommandé, qu'ils passassent par mes mains. Dieu veuille vous garder !

Celui de votre amie Isabelle de Saint-Dominique[1] est le seul qui soit rédigé avec soin. Je vous l'envoie sans y rien toucher].

1. Prieure de Ségovie, grande servante de Dieu.

LETTRE CCCLI[1].

1581. 27 Février. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Mémoires des sœurs. Ceux de Saint-Joseph d'Avila. Pauvreté. Suffrages des Carmes déchaussés pour les Carmélites de la Réforme. Clôture de l'église. Sœurs fondatrices. Désir de voir les Pères s'établir à Saint-Alexis et à Salamanque.

JÉSUS soit avec Votre Révérence, mon Père !

Vous aurez maintenant, je le vois, peu de temps pour lire mes lettres. Plaise à Dieu que je sache être courte dans celle-ci ! Je vous envoie les mémoires qui manquaient. Votre Révérence a eu raison de prévenir les sœurs de me les envoyer tout d'abord avec leurs suppliques : les sœurs de Saint-Joseph d'Avila ont formulé de tels vœux, qu'il ne leur manquerait rien pour ressembler aux religieuses de l'Incarnation. Je suis effrayée des manœuvres du démon; mais le confesseur, quoique très bon, a presque toute la faute[2]. Il n'a jamais cessé de manœuvrer pour faire manger de la viande à toutes les sœurs; c'était là l'une des demandes qu'elles présentaient. Jugez quelle belle chose ! Je suis vraiment peinée quand je vois combien ce monastère a perdu de sa perfection, et quel travail il faudra pour le ramener à ce qu'il était, quoique les religieuses soient vraiment très saintes. Pour mieux réussir dans leurs vues, elles sollicitent du Père Ange, provincial,

1. Nous avons fait plusieurs corrections à cette Lettre d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

2. Julien d'Avila.

la permission, pour certaines d'entre elles qui ont peu de santé, de garder quelques vivres dans la cellule; elles s'expriment de telle sorte que je ne serais pas étonnée qu'il leur donnât cette autorisation. Vous devinez qui a pu inspirer une telle requête près du Père Ange ! C'est ainsi que la vie religieuse vient à tomber peu à peu.

J'ai donc supplié qu'on mît dans les Constitutions un article par lequel les supérieurs ne pourraient permettre aux sœurs de posséder quoi que ce soit en particulier. Cet article devrait être accompagné d'un précepte. Les malades elles-mêmes ne garderaient rien pour manger dans leurs cellules, si ce n'est ce que l'infirmière aurait soin de leur laisser pour la nuit, selon les besoins de chacune. C'est ce qui se pratique partout avec soin et grande charité, quand la maladie le réclame.

Voici un point dont j'avais oublié de vous parler, et que d'autres sœurs viennent de me rappeler par leurs lettres. Il faudrait que le Chapitre déclarât ce que nos Pères doivent réciter pour chaque religieuse qui vient de mourir. Que Votre Révérende Paternité veuille recommander de le décider, et nous ferons pour vos défunts comme vous ferez pour nos sœurs décédées. Vous récitez seulement l'office, et vous n'avez pas, je crois, célébré une seule messe pour elles jusqu'à ce jour. L'usage de ce monastère est le suivant : on chante la messe, et la Communauté récite au chœur un office des morts. C'est là, ce me semble, une des anciennes Constitutions; c'est du moins ce que l'on faisait à l'Incarnation. Veuillez ne pas oublier ce point.

N'omettez pas, non plus, d'examiner s'il y a obligation de se conformer au *motu-proprio*[1], qui défend de sortir

1. Ce *motu-proprio* avait été donné par Grégoire XIII, le 30 décembre 1572.

du monastère soit pour aller à l'église, soit pour fermer la porte extérieure. Cela doit être observé dès qu'on le pourra commodément. C'est d'ailleurs le plus sûr, alors même que le Pape ne le commanderait pas. Il vaut mieux le déterminer maintenant, et fixer la conduite à tenir dans les monastères où il n'est pas possible de l'observer, parce qu'on est au début de la fondation. Toutes nos maisons s'y conformeront, je crois, quand on saura qu'on ne peut faire autrement. Par charité, ne manquez pas de le régler. Déjà, les prieures de Tolède et de Ségovie ont fermé la porte par où l'on passait pour aller à l'église; elles l'ont même fermée sans m'en rien dire[1]. Ces deux religieuses sont de grandes servantes de Dieu et pleines de sagesse; comme je suis loin de leur ressembler, je veux que leur exemple me serve de stimulant. [Enfin, partout où il y a des religieuses vivant en clôture, on se soumet à cette loi].

J'ai demandé *que les sœurs qui vont à une fondation y restent, à moins qu'elles ne soient élues pour prieures dans le monastère d'où elles sont sorties;* cette disposition est trop restreinte. Votre Paternité aura la bonté de faire ajouter : *ou à moins qu'elles n'y soient rappelées pour un motif de grande nécessité.* J'ai déjà écrit, je crois, à Votre Révérence, que si l'on pouvait réunir ensemble les règlements des visiteurs apostoliques et les Constitutions, de façon à ne former qu'un seul tout, ce serait très bien; comme ils se contredisent en plusieurs articles, les sœurs qui ne sont pas très instruites s'y perdent. Pour l'amour de Dieu, veuillez, malgré vos nombreuses occupations, prendre le temps de rédiger tout cela d'une manière simple et claire. Je vous en ai parlé à plusieurs reprises, mais je crains que vous vous perdiez

1. La Mère Anne des Anges, prieure de Tolède, et la Mère Isabelle de Saint-Dominique, prieure de Ségovie.

dans les lettres où il en est question et que vous oubliiez le meilleur.

Comme vous ne m'avez pas accusé réception du paquet, ni de ma lettre, vous m'avez occasionné la tentation de penser que le démon avait ourdi quelque trame pour empêcher d'arriver jusqu'à vous le principal de mes notes et les lettres que j'ai écrites à notre Père commissaire[1]. Si par malheur il en était de la sorte, ce qui serait très fâcheux, Votre Révérence aurait la bonté de m'aviser immédiatement par un courrier que je paierais; c'est, je suis portée à le croire, une vraie tentation, car le courrier de Palencia est notre ami, et il a pris le plus grand soin de l'envoi.

Je vous annonce, d'après ce qu'on m'a dit, que plusieurs des Pères qui doivent prendre part au vote désirent nommer le Père *Macaire*[2]. Si Dieu le permet après tant de prières, ce sera le meilleur; ses jugements sont impénétrables. J'ai vu l'un de ceux qui parlent actuellement dans ce sens; il me paraît disposé à voter pour le Père Nicolas; dans le cas où les Pères ne voteraient pas pour le premier, leurs voix se tourneraient donc en faveur du second. Plaise à Dieu de tout diriger et de garder Votre Révérence! Après tout, quelque mauvaise que soit l'élection, le principal est fait. Que Dieu en soit béni à jamais!

La fille de Votre Paternité,

Thérèse de Jésus.

Je voudrais que Votre Révérence prît note sur un petit papier séparé de toutes les choses importantes que je lui ai écrites; veuillez, en outre, brûler mes lettres, car au

1. Ces Lettres, si toutefois elles existent encore, n'ont pas été retrouvées.

2. Le Père Antoine de Jésus.

milieu de toutes vos occupations, quelqu'une d'entre elles pourrait tomber en des mains étrangères, et ce serait très fâcheux.

Toutes les sœurs de ce monastère se recommandent instamment à Votre Révérence, mais particulièrement mes compagnes.

C'est demain le dernier jour du mois. [Je crois que c'est aujourd'hui le 27].

Nous sommes très bien ici et chaque jour nous nous trouvons mieux. Nous avons entamé des pourparlers au sujet d'une maison qui est dans un site excellent. Il me tarde de me voir délivrée de toutes les occupations de ce monastère pour n'être plus éloignée de vous, comme je le suis.

Veuillez ne pas vous opposer à la fondation de Saint-Alexis[1]; c'est un peu loin de la ville, mais pour le moment, vous ne trouverez pas un endroit mieux situé. Quand je suis passée par là, j'en ai été très contente; et puis, je vous l'annonce, la femme que vous savez a acheté cet ermitage au prix de ses larmes[2]. Mon désir est que vous fondiez tout d'abord ce monastère et celui de Salamanque : ce sont deux localités excellentes. Ne songez pas à choisir, puisque nos Pères n'ont pas d'argent. Prenez possession, et ensuite, Dieu se chargera du reste. D'ailleurs, à Salamanque, les maisons sont au poids de l'or; et nous ne savons même comment en trouver une pour les sœurs. Par charité, croyez-moi sur ce point; j'ai de l'expérience; prenez donc possession, je le répète, et Dieu mènera tout à bonne fin. N'auriez-vous qu'un petit coin pour débuter dans des

1. Petit ermitage situé aux portes de Valladolid; c'est là que la Sainte voulait voir une fondation de Carmes déchaussés.

2. Il s'agit d'une pieuse femme qui avait soin de l'ermitage et voulait en faire don aux Carmes déchaussés.

endroits de cette importance, c'est beaucoup. Plaise à Sa Majesté de tout conduire à cette fin qui est nécessaire pour sa gloire ? *Amen.*

Je souhaite vivement que vous vous établissiez au plus tôt à Saint-Alexis ; sans parler des raisons les plus sérieuses que je trouve à ce projet, vous vous rapprocheriez de ce monastère. Mais on ne devrait pas venir avant d'avoir demandé la permission à l'abbé[1]. L'évêque[2] est déjà en de meilleurs termes avec lui ; et sa sœur vous obtiendrait la permission. Veuillez le dire de ma part aux Pères qui doivent traiter de la fondation ; dites-leur, en outre, que si, au début, ils perdent du temps à choisir un site dans ces villes importantes, ils demeureront sans rien.

1. Don Alphonse de Mendoza, abbé de la collégiale de Valladolid. Cette ville n'eut de cathédrale qu'en 1597.

2. Don Alvaro de Mendoza, évêque de Palencia, d'où dépendait alors Valladolid.

LETTRE CCCLII[1].

1581. Février. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Le voile. Le confesseur des religieuses ne doit pas être en même temps leur supérieur, ni un prieur. Constitution du Père Pierre Hernandez sur les confessions. Divers conseils. Le futur Provincial.

. . . .

Par charité, que Votre Paternité veuille fixer ce qui concerne le voile dans tous les monastères. Vous direz, comme c'est la vérité, que ce sont les Carmélites déchaussées elles-mêmes qui l'ont demandé, malgré leur vie retirée.

Veuillez établir pour toujours que les vicaires des religieuses ne seront pas leurs confesseurs; j'insiste sur ce point. C'est une chose très importante pour nos monastères; malgré le bienfait immense que les sœurs auraient à se confesser à nos Pères, comme Votre Paternité le dit et comme je le constate moi-même, j'aimerais mieux qu'elles ne pussent se confesser à eux et que les choses restassent dans l'état où elles sont, que de voir chaque confesseur devenir le vicaire du monastère. Il y a à cela

1. Le commencement de cette Lettre manque. Nous avons eu sous les yeux une grande partie de l'autographe, ce qui nous a permis de faire plusieurs corrections à toutes les éditions antérieures à la nôtre. Le texte avait été complètement bouleversé, et d'une seule Lettre, on en avait fait trois. Nous mettrons dans une Lettre à part plusieurs fragments qui se trouvaient intercalés dans le texte de celle-ci.

une foule d'inconvénients, comme je le dirai à Votre Paternité dès notre première entrevue. Et sur ce point, je vous supplie d'avoir confiance en moi. Quand on a fondé le monastère de Saint-Joseph[1], cette question fut examinée avec le plus grand soin, et l'un des motifs pour lesquels plusieurs savants ont cru, comme moi, devoir soumettre ce monastère à l'Ordinaire, a été d'éviter que le supérieur fût en même temps le confesseur des religieuses. Il y a de graves inconvénients dans les endroits où il en est ainsi, comme je l'ai constaté; d'ailleurs, il me suffit d'un seul que j'ai vu très clairement. Lorsque le vicaire se plaît à converser avec une sœur, la prieure ne peut pas l'empêcher d'y rester le temps qu'il veut, parce qu'il est supérieur ; et de là naissent mille désordres.

Pour ce même motif et pour beaucoup d'autres, il est nécessaire que les sœurs ne soient point, non plus, sujettes aux Pères prieurs. S'il en vient un qui soit peu instruit, il donnera des ordres qui les jetteront toutes dans le trouble. Je ne vois personne qui ait la prudence de mon Père Gratien; nous devons donc prévoir ce qui peut arriver plus tard ; profitons de notre longue expérience, et enlevons toutes les occasions de danger sur ce point. Le plus signalé bienfait que l'on puisse procurer aux sœurs, c'est de n'autoriser le confesseur à avoir d'autre rapport avec elles que celui d'entendre leurs péchés. Le confesseur suffit pour surveiller le recueillement et prévenir les provinciaux. Tout cela, je l'ai déjà dit pour aviser soit quelqu'un des Pères, soit le Père commissaire[2], dans le cas où l'on en jugerait autrement. Mais celui-ci ne prendra aucune disposition contre ce plan, parce que les Pères de son Ordre qui confessent les religieuses d'un grand

1. Celui d'Avila.
2. Le Père Jean de las Cuevas.

nombre de monastères[1] n'en sont pas les supérieurs. Tout notre avenir dépend du soin que nous mettrons à enlever les occasions de danger qu'on rencontrerait chez ces noirs dévots, qui détruisent l'œuvre de la grâce dans les épouses du Christ. Il faut toujours prévoir les cas les plus fâcheux qui pourraient arriver, afin de les prévenir; le démon se sert de telles occasions pour s'insinuer peu à peu; c'est de ce point et de la réception d'un grand nombre de religieuses dans les monastères que j'ai toujours redouté les plus funestes effets. Je supplie donc Votre Paternité d'insister pour insérer ces deux articles dans les Constitutions, et leur donner force de loi. Veuillez me faire cette faveur.

[Je ne sais pourquoi vous nous recommandez maintenant de nous taire sur la question des Pères qui doivent nous confesser. Vous voyez, en effet, combien nous sommes liées par la Constitution du Père Pierre Hernandez; mon avis, au contraire, c'est qu'il est nécessaire de traiter ce point[2]].

Je ne sais, non plus, pourquoi Votre Révérence ne parlerait pas de ce qui nous concerne, nous Carmélites. Dans ma lettre au Père commissaire[3], je raconte avec éloge le bien extraordinaire que Votre Révérence nous fait par ses visites, comme c'est la vérité; vous pouvez donc dire ce que vous voudrez en notre faveur. Vous le devez, d'ailleurs, à toutes les sœurs; vous leur coûtez assez de larmes. Mais je voudrais ne voir que Votre Révérence et le Père Nicolas s'occuper de ce point; il n'est pas nécessaire

1. C'est ici que commence l'autographe que nous avons collationné.

2. Ce fragment est traduit pour la première fois et corrigé d'après l'autographe.

3. Le Père Jean de las Cuevas.

de traiter en Chapitre de nos Constitutions ou des divers règlements que vous établirez pour nous, ni d'en donner connaissance aux autres Pères. Le Père Pierre Hernandez (que Dieu ait en sa gloire!) ne les avait discutés qu'avec moi. Il pourra vous sembler que quelques-unes des huit choses dont je vous ai parlé au commencement sont peu importantes; je vous dirai qu'elles le sont beaucoup. Mon désir est qu'on n'en supprime aucune; pour ce qui concerne les religieuses, on peut s'en rapporter à ce que je dis. J'ai vu bien des choses qui paraissaient insignifiantes et qui sont devenues une cause de ruine.

J'ai eu l'intention, je vous l'annonce, de supplier le Père prieur et le Père commissaire de nommer Maîtres et Présentés ceux d'entre vous qui auraient la science requise. Cela serait nécessaire pour plusieurs motifs, et vous n'auriez pas besoin de recourir au général. Mais j'ai abandonné cette idée quand vous m'avez dit que le Commissaire avait seulement pour mission d'assister au Chapitre et de faire les Constitutions.

On n'a pas accordé, ce me semble, tout ce qui avait été demandé. Je le regrette, car nous n'eussions pas été obligés d'aller à Rome de quelques années.

On devra écrire immédiatement au Père Général pour lui rendre compte de ce qui se passe, et lui envoyer une lettre pleine d'humilité; vous vous reconnaîtrez tous ses fidèles sujets, et c'est justice. Votre Révérence écrira, en outre, au Père Ange; vous le lui devez bien; vous le remercierez de toute la bonté dont il a usé envers vous; et enfin, vous lui direz qu'il doit toujours vous regarder comme son fils. Ne manquez pas de vous acquitter de cette obligation.

Arrivons maintenant à cette question dont vous m'avez parlé, à savoir que vous ne désirez ni être élu provincial,

ni confirmé dans votre charge. Je vais écrire sur ce point au Père commissaire. Mais je vous le déclare, mon Père, si j'ai désiré vous voir libre, c'était, je le comprends, à cause du grand amour que je vous porte dans le Seigneur, et non à cause du bien général de l'Ordre; de cet amour procède cette faiblesse naturelle qui me fait tant souffrir quand je constate que quelques-uns ne comprennent pas combien ils vous sont redevables de tous vos travaux; je ne puis supporter qu'on dise la moindre parole contre vous. Toutefois, lorsque je considère l'avenir je préfère encore pour le bien général que vous restiez notre supérieur.

Si Votre Révérence accompagnait toujours le Père Nicolas, dans le cas où il serait nommé Provincial, ce double résultat serait encore obtenu, ce me semble. Néanmoins, je comprends très bien que, pour cette première fois, il serait de beaucoup préférable sous tous les rapports que vous fussiez chargé de cet office; c'est dans ce sens que j'écris au Père commissaire. Supposé que cela n'ait pas lieu et que le Père Nicolas soit élu, vous l'accompagneriez, à cause de votre expérience et de votre connaissance des sujets, tant chez les Pères que chez les sœurs. Je dis, en outre, au Père commissaire, comme les faits l'ont prouvé, que *Macaire*[1] n'a pas les qualités requises pour être provincial, et je lui en donne d'excellentes raisons; je lui marque que tel était l'avis du Père Pierre Hernandez, qui cependant aurait bien voulu pour plusieurs motifs lui confier le gouvernement de la Réforme; mais aujourd'hui, quel malheur ce serait !

J'ai également signalé au Père commissaire le Père Jean de Jésus, afin de ne point paraître m'en tenir seulement à deux. Toutefois, je lui ai dit la vérité, et déclaré que ce

1. Le Père Antoine de Jésus.

Père n'a pas le don de gouverner; car selon moi, il ne l'a pas. Cependant, il pourrait bien faire, pourvu qu'on lui donnât l'un des deux autres pour compagnon. Ce Père, en effet, est très raisonnable et saurait suivre un bon conseil : telle est, du moins, mon opinion. Dans le cas où Votre Paternité irait avec lui, il ne s'écarterait en rien de votre manière de voir et il réussirait. Mais il ne sera pas élu, j'en suis persuadée. Daigne le Seigneur diriger cette affaire à ce qui contribuera le plus à son honneur et à sa gloire! J'espère fermement qu'Il le fera, puisqu'Il a déjà réalisé le plus important. C'est bien dommage que........[1].

LETTRE CCCLIII[2].

1581. Février. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Nécessité de servir aux religieux une nourriture suffisante. Constitution sur la propreté. Suscription des lettres. Désir que le Père Gratien soit nommé provincial.

. . . .

Veuillez présenter tous mes respects au Père Antoine, et dites-lui que la lettre que je lui ai envoyée réclamait de lui autre chose que le silence. Comme ce serait, je pense, parler à un sourd-muet, je ne veux pas lui écrire;

1. Le reste de la lettre manque.

2. Les trois premiers paragraphes de cette lettre avaient été intercalés dans la précédente et le quatrième rejeté à la fin. Ne sachant d'une façon précise s'ils font partie de cette lettre ou d'une autre, nous les publions séparément.

il est bien content, cependant, d'expédier au Père Mariano une part de ses recettes, qui permettent de donner à nos Pères une nourriture plus abondante que d'ordinaire. Je vous préviens que si l'on ne remédie partout à ce point, et si l'on ne sert aux religieux une nourriture suffisante, vous verrez ce qui arrivera. On devrait ne pas manquer d'en intimer l'ordre aux prieurs. Jamais, d'ailleurs, le Seigneur ne manquera de fournir le nécessaire; mais que les prieurs donnent peu aux religieux, et Sa Majesté leur donnera peu à eux-mêmes.

Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité veille à ce qu'il y ait de la propreté dans les lits et le linge de table, malgré toute la dépense qu'il faudra faire pour cela. Je voudrais même qu'on en fît un point de constitution, tant c'est chose terrible que la malpropreté, et encore, vu les habitudes, cela suffirait-il ?

Oh ! quelle peine on me cause en mettant ce titre de révérende aux suscriptions des lettres qu'on m'envoie! Il faudrait que Votre Paternité le défendît à tous ses sujets. Ce titre, en effet, n'est pas nécessaire pour savoir à qui la lettre est adressée; de plus, il est, ce me semble, hors de propos de nous honorer mutuellement de cette sorte et de se servir d'expressions qu'on peut supprimer.

Plaise à Dieu, mon Père, qu'il n'arrive pas à ces monastères un malheur tel qu'ils soient privés de la direction de Votre Paternité ! Nos sœurs ont absolument besoin d'un gouvernement qui entre dans les plus grands détails et d'un supérieur qui comprenne chaque chose en particulier. Elles sont les servantes de Dieu; Sa Majesté veillera sur elles.

LETTRE CCCLIV[1].

1581. Fin Février. Palencia.

A PIERRE-JEAN DE CASADEMONTE, A MADRID.

Gratitude pour tous ses bons offices. Prière de communiquer sans retard les nouvelles du Chapitre.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, et vous donne la santé spirituelle et corporelle que toutes les sœurs lui demandent pour vous ! Nous avons soin, en effet, de prier à cette intention ; mais vous ne devez pas nous en remercier, tant nous avons d'obligations envers vous. Nous sollicitons, en outre, la même faveur pour Madame doña Marie. Je me recommande instamment à ses prières.

Plaise à Notre-Seigneur de vous récompenser des nouvelles si excellentes dont vous nous faites part en toute occasion ! J'attends de jour en jour celles qui ne sont pas encore venues[2] ; vraisemblablement, elles ne peuvent manquer d'arriver, et vous veillerez avec soin, j'en suis convaincue, à nous les communiquer sans retard. Oui, certes, vous nous donnez lieu de bénir Notre-Seigneur, puisque vous ne vous fatiguez jamais de nous rendre service et de nous prêter votre généreux concours.

Je vous ai déjà mandé que j'avais reçu le pli de notre Père provincial Ange de Salasar ; je lui ai répondu et je lui

1. Cette lettre est traduite pour la première fois en français.
2. Celles du Chapitre d'Alcala.

écris de nouveau. Dans le cas où il ne serait pas à Madrid, veuillez avoir la charité de lui expédier mes lettres par un messager sûr, dès que vous en trouverez un. Mais qu'on ne se préoccupe pas de prendre la réponse ; si le Père Ange ne vous l'envoie pas, il n'est pas nécessaire de la lui réclamer.

Ces jours derniers, j'étais plus souffrante que d'ordinaire ; en ce moment, je me porte mieux ; je suis même dans l'allégresse quand je songe à celle que vont avoir tous mes Pères du Chapitre. Plaise à Notre-Seigneur que je les voie complètement satisfaits, et que toutes leurs décisions nous servent à procurer sa plus grande gloire !

Dès que vous verrez Monsieur Jean Lopez de Vélasco[1], veuillez, je vous prie, lui dire que j'ai reçu hier sa lettre par la voie de Valladolid ; que, d'ailleurs, les lettres nous arrivent sûrement par le courrier ordinaire, car le maître de la poste m'est très dévoué ; prévenez-le, en outre, que je ferai ce qu'il me marque.

Je vais avoir encore, je crois, beaucoup de travail dans cette localité. Malgré cela, si l'obéissance ne me commande pas autre chose, mon intention est de rester dans ce monastère tant que nos affaires ne seront point terminées. Plaise à Dieu de tout arranger, puisqu'Il le peut ! Qu'Il daigne vous garder ! qu'Il vous donne le repos temporel et spirituel que les sœurs et moi nous Lui demandons pour vous !

La Mère Inès de Jésus[2] se recommande à vos prières. Pardonnez-moi pour cette fois de vous envoyer une lettre qui ne soit pas d'une main étrangère ; j'ai été très contente

1. Avocat à Madrid, ami de la Sainte et de la Réforme. En sa qualité de secrétaire de Philippe II, il assista au Chapitre d'Alcala peu de jours après avec Casademonte, le 4 mars.

2. Cousine de la Sainte.

d'avoir le temps de l'écrire de ma propre main, et je voudrais qu'il en fût toujours ainsi.

De Palencia, et de ce monastère de Saint-Joseph.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLV.

1581. 4 Mars. Palencia.

A DOÑA ANNE HENRIQUEZ, A VALLADOLID.

Bonheur de ce que le Chapitre ait lieu. Patience dans les épreuves. Nouvelles de la fondation de Palencia. Solitude de la Sainte depuis la mort du Père Barthasar Alvarez. La chaire de théologie obtenue par le Père Bañès.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec vous !

Si je m'étais conformée au désir que j'avais de vous écrire, je n'aurais pas attendu la faveur de recevoir votre lettre pour vous en envoyer plusieurs. Mais j'ai eu, depuis quelques semaines, tant de lettres, tant d'affaires à expédier au sujet de la séparation de la province, et de plus si peu de santé, que je ne sais comment ma tête a pu y tenir.

La Mère prieure, Marie-Baptiste[1], m'a écrit pour me dire combien vous vous êtes réjouie de la grâce que Dieu nous accorde par la célébration du Chapitre[2] : il n'était pas nécessaire qu'elle me le dit. Alors même que cette affaire

1. Prieure à Valladolid.

2. Le Chapitre s'était ouvert la veille, vendredi 3 mars, et ce jour-là même, 4 mars, le Père Gratien était nommé provincial.

ne concernerait point vos servantes dévouées, il vous suffirait, je ne l'ignore pas, pour vous en réjouir, de savoir qu'elle tourne à la gloire de Dieu; car vous êtes de sa maison et de son royaume. Je vous l'assure, ç'a été pour moi un grand soulagement; désormais, ce me semble, nous aurons la paix, et c'est un point important; de plus, ceux qui ont commencé cette Réforme ne seront plus entravés dans leur dessein par une multitude de supérieurs et sauront ce qu'ils ont à faire. Dieu soit béni de tout!

Je ne sais quand il me sera donné de vous voir posséder quelque contentement. Le Seigneur, ce me semble, veut vous en sevrer tout à fait sur la terre, pour que vous en ayez davantage dans cette éternité qui n'a pas de fin. D'un autre côté, votre faible santé n'est pas la moindre de vos épreuves; avec le beau temps, vous éprouverez sans doute quelque mieux. Plaise à Sa Majesté de vous accorder cette faveur, puisqu'Elle le peut! Pour moi, après avoir souffert d'une douleur au côté, je me trouve moins mal; je ne sais le temps que cela durera.

Nous sommes très contentes ici; et chaque jour nous comprenons davantage combien nous avons eu raison de réaliser cette fondation. Le peuple est charitable, simple et franc : son caractère me plait. L'évêque (Dieu veuille le garder!) est pour beaucoup dans tout cela; il nous favorise d'une manière extraordinaire. Je vous supplie de le recommander quelquefois à Notre-Seigneur.

Nous sommes très honorées du don que vous nous avez fait de la statue. C'est la seule qui soit au maître-autel; elle est si belle et si grande qu'il n'est pas nécessaire d'en mettre d'autres.

Nous avons amené à ce monastère une prieure excellente et des religieuses qui, à mon avis, sont parfaites. La maison semble déjà avoir été fondée depuis longtemps.

Malgré tout, je me trouve très isolée pour certaines choses de l'âme. Il n'y a dans cette localité aucun des Pères Jésuites que je connaisse. À la vérité, je sens partout cette solitude. Bien que notre Saint fût loin[1], il me tenait compagnie, pour ainsi dire, et je pouvais du moins lui communiquer par lettres certaines choses. Enfin, nous sommes en exil, et il est bon que nous le sentions.

Que pensez-vous de la façon honorable dont le Père Dominique Bañès a remporté la chaire de théologie dogmatique ? Plaise à Dieu de le garder, puisqu'il n'y a pas grand'chose de plus à demander pour Sa Paternité[2] ! Le travail ne lui manquera pas avec cette chaire, car les honneurs coûtent.

Je vous supplie de présenter mes compliments à doña Marie[3]. Je désire vivement la voir bien portante ; hélas ! mes prières n'ont pour effet qne d'ajouter des souffrances à celles qu'on a déjà ; vous pouvez en juger par vous-même.

Veuillez, en outre, dire au Père Garcia Manrique, supposé qu'il soit à Valladolid, combien je désirerais le voir à Palencia ; qu'il ne m'oublie pas, du moins, dans ses prières.

Nous ne pouvons arriver à acheter cette maison. J'en aurais grande envie, cependant, car je voudrais, avec la grâce de Dieu, profiter de la belle saison où nous entrons pour aller à la fondation de Burgos, revenir promptement et avoir plus de loisir afin de rester près de vous. Dieu

1. Le Père Balthasar Alvarez, mort l'année précédente 1580.

2. La Sainte, dit Yépès, n'avait jamais demandé de faveur temporelle pour personne, si ce n'est la chaire de Durando pour le Père Bañès, en 1577. Il est probable qu'elle dut aussi demander pour lui la chaire de Salamanque dont il est ici question.

3. Marie de Mendoza.

veuille en disposer de la sorte, comme Il le peut, et vous donner en ce saint temps d'abondantes consolations spirituelles, puisque les temporelles semblent si éloignées de vous ! Je présente tous mes respects à Monsieur don Louis, et supplie le Seigneur d'en faire un grand saint.

De ce monastère de Saint-Joseph. C'est aujourd'hui le 4 mars.

Votre indigne servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLVI[1].

1581. 12 Mars. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A ALCALA DE HÉNARÈS.

Une sœur mélancolique. Projets au sujet de la fondation de Burgos. Invitation à voir don François à Madrid. Éloge du Père Ange de Salasar. Bonheur d'avoir le Père Gratien pour Provincial.

. . . .

Il ne faudrait pas déplaire à la prieure qui tient ses religieuses dans la plus grande union ; son désir est que la sœur dont vous me parlez ne nuise en rien à la Communauté; d'ailleurs, les mélancoliques ne manquent pas à Médina ; j'ajoute qu'aucun monastère ne serait flatté de recevoir celle-ci, et je ne m'en étonne nullement. Cependant, les religieuses doivent toutes se prêter un mu-

1. Nous n'avons pas le commencement de cette lettre, à laquelle nous avons fait quelques corrections d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

tuel concours. Quant à envoyer cette sœur à une nouvelle fondation, cela ne semble pas convenir. Mon dessein était pourtant de l'emmener à Burgos, non comme fondatrice, mais comme pénitente. C'est là, si Dieu permet cette fondation, que je compte laisser pour prieure la Mère Inès de Jésus. Elle aime beaucoup mieux aller prieure à Burgos qu'à Madrid, malgré sa grande répugnance pour cette charge. Je lui donnerai pour sous-prieure la sous-prieure de Valladolid; toutes les deux seront très contentes d'être ensemble; puisqu'elles connaissent la religieuse en question, elles agiront avec prudence; cela ne manquera pas, cependant, de causer une peine très sensible à la Mère Inès de Jésus. Pour l'amour de Dieu, que Votre Révérence veuille examiner le meilleur parti à prendre. Il faut employer promptement un remède et ne pas attendre que cette enfant se perde tout à fait. Elle n'est pas sortie de sa cellule, et il n'est pas bon qu'elle en sorte.

Vous devez avoir, je pense, de nombreuses occupations : il ne serait donc pas convenable de m'entretenir longuement avec vous; c'est le motif pour lequel je n'ai pas permis à la Mère prieure de vous écrire. Veuillez considérer sa lettre comme reçue. Cette Mère se recommande instamment à vos prières; de mon côté, je me recommande à celles du Père Mariano[1] et de tous les autres Pères.

J'ai comme le désir de vous demander une faveur. Dans le cas où vous iriez à Madrid, veuillez aller voir don François[2] et sa femme. Il m'a écrit combien il s'est réjoui de ce

1. On ne peut lire dans l'autographe que les deux premières lettres de ce mot. Nous croyons qu'il s'agit, non de *Macaire*, mais du Père *Mariano*. La Sainte ne disait jamais *le Père* Macaire, mais simplement *Macaire*.

2. Neveu de la Sainte.

qui est fait[1]; mais il est tout confus, et n'osera aller parler à Votre Paternité. Ayez donc la bonté de vous présenter vous-même chez lui pour l'encourager à servir Dieu, et vous ne paraîtriez pas lui enlever votre faveur, parce qu'il a renoncé à être Carme. A mon avis, il doit perdre beaucoup d'argent, car il n'a guère d'aptitude à gérer ses biens. Je vous assure que sa femme et sa belle-mère sont mal partagées sous ce rapport. Mon vœu le plus ardent serait de me séparer d'eux tous. Mais la belle-mère a pour moi la plus vive affection; elle me pose des questions auxquelles je dois forcément répondre, et cela me cause de nombreux ennuis. A la façon dont elle agissait, elle courait à une ruine complète; on lui avait donné à entendre que mon neveu possédait deux mille ducats de rente. Je lui ai dit la vérité sur ce point, et l'on verra maintenant ce qu'on peut dépenser. Le Père Ange[2], dès son arrivée à Madrid, est allé les voir sans que je l'en eusse prié. Je le répète, on croirait que vous êtes fâché, si vous n'alliez, de votre côté, leur rendre visite. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder !

Je vous en prie, ne manquez pas de m'écrire, puisque vous savez combien vos lettres me procurent de consolation. Dites-moi tout au long quelle a été l'attitude de *Macaire*, et, par charité, veuillez déchirer cette lettre aussitôt après l'avoir lue.

Nous ne parvenons pas à acheter la maison; mais nous nous en occupons toujours. J'ai reçu deux sœurs converses, comme j'avais coutume de le faire : je me suis servie de la seule autorisation que me donnent mes patentes, pour ne point recourir à celui qui ne devait rester notre supé-

1. C'est-à-dire la séparation des provinces et la nomination du Père Gratien comme provincial.

2. Le Père Ange de Salasar.

rieur[1] que peu de temps. Je ne saurais trop remercier Dieu de la bonté que ce Père a montrée, comme vous me le dites, et de la façon dont il a rempli sa charge.

C'est aujourd'hui le 12 mars.

De Votre Révérence la servante, la fille et la sujette, et que de bon cœur je le suis !

Thérèse de Jésus.

Je me porte bien, quoique j'aie toujours mes maux ordinaires. Je ne trouve pas la lettre de Julienne. Mais tout son désir est de ne pas rentrer à l'Incarnation ; il lui semble que ce serait retourner en arrière. Elle avait écrit dans le sens que vous savez, uniquement parce qu'elle était persuadée que la prieure et moi nous le voulions. Il ne faut donc pas faire cas de ce qu'elle a dit.

1. Le Père Ange de Salasar.

LETTRE CCCLVII[1].

1581. 21 Mars. Palencia.

A DON ALPHONSE VÉLASQUEZ, ÉVÊQUE D'OSMA ET ANCIEN CONFESSEUR DE LA SAINTE, A TOLÈDE.

Remercîments. Projet de fondation.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie !

[Malgré mon désir de vous écrire une longue lettre, j'ai la mauvaise fortune de n'en avoir pas le temps]. [Cependant, le gentilhomme qui m'a apporté votre pli et est resté un jour ici, n'a pas manqué de me stimuler à le faire]. Votre Seigneurie ne néglige aucune occasion de m'obliger. Je vous ai écrit par une autre voie, et vous aurez, je pense, reçu ma lettre. En ce moment, je n'ai rien de nouveau à vous annoncer, sauf l'embarras où nous sommes de trouver une maison ; voilà pourquoi je crains d'être obligée de passer tout l'été à Palencia.

L'affaire dont me parle Votre Seigneurie est très bonne pour nous tous. Mais je ne sais si je dois désirer vous voir au milieu des travaux qu'entraînent ces sortes de choses, car ils sont terribles. Veuillez recommander ce projet à Notre-Seigneur ; plaise à Sa Majesté de le diriger !

1. Cette lettre contient un fragment traduit pour la première fois, et un autre inédit dont voici le texte : *Anque no me ha dejado de avivar ese caballero que trajo la carta que me vino a ver un dia.*

Je me porte bien, et nos affaires paraissent en excellente voie. Daigne le Seigneur conserver toujours une santé prospère à Votre Seigneurie ! On me presse tellement que je ne puis vous en dire davantage.

C'est aujourd'hui le mardi de la semaine sainte.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLVIII[1].

1581. 23 et 24 Mars. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A MADRID.

Joie de voir le Chapitre terminé. Difficulté de trouver à acheter une maison à Palencia. Le gâteau de Pâques et Saint Jean de la Croix. Fondation à Saint-Alexis.

JÉSUS

soit avec Votre Paternité et vous paye la consolation que vous m'avez procurée en m'expédiant ces paquets, et surtout en me permettant de voir le Bref imprimé[2] ! Il ne manque plus, pour que tout soit parfait, que les Constitutions se trouvent, elles aussi, imprimées[3]; mais Dieu saura y pourvoir. Tant de travaux, je le vois, ont dû vous coûter beaucoup, et vous n'aurez pas eu peu de

1. Cette lettre contient deux fragments traduits pour la première fois et quelques corrections.

2. Celui de Grégoire XIII, *Pia consideratione,* en date du 22 juin 1580.

3. Le Père Gratien les fit imprimer à Salamanque cette même année 1581.

peine, mon Père, pour mettre chaque chose en ordre. Béni soit Celui qui vous donne une telle habileté pour tout !

Cette affaire me semble un rêve; malgré l'application que nous aurions voulu y apporter, nous n'aurions pu la mener à bonne fin, comme Dieu lui-même l'a fait. Qu'Il soit béni à jamais de tant de faveurs !

Je n'ai encore, pour ainsi dire, rien lu du Bref; d'ailleurs, je ne comprends pas le latin; je laisse passer le saint temps où nous sommes, et ensuite quelqu'un m'en donnera le sens; c'est hier seulement, mercredi saint, qu'on m'a remis vos plis; comme nous sommes en petit nombre, j'ai tenu à ne pas me fatiguer la tête, afin de pouvoir assister à l'office et aider les sœurs; je n'ai donc pas osé lire autre chose que vos lettres. Je désire savoir où Votre Paternité ira en quittant Madrid, car j'aurai toujours besoin de savoir où vous êtes pour vous soumettre les difficultés qui peuvent se présenter.

Je vous dirai que je me suis occupée et m'occupe toujours de trouver une maison; or, je n'en vois aucune qui ne soit très chère et n'ait beaucoup d'inconvénients; nous irons, je crois, dans celles qui se trouvent près de l'ermitage de Notre-Dame[1], malgré les défauts qu'elles me semblent avoir. Si le Chapitre nous cédait quelques grandes cours, que nous pourrions lui payer avec le temps, nous ferions un beau jardin; l'église est déjà toute bâtie et possède deux chapellenies; on a baissé le prix des maisons de quatre cents ducats et j'espère qu'on le baissera encore.

Je suis étonnée, je vous l'assure, de la vertu du peuple de cette ville, qui nous envoie des aumônes en abondance. Aussi, pourvu qu'il y ait seulement de quoi vivre, car les frais de l'église sont considérables, ce sera

1. Ermitage ou sanctuaire de Notre-Dame de la Rue.

certainement l'un de vos meilleurs monastères. En enlevant certaines terrasses très hautes, on aurait, dit-on, un cloître bien éclairé. Quant à l'habitation, elle est plus grande qu'il ne faut. Qu'au moins Dieu y soit servi ! Qu'il Lui plaise de garder Votre Paternité ! Ce n'est pas aujourd'hui un jour pour vous écrire longuement : c'est le vendredi de la Croix[1].

J'oubliais de vous adresser une supplique pour mon gâteau de Pâques. Dieu veuille que vous m'exauciez ! Je vous dirai que je consolai un jour le Père Jean de la Croix de la peine où il était de se voir en Andalousie : [il ne peut souffrir les gens de ce pays-là]. Je l'assurai que, s'il plaisait à Dieu de nous donner une province séparée, je plaiderais sa cause pour le ramener en Castille. Maintenant, il me prie de tenir ma parole ; il craint d'être élu prieur de Baëce, et il me prévient qu'il vous supplie de ne pas confirmer l'élection. Ce serait une chose raisonnable de lui donner cette consolation, pourvu que ce soit en votre pouvoir, car il est rassasié de souffrir. [Et certainement, mon Père, je désire que nous ayons peu de monastères en Andalousie ; ils porteraient, je le crains, préjudice à nos maisons de Castille].

Cette prieure de Saint-Alexis[2], me dit-on, est folle de joie. C'est chose vraiment curieuse que de voir ce qu'elle fait[3]. Quant à toutes les Carmélites déchaussées de Palencia, elles ne mettent pas de bornes à l'allégresse où elles sont d'avoir pour supérieur un Père tel que vous.

1. Le vendredi saint.

2. Pieuse veuve qui avait acheté l'ermitage de Saint-Alexis, près de Valladolid, pour le donner aux Carmes déchaussés. Le Chapitre d'Alcala venait d'accepter cette fondation.

3. Toutes les éditions précédentes ont mis : *lo que ella baila y hace.* La copie de la Bibliothèque nationale de Madrid met seulement : *lo que ella ay hace.*

Leur jubilation est complète. Plaise à Dieu de nous la donner, en outre, là où elle n'aura pas de fin ! Qu'Il donne également d'excellentes fêtes de Pâques à Votre Paternité ! Veuillez présenter tous mes vœux de bonnes fêtes à ces messieurs[1]. Ils les auront très heureuses, je n'en doute pas, dès lors que Votre Paternité se trouve près d'eux. Toutes les sœurs, mais spécialement mes compagnes, se recommandent instamment à vos prières. Pour le reste, je m'en remets à ma lettre au Père Nicolas. Oh ! comme je me réjouis que vous ayez en lui une si bonne compagnie ! Je désirerais savoir ce qu'on a fait du Père Barthélemy. Il remplirait bien l'office de prieur dans une nouvelle fondation.

De Votre Révérence la fille et la sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLIX[2].

1581. Mars ou Avril. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Elle lui remet les avis qu'elle a composés sur la manière de visiter les couvents de religieuses, le prie de les mettre en ordre et d'en ajouter d'autres.

Je vous supplie, mon Père, en retour de la mortification que j'ai eue à composer cet écrit, de vous imposer celle de rédiger quelques avis pour les visiteurs. Si j'ai réussi à

1. Les parents du Père Gratien, à Madrid.

2. Ce document paraît pour la première fois dans la Collection des Lettres.

en donner de bons, vous pourriez les disposer avec plus d'ordre, et cela serait utile. Je vais me mettre à achever le récit des *Fondations*, auquel on joindrait ces avis, qui rendraient un très grand service. Cependant, nous ne rencontrerons pas, je le crains, un autre supérieur aussi humble que celui qui m'a commandé de les écrire, et qui veuille s'en servir; mais il ne pourra se dispenser de les suivre, pourvu que telle soit la volonté de Dieu; car la visite de nos monastères qu'il ferait, comme c'est la coutume dans l'Ordre, ne porterait sans cela que très peu de fruit. Peut-être même serait-elle dans ce cas plus nuisible que profitable. D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres conseils à suivre que ceux-ci, conseils dont je n'ai ni l'intelligence, ni le souvenir. Il faudrait, dès le début, procéder avec la plus grande prudence; on verrait comment la visite doit se faire, et le gouvernement de nos monastères deviendrait facile.

Veuillez, mon Père, ne rien négliger de ce qui dépend de vous, pour écrire ces avis conformément à la manière dont vous procédez en ce moment. Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, pourvoira au reste et tiendra compte du mérite de ses fidèles servantes : leur but est de réussir à Le glorifier en tout, et elles ne demandent pour cela qu'à être éclairées.

LETTRE CCCLX.

1581. 28 Mars. Palencia.

A ANTOINE GAÏTAN, A ALBE DE TORMÈS.

Bonheur de la situation où il est. Plainte de n'avoir pas été prévenue des calomnies lancées contre sa nièce. Difficultés au sujet de la dot de l'enfant de ce monsieur.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite. Pour moi, je vous en aurais envoyé plus d'une, si je n'avais écouté que mon désir. Mais les travaux et les affaires de ces dernières années ont été considérables, et j'ai eu beaucoup à écrire pour remplir toutes mes obligations. Grâces soient rendues à Dieu ! Il nous a tirés avec avantage de toutes nos difficultés.

La Mère prieure vous dira combien je vous félicite de la grande joie que vous goûtez dans la nouvelle situation où Dieu vous a placé. Qu'il Lui plaise que vous L'y serviez fidèlement ! il y a des saints dans cet état, comme dans les autres, et vous serez de ce nombre, pourvu qu'il n'y ait pas faute de votre part.

La plainte que je pourrais formuler contre vous, c'est que vous ne m'ayez pas avisée de cette autre affaire aussitôt après en avoir eu connaissance. Peut-être aurions-nous pu remédier à quelques négligences, et il n'y aurait

pas eu tout ce mal que le démon a fait en donnant à entendre qu'il y en avait. Mais quand même toutes les inventions de cette dame seraient vraies, elle aurait dû, vu sa qualité, se comporter d'une autre manière et ne pas diffamer ma nièce avec tant d'audace. On découvrira au tribunal de Dieu tout ce dont on ne peut sur la terre porter un jugement sans l'offenser gravement. Là où il existait une amitié si intime et si ancienne, on ne pouvait pas, à moins d'être mû par la malice, trouver lieu à accuser d'un si grand mal.

Le caractère de ma sœur est plein d'aménité pour tout le monde, et, le voudrait-elle, qu'elle ne pourrait, à mon avis, se montrer sévère pour personne; telle est sa nature. D'un autre côté, je n'ai jamais remarqué dans sa fille cette légèreté excessive qui nécessitât de la sévérité, mais au contraire une tenue extrêmement modeste[1]. A la vérité, j'ai peu vécu avec elle et sa mère; toutefois, j'ai ressenti une peine très vive de l'offense qui a dû être faite à Dieu par la personne qui a porté une telle calomnie. Ma sœur me jure que c'est une calomnie, et je le crois, car elle n'est pas menteuse. Personne ne devrait la traiter si mal à Albe. La pauvreté où elle est tombée est cause que tous ont peu d'estime pour elle. Dieu permet cela pour l'éprouver de toutes sortes de manières; elle est vraiment martyre en cette vie. Plaise à Sa Majesté de lui donner la patience! Supposé que cela dépendît de moi, j'enlèverais toute occasion, bien que ce soit une calomnie. Mon pouvoir est petit; une seule ressource me serait possible, dans le cas où je vaudrais quelque chose, ce serait de recommander cette affaire à Dieu. Mais, vu ma misère, je ne suis d'aucune utilité, comme vous le voyez. Il ne m'a

1. Doña Béatrix, en effet, a toujours été exemplaire par la gravité de sa vie et la pureté de ses mœurs.

rien servi, non plus, à moi d'être votre servante, puisque vous ne m'avez pas avisée de tout dès le début.

Vous prétendez que je ne suis plus avec vous comme autrefois; je ne sais d'où vous pouvez le conclure, car aucune des choses qui vous touchent ne me laisse insensible; je fais par les paroles ce que je ne puis réaliser par les œuvres, et je vante tous vos mérites; telle est l'exacte vérité. C'est vous qui vous êtes éloigné de moi, et j'en suis étonnée. A la vérité, je ne mérite que cela.

Vous avez dit à la Mère prieure, comme elle me l'écrit, que vous vous étiez arrangé avec moi pour la dot de votre ange qui est au monastère d'Albe. Je ne me souviens pas de cela; je me rappelle seulement vous avoir entendu déclarer que vous réserviez tous vos biens pour elle, et que vous pourriez lui donner sept cents ducats, libres de toute charge : ce point est encore présent à ma mémoire, vu que je désirais vous obliger; et, en vous voyant donner cette belle dot, je me réjouissais à la pensée que cela servirait à obtenir la permission du Père visiteur, qui était alors le Père Gratien; voilà pourquoi je lui écrivis dans ce sens, et appuyai la supplique de tout mon pouvoir. A part Casilde[1], Thérésita, et une petite sœur du Père Gratien, il n'est entré aucune autre jeune enfant dans nos monastères, et je n'y consentirais pas. Je n'ai plus les mêmes pouvoirs que précédemment; ce sont les religieuses elles-mêmes qui décident les choses par leurs votes, en vertu des Constitutions établies. On ne peut donc donner l'habit religieux à votre enfant avant ses douze ans, ni la recevoir à la profession avant seize ans. Il n'y a plus à traiter cette question pour le moment.

1. Casilde de Padilla à Valladolid, Thérésita à Saint-Joseph d'Avila, et Isabelle de Jésus à Tolède.

Veuillez, je vous prie, ne pas manquer d'assurer la pension de votre enfant sur une partie de votre avoir; avec vos autres dépenses, peut-être ne pourriez-vous la fournir quand vous le voudriez. Comme il y a je ne sais combien de temps, me dit-on, que vous n'avez rien remis, on pourrait croire que vous feriez de même pour la dot. A coup sûr, si cela dépendait de moi, je ne vous occasionnerais pas beaucoup de préoccupation sur ce point. Plaise à Notre-Seigneur de vous donner la tranquillité que je vous souhaite ! *Amen.*

De Saint-Joseph de Palencia, le dernier jour des fêtes de Pâques.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXI[1].

1581. Mai. Palencia.

A DON ALPHONSE VÉLASQUEZ, ÉVÊQUE D'OSMA ET ANCIEN CONFESSEUR DE LA SAINTE A TOLÈDE.

Divers conseils sur l'oraison.

JÉSUS !

Révérendissime Père de mon âme, une des plus grandes grâces dont je me reconnaisse redevable à Notre-Seigneur

1. D'après le Père André de l'Incarnation, cette lettre est prise sur une ancienne copie faite et signée par les Carmélites de Burgos, mais doit renfermer plusieurs fautes. Il nous a été impossible de trouver soit l'autographe, soit une copie vraiment authentique.

est celle d'avoir reçu de Sa Majesté le désir de suivre l'obéissance. Cette vertu me fait éprouver une joie et une consolation très vives, car c'est elle que Notre-Seigneur nous a le plus conseillée.

Vous m'avez suppliée, l'autre jour, de prier pour vous. Je le faisais déjà avec soin : votre commandement m'a obligée à y apporter plus d'ardeur. Je continue donc à prier pour vous, sans m'arrêter à considérer ma faiblesse, mais seulement l'ordre que vous m'avez donné. J'ose attendre de la bonté de Dieu que vous recevrez ce que j'ai cru devoir solliciter pour vous, et que vous aurez pour agréable ma bonne intention, puisque mon but est de vous obéir.

J'ai représenté à Notre-Seigneur les grâces dont Il vous a favorisé, je le sais, en vous donnant l'humilité, la charité, le zèle des âmes et le désir de travailler à sa gloire. Comme je connais vos saintes aspirations, je Lui ai demandé pour vous un accroissement de toutes ces vertus et la perfection. Je L'ai conjuré de vous rendre parfait comme l'exige la dignité elle-même où Il vous a élevé. Il me fut montré que vous manquiez de la qualité principale requise pour ces vertus. Cette qualité fondamentale étant absente, l'édifice n'est pas solide et ne peut que crouler. Il vous manque l'oraison, que guide ce flambeau ardent qu'on appelle la lumière de foi; il vous faut, en outre, la persévérance dans l'oraison et la force nécessaire pour éliminer ce qui nuit à l'union; cette union est l'onction même de l'Esprit-Saint; quand on ne l'a pas, on est dans la sécheresse et dans le trouble.

Vous devez supporter patiemment l'ennui causé par une foule de pensées ou imaginations importunes, ainsi que par les mouvements tant impétueux que naturels, dont les uns viennent soit de la sécheresse, soit de la dissipation

de l'âme, et les autres de ce manque de soumission dans laquelle le corps devrait être par rapport à l'esprit. Nous croyons ne pas avoir d'imperfections en nous. Mais on les découvre parfaitement, quand Dieu ouvre les yeux de l'âme, comme Il le fait d'ordinaire dans l'oraison.

Voici ce qui m'a été montré au sujet de l'ordre que vous devez suivre au commencement de l'oraison. Après avoir fait le signe de la croix, accusez-vous devant Dieu des moindres péchés commis depuis la dernière confession; entrez dans le détachement de toutes choses, comme si vous deviez mourir à l'heure même; repentez-vous sincèrement de vos fautes et, en pénitence, récitez le psaume *Miserere*. Puis vous direz : « Je viens à votre école, Seigneur, pour apprendre et non pour enseigner. Je veux m'entretenir avec Votre Majesté, bien que je ne sois que poussière, que cendre et qu'un misérable ver de terre. » Vous direz encore : « Daignez, Seigneur, manifester en moi votre pouvoir, bien que je ne sois qu'une misérable fourmi. » Vous vous offrirez alors en perpétuel sacrifice d'holocauste; vous vous représenterez devant les yeux de l'esprit ou du corps Jésus-Christ crucifié; vous Le contemplerez et considérerez en détail dans le calme et l'amour de votre âme.

Considérez tout d'abord la nature divine du Verbe Éternel du Père, unie à la nature humaine qui par elle-même n'aurait pas l'existence, si Dieu ne la lui donnait. Considérez, en outre, cet amour ineffable et cette humilité profonde qui poussent un Dieu à s'abaisser au point de se faire homme pour faire de l'homme un Dieu. Considérez encore cette magnificence ainsi que cette libéralité dont Dieu a usé pour manifester sa puissance; n'a-t-il pas voulu se montrer aux hommes, pour les rendre participants de sa gloire, de sa puissance et de sa grandeur?

Si cette vue provoque en vous l'admiration qu'elle pro-

duit ordinairement dans une âme, arrêtez-vous-y : vous devez admirer une grandeur qui s'abaisse si profondément et une bassesse qui est élevée si haut.

En voyant sa tête couronnée d'épines, vous songerez à la dureté et à l'aveuglement de notre esprit. Conjurez Notre-Seigneur de vous ouvrir les yeux de l'âme; priez-Le d'éclairer votre entendement des lumières de la foi, pour comprendre humblement ce que Dieu est et ce que nous sommes. Cette humble connaissance nous aide à l'accomplissement de ses commandements, de ses conseils et de sa volonté en toutes choses.

En voyant ses mains clouées, vous vous rappellerez sa libéralité et notre indigence; vous comparerez ses largesses et nos dons.

A la vue de ses pieds cloués, vous vous rappellerez son empressement à nous chercher et notre lenteur à aller vers lui. Considérez son côté ouvert; là Il nous découvre avec son cœur l'amour infini qu'Il nous a porté lorsque, faisant de ce cœur notre nid et notre refuge, Il nous a donné entrée dans l'arche par cette porte à l'heure du déluge de nos tentations et de nos tribulations. Suppliez-Le, puisqu'Il a voulu que son côté fût ouvert, comme preuve de l'amour dont Il était embrasé pour nous, de faire aussi ouvrir le nôtre pour Lui découvrir notre cœur, Lui manifester nos nécessités et Lui demander enfin le remède efficace.

Il faut vous présenter à l'oraison avec soumission et dépendance, marcher volontiers par le chemin où Dieu vous conduit et vous confier entièrement en Sa Majesté. Vous écouterez attentivement la leçon qu'Il vous donnera, soit en se détournant de vous, soit en vous montrant son visage, c'est-à-dire en vous fermant la porte et en vous laissant dehors, ou bien en vous prenant la main pour

vous introduire dans l'intérieur de son palais. Vous supporterez tout avec égalité d'esprit. Quand Il vous adressera une réprimande, vous approuverez son jugement juste et équitable; vous vous humilierez. Quand Il vous donnera des consolations, vous vous considérerez comme indigne de les recevoir; mais vous bénirez sa bonté, dont la nature est de se manifester aux hommes et de les rendre participants de sa puissance et de sa bonté.

On fait une très grande injure à Dieu lorsque l'on doute de la disposition où Il est de nous combler de ses faveurs; Il se plaît davantage à manifester sa toute-puissance que sa justice. Ce serait un horrible blasphème de nier le pouvoir qu'Il a de venger les injures qui Lui sont adressées, mais ce blasphème serait plus grand encore si l'on niait ce même pouvoir là où Il aime surtout à le montrer, c'est-à-dire dans la distribution de ses biens. Ne pas vouloir soumettre son entendement dans l'oraison, c'est à coup sûr vouloir enseigner, et non être enseigné, quand cependant on l'entreprend dans le but de s'instruire; ce serait aller contre la fin et l'objet qu'on doit se proposer en s'y livrant.

Il ne suffit pas de se dire cendre et poussière, il faut avoir les propriétés de la cendre et de la poussière, qui, par leur nature, sont attachées à la terre. Mais ce serait encore contre la nature de la poussière de ne pas s'élever aussi haut que le vent la pousse, de ne pas demeurer en l'air tant que le vent dure et la soutient de la sorte, et enfin de ne pas retomber à terre dès que le vent cesse. Ainsi doit-il en être de l'âme qui se compare à la cendre et à la poussière; il lui faut les qualités de l'objet auquel elle se compare. Lorsqu'elle est à l'oraison, qu'elle y demeure dans la connaissance de soi; puis, lorsque le souffle suave de l'Esprit-Saint l'élève, l'introduit dans le cœur de

Dieu et l'y soutient, pour lui montrer sa bonté et manifester sa puissance, qu'elle jouisse de cette faveur en rendant grâce; car c'est l'amour même qui l'appelle à se reposer sur son sein, comme une épouse bien-aimée avec laquelle l'Époux prend ses délices.

Ce serait une grande vilenie et grossièreté de la part de l'épouse du Roi, si, après avoir été appelée par lui de la basse condition où elle était, elle ne se présentait pas dans son palais et à sa cour le jour où il le désire, comme le fit la reine Vasthi; ce qui, nous dit la Sainte-Écriture, fut très sensible au Roi. Notre-Seigneur s'irrite contre les âmes qui s'éloignent de Lui; Sa Majesté, en effet, nous le montre, quand Elle affirme que *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*. Si tous s'éloignaient de Dieu, ils Le priveraient de ses délices; d'après cela, le prétexte d'humilité n'excuserait pas l'imprudence, l'incivilité et cette sorte de mépris qu'il y aurait à ne pas accepter ce que sa main nous présente. Celui-là ne manquerait-il pas de jugement qui, privé des objets nécessaires au soutien de sa vie, les refuserait lorsqu'on les lui donne?

J'ai ajouté que vous devez être comme le ver de terre. C'est le propre du ver d'avoir le ventre contre terre, d'être sous la domination, la sujétion tant du Créateur que des créatures, et enfin de ne point s'élever quand il est foulé aux pieds ou piqué par les oiseaux. Être foulé aux pieds signifie qu'au temps de l'oraison, la chair se soulève contre l'esprit et, par toutes sortes de ruses ou préoccupations, lui représente qu'il ferait plus de bien s'il s'occupait à autre chose, comme, par exemple, s'il travaillait à secourir les nécessités du prochain, s'il étudiait en vue de la prédication, s'il dirigeait les affaires dont il est chargé. Vous pouvez répondre à cela que votre nécessité personnelle est la première de toutes et celle à laquelle vous

êtes le plus obligé; que la charité parfaite commence par soi-même; enfin, que le pasteur, pour bien remplir son office, doit se tenir au lieu le plus élevé, pour voir de là tout son troupeau et surveiller les bêtes fauves qui viendraient l'attaquer. Or, ce lieu élevé est celui de l'oraison.

Vous devez vous comparer au ver de terre. Celui-ci, bien que piqué par les oiseaux du ciel, ne s'élève pas de terre, il ne sort pas de son obéissance ni de sa sujétion au Créateur; il demeure dans le lieu même où il a été placé par lui. De même l'homme doit demeurer ferme au poste où Dieu l'a placé : ce poste est celui de l'oraison. Bien que les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les démons, le piquent, le harcèlent par une foule d'imaginations, pensées importunes ou préoccupations à l'heure de l'oraison, emportent son esprit ou le promènent d'un endroit à l'autre, et qu'ainsi le cœur va à la suite de l'esprit, ce n'est pas un petit résultat que de supporter dans la patience tous ces troubles et toutes ces agitations. Cette épreuve est comme le feu d'un véritable holocauste, où la victime est consumée tout entière. Ce n'est point du temps perdu que de persévérer dans l'oraison sans en retirer de résultats apparents; on y gagne, au contraire, beaucoup, vu qu'on travaille sans intérêt personnel et uniquement pour l'honneur et la gloire de Notre-Seigneur. Vous vous imaginerez peut-être tout d'abord que c'est là une peine inutile; détrompez-vous. L'âme est comme les enfants qui travaillent dans les propriétés du père : ils n'ont pas leur salaire chaque soir, ils reçoivent au bout de l'an celui de toutes leurs journées.

Cela me rappelle beaucoup l'oraison de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Jardin des Oliviers. Il demandait d'être délivré de l'amertume et de la difficulté qu'il y a pour

vaincre la nature humaine. Il priait pour être affranchi non pas de ses travaux, mais de la répugnance qu'Il éprouvait à les endurer. Dans sa supplique pour la partie inférieure de la nature humaine, le Christ voulait que la force de l'esprit se communiquât à la chair, et que celle-ci fût, en même temps que l'esprit, prête à tout endurer généreusement. Il reçut pour réponse que cela ne convenait pas, et qu'Il devait boire le calice, c'est-à-dire surmonter cette répugnance et cette faiblesse de la chair. Cela nous enseigne que tout en étant véritablement Dieu, Il était aussi véritablement homme, puisqu'Il sentait les pénalités de la vie, comme nous tous.

L'homme adonné à l'oraison doit être laborieux à l'exemple de la fourmi; elle ne se lasse point de travailler pendant l'été et la belle saison, afin d'avoir des vivres pour l'époque de l'hiver et des pluies abondantes; elle amasse des provisions afin de se soutenir et de ne pas mourir de faim, comme les autres animaux imprévoyants; de même l'homme doit se préparer au temps des grandes eaux qui sont la mort et le jugement.

Quand on se rend à l'oraison, il faut s'y présenter avec la robe nuptiale, la robe des Pâques, c'est-à-dire celle qu'on porte les jours de repos et non les jours de travail. A toutes les fêtes principales, personne ne manque de se revêtir de ses habits les plus précieux. Quand on solennise une fête, on a coutume de faire de grandes dépenses et on les regarde comme bien employées si l'on réussit. L'homme de lettres et le courtisan accomplis ne deviennent pas tels sans beaucoup de frais et de travail. De même, on ne saurait devenir courtisan du ciel et acquérir la science souveraine sans y employer beaucoup de temps et y exercer beaucoup son esprit.

C'est par là que je termine ce que je voulais dire à

Votre Seigneurie. Je vous demande pardon de la hardiesse que j'ai prise à vous exposer toutes ces pensées. Si cet écrit est imparfait et rempli d'indiscrétion, je n'ai pas manqué au moins de ce zèle dont je dois être animée au service de Votre Seigneurie; ne suis-je pas l'une de vos véritables brebis? Je me recommande à vos saintes prières. Plaise à Notre-Seigneur de garder Votre Seigneurie et de vous donner une grande augmentation de grâce! *Amen.*

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXII[1].

1581. Mai. Palencia.

A DON ALPHONSE VÉLASQUEZ, SON ANCIEN CONFESSEUR A TOLÈDE, ET POUR LORS ÉVÊQUE D'OSMA.

État actuel de son âme.

JÉSUS!

Oh! comme je voudrais bien faire comprendre à Votre Seigneurie la quiétude et la paix où se trouve mon âme!..........

Elle[2] a, en effet, une certitude si grande de jouir un jour

1. Cette lettre contient un fragment traduit pour la première fois et plusieurs corrections. Nous supposons qu'elle est loin d'être complète, puisque l'autographe qui se vénère au couvent de *Santa-Anna* de Madrid commence au haut d'une page, ce qui nous fait croire qu'il manque au moins une feuille.

2. C'est ici que commence la partie de l'autographe conservée à Santa-Anna de Madrid.

de Dieu qu'il lui semble en avoir déjà reçu cette possession, mais sans la joie dont elle est accompagnée. Elle est comme celui qui aurait reçu d'un autre, par un contrat passé en due forme, une splendide propriété dont il devrait jouir et recueillerait les fruits après un temps déterminé. Jusqu'alors, il n'aurait que la possession du titre reçu, et attendrait la possession de la propriété. Cependant, mon âme, dans sa reconnaissance, ne voudrait pas jouir immédiatement de la possession de Dieu : elle croit ne l'avoir pas méritée; son désir est de continuer à Le servir, même au prix des plus terribles souffrances; et encore, ce serait peu parfois, à ses yeux, de Le servir jusqu'à la fin du monde, après en avoir reçu ce gage. A la vérité, elle n'est plus en quelque sorte sujette aux misères du monde, comme précédemment; plus elle a de souffrances à endurer, plus il lui semble que ces souffrances ne font que l'effleurer; elle est pour ainsi dire dans une forteresse, d'où elle exerce son empire, et elle ne perd point la paix. Néanmoins, cette sécurité, loin de lui enlever une grande crainte d'offenser Dieu, ne la dispense pas de travailler à surmonter tous les obstacles qui s'opposeraient à sa loi, et augmente, au contraire, sa sollicitude. Mais elle ne se préoccupe nullement de son propre intérêt; il lui semble avoir perdu en partie son être, tant elle vit dans l'oubli d'elle-même sur ce point. Tout en elle est dirigé au service de Dieu, à l'accomplissement de plus en plus parfait de sa volonté et à sa plus grande gloire.

Tel est donc l'état de mon âme. Quant à ma santé et à mon corps, j'en prends évidemment plus de soin que par le passé; je pratique moins la mortification dans la nourriture et les pénitences extérieures; cependant, mes désirs de l'exercer ont grandi, si je ne me trompe. Tout cela a

pour but de servir Dieu davantage en d'autres choses. Souvent je Lui offre, comme un grand sacrifice, le soin dont, malgré mon chagrin, j'entoure ma santé; parfois, j'accomplis, il est vrai, quelques pénitences, mais vraiment je ne puis le faire sans danger pour ma santé, et je me rappelle alors ce que mes supérieurs m'ont prescrit. Cette pensée et le désir de soutenir mes forces sont évidemment accompagnés de beaucoup d'amour-propre. Pourtant, j'aurais, je crois, plus de satisfaction à me livrer aux pénitences corporelles comme j'en éprouvais autrefois quand je pouvais les pratiquer. Il me semblait au moins que je faisais quelque chose, que je donnais le bon exemple et que je n'avais pas ce tourment où je suis de ne servir Dieu en rien. Votre Seigneurie aura la bonté d'examiner ce qu'il y aura de mieux à accomplir sur ce point.

La grâce des visions imaginaires a cessé. Mais j'ai toujours cette vision intellectuelle des trois personnes divines et de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur; cette faveur est, selon moi, incomparablement plus élevée. Les faveurs précédentes, je crois pouvoir l'assurer maintenant, venaient vraiment de Dieu; elles préparaient mon âme à l'état où elle est aujourd'hui. Vu ma faiblesse et mon peu de courage, Dieu me conduisait par la voie qu'Il croyait convenable; ces faveurs, cependant, dès lors qu'elles viennent de Lui, sont d'un très haut prix.

Les paroles intérieures persévèrent toujours; et quand Notre-Seigneur le juge nécessaire, Il me donne quelques avis : sans cela, on aurait fait à Palencia, où je suis présentement, une étourderie très grossière, bien qu'il n'y eût aucune offense de Dieu.

Les actes et les désirs ne semblent plus avoir leur force d'autrefois. Quelque grands qu'ils soient, je souhaite in-

comparablement plus l'accomplissement de la volonté de Dieu et ce qui doit contribuer davantage à sa gloire; l'âme, en effet, comprend combien Sa Majesté sait ce qui est nécessaire pour cela; elle est profondément dépouillée de tout intérêt propre; les actes et les désirs dont je parle cessent promptement et n'ont, ce me semble, aucune force. De là provient une crainte où je suis de temps en temps, sans cependant éprouver, comme jadis, de l'inquiétude et de la peine. Je crains que mon âme soit insensible et ne fasse rien; je ne puis alors me livrer aux pénitences corporelles. Quant aux désirs de souffrir, d'endurer le martyre ou de voir Dieu, ils sont sans force; le plus ordinairement, il m'est impossible de les former. Je vis uniquement, ce semble, dans le but de manger et de dormir; je n'ai aucune peine de rien; tout cela même ne m'en donne pas. J'ai seulement de temps en temps, je le répète, une crainte que ces choses ne soient de l'illusion : mais je ne puis le croire; car, d'après la conviction de ma conscience, je n'ai aucune attache aux créatures ni même à toute la gloire du ciel. Seul l'amour de Dieu règne en moi avec force; cet amour, bien loin de diminuer, grandit au contraire à mes yeux, ainsi que le désir de voir Sa Majesté glorifiée par toutes les créatures.

A côté de cela, une chose m'étonne, c'est que je ne puis plus éprouver, comme précédemment, ces chagrins si excessifs et si intimes dont j'étais tourmentée à la vue de la perte des âmes ou à la pensée que je commettais peut-être quelque offense contre Notre-Seigneur. Néanmoins, le désir que Dieu ne soit plus offensé n'a pas diminué, ce me semble.

Votre Seigneurie saura qu'en tout ceci, comme dans les choses qui se sont passées en moi ou qui s'y passent présentement, je ne puis faire davantage; il n'est pas en

mon pouvoir de servir Dieu avec plus de fidélité; (mais oui, je le pourrais, à la condition que je ne fusse pas imparfaite comme je le suis!) J'affirme cependant qu'il me serait impossible en ce moment, malgré tous mes efforts, de désirer la mort, de produire des actes comme autrefois, d'être affligée des offenses faites à Dieu. Je ne pourrais, non plus, éprouver ces craintes excessives d'être trompée où j'ai été durant tant d'années. Voilà pourquoi je n'ai plus besoin, à l'heure actuelle, de consulter les savants, ni de rien communiquer à personne. Il me suffirait seulement pour ma satisfaction de savoir que je suis dans la bonne voie et que je puis travailler quelque peu à la gloire de Dieu. J'ai traité de ce point, comme j'avais traité des autres, avec plusieurs théologiens, le Père Dominique[1], le Père maître Médina et quelques Pères de la Compagnie de Jésus. Ce que vous me direz maintenant me déterminera à en finir avec les consultations, car je mets la plus grande confiance en Votre Seigneurie. Veuillez, pour l'amour de Dieu, examiner tout cela avec attention.

Je n'ai point perdu, non plus, la faveur de connaître que certaines âmes qui me touchent de près, et sortent de ce monde, sont déjà au ciel. J'ajoute que je n'ai pas cette lumière pour les autres.

[Oh ! dans quelle solitude je me trouve, quand je songe qu'on ne peut appliquer le sens dont je vous ai parlé au sujet du retour d'Égypte, à celui qui tette les mamelles de ma mère[2]].

Je goûte une grande paix intérieure. Les joies et les peines ont peu de puissance pour m'enlever longtemps

1. Le Père Dominique Bañès.

2. Phrase très obscure pour nous, qui ne connaissons pas, comme le docteur Vélasquez, la question que la Sainte avait posée. Nous n'avons pas cru devoir l'omettre, malgré son obscurité.

cette présence des trois personnes divines dont il m'est absolument impossible de douter. Il me semble expérimenter clairement ce que dit Saint Jean : les trois personnes divines établiront leur demeure dans l'âme, et cela, non seulement en nous accordant la grâce, mais en voulant nous donner à sentir leur présence. Une telle faveur est la source des plus riches trésors que je ne saurais énumérer en détail; il n'est pas nécessaire de se livrer à de longues considérations pour reconnaître que Dieu est là. Ce bienfait m'est sensible d'une manière presque constante, à moins que je ne sois accablée par les souffrances physiques. Parfois, le Seigneur semble vouloir me faire souffrir sans me laisser la moindre consolation intérieure; jamais cependant ma volonté ne s'oppose, même par un premier mouvement, à l'accomplissement en elle de la volonté de Dieu. Cette soumission a tant de force que je ne souhaite ni la mort ni la vie, sauf dans les circonstances très courtes où je suis enflammée du désir de voir Sa Majesté. Comme aussitôt je me représente d'une manière très vive que les trois personnes divines sont en moi, je dissipe la peine que me causait leur absence, et alors je désire rester sur la terre, si telle est la volonté de Dieu, pour travailler encore à sa gloire. Que ne puis-je contribuer à Le faire aimer et louer davantage, ne serait-ce que d'une seule âme, et pour un moment ! Je regarderais cela comme plus important que d'être déjà en possession de la gloire du ciel.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXIII[1].

1581. 22 MAI. PALENCIA.

A ANNE DE SAINT-AUGUSTIN, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE VILLENEUVE DE LA XARA.

Plaisir de lire ses lettres. Assurance qu'elle aura pour directeur le Père Gabriel.

JÉSUS

soit avec Votre Charité et vous garde! *Amen.* Qu'Il vous rende aussi sainte que je le voudrais!

Vous me procurez le plus grand plaisir en me disant que vous me recommandez à Dieu. Le Père Gabriel m'écrit dans le même sens. Plaise à Sa Majesté que vous n'oubliiez pas de prier pour moi! car je ne sais si vous m'aimez autant que je vous aime; je ne sais, non plus, si vous ne nous trompez pas sur votre compte, le Père Gabriel et moi; veuillez donc prendre garde à ce que vous faites.

Dieu vous bénisse! mais vous ne sauriez croire, je vous l'assure, quel plaisir me causent vos lettres. Ne manquez pas de m'écrire toujours, et de me dire comment vous vous trouvez du Père Gabriel; c'est pour vous, j'en suis persuadée, que Notre-Seigneur l'a ramené à la Roda. Je le désirais vivement; je voudrais même qu'il en fût de

1. Nous avons fait quelques corrections à cette lettre d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

nouveau nommé prieur[1], parce que vous seriez plus assurée de le posséder. En tout cas, il vous restera maintenant, je n'en doute pas, avec l'aide de Dieu, et il vous sera aussi utile d'une manière que d'une autre. Vous aimant comme il le fait, il ne manquera pas les occasions de vous montrer son dévoûment. Pour moi, je ne négligerai rien pour qu'on vous le laisse; certes, je l'aime beaucoup et je serais bien fâchée qu'on le changeât de monastère.

Veuillez lui dire, dès que vous le verrez, que la sœur Saint-Barthélemy se recommande instamment à ses prières, et est très contente qu'il ne l'oublie point devant Dieu ; elle le supplie par charité de prier pour son âme, car bien que pauvre et misérable, elle prie pour lui. Elle adresse la même supplique à Votre Charité. Ne manquez pas de la recommander à Dieu ; vous lui devez beaucoup, et vous êtes très amies l'une et l'autre. Demeurez avec Dieu, et plaise à Sa Majesté de faire de vous une grande sainte !

De Palencia, le lendemain de la fête de la Trinité.

De Votre Charité la servante,

Thérèse de Jésus.

1. Il fut, en effet, nommé de nouveau prieur du monastère des Carmes déchaussés de la Roda, situé à peu de distance de Villeneuve de la Xara.

LETTRE CCCLXIV[1].

1581. 24 Mai. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A VALLADOLID[2].

Plainte de son départ si précipité. Craintes pour son *sancta sanctorum*. Vocation de Jean Diaz et manuscrits de Jean d'Avila. Comptes du bénéficier d'Albe. Solitude où est demeurée *Laurence*. Difficultés avec des étudiants.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, mon Père !

Ne voyez-vous pas combien mon contentement a été de courte durée? Je souhaitais déjà de me trouver en route, et je crois que j'aurais eu de la peine de voir s'achever le voyage, comme cela m'est arrivé d'autres fois, quand je cheminais dans la compagnie que j'espérais encore en ce moment! Mais Dieu soit béni! je commence, ce me semble, à me fatiguer. Je vous l'assure, mon Père, la chair, après tout, est infirme, et elle s'est abandonnée à la tristesse plus que je n'aurais voulu; mon chagrin a été profond. Vous auriez bien pu retarder votre départ au moins jusqu'au jour où nous nous fussions trouvées dans une maison à nous. Il n'y avait aucun inconvénient pour vous à attendre encore huit jours. Aussi, vous nous avez laissées

1. Cette lettre contient plusieurs corrections, deux fragments traduits pour la première fois et un qui est inédit.

2. Le Père Gratien était dès le 21 mai à Valladolid; et ce jour-là, il signait une patente donnant au Père Nicolas la mission d'accompagner la Sainte à la fondation de Soria.

dans une profonde solitude. Dieu veuille que celui qui a précipité votre départ agisse mieux que je le redoute ! Plaise à Sa Majesté de nous délivrer de tels empressements ! Et encore cet homme parlera contre nous autres carmélites ! A la vérité, je ne puis rien vous dire de sensé aujourd'hui ; je me sens peu disposée à le faire.

Une seule chose adoucit ma peine en ce moment. La crainte que je pouvais avoir, et que j'avais, qu'on ne touchât à ce *sancta sanctorum*[1], est, je le vois, une grande tentation ; et je l'ai encore bien forte ; pourvu toutefois qu'on ne touche pas à lui, je suis prête à recevoir moi-même tous les coups ; et ils pleuvent sur moi en abondance. J'y ai été si sensible, que désormais tout ne me sera que dégoût ; car enfin, mon âme souffre de n'être point auprès de celui qui la dirige et la soulage. Plaise à Dieu d'en retirer sa gloire ! Et alors, nous n'aurons pas à nous plaindre, quelque terribles que soient nos souffrances.

Je vous annonce que j'ai omis, quand vous étiez ici, de vous parler de l'affaire du Père Jean Diaz[2] ; je voulais attendre pour cela votre retour, afin d'avoir mieux le temps de la recommander à Dieu. Comme ce Père me l'avait absolument confiée, je suis très peinée que vous ne reveniez pas ; son voyage n'avait pas d'autre objet. Voici ce dont il s'agit. Ce Père est à peu près décidé à changer d'état et à entrer soit dans notre Ordre, soit dans la Compagnie de Jésus. Mais, depuis quelque temps, il se sent, dit-il, incliné davantage vers notre Ordre ; il désire connaître l'avis de Votre Révérence et le mien, et nous prie de le recommander à Dieu. Je lui ai déclaré que son entrée dans notre Ordre lui serait très avantageuse, s'il de-

1. Le Père Gratien lui-même.

2. Vertueux prêtre d'Almodovar del Campo, parent et disciple de Jean d'Avila.

vait y persévérer, et que, dans le cas contraire, elle lui serait d'un grand préjudice : il perdrait de son crédit pour la publication des ouvrages qu'il voudrait imprimer. Voilà encore ce que je pense, bien que je sois un peu plus rassurée sur ce point; car il est depuis longtemps fidèle à servir Notre-Seigneur. [Il a beaucoup à souffrir, et il finirait saintement sa vie, pourvu qu'il se déterminât à entrer chez nous ou chez les Pères de la Compagnie[1]]. Il donnera, a-t-il ajouté, tous les ouvrages qu'il possède du Père maître Avila au monastère où il entrera. Que ces ouvrages soient comme un petit passage qu'il m'a donné à lire, et la publication des sermons rendra un vrai service à ceux qui n'ont pas une science aussi profonde que Votre Révérence. Ce prêtre est, en outre, un homme à donner le bon exemple partout où il sera. Nous aurons, cependant, plusieurs choses à examiner : je traiterai de cela avec le Père Nicolas. Je vous le marque maintenant, car, dans le cas où il ne vous en aurait pas encore parlé, vous m'obligeriez si vous lui donniez à entendre que j'en ai traité avec Votre Révérence; il aurait certes raison de se plaindre de moi que je ne l'eusse pas fait. Votre Révérence aura la bonté de recommander cela à Dieu. Enfin, vous connaissez mieux que moi le sujet; vous saurez donc ce qu'il convient de lui répondre. Vous m'aviserez ensuite de ce que vous lui aurez dit; mais trouverez-vous un messager pour m'écrire? Voilà encore une autre préoccupation pour moi.

Je vous envoie sous ce pli une lettre que m'a adressée l'évêque d'Osma et un papier que j'ai écrit pour lui[2]. Je n'ai pas eu le temps de m'étendre davantage.

1. Voici le texte de ce fragment qui n'a jamais été publié : « *En fin se ha de sobrellevar en muchas cosas ; él acabaria bien en asentar en una* ».

2. Il s'agit de la lettre précédente.

Vous n'auriez pas dû, ce me semble, aller à Albe sans mener avec vous le Père Nicolas : [il aurait débrouillé tous ces comptes de l'aumône laissée par le bénéficier]. Dès lors que vous ne le pouviez pas, vous m'avez procuré une grande faveur en me l'envoyant. Il fallait quelqu'un qui ne fût pas jeune, et qui, de plus, fût capable de parler et de se montrer avec quelque prestige. O mon Père, bénissez Dieu de vous avoir rendu si agréable à ceux qui traitent avec vous ! Personne, ce me semble, ne peut combler le vide où vous me laissez. Oh ! comme tout est fatigue pour la pauvre *Laurence*[1] ! Elle se recommande instamment aux prières de Votre Révérence. Son âme, dit-elle, ne peut trouver de paix et de repos qu'auprès de Dieu et auprès de quelqu'un qui la comprenne comme Votre Révérence. Tout le reste est pour elle une croix tellement pesante qu'elle ne saurait l'exprimer.

La sœur Saint-Barthélemy est restée plongée dans l'affliction. Elle se recommande instamment aux prières de Votre Révérence. Donnez-nous votre bénédiction, et priez beaucoup la divine Majesté pour nous. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder et de vous tenir de sa main ! *Amen.*

[Je vous annonce que là où vous êtes, on a aussi une peur extrême de la prieure. On a également pris l'habitude de ne rien dire sur quoi que ce soit aux supérieurs. Quant à cette affaire des étudiants qui rendent service à ce monastère, il est nécessaire d'y veiller. Plaise à Dieu de vous garder] !

L'indigne servante et fille de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

1. La Sainte elle-même.

LETTRE CCCLXV.

1581. 29 Mai. Palencia.

AU PÈRE GRATIEN, A VALLADOLID.

Elle lui donne le programme de la translation des Carmélites de Palencia à leur nouvelle résidence et lui exprime le désir de le voir à cette cérémonie. Sermon du Père Nicolas. Un bon ami.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon Père !

Je suis fatiguée, et la nuit est très avancée. Je vous annonce seulement que l'évêque[1] est venu hier ; il a été décidé aujourd'hui que la procession à notre nouveau monastère aurait lieu demain ; ce n'a pas été un petit travail. La procession se fera le soir avec toute la solennité possible ; nous nous rendrons de notre maison à l'église Saint-Lazare. Les chanoines de cette paroisse ne célébreront pas demain la fête[2] ; ils prendront seulement le Saint-Sacrement pour le porter dans notre église. Nous entrerons, je crois, à Sainte-Claire, qui se trouve sur notre chemin. Tout cela serait parfait si mon Père[3] venait assister à cette cérémonie ; je ne sais rien dire de plus.

Je vous annonce, en outre, que ce matin, on est venu

1. Don Alvaro de Mendoza.
2. Celle du Saint-Sacrement.
3. Le Père Gratien; il put assister à cette cérémonie avec le Père Nicolas et plusieurs autres religieux.

de Soria pour nous chercher; on devra nous attendre, je pense, jusqu'à lundi. Ma santé est bonne. L'évêque est resté avec moi toute l'après-midi. Son désir de travailler pour notre Ordre est tel, qu'il y a vraiment de quoi en bénir Dieu. Plaise à Sa Majesté de garder Votre Révérence! Veuillez me recommander aux prières du Père Jean Diaz. Toutes les sœurs de cette maison se recommandent instamment à celles de Votre Révérence.

Le Père Nicolas se porte bien, et moi aussi. Il nous a prêché aujourd'hui un joli sermon. J'ai été très contente de m'entretenir avec le Père Jean de Jésus. Chaque fois que je vois l'amour qu'il a pour vous, je me sens portée à l'aimer. Ne lui causez pas de peine; il faut estimer beaucoup un bon ami par le temps qui court.

De Votre Révérence la servante et la fille,

Thérèse de Jésus.

La sœur Isabelle de Jésus[1] vous porte cette lettre. Par charité, montrez-vous plein de bonté pour elle.

1. Religieuse que la Sainte avait placée précédemment comme Prieure à Palencia.

LETTRE CCCLXVI.

1581. 16 Juin. Soria.

AU CARDINAL DON GASPAR DE QUIROGA, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Elle lui rappelle la promesse qu'il lui a faite d'autoriser une fondation à Madrid. Vocation de sa nièce, doña Hélène de Quiroga.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie Illustrissime !

J'attendais la réponse de Votre Seigneurie Illustrissime à une lettre qu'on lui a remise la semaine sainte ou peu après, m'a-t-on assuré. Je suppliais Votre Seigneurie Illustrissime de m'accorder une faveur, celle de m'autoriser à fonder un monastère à Madrid. Vous m'aviez déjà déclaré que vous voyiez cette fondation avec plaisir ; mais vous ne m'avez pas donné alors l'autorisation, à cause d'un certain obstacle qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire disparaitre. Je ne sais si vous vous souviendrez de m'avoir dit que, l'obstacle une fois levé, vous m'accorderiez cette grâce. Voilà pourquoi je l'ai regardée comme certaine, et j'ai déjà pris plusieurs dispositions en vue de la fondation, pour pouvoir agir plus commodément, avant le retour à Madrid de Sa Majesté[1], et trouver une maison meilleur marché.

En ce moment, je suis à Soria, où nous avons fondé un

1. Philippe II.

monastère. L'évêque de cette ville m'a envoyé chercher, et la fondation a très bien réussi, grâce à Dieu. Je ne voudrais pas sortir de cette localité avant d'avoir la faveur que je sollicite de Votre Seigneurie Illustrissime; je pourrais m'exposer à un détour de plusieurs lieues. Je vous l'ai indiqué, il y a à Madrid quelques personnes qui attendent la réalisation de notre projet et souffrent de le voir retardé. Comme Votre Seigneurie Illustrissime favorise toujours les âmes dont l'unique ambition est de servir Notre-Seigneur, et que cette œuvre doit, ce me semble, contribuer à sa gloire et être très utile à notre Ordre, je vous supplie de daigner ne pas différer plus longtemps de m'accorder la grâce que je demande.

Madame doña Hélène[1] poursuit son dessein. Mais cela lui servira de peu tant qu'elle n'aura pas la permission de Votre Seigneurie. Elle est tellement sainte et détachée de tout qu'elle serait heureuse, m'assure-t-on, d'entrer dans le futur monastère de Madrid; elle garderait, il est vrai, l'espoir de vous voir de temps en temps, et je ne m'en étonne pas; ce désir, je l'ai moi-même; tous les jours, j'ai un soin particulier de vous recommander à Notre-Seigneur et de faire prier pour vous dans nos monastères. Plaise à Dieu d'écouter nos suppliques, de garder Votre Seigneurie Illustrissime de très longues années et de vous accorder l'augmentation de grâce que je Lui demande pour vous! *Amen.*

Fait à Soria, dans notre monastère de la Trinité, le 16 juin.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie Illustrissime,

Thérèse de JÉSUS.

1. Hélène de Quiroga, nièce du cardinal de Tolède.

LETTRE CCCLXVII[1].

1581. 16 Juin. Soria.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Ordre de soigner sa santé. Vive affection.

.... Par charité, ne vous fiez pas à cet embonpoint dont vous me parlez et prenez bien soin de votre santé. Je recommande à la Mère Jeanne de la Croix, à la Mère sous-prieure et à la sœur Saint-François d'y veiller; elles devront me prévenir si vous ne vous conformez pas entièrement à cet avis. Le Père provincial vient de me donner de nouveau une patente contenant plusieurs pouvoirs; en vertu de cette patente, je vous ordonne de prendre pour votre santé ce que vous jugerez le plus convenable et ce que vous dira ma chère Jeanne de la Croix; toutes les deux, vous me rendrez compte de cela. Votre pénitence serait de ne plus recevoir de lettre de moi. En ce moment, nous ne vous voulons pas pénitente; notre désir est que vous ne veniez pas affliger toutes les sœurs par vos infirmités, et que vous me soyez obéissante, si vous ne voulez m'accabler de chagrin. Je vous l'assure en toute vérité, la perte d'aucune autre prieure ne me serait aussi sensible que celle de Votre Révérence. Je ne sais pourquoi je vous aime tant........

1. Nous n'avons qu'un fragment de cette lettre : le commencement et la fin manquent, comme le fait remarquer la copie authentique de la Bibliothèque nationale de Madrid.

LETTRE CCCLXVIII[1].

1581. 27 Juin. Soria.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE[2].

Une difficulté. Désir d'avoir de ses nouvelles. Beau site près du Tormès.

JÉSUS

soit avec Votre Paternité, mon Père, et vous donne un grand amour pour Lui !

Dans le cas où il faudrait aller maintenant à Avila, nous abandonnerions notre autre projet, et ce serait, je crois, l'abandonner pour toujours. Il me vient une pensée : supposé que le Père Grégoire soit là et moi prieure, ce monastère peut aller quelques mois, alors même que je serais absente. Je voudrais bien que vous fussiez rapproché, le jour où il faudra prendre une détermination. Plaise à Dieu que ce pli vous parvienne sans retard ! Votre Révérence peut me répondre par la voie d'Avila ; le Père Nicolas m'a dit qu'il m'enverrait un exprès. Vous pouvez, en outre, m'expédier votre lettre par Palencia et Valladolid ; bien que les lettres des sœurs de ces deux monastères

1. Nous avons fait plusieurs corrections à cette lettre d'après l'édition photolithographiée.

2. Le Père Gratien était à Salamanque ; il s'occupait de faire imprimer les Constitutions et de fonder le monastère de Saint-Élie, sur les rives du Tormes.

tardent à m'arriver, elles arrivent cependant. Je vous prie de m'écrire par l'une et l'autre voie.

Dieu veuille que votre santé se maintienne! C'est une chose très pénible que vous soyez si mal logé par ces chaleurs torrides. Cependant, je vous envie le bonheur d'être près de la rivière. J'ai toujours pensé que c'était un site favorable, du moins pour prendre possession. Ici, nous avons de temps en temps de très fortes chaleurs, comme en ce moment où je vous écris; mais il fait très bon les matinées et les nuits. Toutes les sœurs se portent bien. La prieure[1] s'acquitte à merveille de sa charge. [Cette dame[2] est admirable de dévouement pour nous.] Dieu veuille perfectionner la fondation, qui me semble avoir réussi, et nous garder Votre Paternité! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 27 juin.

De ce monastère de Soria.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXIX[3].

1581. Juin. Soria.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Peste à Séville. Regret de ne pouvoir lui envoyer que peu d'argent pour la fondation de Salamanque. La chaleur.

.... J'ai été contente d'apprendre que l'affaire d'Andalousie s'arrangeait d'une manière si heureuse; néanmoins,

1. La vénérable Mère Catherine du Christ.
2. La fondatrice du monastère.
3. Fragment restitué à la Collection des Lettres.

Votre Révérence devra y faire la visite cet hiver, lorsque la peste aura cessé complètement. Ç'a été, en outre, une très grande joie pour moi que le fléau ait déjà disparu de Séville, comme me l'écrit Casademonte.

Vous ne sauriez croire combien je désirerais pouvoir vous envoyer beaucoup d'argent. Quand je vous vois dans une telle pauvreté, nous devrions en vérité venir tous au secours de cette fondation[1], qui doit être si utile pour l'Ordre. Je cherche les moyens de vous venir en aide, mais je ne sais ce que je pourrai vous donner ; je crois que ce sera bien peu.

Nous avons très chaud par ici. Faites en sorte de ne pas vous oublier en allant surveiller les travaux ; car le soleil commence déjà à être brûlant.

De Votre Révérence la fille et la sujette,

Thérèse de JÉSUS.

1. Celle du monastère de Saint-Élie à Salamanque, où était le Père Gratien.

LETTRE CCCLXX.

1581. 30 Juin. Soria.

AU LICENCIÉ RUIZ DE LA PEÑA, CHAPELAIN DU ROI, AUMONIER ET CONFESSEUR DU CARDINAL DE QUIROGA, A TOLÈDE.

Elle se défend d'avoir exhorté doña Hélène à entrer au Carmel contre la volonté du cardinal.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

J'avais renvoyé depuis un jour l'exprès qui m'avait apporté une lettre de doña Louise[1], lorsqu'on m'a remis la vôtre. J'en fus très contrariée, car j'aurais voulu vous répondre immédiatement; comme nous n'avons pas à Soria de courrier régulier, je ne sais même quand je pourrai faire partir ce pli. Je voudrais que ce fût au plus tôt, pour que vous voyiez vous-même combien ma faute est légère, ou mieux qu'il n'y a pas de faute de ma part. Cela est tellement vrai que, par respect pour le lien de parenté qui unit cette dame dont vous me parlez[2] à Sa Seigneurie Illustrissime, je n'ai point dit au cardinal les diligences que j'ai faites pour empêcher l'entrée de sa nièce dans un de nos monastères. Si le Père Balthasar Alvarez, qui a été provincial de la Compagnie de Jésus dans la province de Tolède, était encore en vie, il serait bon témoin de la vérité de ce que j'avance. Je l'avais même

1. Louise de la Cerda.

2. Doña Hélène de Quiroga, nièce du cardinal de Tolède. Elle avait fait vœu d'entrer chez les Carmélites de Médina del Campo.

supplié de détourner cette dame de son dessein, vu la confiance qu'elle mettait en lui plus qu'en tout autre, et il m'avait promis d'agir dans ce sens[1].

Il y a plusieurs années que je m'oppose à son projet. Cependant, si je le fais, ce n'est pas parce que je crois que Sa Seigneurie Illustrissime ne donne pas son consentement, mais parce que je redoute ce qui nous est déjà arrivé avec une autre dame qui était entrée dans un de nos monastères après avoir abandonné ses filles; il est vrai, cela avait eu lieu sans mon agrément; je me trouvais, d'ailleurs, très éloignée de la ville où était ce monastère quand elle entra. Voilà dix années écoulées depuis lors; je puis bien vous l'assurer, ces années ont été pleines d'inquiétudes, et il y a eu beaucoup d'ennuis. Cette sœur[2] est évidemment une grande servante de Dieu; mais comme on n'a pas gardé l'ordre exigé par la charité, Dieu, je pense, permet qu'elle souffre et les religieuses aussi. J'ai tant insisté sur ce point dans tous nos monastères que la prieure de Médina[3], j'en suis certaine, éprouve une peine très vive chaque fois qu'elle pense que l'entrée de doña Hélène peut se réaliser. Telle est la vérité. Vous voyez par là que le démon lui-même est cause que l'on m'accuse faussement.

Notre-Seigneur a coutume de me faire la grâce de trouver de la joie au milieu des calomnies lancées contre moi; et il n'y en a pas eu peu dans le cours de mon existence; celle-ci, toutefois, m'a vraiment peinée; quand, en effet, Sa Seigneurie Illustrissime ne m'aurait accordé d'autre grâce et d'autre faveur que celle de me permettre de lui

1. Cfr. T. I., L. CXXVIII, p. 378.

2. Doña Anna Wasteels, flamande d'origine. Elle prit l'habit de la Réforme à Saint-Joseph d'Avila, en l'absence de la Sainte.

3. La Mère Alberte-Baptiste.

baiser les mains lors de mon passage à Tolède, c'en serait assez; mais qu'est-ce donc, quand Sa Seigneurie Illustrissime m'a comblée de tant de marques de bonté et s'imagine même que plusieurs d'entre elles sont encore ignorées de moi? Dès lors que je connais maintenant sa volonté sur ce point, jamais, à moins d'être dénuée de jugement, je ne consentirai à l'entrée de sa nièce chez nous. Cependant, comme quelquefois cette dame répandait tant de larmes lorsque je lui exposais diverses raisons pour la détourner de son projet, j'ai pu une fois ou l'autre lui donner quelques bonnes paroles pour ne pas la décourager; c'est peut-être là le motif pour lequel elle a cru que je l'approuvais; mais je ne me souviens de rien de précis sur ce point.

Oui, certes, je l'aime beaucoup, et je le lui dois bien. Aussi, laissant de côté ce qui nous touche, nous Carmélites, je désire vivement qu'elle réussisse en tout, même dans le cas où, à cause de mes péchés, l'affaire dont je parle se réaliserait. Hier, la prieure de ce monastère[1], qui est venue de Médina, me racontait que doña Hélène, avec laquelle elle s'était entretenue souvent, lui avait dit qu'elle avait fait le vœu d'entrer chez nous, avec la condition que ce serait quand elle pourrait; que si on lui affirmait qu'elle rendrait plus de gloire à Dieu en n'entrant pas, elle abandonnerait son projet. Comme cette dame a encore des enfants à élever et une bru qui est très jeune, elle ne saurait, ce me semble, songer à accomplir ce vœu. Veuillez, dans le cas où vous le jugeriez à propos, parler de cela à Sa Seigneurie Illustrissime, pour lui exposer de quelle nature est le vœu. Plusieurs théologiens que sa nièce a consultés la jettent dans l'inquiétude; et, pour une personne d'une telle sainteté, un simple mot suffit.

1. La vénérable Catherine du Christ.

Si j'avais reçu votre lettre avant celle de doña Louise, j'aurais été vivement peinée; heureusement, elle m'annonçait que Sa Seigneurie Illustrissime avait déjà reconnu mon innocence complète sur ce point. Béni soit Dieu de m'avoir accordé cette grande grâce, puisque c'est à mon insu qu'Il a fait connaître la vérité! car jamais de la vie je n'aurais songé à me disculper d'une faute dont j'étais loin de me croire coupable. Je vous remercie de m'avoir mise au courant de tout; j'ai attaché un très haut prix à cette attention de votre part; c'est pour moi une nouvelle obligation de vous recommander plus que par le passé à Dieu dans mes pauvres prières, bien que je n'aie point cessé de le faire jusqu'à ce jour.

Quant à la permission de fonder un monastère à Madrid, j'ai supplié Sa Seigneurie Illustrissime de me l'accorder, parce que je croyais procurer ainsi la gloire de Notre-Seigneur. De plus, les Carmes et les Carmélites de la Réforme m'ont pressé de réaliser cette fondation; tous sont unanimes à reconnaître combien il serait important pour nos intérêts d'avoir un monastère dans cette ville. Toutefois, comme Sa Seigneurie Illustrissime tient la place de Dieu, je n'aurai aucune peine si elle juge à propos de ne pas accorder la permission. Je croirai, au contraire, que par là, Dieu sera glorifié davantage, pourvu que le projet ne soit pas abandonné parce que je refuse le travail; et il ne manque pas, je vous assure, dans chacune de nos fondations.

Cependant, ce me serait un chagrin profond de penser que Sa Seigneurie Illustrissime n'est pas très satisfaite depuis qu'elle a entendu les calomnies lancées contre moi, car je l'aime tendrement dans le Seigneur; et quoique cela lui importe peu, c'est pour moi une consolation qu'elle en soit bien persuadée. C'est peu de chose aussi que notre

amour, et Notre-Seigneur, néanmoins, s'en contente; or, lorsque l'amour est vrai, il ne tarde pas à se manifester par les œuvres, et il s'applique à accomplir la volonté de Dieu. Quant à mes œuvres, elles ne peuvent en rien obliger Sa Seigneurie; malgré tout, je ne m'écarterai jamais volontairement de son bon plaisir, vous pouvez en être certain.

Veuillez ne point m'oublier dans vos saints sacrifices, puisque c'est déjà chose convenue entre nous. Comme vous devez être au courant de mes voyages par la Mère prieure de Tolède, je ne vous en dis rien. Grâce à Dieu, je me porte mieux maintenant à Soria que de coutume, et j'éprouve toujours une grande consolation quand j'apprends que Sa Seigneurie Illustrissime est en bonne santé. Plaise à Dieu de vous l'accorder aussi, avec la sainteté que je Lui demande pour vous ! *Amen.*

De Soria et de ce monastère de la Trinité, le dernier jour de juin.

Votre indigne servante,

Thérèse de JÉSUS.

LETTRE CCCLXXI[1].

1581. 8 Juillet. Soria.

A DON DENIS RUIZ DE LA PEÑA, CHAPELAIN DU ROI, AUMONIER ET CONFESSEUR DU CARDINAL DE QUIROGA, A TOLÈDE.

Le Père Diégo de Alderete décide qu'on ne doit pas admettre doña Hélène au Carmel contre la volonté du cardinal.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

J'ai répondu il y a peu de jours à votre dépêche; mais ce pli doit faire tant de détours que je vous écris de nouveau dans la pensée que la présente lettre vous arrivera peut-être plus tôt.

Je n'ose écrire si souvent à l'Illustrissime cardinal; ce serait cependant de grand cœur que je me donnerais cette consolation. Veuillez dire à Sa Seigneurie Illustrissime que, depuis ma dernière lettre, j'ai eu une entrevue avec le Père prieur du monastère de Saint-Dominique de cette ville, nommé le Père Diégo de Alderete, et que nous avons causé longuement de l'affaire de doña Hélène. J'ai raconté à Sa Paternité que je m'étais trouvée près de cette dame il y a peu de jours, et que je l'avais laissée plus troublée que jamais par le scrupule où elle est d'accomplir son vœu. Ce religieux n'a pas plus envie que moi de la recevoir; je ne saurais rien dire de plus fort. Il

1. Cette lettre renferme plusieurs corrections d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

a donc décidé, d'après les raisons que j'ai données sur les inconvénients qui pourraient arriver, et que je redoute beaucoup, que le mieux pour elle était de rester dans sa maison; qu'elle était déliée de son vœu, puisque nous ne voulons pas la recevoir; dès lors, en effet, qu'elle avait fait vœu d'entrer dans notre Ordre, elle était seulement tenue à demander son admission. Cette réponse m'a beaucoup consolée, car je ne savais pas cela.

Ce Père est à Soria depuis huit ans; il a la réputation d'un homme très saint et très savant; c'est, par ailleurs, l'effet qu'il m'a produit; il se livre, en outre, à une pénitence très austère. Je ne l'avais jamais vu, mais j'ai été très heureuse de faire sa connaissance.

Voilà donc quel est son avis sur ce point. Pour moi, e suis tellement décidée, comme le sont également toutes les sœurs de Médina, à ne point recevoir doña Hélène, qu'il est bon de lui déclarer nettement qu'elle ne sera jamais carmélite; de la sorte, elle pourra trouver la paix. Si on lui donne de belles paroles, comme on l'a fait jusqu'à présent, elle sera toujours préoccupée. Il ne convient pas, en vérité, à la gloire de Dieu qu'elle abandonne ses enfants; c'est ce que le Père prieur m'a déclaré. Il ajoute seulement que, d'après une information, on lui avait raconté que cette dame avait l'approbation d'un très grand théologien, et qu'il n'avait pas osé le contredire.

Sa Seigneurie Illustrissime peut donc être tranquille sur cette affaire. Viendrait-elle à donner sa permission, j'ai donné déjà l'ordre de ne pas recevoir sa nièce[1], et je vais

1. Doña Hélène de Quiroga persévéra cependant à vouloir embrasser la Réforme. Son oncle, le cardinal de Tolède, crut enfin que sa vocation venait du ciel, et l'autorisa à entrer au Carmel de Médina, comme nous le verrons dans la Lettre du 30 octobre suivant.

en aviser le Provincial. Vous raconterez à Sa Seigneurie ce qui en tout cela vous paraitra de nature à ne pas l'offenser. Veuillez, en outre, lui présenter tous mes respects. Plaise à Dieu de vous garder de longues années et de vous donner un aussi grand amour pour Lui que je vous le désire et que je le Lui demande !

De Soria, le 8 juillet.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXXII.

1581. 13 Juillet. Soria.

A DON JÉROME REYNOSO, CHANOINE DE PALENCIA.

Raisons pour lesquelles il ne convient pas encore d'aller faire la fondation de Burgos. Remercîments pour sa charité. Demande de renseignements sur le monastère de Palencia.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Votre lettre m'a procuré une consolation très vive. Plaise à Notre-Seigneur de vous en récompenser ! Elle ne m'a pas paru longue du tout. Je voudrais bien que la présente le fût ; mais comme, à Soria, nous n'avons des messagers que de loin en loin, on se trouve obligé d'écrire beaucoup de lettres à la fois, et c'est ce qui m'arrive en ce moment; il serait mieux pour moi, je pense, de me trouver dans une localité où il y a un courrier ordinaire ;

cependant, lorsque Dieu veut qu'on souffre, il ne sert de rien de fuir.

Par la lettre que j'écris à Catherine de Tolosa[1] et que je recommande à la Mère prieure Inès de Jésus[2] de vous montrer, vous verrez les raisons publiques pour lesquelles je ne puis accepter d'aller fonder à Burgos; quant aux autres, je veux vous les confier, à vous et à la Mère prieure. Vous désirez connaître, me dites-vous, pourquoi j'ai pris cette détermination; et c'est légitime de votre part. S'il s'agissait d'une chose très importante pour l'Ordre, comme la séparation d'une province, on pourrait aller au-devant de tous les obstacles pour les surmonter; dans le cas présent, les difficultés sont nombreuses, sans doute, et faute de temps, je ne puis vous les énumérer toutes. Supposé que je n'eusse à faire qu'un détour d'une journée, on pourrait encore accepter votre projet; mais je ne trouve aucun motif pour entreprendre un voyage de tant de lieues. Notre Ordre n'est pas tellement tombé qu'il se trouve dans la nécessité de réaliser cette fondation.

Depuis mon arrivée à Soria, on m'en a proposé deux autres où je n'ai pas, non plus, l'intention d'aller, l'une à Ciudad Rodrigo et l'autre à Orduña. Il ne convient pas, d'après moi, de nous fier à ce que fera l'archevêque[3]. Sans être soupçonneuses, nous savons clairement par l'expérience que nous devons nous tenir sur la réserve. Certes, après les grands troubles d'Avila lors de la fondation du premier monastère, il est résulté un bien considérable. L'ar-

1. Fondatrice du monastère de Burgos.

2. Prieure de Palencia. Elle avait succédé à la Mère Isabelle de Jésus, que la Sainte avait envoyée à Valladolid. Cfr. L. CCCLXV, p. 153 de ce tome.

3. Celui de Burgos.

chevêque se souvient de tout cela, comme il le dit. Mais, a-t-il ajouté, il se doit, par respect pour son habit, d'éviter de donner lieu à des scènes semblables, ainsi que me l'écrit le chanoine Jean Alphonse. Que pouvons-nous donc espérer, lorsque nous le voyons redouter ce qui peut-être n'aurait pas lieu? Évidemment il refuserait sa permission dans le cas où le démon viendrait à soulever quelque violente tempête; et le jour où je me lancerais dans cette entreprise, on taxerait ma conduite de légèreté insigne.

Il a dit, de plus, à un Père de la Compagnie de Jésus que la Ville ne consentait pas à cette fondation, et qu'il refuserait lui-même sa permission, tant que nous n'aurions pas ce consentement et des revenus. Deux personnes dignes de foi m'ont assuré qu'il était très timide de sa nature. Si ce renseignement est exact, nous lui donnerions des angoisses plus vives encore, et, en définitive, il ne ferait rien plus en notre faveur qu'il n'a fait jusqu'à ce jour. Après les démarches de l'évêque de Palencia, il aurait dû tout tenter, puisqu'il s'agit d'une œuvre où Dieu n'est point offensé.

Voilà donc, mon Père, quelles sont mes raisons. Dans le cas où ce projet devrait se poursuivre, et où il faudrait obtenir le consentement de la Ville, mieux vaudrait s'en occuper de loin et sans se presser. Ce n'est pas une chose qui puisse se conclure en huit jours, ni peut-être en un mois. Voyez-vous cette misérable fondatrice habiter dans la maison d'un séculier? elle n'échapperait pas aux critiques les plus sévères. Remettons à plus tard un voyage de tant de lieues, et je reviendrai ici : c'est plus prudent que de m'exposer maintenant à tous les inconvénients qui pourraient arriver. Le plan dont je parle, s'il plaît à Dieu, se réaliserait plus facilement, il aboutirait sans violence, malgré la rage du démon.

Il me semble avoir fait tout mon possible dans le cas présent; je vous le dis en toute vérité, je n'ai pas même éprouvé un premier mouvement de peine; bien au contraire, j'ai été heureuse. Je ne sais comment expliquer cela. Cependant, il est une chose que j'eusse vivement désirée, c'est de contenter cette bienheureuse Catherine de Tolosa; car elle souhaite ardemment cette fondation, comme je le vois par ses lettres.

Nous ne saurions approfondir les desseins du Seigneur, et peut-être est-il préférable que j'aille ailleurs en ce moment. La grande opposition de l'archevêque, qui, j'en suis persuadée, veut la fondation, me laisse soupçonner quelque mystère. Je n'ai encore rien communiqué de cela à l'évêque d'ici; il a tant d'occupations qu'il n'a pu venir me voir ces derniers jours; d'ailleurs, il me répugne tellement de parler de ces choses que je n'ai pas regardé sa visite comme nécessaire. J'ai même été étonnée qu'on approuvât cette fondation, après ce qui s'est passé avec l'évêque de Palencia. Je ne dis rien de cela dans la lettre que j'écris à Burgos; je parle uniquement de ce qui, à mes yeux, est certain. Imaginez-vous seulement le froid qui règne à Burgos, et le mal que causerait à ma santé ce voyage au commencement de l'hiver. J'annonce donc à l'archevêque que je ne veux point lui occasionner le moindre ennui avant d'avoir négocié avec la Ville, et je le remercie de la faveur qu'il me fait. Plaise au Seigneur de réaliser ce qui contribuera le plus à sa gloire!

Le prébendier n'a pas cru pour certaines raisons devoir confier la réponse au porteur de votre lettre; voilà pourquoi nous avons attendu ce courrier, qui va certainement à Valladolid. Veuillez m'écrire en toute vérité ce que vous pensez de mes raisons; vous paraissent-elles fondées? J'en ai beaucoup d'autres encore. Il me semble, d'après mes

faibles lumières, que si je vous les exposais de vive voix, vous seriez certainement de mon avis.

Je suis très touchée de la peine que vous vous donnez pour l'aumône dont vous vous occupez; comme tout cela est destiné aux pauvres, je pense que vous ne sentez pas beaucoup la fatigue. Vos aumônes et celles de vos amis seront grossies de celles que Dieu inspirera à d'autres personnes de vous envoyer, et nos sœurs finiront peu à peu par se tirer d'embarras. Je ne voudrais pas qu'on omît la quête dans les villages; mais il faudrait que quelqu'un de notre Ordre allât y prêcher. Dès lors qu'il n'y en a pas en ce moment, la quête sera, je le crains, moins abondante cette année.

Plaise à Notre-Seigneur de vous récompenser de vos conseils au sujet de la rente de ce monastère. Le Père Nicolas avait, avant son départ, passé les écritures; il a même tellement bien réussi que, ne pensant obtenir qu'une pension annuelle de quatorze pour mille, comme cela aurait pu être, il a réussi à la faire monter jusqu'à vingt. L'acte est déjà livré, et ce Père l'a emporté pour le garder comme titre du monastère.

Veuillez remercier ce petit saint prébendier[1] de toutes ses attentions pour nous; il est très content que je vous en parle. On ne doit pas connaître cette âme; une si profonde humilité ne peut manquer de renfermer un précieux trésor. Vous me permettrez plus volontiers d'achever cette lettre que je ne vous le permettrais à vous-même. Je vous demande seulement une chose : dites-moi en toute simplicité ce que vous pensez de la prieure[2]? comment s'acquitte-t-elle de sa charge? faut-il lui donner quelque avis? Comment vous trouvez-vous de vos rapports avec

1. Pierre Ribéra, qui fut plus tard chanoine.

2. Inès de Jésus.

elle ? De son côté, elle ne cesse de me dire toutes les obligations qu'elle vous doit. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder et de me permettre de vous voir encore une fois, si tel est son bon plaisir ! Ma santé est bonne.

C'est aujourd'hui le 13 juillet.

Je me dis votre indigne servante et fille, bien que cela vous afflige,

Thérèse de Jésus.

Je présente tous mes respects à Monsieur don François[1] et à tous ceux que vous le jugerez plus à propos. Par charité, veuillez me recommander à Saint Michel.

Peu importe qu'on tarde à changer la porte de la sacristie. Je bénis Notre-Seigneur de ce qu'on ferme l'église de bonne heure. Je voudrais que la grille fût déjà placée. J'espère de la bonté du Seigneur que dans ce monastère de Notre-Dame, la Sainte Vierge et son divin Fils seront servis maintenant avec plus de pureté. On pourrait faire venir de Burgos les autres grilles dont on aurait besoin. Si l'on vient à construire la petite chapelle de Notre-Dame, il faudrait y placer la plus petite grille. Je me chargerais de trouver la somme nécessaire, dans le cas où les sœurs de ce monastère manqueraient d'argent. Tous les jours je sens croître mon affection pour cette maison. Je ne sais d'où cela vient.

1. Don François Reynoso, oncle du chanoine, qui fut plus tard évêque de Cordoue.

LETTRE CCCLXXIII[1].

1581. 14 Juillet. Soria.

AU PÈRE GRATIEN, A VALLADOLID.

Vocation de doña Hélène de Quiroga. Avis de la Sainte conforme à celui du Père Balthasar Alvarez. La fondation de Burgos retardée. Plan pour celle de Madrid. Le Père Grégoire et les Carmélites d'Avila. Voyage de Rome et marques de respect au Général. L'affaire de sa nièce Béatrix.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, mon Père !

J'ai reçu de vous une lettre datée du jour de Saint-Jean et une autre qui m'a été remise avec celle du Père Nicolas; quant à une troisième très longue dont vous me parlez, elle ne m'est pas arrivée. Si les deux que j'ai vues sont courtes, au moins le contentement qu'elles m'ont donné n'a pas été petit, tant j'étais préoccupée et tant je désirais enfin avoir de bonnes nouvelles de votre santé. Plaise à Notre-Seigneur de vous la conserver, puisqu'Il peut tout !

De mon côté, je vous ai envoyé plusieurs lettres, une, entre autres, où je vous suppliais de ne pas accorder à doña Hélène[2] l'autorisation d'entrer religieuse chez nous. Je ne voudrais pas qu'elle se fût perdue. On m'annonce en ce moment que le porteur de la présente est très sûr.

1. Nous avons fait à cette lettre quelques corrections.
2. Hélène de Quiroga.

Comme il se rend à Valladolid, où, d'après vos indications, vous devez vous trouver, j'ai cru bon de vous y adresser les paquets ci-inclus de Tolède, puisque Saint-Alexis[1] est très rapproché de la ville. Vous verrez par leur contenu combien l'archevêque est fâché contre nous; et cependant, d'après moi, il ne nous convient nullement de l'avoir pour ennemi. Outre cette considération, je n'entends jamais parler de l'entrée de sa nièce chez nous sans éprouver beaucoup de peine; si, en effet, la mère et la fille se trouvaient dans le même monastère et qu'il y eût dans la localité plusieurs autres parentes[2], je crains, vu ce que je connais de cette dame, un grand sujet de trouble pour les sœurs et peu de contentement pour elle. Voilà pourquoi, avant même d'avoir parlé à l'archevêque, j'avais prié le Père Balthasar Alvarez[3] de la détourner de son projet; et il me l'avait promis, car il partageait ma manière de voir sur elle; d'ailleurs, il la connaissait bien. Vous voyez par là comme je la soutenais! J'ai écrit au cardinal que j'aviserais Votre Révérence, qu'il pouvait être tranquille, que nous ne la recevrions pas; et je serais très peinée s'il en était autrement. Votre Révérence sait maintenant le secret que demande la lettre ci-incluse; en tout cas, veuillez la déchirer, et que personne ne vienne à croire que c'est à cause du cardinal que nous ne voulons pas de sa nièce, mais bien parce que cela ne convient ni à elle-même, ni à ses enfants, comme c'est la vérité. Nous savons assez par expérience ce qui nous arrive avec ces veuves.

Avant de l'oublier, je tiens à vous dire que je crains de ne voir jamais s'achever l'impression de nos Constitutions.

1. Ermitage où il faisait une fondation pour les Carmes déchaussés.
2. Cfr. Lettre du 13 septembre suivant.
3. Cfr. L. CXXVIII, T. I, p. 378.

Par charité, veuillez ne pas négliger ce point; considérez que cela nous importe beaucoup; on aurait eu déjà le temps d'imprimer une longue histoire.

Parlons maintenant de la fondation de Burgos. Je vous envoie sous ce pli la réponse que je reçois. Je suis étonnée de voir plusieurs personnes émettre, sans fondement aucun, l'avis que j'aille réaliser cette fondation. J'ai répondu à l'évêque de Palencia que, vu mes infirmités, Votre Révérence m'avait défendu d'y aller, si ce devait être pendant l'hiver, et, en effet, vous me l'avez écrit une fois; je n'ai élevé dans son esprit aucun doute sur les bonnes intentions de l'archevêque, afin de ne pas les refroidir vis-à-vis l'un de l'autre. J'ai mandé à l'archevêque de Burgos que ce projet me paraissait devoir lui causer de l'ennui dans le cas où la Ville, comme je le croyais, n'admettrait pas la fondation et ferait peu de cas de moi; j'ai ajouté que j'abandonnais ce dessein jusqu'au jour où je pourrais m'entendre avec la Ville. L'heure de le réaliser ne doit pas être venue. La fondation proposée par le Père Balthasar[1] passera, je pense, la première. Ainsi va le monde.

C'est à Madrid qu'il conviendrait pour le moment de nous établir. Lorsque l'archevêque de Tolède verra que nous nous conformons à sa volonté, il ne tardera pas, je pense, à donner son autorisation; d'un autre côté, l'évêque de Soria devant aller à Tolède en septembre, m'assure qu'il l'obtiendra.

Pour moi, je terminerai ici, Dieu aidant, vers le milieu du mois d'août. Puis, après la fête de l'Assomption de Notre-Dame, je pourrai, pourvu que Votre Révérence le juge à propos, me rendre à Avila, où les sœurs n'ont pas

1. On ne sait s'il s'agit du Père Balthasar Médina ou du Père Balthasar Niéto.

été très explicites avec le Père Nicolas. Je n'aurai plus rien à faire à Soria après l'époque dont je viens de parler. J'ajoute que je serais très contente de n'être plus prieure, à moins d'une grande nécessité : je ne suis plus capable d'exercer cette charge ; ce serait me condamner à un travail au-dessus de mes forces et me jeter dans les scrupules. Dès lors que le Père Grégoire de Nazianze reste là, ainsi que je l'ai écrit à Votre Révérence, la prieure actuelle suffit ; d'ailleurs, il n'y en a pas d'autre. Je me trompe, cependant, en disant qu'elle suffit, car pour ce qui est de l'intérieur du monastère, c'est comme s'il n'y avait personne. Vous verrez, quand vous serez à Avila, le meilleur parti à prendre. Je porte tant d'intérêt à ce monastère que tous les travaux me paraîtraient peu de chose pour en relever la perfection ; ma présence ne manquera pas, toutefois, d'y être de quelque utilité, en attendant que Dieu prépare la fondation de Madrid. Néanmoins, il sera bien sensible à ma nature d'être dans un endroit où je ne retrouverai plus ni mes amis, ni mon frère, et où, ce qui est pire encore, je me verrai avec ceux qui restent.

Quant au voyage de Rome, il est, à mon avis, très nécessaire. D'ailleurs, nous n'avons rien à redouter en allant manifester notre obéissance au Général. Vous choisiriez pour cela les religieux dont la présence est moins urgente ici. L'absence du Père Nicolas vous ferait grandement faute, bien qu'il soit le plus apte à aplanir tous les obstacles. Le Général, à la vue de votre obéissance et des attentions que vous auriez de temps en temps pour lui montrer votre sujétion, n'attacherait, je crois, aucune importance aux difficultés, s'il en surgissait quelqu'une à l'avenir ; c'est là un point indispensable ; il faut lui montrer que vous êtes ses sujets et que vous vénérez en lui votre supérieur. Nous ne devons pas agir comme par le

passé ; appliquons-nous, de plus, à diminuer nos dépenses, qui sont une lourde charge pour les monastères.

J'ai oublié de vous dire combien j'ai été contente de l'arrangement concernant la chapelle ; tout cela est fort bien. Grâces en soient rendues à Dieu, puisque le retard a été si utile !

Cette fille[1] de la Flamande nous fera souffrir, je le crains, toute sa vie, comme sa mère elle-même. Plaise à Notre-Seigneur que les ennuis ne deviennent pas plus pénibles ! Je redoute plus, croyez-le, une religieuse mécontente qu'une foule de démons. Dieu veuille pardonner à celle qui l'a reçue de nouveau ! Mais ne laissez pas cette enfant prononcer les vœux jusqu'à ce que je me rende au monastère, si Dieu le permet. J'écris au Père Nicolas de me dire quel moyen il trouverait à Valladolid pour me ramener, vu que je n'en vois pas beaucoup dans ce pays. Plaise à Dieu de tout disposer pour sa plus grande gloire !

Qu'il Lui plaise, en outre, que vous ayez pu réussir quelque peu dans cette affaire de Béatrix ! Depuis longtemps, je suis très en peine à son sujet[2]. J'ai écrit à elle et à sa mère plusieurs lettres qui auraient dû suffire pour opérer quelque amendement, car je leur ai dit des choses terribles ; et, dans le cas où elles eussent été sans faute, je leur représentais les dangers qu'il pouvait y avoir aux yeux de Dieu et du monde. Mais pour moi, elles ne sont pas exemptes de tout reproche ; les parents sont plus coupables que leur fille, puisqu'ils se laissent commander par elle. C'est une chose malheureuse, et tant qu'on ne fera pas dis-

1. Anne des Anges, et Anne de Saint-Pierre ; toutes les deux devinrent en peu de temps des religieuses exemplaires.

2. Il s'agit de sa nièce d'Albe, qu'on avait faussement accusée, comme nous l'avons vu plus haut. La Sainte finit par l'amener à Avila dans la maison de Peralvarez, cousin de la mère de doña Béatrix.

paraître entièrement l'occasion, le mal peut encore s'aggraver, si c'est possible. L'atteinte portée à l'honneur est déjà grande; je le vois perdu; je m'y résigne, bien qu'il m'en coûte; que les âmes, du moins, ne se perdent pas! voilà mon désir; cependant, les parents et leur fille sont tellement dénués de ressources que je ne trouve aucun moyen de les sortir de cette situation. Plaise à Dieu d'y remédier et de vous donner grâce pour tout arranger! L'unique remède, à mon avis, est de mettre Béatrix dans un monastère, et encore je ne sais comment cela pourra se réaliser, vu le peu de fortune de ses parents. Ce serait très heureux qu'elle pût être à Avila. Je supplie Votre Révérence de m'écrire ce qu'on aura décidé. Dites-moi également si votre intention est que je me rende directement à Avila. Comme les courriers sont rares dans cette localité, et que vous écrivez peu, il est nécessaire que vous m'envoyiez votre lettre à temps. Dieu veuille vous garder et vous donner la sainteté que je Lui demande pour vous! *Amen. Amen.*

C'est aujourd'hui le 14 juillet.

L'évêque est parti d'ici le 10, sans réunir le synode. La fondatrice[1] me prie de dire à Votre Révérence beaucoup de choses de sa part. Tenez-les toutes pour dites; je suis fatiguée, mais ma santé est bonne.

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence : (oh! que de bon cœur je m'exprime ainsi!)

Thérèse de Jésus.

Si le Père Nicolas est absent, veuillez prendre connaissance de la lettre ci-incluse, que je lui envoie.

1. Doña Béatrix de Beaumont-Navarre.

LETTRE CCCLXXIV[1].

1581.

A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Impossibilité de répondre au désir d'une sœur.

..... Si c'était à l'époque où je n'étais pas retenue par nos lois, je me rendrais promptement au désir de cette sœur. Mais maintenant, il n'y a plus à traiter ce point.

LETTRE CCCLXXV[2].

1581. Aout. Soria.

A LA MÈRE PRIEURE ET AUX RELIGIEUSES DE SORIA.

Avis sur les grilles, sur diverses fenêtres, sur les cellules et la lampe du dortoir.

JÉSUS, MARIE !

Vous mettrez au parloir un châssis avec des battants sur lesquels vous clouerez des voiles, ou une sorte de toile, comme cela se pratique dans les autres monastères. Ce châssis doit avoir de petits barreaux minces, ou chose semblable, et assez rapprochés pour que la main ne puisse y passer.

1. Fragment restitué à la Collection des Lettres.
2. Nous avons fait plusieurs corrections à cette lettre.

Il sera fermé avec une clé que gardera la Mère prieure; on ne l'ouvrira jamais, si ce n'est pour les personnes dont parle la Constitution, c'est-à-dire le père, la mère et les frères. Ce point devra s'observer très fidèlement.

Enfin, les barreaux seront séparés de la grille en fer par un espace d'un peu moins d'une demi-*vara*[1].

Au chœur d'en haut, il y aura aussi des châssis fermés par une toile et une clé; mais vous n'y mettrez point de barreaux. C'est au châssis du chœur d'en bas qu'il les faut comme à celui du parloir, ainsi qu'une grille de fer. Chacune de ces grilles sera séparée des barreaux par la distance d'un peu moins d'une demi-*vara*, comme je l'ai déjà dit. Vous mettrez, en outre, au chœur d'en bas une autre grille à moitié hauteur: je crois préférable de l'ajouter à cause de l'autel.

Il faudra carreler tant le chœur d'en haut que le chœur d'en bas et faire l'escalier comme je l'ai déjà réglé avec Vergara. Les petites ouvertures qui donnent sur la grande salle où l'on disait la messe, de même que les autres fenêtres de cette pièce, auront des châssis avec des vitres; cela est très important; et si vous le pouvez, vous mettrez également une grille à la fenêtre du chœur d'en haut; bien que cette fenêtre soit élevée, il est impossible de la laisser sans grille; cela ne conviendrait pas pour un monastère. A la fenêtre du chœur d'en bas, puisque je n'ai pu y mettre une grille, vous placerez six des barreaux qui étaient déjà faits. Le tour ne devra pas être du côté de la petite fenêtre de communion, à cause de l'autel, mais de l'autre côté.

Vous ferez le confessionnal là où vous le jugerez le plus convenable. Vous y mettrez une tôle percée comme une râpe, sur laquelle vous appliquerez une toile.

1. La *vara* était une mesure d'environ 86 centimètres.

Vous savez déjà que la petite clé de la fenêtre de communion doit être gardée par la Mère prieure; j'oblige en conscience la Mère prieure à ne jamais ouvrir cette fenêtre, si ce n'est pour la communion, dès que le tour sera fait.

Quant à la fenêtre qui demeure en face du chœur dans le petit passage, vous la garnirez d'une grille peu large et très longue.

Les clés des fenêtres qui restent pour parler à Mademoiselle doña Béatrix[1] seront gardées par la Mère prieure: on mettra à ces fenêtres des voiles qu'on pourra baisser dans le cas où quelque servante de doña Béatrix viendrait l'accompagner.

En vertu des patentes que je tiens de notre Père provincial, je défends, sous toutes les peines et censures que je puis, de parler par cette fenêtre à qui que ce soit, si ce n'est à cette dame, à Mademoiselle doña Éléonore, et quelquefois à Madame doña Elvire, femme de don Francès[2]. Je désire qu'on parle rarement à cette dernière; car maintenant qu'elle est nouvellement mariée, sa conversation ne sera guère que sur les choses du monde. Quant à Mademoiselle doña Éléonore, elle ne pourra que vous édifier, comme elle l'a déjà fait jusqu'à présent, si elle vient s'entretenir avec vous.

Il est très juste que vous rendiez service à Mademoiselle

1. Doña Béatrix de Beaumont-Navarra, fondatrice du monastère de Soria, puis de celui de Pampelune. Elle prit l'habit de la Réforme, fit profession sous le nom de Béatrix du Christ, à l'âge de 60 ans, vécut 17 ans encore et donna les plus beaux exemples de vertu.

2. Doña Éléonore entra au monastère de Soria sous le nom d'Éléonore de la Miséricorde et passa plus tard à celui de Pampelune, qu'elle édifia par sa haute sainteté.

Don Francès était le neveu de doña Béatrix et l'un des plus illustres gentilshommes de Soria.

doña Béatrix et que vous la contentiez en tout ce qui vous sera possible. Bien loin de porter atteinte à la règle, elle favorisera de tout son pouvoir la pratique de la vertu. Ne manquez jamais de prendre son avis pour recevoir les postulantes ; et, de la sorte, vous ne vous tromperez point ; consultez-la, en outre, dans les affaires importantes que vous aurez à traiter avec les personnes du dehors.

Vous mettrez des grilles aux fenêtres qui donnent sur le jardin, et les disposerez de façon qu'on ne puisse y passer la tête. Si vous ne pouvez encore les mettre en fer, mettez des barreaux en bois le plus tôt possible.

Occupez-vous sérieusement de faire bâtir les cellules d'après le plan que nous avons pris : Mademoiselle doña Béatrix le désire ; d'ailleurs, c'est elle qui se charge des frais. Ne vous négligez pas sur ce point, qui est si important pour la vie religieuse ; tant que les cellules ne seront pas achevées, comme Votre Révérence le sait bien, il ne saurait y avoir beaucoup d'ordre. Vous n'y prendrez pas votre repos et vous n'y habiterez pas, jusqu'à ce qu'elles soient très sèches. Vous ne resterez pas, non plus, dans les deux chœurs durant le temps que l'on travaillera à les carreler, bien que celui d'en haut soit sain ; il y a des inconvénients à les laisser dans l'état où ils sont, et surtout il y a danger d'y mettre le feu.

Ne négligez point d'avoir une conduite d'eau, puisque c'est déjà décidé, et que Mademoiselle doña Béatrix la paie de si bon cœur. A la sortie des Matines, qu'on ait soin de tenir toujours une lampe allumée jusqu'au matin : il y a un grand danger à rester sans lumière, à cause des nombreux accidents qui peuvent arriver ; d'ailleurs, une lampe avec une petite mèche ne dépenserait pas beaucoup ; et puis, ce serait très fâcheux s'il arrivait un accident à une sœur au milieu de l'obscurité. Je supplie instamment la

Mère prieure de se conformer à ce point et de ne pas l'omettre.

On gardera ce papier pour le montrer au Père provincial[1] quand il fera la visite, afin que Sa Paternité voie si l'on a accompli ce qui y est marqué.

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXXVI[2].

1581. 26 Aout. Ségovie.

A DOÑA JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Elle lui donne rendez-vous à Avila pour la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Je suis arrivée ici, à Ségovie, la veille de la Saint-Barthélemy[3], en bonne santé, grâce à Dieu, quoique très fatiguée à cause du mauvais chemin. Je vais rester encore six ou sept jours afin de me reposer, et je partirai immédiatement pour Avila[4], s'il plaît à Dieu. Ce ne serait pas trop que Monsieur Jean de Ovalle me fit le plaisir de vous

1. Le Père Gratien.

2. Cette lettre renferme un fragment traduit pour la première fois et plusieurs corrections.

3. Par conséquent le 23 et non pas le 25, comme on l'a dit. Cfr. le livre des *Fondations*, chapitre XXX.

4. L'édition de M. de La Fuente porte Soria. C'est évidemment une faute, puisqu'il est clair que la Sainte revient de Soria pour se rendre à Avila.

permettre à vous et à votre fille de venir m'y voir, malgré les embarras que ce voyage pourrait occasionner et la nécessité où il serait de garder lui-même la maison; il pourrait m'honorer à son tour de sa visite un peu plus tard. Je lui demande cette faveur parce que je reviens d'un long voyage. Veuillez le conjurer de m'accorder cette grâce et le prier de considérer cette lettre comme lui étant adressée.

Je vous écris pour vous manifester le grand désir que j'ai de vous voir. Vous pourriez trouver votre logement chez Pierre de Ahumada. Comme je dois entreprendre encore une longue course, je ne voudrais pas partir sans vous avoir vue. J'ai confiance qu'on ne se refusera pas à mes vœux; je ne vous attends que pour la veille de la fête de Notre-Dame[1]. Toutes mes amitiés à don Pedro et à doña Béatrix. [Plaise à Dieu de vous garder tous et de vous rendre aussi saints que je le Lui demande ! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 26 août].

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

Comme j'espère de la bonté de Dieu que nous nous verrons bientôt, je ne vous en dis pas davantage. Toutes mes amitiés à doña Mayor[2] et aux autres personnes que vous voudrez.

1. C'est-à-dire de la Nativité de la Sainte Vierge, et non, comme on l'a cru, la veille de l'Assomption. Cette lettre est du 26 août.

2. Sœur de Jean de Ovalle, religieuse bénédictine à Albe.

LETTRE CCCLXXVII.

1581. 5 Septembre. Villacastin[1].

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Nouvelles de son voyage, du Père Gratien et du Père Nicolas. Les deux cents ducats et la chapelle de don Laurent.

JÉSUS soit avec vous, ma fille!

Je suis arrivée hier soir, 4 septembre, dans cette ville de Villacastin, très fatiguée du chemin. Je reviens de la fondation de Soria, qui est éloignée d'Avila, où je me rends, de plus de quarante lieues. Les travaux et les dangers ne nous ont pas manqué. Ma santé est excellente, grâce à Dieu, et la nouvelle fondation marche à souhait. Plaise au Seigneur de tirer sa gloire de tant de souffrances! et je les regarderai comme bien employées. J'ai reçu ici, à l'hôtellerie, la visite du Père Acace Garcia que la sœur Saint-François connaît parfaitement[2]. Tout était déjà prêt pour notre départ, quand il m'a annoncé qu'il avait un messager sûr; voilà pourquoi j'en profite pour écrire à mes chères filles et leur donner de mes nouvelles.

Je suis très heureuse d'apprendre que la peste a cessé, et que vous êtes toutes en bonne santé. C'est pour quelque chose que le Seigneur vous aime. Notre Père[3] se porte

1. Gros bourg situé à peu près à moitié chemin entre Ségovie et Avila.

2. C'était son propre frère.

3, Le Père Gratien.

bien; il se trouve en ce moment à Salamanque. Le Père Nicolas m'attend à Avila; il va s'absenter, ce qui m'est très sensible, et se rendre à Rome pour y consolider davantage nos affaires; c'est le Roi qui l'a voulu de la sorte. Ce Père a souffert d'une fièvre maligne, mais en ce moment, il est complètement rétabli. Veuillez, vous et les sœurs, le recommander instamment à Dieu, car vous lui devez tout.

Ma fille, les deux cents ducats ne m'ont pas été remis. On me dit qu'ils sont entre les mains de Monsieur Horace de Oria[1]. Si cela est vrai, ils sont en bonnes mains. J'avais déjà prévenu Votre Révérence[2] de me les envoyer par la voie de Médina. Je voudrais m'en servir pour commencer maintenant la chapelle de mon frère (que Dieu ait en sa gloire!); on m'en fait d'ailleurs une obligation de conscience. Veuillez donner l'ordre qu'on me remette cette somme; sans cela, je ne pourrais la porter en compte. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder, vous et toutes les sœurs! Qu'Il vous rende aussi saintes que je L'en conjure! *Amen. Amen.* Qu'Il daigne, en outre, me permettre de vous revoir!

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

1. Ainsi écrit la Sainte. Il s'agit d'un frère du Père Nicolas Doria.

2. La copie de la Bibliothèque nationale de Madrid porte non pas *su merced,* mais *V. R.*

LETTRE CCCLXXVIII[1].

1581. 9 SEPTEMBRE. AVILA.

A DON JÉROME REYNOSO, CHANOINE DE PALENCIA.

Regret de ne pas le trouver à Avila pour se confesser à lui. Nouvelles du voyage. Tous ses amis supportent joyeusement l'épreuve.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Me voici à Avila, mon Père, et de grand cœur je serais encore votre fille spirituelle, si vous étiez là. Je me trouve bien isolée dans cette ville ; je n'ai personne pour consoler mon âme. Dieu veuille y remédier ! Plus je vais, et moins je trouve de joie en cette vie.

Je suis arrivée assez souffrante et avec une petite fièvre [dont je n'ignore pas la cause]. Mais je suis déjà guérie et le corps se sent soulagé de n'avoir pas à se remettre en route de sitôt. Je puis vous assurer que ces voyages sont très fatigants. Cependant, cela n'est pas exact pour celui que j'ai fait de Palencia à Soria ; il fut, au contraire, un vrai repos pour moi : le chemin était uni, et de plus nous passions souvent sur le bord des rivières, dont la vue nous charmait. Notre bon prébendier[2] vous aura déjà raconté ce que nous avons eu à souffrir dans notre dernier voyage de Soria jusqu'ici.

Chose étrange ! toutes les personnes qui veulent me

1. Cette lettre renferme quelques corrections.
2. Don Pierre Ribéra.

rendre quelque service sont dans l'impossibilité d'éviter beaucoup de souffrances, et Dieu leur donne assez de charité pour tout endurer avec bonheur, comme il l'a fait pour vous. Veuillez ne pas manquer de m'écrire de temps en temps, lorsque vous en aurez l'occasion, devriez-vous en éprouver quelque fatigue. Je puis vous l'assurer, nous avons bien peu de quoi nous reposer sur la terre, et les travaux ne manquent pas.

J'ai été très contente de l'entrée de Denise. Dites-le, je vous prie, à son parent, le maître-courrier; présentez-lui mes compliments, et veuillez ne pas oublier de me recommander à Dieu. Comme je ne viens que d'arriver, on me fait beaucoup de visites, et on me laisse peu de temps pour trouver quelque consolation à vous écrire cette lettre. J'envoie tous mes respects à Monsieur don François[1]. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder et de vous donner l'augmentation de sainteté que je Lui demande pour vous! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 9 septembre.

Votre indigne servante et fille,

Thérèse de Jésus.

1. Oncle du chanoine Reynoso, dont il a été déjà parlé.

LETTRE CCCLXXIX.

1581. 13 SEPTEMBRE. AVILA.

AU LICENCIÉ DON DENIS RUIZ DE LA PEÑA, CONFESSEUR DU CARDINAL DE QUIROGA, A TOLÈDE.

Elle le prie de supplier le cardinal d'autoriser promptement la fondation de Madrid. Vocation et chagrin de doña Hélène de Quiroga.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous! Plaise aussi à la divine Majesté de vous récompenser de la faveur et de la consolation que vous m'avez procurées par votre lettre!

J'ai reçu votre pli quand j'étais à Soria; je suis en ce moment à Avila, où le Père provincial m'a dit de rester jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur que l'illustrissime cardinal[1] nous autorise à faire la fondation de Madrid. Je trouve bien long d'attendre l'arrivée à la Cour de Sa Seigneurie Illustrissime. Comme les évêques doivent s'y réunir, l'assemblée, je pense, ne pourra avoir lieu que vers la fin du Carême. J'espère que Sa Seigneurie nous accordera l'autorisation au moins avant cette époque, afin que je ne me trouve pas durant l'hiver dans un endroit aussi rude que celui d'Avila, où, l'expérience me l'a appris, j'ai toujours beaucoup souffert. Je vous supplie donc de ne pas omettre de rappeler de temps en temps sa promesse à Sa Seigneurie Illustrissime. D'ailleurs, dans sa lettre

1. Celui de Tolède.

que j'ai reçue à Soria, Sa Seigneurie ne parlait pas d'une époque si éloignée.

Je lui écris maintenant au sujet de ces affaires de doña Hélène[1], qui me causent un bien vif chagrin ; je lui remets également une lettre que cette dernière m'a envoyée, et où elle me dit que si nous ne la recevons pas dans notre Ordre, elle veut entrer chez les Franciscaines. J'en suis désolée, car elle n'y sera jamais heureuse. Son genre d'esprit, d'après moi, est plutôt fait pour notre Ordre ; et puis, elle a sa fille ici ; en outre, elle serait près de ses autres enfants. Je vous supplie de recommander tout cela à Notre-Seigneur, et de m'obtenir une réponse de Sa Seigneurie. Sa nièce est profondément affligée ; comme je l'aime tant, je suis très sensible à son chagrin, et cependant, je ne sais comment y remédier. Que cela soit pour vous seul. Plaise à Notre-Seigneur de garder votre illustre personne, et de vous donner l'augmentation de sainteté que je Lui demande pour vous !

Fait en ce monastère de Saint-Joseph, le 13 septembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Nièce du cardinal.

LETTRE CCCLXXX[1].

1581. 17 Septembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN.

Casilde de Padilla et sa sortie du Carmel. Difficultés au sujet de sa dot.

JÉSUS soit avec Votre Révérence, mon Père !

Je vous ai déjà écrit par la voie de Tolède. Aujourd'hui même, je reçois de Valladolid la lettre ci-incluse. La nouvelle qu'elle m'apporte m'a d'abord surprise[2]; mais immédiatement, je me suis rappelé que les jugements de Dieu sont profonds, qu'après tout il aime notre Ordre, et qu'il doit se servir de cet événement pour tirer quelque bien ou éviter quelque mal dont nous n'avons pas l'intelligence. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne vous attristez pas. Je

1. Cette lettre n'est pas du 18 septembre 1579, ni du 28 septembre 1581, comme on l'a pensé avant nous, mais du 17 septembre 1581. Elle renferme trois fragments qui sont traduits pour la première fois et un autre qui est inédit. Nous donnerons à la fin de ce volume le texte entier de la lettre dont nous avons fait tirer la photographie à Avila.

2. Casilde de Padilla venait de quitter le Carmel. La liste des religieuses de Valladolid qui fut envoyée au Chapitre d'Alcala, au mois de mars 1581, contient la mention suivante : « *Casilde de la Conception, qui a fait profession dans ce monastère, il y a quatre ans ; elle est native de Valladolid ; cette Padilla portait les prénoms de Casilde-Julienne ; elle prononça ses vœux le jour anniversaire du baptême du Christ, en 1577.* »

plains vivement la pauvre petite; elle est la plus mal partagée. C'est une moquerie d'avoir prétexté, pour la faire sortir, qu'elle était malheureuse, quand, au contraire, elle manifestait toujours beaucoup de joie. La divine Majesté ne doit pas vouloir que nous cherchions à être honorées des grands de la terre, mais plutôt des petits et des pauvres, comme étaient les apôtres; nous ne devons donc tenir aucun compte de tout cela. D'ailleurs, comme les parents ont également retiré leur autre fille du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, afin de la ramener chez eux, nous avons lieu de croire que nous ne perdrons rien, je veux dire que nous n'avons pas à redouter les critiques du monde. Peut-être, en outre, qu'aux yeux de Dieu, c'est, [je le répète], ce qu'il y a de mieux pour nous apprendre à n'avoir en vue que Lui seul.

Plaise à Dieu de protéger cette pauvre enfant! Mais qu'Il nous délivre de ces grands du monde qui sont tout-puissants et qui ont des travers si étranges! Sans doute, cette chère petite n'a rien compris à cela. En tout cas, il ne conviendrait nullement, selon moi, de la reprendre dans notre Ordre. Une mesure de ce genre ne pourrait que nous porter tort dans ces débuts. Supposé qu'elle eût manifesté du mécontentement comme la sœur de ce monastère[1], nous n'aurions pas lieu de nous étonner. Mais alors, il lui eût été impossible, je crois, de dissimuler si longtemps.

[Cette trame a dû commencer dès le jour où la sous-prieure venue de Palencia[2] s'est refroidie avec la prieure. Le confesseur était un Père de la Compagnie, très lié avec doña Marie de Acuña[3]; j'ai appris qu'il conseillait

1. A Avila.
2. Isabelle de Jésus. Cfr. L. CCCLXV, p. 153.
3. Mère de Casilde de Padilla.

aux sœurs de donner un vote[1] défavorable à Casilde; il n'en disait rien à la prieure, car doña Marie était mal avec elle, vu que la renonciation à la légitime[2] n'a pas été faite et que cette dame la veut pour un collège; tous ces motifs se sont peut-être trouvés réunis. Au fond, si l'on avait cru cette sœur contente, on n'aurait pas sans doute agi de la sorte. Que Dieu daigne nous délivrer de tant de roueries!

Malgré tout, il ne me semble pas prudent de faire le moindre changement au sujet des Pères de la Compagnie; cela ne convient pas pour beaucoup de raisons; une entre autres, c'est que, dans ce pays, la plupart des sœurs nous sont envoyées par eux, et si elles avaient la pensée qu'elles ne pourraient plus les consulter, elles n'entreraient pas. Mais ce serait une grande chose d'avoir nos Pères, parce qu'avec leur concours, nous arriverions peu à peu à nous passer d'eux. Plaise à Dieu de donner sa lumière à Votre Paternité! Comme le messager est sur le point de partir, je ne vous en dis pas davantage.

Votre crucifix est resté ici, et, ne trouvant pas le moyen de vous l'expédier sans l'exposer à se briser, j'en ai pris un de nos sœurs de Tolède et nous leur enverrons le vôtre].

Je compatis à tout ce que souffre la pauvre prieure[3]; quant à notre sœur Marie de Saint-Joseph[4], je conjure Votre Révérence d'avoir la charité de lui écrire.

Certes, je suis bien contrariée de voir que vous vous

1. Le *post-scriptum* de cette Lettre nous laisse supposer qu'on demandait aux religieuses un vote contre la validité de sa profession.
2. Cfr. T. I, L. CXLVII et CXLVIII.
3. Marie de Saint-Jean-Baptiste, nièce de la Sainte.
4. Sœur du Père Gratien, carmélite à Valladolid.

éloignez tant à l'heure actuelle ; je ne sais ce que j'appréhende. Je supplie Dieu de vous ramener heureusement. Veuillez présenter mes compliments au Père Nicolas. Toutes les sœurs de ce monastère vous envoient les leurs, [ainsi qu'à ce Père].

C'est aujourd'hui le 17 septembre.

De Votre Révérence la sujette et la fille,

Thérèse de Jésus.

[Doña Marie de Acuña écrit à la prieure pour lui présenter toutes sortes d'excuses; elle n'a pu faire davantage, déclare-t-elle, et la prie de compter ce qui est dû pour la pension de sa fille ; elle pense garder la légitime : voilà pourquoi, sans doute, on doit alléguer que Casilde a prononcé les vœux avant le temps; mais puisqu'elle y était autorisée par un bref du Pape, je ne comprends pas comment on peut se servir d'un tel prétexte.

Je plains la pauvre Casilde : l'amour qu'elle avait pour notre Ordre était vraiment extraordinaire. Je ne sais quel démon a tout bouleversé. Dieu soit avec elle] !

LETTRE CCCLXXXI[1].

1581. 9 Octobre. Avila.

A DON SANCHE DAVILA, A ALBE[2].

Elle le console de la mort de sa sainte mère, lui donne quelques conseils pour son âme et lui parle de doña Béatrix.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

[Ç'a été une grande faveur et un plaisir bien vif pour moi de recevoir une lettre de vous. Ma joie a été diminuée

1. Cette lettre contient six fragments restitués à la Collection ; elle est traduite pour la première fois en français d'une façon conforme à l'autographe conservé à Ocuña. Don Sanche Davila a dû recevoir de la Sainte deux lettres, mais a publié comme lettre unique des fragments de l'une et de l'autre. C'est ce qui a induit en erreur les éditeurs anciens. Un seul de ces autographes a été retrouvé ; c'est celui-là dont nous donnons la traduction.

La lettre que publia don Sanche Davila lui-même commençait par les paroles suivantes : « J'ai béni Dieu et je regarde comme une grande faveur de sa main ce qui vous semble une faute. Car vous avez modéré l'excès de la douleur où vous avait plongé la mort de Madame la marquise, votre mère, qui est un grand vide pour nous tous. Sa Seigneurie jouit maintenant de la possession de Dieu. Oh ! puissions-nous tous faire une fin semblable à la sienne !

» Vous avez eu raison d'écrire sa vie qui fut très sainte ; je puis témoigner que c'est la vérité. »

2. Don Sanche Davila, étant jeune encore, avait été confesseur de la Sainte. Il fut plus tard évêque de Carthagène, puis de Jaën, de Plasencia et enfin de Sigüenza. Il était fils du marquis de Valada. (Palafox).

quand j'ai appris que j'allais être privée du bonheur de vous voir que j'avais espéré tous ces jours-ci. Que Notre-Seigneur soit béni de tout! Pour moi, je considère comme une grâce insigne de sa part ce que vous regardez comme une perte. Votre mère ne pouvait plus acquérir de mérites pour son âme, ni espérer la santé du corps, dans l'état lamentable où elle était. Vous pouvez bien remercier Notre-Seigneur; en la rappelant à Lui, Il ne vous ôte pas la faculté de travailler à sa gloire; c'est là l'important].

Vous ne sentez pas en vous-même, me dites-vous, un ardent désir de ne plus offenser Dieu. Mais si vous vous trouvez généreux quand l'occasion se présente soit de Le servir, soit d'éviter tout ce qui pourrait Le contrister, vous donnez, à mon avis, la marque véritable de votre bon désir. Vous aimez à vous approcher chaque jour du Saint-Sacrement, et vous êtes triste lorsque vous en êtes empêché; c'est là le signe d'une amitié plus étroite que cette amitié vulgaire dont vous parlez. Appliquez-vous toujours à reconnaître les grâces que vous recevez de la main de Dieu, afin que votre amour pour Lui aille sans cesse grandissant. Ne vous tourmentez plus par l'examen minutieux de toutes vos petites misères : elles se présentent d'elles-mêmes en assez grand nombre à nous tous, et spécialement à moi.

Quant aux distractions qui vous viennent à la récitation de l'office divin, j'en éprouve comme vous; [il y a peut-être de ma faute], mais je veux croire que cela vient de la faiblesse de la tête; veuillez penser qu'il en est de même pour vous. Notre-Seigneur sait parfaitement que si nous prions, nous avons l'intention de Le très bien prier; aujourd'hui même, je me suis confessée de cela au Père maître Dominique[1]; il m'a dit de n'en faire aucun cas.

1. Le Père Dominique Bañes.

Ne manquez point de vous conformer à ce conseil. Cela me parait un mal incurable.

[Je suis très affligée de votre mal de dents; je sais par expérience combien cette souffrance est sensible. Lorsqu'il y en a une de gâtée, il semble que toutes le sont, ou du moins que toutes font souffrir. Pour moi, je n'ai jamais trouvé de meilleur remède que celui de les arracher. Cependant, cela ne sert de rien quand il s'agit d'une névralgie. Plaise à Dieu de vous guérir, comme je L'en supplierai].

Vous avez eu raison d'écrire une vie si sainte[1]. Je pourrais bien témoigner que votre récit est exact. [Veuillez agréer tous mes remercîments de ce que vous m'avez donné cette vie à lire].

Ma santé est moins mauvaise, et, en comparaison de l'année dernière, je puis même dire que je suis bien, quoique je sois rarement sans souffrir; comme je comprends que c'est le meilleur lot sur la terre, je l'accepte de bon cœur.

[Je voudrais savoir si Monsieur le marquis est près de vous. Veuillez, en outre, me donner des nouvelles de doña Jeanne de Tolédo, sa fille, et de Madame la marquise]. Dites-leur, je vous en conjure, que malgré la distance qui nous sépare, je n'oublie point de recommander à Dieu Leurs Seigneuries dans mes pauvres prières. Je vous recommande vous-même très instamment à Sa Majesté, car vous êtes mon père et mon maître.

[Je suis on ne peut plus affligée des offenses qui se commettent contre Dieu[2]. Voilà pourquoi j'ai fait sortir d'Albe Béatrix. Plusieurs théologiens m'ont dit que les

1. Celle de sa mère.

2. Dans ce fragment restitué à la Collection, il est fait allusion à la calomnie lancée contre doña Béatrix, nièce de la Sainte, à Albe.

parents étaient obligés de prendre cette mesure; mais ne le seraient-ils pas, la sagesse, ce me semble, commande de fuir comme à l'approche d'une bête fauve la langue d'une femme aveuglée par la passion].

Plaise à Notre-Seigneur de vous donner la sainteté que je Lui demande pour vous! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 9 octobre.

Votre indigne servante et fille,

Thérèse de Jésus.

Je vous supplie de présenter de ma part des compliments à don Fadrique et à doña Marie. Mes maux de tête ne me permettent pas d'écrire à Leurs Seigneuries. Pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi la liberté dont j'use avec vous.

LETTRE CCCLXXXII.

1581. 22 Octobre. Avila[1].

A DOÑA YOMAR PARDO Y TAVERA, FILLE DE DOÑA LOUISE DE LA CERDA.

Elle la console dans ses afflictions.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous!

Le Seigneur n'a pas voulu me laisser goûter la joie que j'avais de recevoir votre lettre; le motif pour lequel vous m'écrivez ne le permet pas. Qu'Il soit béni de tout! On voit

1. On ne saurait préciser que cette lettre a été écrite en 1581.

bien que chacun des membres de votre famille L'aime, puisqu'Il vous envoie toutes sortes de travaux ; et comme vous les endurez avec tant de patience, Il pourra vous accorder de plus hautes faveurs encore. C'en sera une très grande si vous vous pénétrez de plus en plus du peu de cas que nous devons faire de cette vie, qui, à tout instant, nous annonce combien elle est fragile, si, en outre, vous aimez et recherchez celle qui ne doit point finir.

Plaise à Notre-Seigneur de donner de la santé à Madame doña Louise et à Monsieur don Juan ! Nous L'en supplions toutes. Veuillez, je vous en prie, me prévenir dès qu'il y aura une amélioration, pour m'enlever la préoccupation où je suis.

Je me recommande aux prières de Mesdames doña Isabelle et doña Catherine. Je vous exhorte à avoir du courage pour en donner à Madame doña Louise. Ne restez pas plus longtemps en cet endroit, ce serait certainement tenter Dieu. Plaise à Sa Majesté de vous soutenir de sa main et de vous donner tous les biens que je vous désire et que je Lui demande pour vous ! *Amen*. J'exprime les mêmes vœux pour Madame doña Catherine.

C'est aujourd'hui le 22 octobre, le jour même où j'ai reçu votre lettre.

L'indigne servante de Dieu[1],

Thérèse de Jésus.

1. Il pourrait se faire qu'il y eût ici une erreur de copiste, et que la Sainte eût mis : *Votre indigne servante*.

LETTRE CCCLXXXIII[1].

1581. 26 OCTOBRE. AVILA.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE OU DANS LES ENVIRONS.

Difficultés au sujet d'une novice. Le chanoine don Castro et la confession de la Sainte. La sous-prieure de Villeneuve de la Xara. Cellules des malades et réunions des sœurs. Mécontentement de Julien d'Avila. Supplique pour un postulant.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Sans parler de la solitude où je suis de n'avoir depuis si longtemps aucune nouvelle de Votre Révérence, ce m'est une chose terrible de ne savoir où vous êtes ; car ce serait très fâcheux, dans le cas où il surviendrait quelque difficulté et où il faudrait vous consulter. Même indépendamment de cela, ce m'est très pénible. Dieu veuille que vous soyez en bonne santé ! Pour moi, je le suis, et me voilà devenue une grande prieure[2], comme si je n'avais pas à m'occuper d'autre chose. Les petits cahiers[3] sont déjà terminés, et toutes les sœurs en sont contentes.

1. Nous avons fait plusieurs corrections importantes à cette lettre.

2. Dès l'arrivée de la Sainte à Avila, la Mère Marie du Christ avait donné sa démission de prieure. Le 10 septembre, on procédait à de nouvelles élections et la Sainte était nommée à sa place. Elle reprochait de la meilleure grâce du monde à ses filles de ne pas la laisser prendre enfin du repos, et voulait les engager à élire une autre sœur, lorsque le Père Gratien lui ordonna de se prosterner et entonna le *Te Deum*

3. On désignait ainsi soit un recueil de sentences, soit la partie du Bréviaire propre au Carmel.

J'ai dit, je vous l'annonce, à la fille d'Anne de Saint-Pierre[1] qu'elle ne pouvait pas se considérer comme professe tacite. Elle m'a vue bien décidée à ne la laisser faire profession que de la règle mitigée, si elle le voulait, à l'Incarnation, après quoi elle pourrait revenir à Saint-Joseph : c'est ce que nous avons convenu, sa mère et moi. Mais elle devrait donner une dot à ce monastère et une autre à l'Incarnation ; c'est sa mère, d'ailleurs, qui insistait le plus pour me dire qu'elle n'était pas apte à vivre parmi nous. Cette enfant a été très affligée de ma résolution ; elle veut, dit-elle, qu'on l'éprouve autant d'années qu'on voudra ; elle accepte les confesseurs qu'on lui donnera, et si on veut la renvoyer après cette épreuve, elle se soumettra avec joie. Enfin, depuis peu de jours, tout au plus une quinzaine, elle est complètement changée, et nous en sommes toutes dans le ravissement. Les inquiétudes de son âme ont presque disparu ; elle est très gaie, et semble vraiment contente ; de plus, sa santé est bonne. Que cela continue, et nous ne pourrons en conscience nous dispenser de l'admettre à la profession. Je l'ai interrogée ; j'ai parlé, en outre, à ses confesseurs, et d'après eux, ces inquiétudes où elle était ne venaient pas de son naturel ; il n'y a pas plus d'un an et demi qu'elle en est affligée ici, quand on m'avait donné à entendre qu'elle avait toujours été en cet état ; pour moi, je n'avais jamais traité avec elle, et je n'étais pas à Avila pour vivre en sa compagnie. Elle semble enfin avoir un peu plus d'ouverture. Par charité, veuillez prier Dieu pour elle. Je me suis demandé à diverses reprises si le démon ne la laissait pas tranquille et exemplaire en ce moment pour mieux nous tromper et nous créer ensuite mille difficultés avec elle et sa mère. Cepen-

1. Anne des Anges. Toutes les deux étaient au monastère de Saint-Joseph.

dant, celle-ci marche très bien à l'heure actuelle. Ma proposition relative à l'Incarnation lui plaisait, et je dois le dire, nous plaisait à toutes les deux.

Cette sœur Anne des Anges voudrait annuler son contrat et donner un peu plus à ce monastère. Elle m'a priée de la laisser parler au docteur Castro, sans me dire néanmoins dans quel but. Le docteur m'a appris de quoi il s'agissait; il a vu le contrat, et le trouve rédigé en bonne et due forme. Elle lui a demandé son avis et il s'est refusé à le donner, sous prétexte qu'il est ami des Pères de la Compagnie, et qu'il est bien avec eux et avec nous; il lui a dit de demander conseil à quelque autre. Pour moi, j'ai répondu au docteur qu'il n'y avait pas à consulter davantage : ce n'est point son argent, mais les qualités qu'elle peut avoir ou non pour notre Ordre qui nous décideront soit à l'admettre à la profession, soit à la renvoyer. J'ai ajouté que tout était bien. Mais, je dois le déclarer, j'ai parlé avec circonspection.

Veuillez me dire ce qu'est cet homme, et si l'on peut avoir confiance en lui[1]. Je suis charmée de son esprit, de sa grâce et de la clarté de son langage. Cela vient peut-être de ce qu'il est très ami de Votre Révérence. Il est venu me voir plusieurs fois, et nous a prêché un jour de l'octave de tous les saints. Il ne veut confesser personne; néanmoins il serait content, ce me semble, d'entendre ma confession; comme il n'aime nullement ce ministère, je suppose que c'est de la curiosité de sa part. Il est, dit-on, très ennemi des révélations, et ne croit même pas à celles de Sainte Brigitte. Ce n'est pas à moi qu'il a communiqué

1. Don Pedro de Castro y Néro naquit à Ampudia et fut plus tard évêque de Ségovie. Après avoir étudié en même temps que le Père Gratien à l'Université d'Alcala, il devint professeur de philosophie à Salamanque; il était pour lors théologal du Chapitre d'Avila.

ce sentiment, mais à la Mère Marie du Christ. Si c'était à une autre époque de ma vie, je m'empresserais de traiter des affaires de mon âme avec lui : j'aimais à consulter les directeurs en qui je voyais cette disposition d'esprit; il me semblait qu'ils devaient mieux me tirer de l'erreur que d'autres, supposé que j'eusse été dans l'illusion. Comme ces craintes d'autrefois ont passé, je ne désire pas beaucoup le consulter; je le souhaite très peu; et encore c'est seulement dans le cas où je n'aurais pas de confesseur, et où vous le jugeriez utile. D'ailleurs, mon âme vit dans la paix et je n'en parle pas beaucoup, à moins que ce ne soit à mes anciens confesseurs.

Vous trouverez sous ce pli une lettre de Villeneuve de la Xara. Je suis peinée et affligée de voir la prieure de ce monastère éprouver tant d'ennuis de la part de sa sous-prieure. C'était à peu près la même chose à Malagon. Les personnes de cette humeur sont une cause d'inquiétudes terribles, et troublent le repos de toutes les sœurs; voilà pourquoi je redoute tant de les recevoir à la profession.

Je souhaite que vous alliez à Villeneuve de la Xara; dans le cas où l'on déciderait la fondation de Grenade, il serait bon d'y envoyer la sous-prieure avec une ou deux sœurs converses. Elles se trouveraient mieux en compagnie d'Anne de Jésus et dans une grande localité; de plus, il y a là des religieux pour les confesser. Cependant, ce monastère, à mon avis, sera prospère; il renferme de bonnes âmes, et viendrait-on à recevoir les deux parentes du curé, comme il le souhaite, ce serait parfait, pourvu qu'il leur donnât ce qu'il a promis.

Le Père Nicolas, sur la demande de son frère, désire vivement vous voir aller à Séville; mais il n'y a pas de motif sérieux d'entreprendre ce voyage. Je lui ai écrit

pour lui dire que l'état de la Communauté est excellent, d'après ce que m'annonce une lettre de la Mère prieure. Je l'ai prévenu, en outre, qu'il vous était impossible de quitter Salamanque.

J'ai réglé à Saint-Joseph que, quand il y aurait une sœur souffrante, les autres n'iraient pas ensemble la visiter, et que, à l'arrivée d'une sœur, l'autre devrait sortir, excepté lorsque la maladie nécessiterait la présence de plusieurs d'entre elles : il y a beaucoup d'inconvénients à ces réunions ; cela nuit au silence et trouble les exercices de la Communauté, où les sœurs sont en petit nombre ; enfin, ces rassemblements peuvent parfois donner lieu à des murmures. Si vous le trouvez bon, faites de même pour nos sœurs de Salamanque ; dans le cas contraire, veuillez m'en donner avis.

O mon Père, comme Julien[1] est fâché ! Il est impossible de refuser à la sœur Mariane de lui parler toutes les fois qu'elle le demande ; il faut même que je la prie d'aller le trouver. Tout est saint, à coup sûr ; mais que Dieu me délivre de ces confesseurs auxquels on s'adresse depuis de longues années ! Il nous sera très difficile de déraciner cet abus. Que serait-ce donc si ce n'étaient de bonnes âmes ?

J'avais écrit cette lettre, quand j'ai eu l'occasion de remarquer dans une sœur plusieurs choses dont j'ai été très peinée ; voilà pourquoi je vous en parle, car je n'y avais pas songé tout d'abord. Le remède serait, si la fondation de Madrid se réalise, d'y envoyer les deux sœurs dont il s'agit ; tout ce qui se passe est très saint, sans doute, mais je ne saurais le supporter.

Plaise à Dieu de vous rendre tel que je L'en supplie ! *Amen*, et de vous garder à notre affection !

1. Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Vincent, et demain la veille des apôtres Simon et Jude.

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Le porteur de cette lettre doit, je crois, comme me l'écrit la prieure de Tolède, me prier demain de vous le recommander; il désire prendre l'habit religieux. Je réponds dès maintenant à sa supplique et vous conjure de l'exaucer.

En quelque endroit que vous soyez, veuillez prescrire les suffrages pour la sœur Marie-Madeleine, que Dieu a rappelée à Lui, comme vous le verrez par le papier ci-inclus; n'oubliez pas d'aviser tous les monastères.

LETTRE CCCLXXXIV.

1581. 30 Octobre. Avila.

AU CARDINAL DON GASPAR DE QUIROGA, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Prise d'habit de doña Hélène. Vœux et prières des Carmélites pour le cardinal.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Seigneurie Illustrissime !

Les deux lettres que j'ai reçues de Votre Seigneurie Illustrissime ont été pour moi une grande consolation et une faveur insigne. Permettez-moi de vous en témoigner

toute ma reconnaissance. J'ai obéi à ce que Votre Seigneurie Illustrissime me commandait, et admis à la prise d'habit notre très chère sœur Hélène de Jésus[1], comme vous le verrez par sa lettre ci-incluse. J'espère de la bonté divine qu'elle travaillera beaucoup à la gloire de Notre-Seigneur et au bien de ce saint Ordre de sa glorieuse Mère; elle vous sera même plus utile par ses prières; plus, en effet, elle grandira en sainteté, et plus ses suppliques seront agréables à Dieu.

Je rends à Sa Majesté les plus vives actions de grâces pour la santé dont vous jouissez, comme je l'apprends. Plaise à Dieu de vous la conserver de longues années! C'est ce que nous Lui demandons nous toutes, les sujettes de Votre Seigneurie Illustrissime. J'ai confiance qu'Il aura pour agréables les oraisons de nos sœurs et vous conservera bien portant, car je vois que ce sont de bonnes âmes; quant à moi, j'ai peu de crédit auprès de Lui, je le crains, tant je suis misérable; je ne laisse pas pour cela de Le prier pour vous chaque jour, surtout quand je me tiens en sa présence.

C'est notre Père provincial qui est allé donner l'habit à votre nièce[2]; il m'a écrit pour me dire combien il en avait été heureux.

Avila, de ce monastère de Saint-Joseph, le 30 octobre.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie Illustrissime,

Thérèse de Jésus.

1. Le cardinal avait résisté à la vocation de sa nièce depuis l'année 1567.

2. A Médina del Campo.

LETTRE CCCLXXXV[1].

1581. Commencement de Novembre. Avila.

A DOÑA MARIE HENRIQUEZ, DUCHESSE D'ALBE.

Elle la prie de lui laisser quelque temps la copie du *livre* qu'elle lui avait envoyé, et la console dans ses épreuves.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Excellence!

Vous m'avez accordé une telle faveur en m'envoyant le *livre*[2], que je ne saurais trop reconnaître votre bienfait. Je vous en remercie mille fois, et je tiendrai ma parole, puisque vous m'en priez[3]. Cependant, comme j'ignore si ce *livre* serait en sûreté durant votre long voyage, je le garderai, pourvu que vous le trouviez bon, jusqu'à votre retour à Albe. [Dans le cas où vous tiendriez à l'avoir immédiatement, veuillez prévenir la Mère prieure que

1. Cette lettre dut être écrite au moins quinze jours avant le 19 novembre. A cette date, comme nous le verrons plus loin, la Sainte remerciait don Pedro de Castro de ce qu'il lui retournait son livre, en en faisant l'éloge. Nous ne possédons qu'une partie de cette lettre, qui renferme deux fragments traduits pour la première fois.

2. Vraisemblablement le livre de sa *Vie*, ou plutôt une copie, celle qui avait été faite par le Père Médina. L'autographe de la Sainte était encore au Saint-Office.

3. Les éditeurs anciens supposent que la duchesse d'Albe n'avait envoyé le manuscrit qu'à la condition que la Sainte le lui retournât; ils supposent, en outre, que la Sainte était heureuse de l'avoir pour en faire une copie.

vous n'approuvez pas ce que j'avais fait demander à Votre Excellence], je devrais dire. ce que je vous ai fait supplier de m'accorder; elle m'avisera à son tour; supposé qu'elle ne m'écrive pas, ce sera une preuve que Votre Excellence veut bien me procurer cette faveur.

Plaise à Notre-Seigneur de ramener Votre Excellence en bonne santé, comme toutes vos sujettes de nos monastères et moi nous Le lui demanderons! Mais j'ai un grand sacrifice à accomplir. La divine Majesté sait, en effet, combien il m'est sensible de voir que vous vous éloignez tant, sans que je puisse avoir le bonheur de vous présenter de vive voix mes humbles hommages. Qu'Elle soit bénie à jamais de ce qu'Elle veut me laisser très peu de contentement sur la terre! Que sa volonté s'accomplisse en tout! car je le comprends clairement, c'est ce que je mérite. Malgré le chagrin que j'éprouverais à la vue de vos peines, si je me trouvais à Albe, je supporterais mieux en quelque sorte cette épreuve que celle où je suis de ne pouvoir vous présenter mes respects de vive voix[1].....

[La santé de Monsieur le Duc n'est pas très bonne, je le devine]. Dieu veuille la lui donner parfaite, comme je L'en supplie chaque jour, et garder Votre Excellence de longues années, du moins plus longtemps que moi! Le rhume dont souffre Votre Excellence a atténué la joie causée par votre lettre. Je vous conjure de ne jamais me faire de plaisir qui me coûte tant; c'eût été déjà trop pour moi que vous eussiez simplement donné l'ordre à votre secrétaire de m'écrire quelques mots. Veuillez donc le charger, c'est la faveur dont je vous prie de m'honorer, de m'écrire pour me donner de temps en temps des nouvelles de votre santé et de celle de Monsieur don Fadrique. Plaise à Notre-Seigneur de la donner excellente à Sa Seigneurie et

1. L'autographe est détérioré en cet endroit.

à Madame la Duchesse ! Leurs Seigneuries m'oublient peut-être, toutefois je ne manque pas pour cela de remplir mon devoir et de les recommander à Dieu dans mes pauvres prières, ainsi que je le fais, d'ailleurs, pour toutes les personnes qui vous sont chères.

Le Père provincial m'annonce quelles bonnes espérances il a pour la réussite de notre projet de Salamanque ; cette nouvelle m'a causé une joie profonde. Je suis très contente, en outre, de ce que vous daignez lui permettre de vous accompagner. Ce ne sera pas un mal de vous porter envie. Sa Révérence m'écrit qu'elle a le plus vif désir de recevoir cet honneur. Mais je voudrais supplier Votre Excellence, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne pas lui commander d'aller auprès de vous en ce moment; notre Père est occupé à l'impression des Constitutions, et comme elles font grand défaut, les monastères attendent qu'elles paraissent.....[1].

1. Le reste de la lettre manque.

LETTRE CCCLXXXVI[1].

1581. 8 Novembre. Avila.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Amitié pour elle. Pauvreté du monastère d'Avila. Vertu de Thérésita. Le Père Garcia de Tolédo. Succession de don Laurent. Les deux cents ducats et le Père Nicolas. Reproches. Avis pour la clôture. Le Père Rodrigue Alvarez et le livre des *Demeures* laissé par le Père Gratien. Projet de translation du monastère.

JÉSUS !

Que la Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Votre lettre m'a beaucoup consolée, et ce n'est pas chose nouvelle; quand celles de quelques sœurs me fatiguent, les vôtres, au contraire, me sont un repos. Si vous m'aimez bien, je vous le rends, je vous assure, et je suis contente que vous me le disiez. Comme il est certain que notre nature veut être payée de retour, cela ne doit pas être mal, puisque Notre-Seigneur veut l'être lui-même, quoique nous ne saurions nous comparer avec ce que nous Lui devons et avec les droits qu'Il a d'être aimé de nous; mais appliquons-nous à Lui ressembler en tout.

Je vous ai adressé de Soria une lettre très longue; le Père Nicolas vous l'a-t-il envoyée ? je l'ignore. J'ai toujours craint que vous ne l'eussiez pas reçue[2]. Je vous annonçais

1. Cette lettre contient trois longs fragments et neuf petits qui sont traduits en français pour la première fois; nous y faisons, en outre, plusieurs corrections d'après l'autographe.

2. C'est peut-être celle du 16 juin précédent dont nous n'avons qu'un fragment.

que nous priions beaucoup pour vous et vos filles. Voilà pourquoi je ne m'étonne pas de vous savoir bien portantes et dans la paix; ce qui me surprend, au contraire, c'est que vous ne soyez pas déjà des saintes, vu les nombreuses prières que nous faisions pour vous toutes à cause des grandes difficultés où vous étiez. Veuillez nous payer de retour maintenant que vous êtes tranquilles, car les besoins sont nombreux de nos côtés, surtout dans ce monastère d'Avila, où les sœurs m'ont élue prieure, uniquement parce qu'elles sont dans une pauvreté extrême. Jugez si, à mon âge et avec mes occupations, je suis capable de supporter un tel fardeau !

Je vous annonce qu'un gentilhomme de la ville a laissé aux sœurs de Saint-Joseph une propriété qui ne leur donnera pas le quart de ce qui leur est nécessaire pour vivre, et dont elles ne jouiront que l'année prochaine. Immédiatement après, elles n'ont presque plus reçu d'aumônes de la part des personnes qui leur en envoyaient; je ne sais ce qu'elles vont devenir, chargées de dettes comme elles sont. Veuillez, vous et vos filles, prier Dieu pour cette affaire et pour moi : je me sens fatiguée; je suis chagrinée, en particulier, d'être prieure au milieu de tant de difficultés réunies. Mais tout cela est peu de chose, si Dieu est glorifié.

Je suis bien affligée que vous me ressembliez en quelque chose; car tout en moi est mauvais et très mauvais, spécialement la santé. Lorsqu'on m'a parlé de vos maux de cœur, je n'en ai pas été très émue; bien qu'ils soient pénibles quand ils arrivent à cet excès, ils doivent en faire disparaître d'autres; enfin, ils ne sont pas dangereux. J'ai regardé cela comme un bienfait pour vous, puisqu'on craignait, m'a-t-on dit, une hydropisie. Je vous annonce qu'on ne veut pas que vous preniez beaucoup de remèdes à la

fois, quoiqu'il faille nécessairement arriver à calmer la crise.

Voici sous ce pli une recette de pilules, qu'ont approuvée de nombreux médecins. Elles m'ont été recommandées par un docteur en renom, et calmeront beaucoup votre mal, j'en suis sûre, alors même que vous n'en prendriez qu'une seulement tous les quinze jours. Pour moi, j'en ai été très soulagée et je vais beaucoup mieux; je vous dirai cependant que ma santé n'est jamais très bonne et que j'ai toujours mes vomissements et plusieurs autres infirmités. [Mais, je le répète, ces pilules me procurent le plus grand bien et sont très faciles à prendre]. Ne manquez pas d'en faire l'essai.

Je savais déjà que la santé de ma sœur Gabrielle s'était améliorée; j'avais eu connaissance de sa terrible maladie par notre Père[1], qui était ici quand on lui remit votre lettre. Et cette dernière nouvelle avait été une vive peine pour moi et pour Thérèse[2], qui vous aime toujours beaucoup. Elle se recommande aux prières de Votre Révérence et de toutes les sœurs. Si vous la voyiez, vous béniriez Dieu de la façon dont elle comprend la perfection, et vous admireriez son jugement et sa vertu. Par charité, conjurez Notre-Seigneur de l'aider à grandir encore en sainteté. Le monde, en effet, est tel qu'on ne peut vivre en sécurité. Nous la recommandons beaucoup à Dieu. Qu'Il soit béni de tout, mais spécialement de me l'avoir laissée ici! [Veuillez prier pour elle et pour les autres sœurs]. Dites à la sœur Saint-François que sa lettre m'a fait plaisir. Je lui annonce la mort du Père Acace Garcia[3], afin qu'elle prie le Seigneur pour le repos de son âme.

1. Le Père Gratien.

2. Nièce de la Sainte.

3. C'était le frère de la sœur Saint-François. (Voir la lettre du 5 septembre précédent, p. 185.)

J'ai appris avec une joie très vive que mon bon Père Garcia[1] est à Séville. Plaise à Dieu de vous récompenser de toutes les heureuses nouvelles que vous me communiquez! On m'avait, il est vrai, annoncé son retour; je ne pouvais y croire, tant je le souhaitais. Veuillez lui manifester beaucoup de reconnaissance, et n'oubliez point qu'il est le fondateur de cet Ordre, tant il m'a aidée de son concours. Vous ne devez pas baisser le voile en sa présence, bien que vous deviez le baisser pour tous les autres, d'une façon générale et particulière, et pour nos Pères Carmes déchaussés les premiers, [comme cela se pratique dans tous les autres monastères].

On n'a rien envoyé des Indes. On se disposait à nous transmettre quelque chose, quand on a appris la mort de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !). Il faudra un billet de don François pour qu'on nous livre l'argent. Laurent[2] est marié aux Indes et jouit d'une très belle situation, qui, m'a-t-on dit, lui rapporte plus de six mille ducats de rente. Ne vous étonnez pas de ce qu'il ne vous a point écrit; il vient à peine d'apprendre la nouvelle de la mort de son père. Ah! que ne sait-il dans quelle nécessité se trouve son frère, et dans quels ennuis je suis avec tous nos parents! Aussi, j'évite le plus possible l'occasion d'avoir des affaires avec eux. [C'est dans ce sens que j'avais parlé au Père Nicolas; il m'avait fait demander, pendant mon séjour à Palencia, de le laisser prendre les deux cents ducats que vous devez à Saint-Joseph pour rembourser Monsieur Horace Doria[3]; on pourrait ensuite,

1. Le Père Garcia de Tolédo, religieux dominicain, grand ami de la Sainte. Il revenait des Indes.

2. François et Laurent étaient les deux fils de don Laurent.

3. La Sainte avait emprunté à Monsieur Horace Doria deux cents ducats pour les frais du voyage fait à Rome par les Pères qui avaient

ajoutait-il, prélever cette somme sur les autres monastères. Mais je lui avais répondu par un refus formel. Voilà pourquoi je vous avais écrit de ne pas expédier cet argent par la voie de Madrid; je craignais ce qui est arrivé; et cela ne m'a pas paru bien du tout, car j'aime la franchise. Le Père Nicolas m'écrit de nouveau pour m'annoncer l'envoi de cent ducats et me dire de réclamer les autres cent à une personne qui ne les remettra pas de sitôt. Je lui ai répondu en me montrant très mécontente contre vous; j'ai ajouté que vous aviez dû vous entendre tous les deux; et cela, je l'ai même cru, quand j'ai vu ce que vous aviez fait malgré ma recommandation. Vous avez mérité de payer deux fois cette somme, et il en sera de la sorte, dans le cas où l'on ne me rembourserait pas les deux cents ducats. Quant à Monsieur Horace Doria, il a eu tort d'accepter cet argent, si vous l'avez expédié pour qu'on me le remette. Et parce que son frère le lui donnait, ce n'était pas un motif suffisant pour se rembourser de la sorte sans votre autorisation].

Il a en main, dit le Père Nicolas, une aumône de quinze cents ducats à faire, et il doit en donner mille à votre monastère. Vous pourrez prendre sur cette somme les autres ducats qui vous restent à payer. Je lui ai écrit pour le prier de donner une partie de cette aumône à ce monastère de Saint-Joseph, dont certainement la nécessité est extrême. Lorsque l'occasion s'en présentera, demandez-

négocié la séparation des provinces. Elle voulait les rembourser en les prélevant sur tous les monastères de la Réforme. Le Père Nicolas voulait, au contraire, rembourser son frère avec les deux cents ducats que le monastère de Séville devait au monastère de Saint-Joseph, à Avila. Nous avons déjà vu que la Sainte recommanda à la prieure de Séville de ne pas les envoyer à ce Père. Cette recommandation arriva-t-elle trop tard ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que cette somme fut remise au Père Nicolas, qui la donna aussitôt à son frère.

lui de votre côté quelque chose pour nous, car son frère sait bien demander, lui aussi; mais veuillez vous arranger tous les deux, afin de me remettre mes deux cents ducats; je suis fatiguée d'en traiter avec le Père Nicolas, et je ne veux plus lui en parler à l'avenir.

On n'a pas encore commencé la chapelle. Si, tant que je suis à Avila, on ne la bâtit pas, ou du moins si on ne la commence pas, je ne sais pas comment, ni quand on pourra y mettre la main. Je compte, Dieu aidant, partir d'Avila pour la fondation de Madrid.

[Vous saurez que le testament de mon frère marque, je crois, quatre cent trente ducats. M'avez-vous dit qu'il vous avait donné les trente? voilà ce dont je ne me souviens qu'à moitié. Comme son testament était déjà fait lorsqu'il se rendit à Séville, et qu'il n'a pas laissé ensuite la moindre indication à ce sujet, faut-il déduire ces trente ducats de ce que vous devez? c'est ce que je me demande. Veuillez consulter quelqu'un sur ce point. Pour ne pas me fatiguer, je ne veux pas regarder de nouveau le testament afin de m'assurer si même ces trente ducats y sont marqués; vous devez le savoir à Séville. Supposé que cet argent fût à moi ou à ma disposition, je préférerais vraisemblablement, vous pouvez m'en croire, ne pas m'occuper de ce point. Hélas! que ne vous est-il donné de voir dans quel triste état se trouve sa propriété! Cela fait vraiment pitié]. Son pauvre fils[1] n'était appelé qu'à servir Dieu. Je voudrais ne plus me mêler de ses affaires, mais on m'affirme que j'y suis obligée en conscience. Le chagrin que j'ai eu de la perte d'un si bon frère n'a été rien auprès des tracas causés par ceux qui restent; je ne sais où cela aboutira.

1. Don François, qui s'était marié après avoir quitté le noviciat de Pastrane, où il n'était resté que quelques jours.

[Je reviens encore à l'affaire du Père Nicolas. Il a cru que nos monastères de Castille paieraient immédiatement les deux cents ducats, et qu'on me les remettrait sans retard; ce qui m'a fâchée, ç'a été de le voir montrer tant d'opiniâtreté envers moi, et de vous voir vous-même lui prêter la main, contre ma volonté. Et maintenant que je suis obligée d'en passer par là, je ne sais en vérité de quel monastère je pourrai tirer cet argent. Quelques-unes de nos maisons paieront leur quote-part. On a déjà réglé la répartition des frais qui incombent à chacune d'elles, et elles donnent la somme dont elles sont imposées, mais d'autres ne le pourront pas de sitôt; et il y en a qui ont donné beaucoup. Le frère du Père Nicolas aurait bien mieux fait d'attendre encore que de m'empêcher ainsi d'élever cette chapelle dont mon frère m'a laissé la charge. Supposé que je vienne à mourir, elle ne se bâtira point, vu la détresse où est son fils[1]; probablement, l'argent sera dépensé, et même, d'après ce que je vois, on peut le considérer comme certain].

Ne manquez pas de m'écrire comment vous allez au point de vue spirituel; cela me fera plaisir; après tant de souffrances, vos dispositions intérieures doivent être excellentes. Envoyez-moi vos poésies. J'ai été très contente de vous voir récréer les sœurs; elles ont besoin de cette distraction. Dites-moi également si la santé de la Mère sous-prieure est complètement rétablie. Puisque Dieu nous l'a laissée encore sur la terre, qu'Il soit béni de tout!

Les complies et la récréation ont lieu comme de coutume. J'ai consulté des théologiens sur ce point, et je leur en ai montré les inconvénients; je leur ai dit, en outre, que la règle ordonne de garder le silence jusqu'au *Pre-*

1. Don François.

tiosa seulement, mais qu'à Avila, nous le gardons toute la journée. Notre Père n'a pas trouvé cela mal.

Vous fermerez [avec une cloison en briques] les portes des sacristies qui conduisent à l'église. Vous n'irez donc plus à l'église, car d'après le *motu-proprio*, vous seriez frappées d'excommunication. Je dis la même chose pour la porte de la rue. Dans les endroits où cela est possible, la femme de service demeurera à l'intérieur et sera chargée de fermer la porte du dehors. Comme il n'y a pas moyen de faire de la sorte ici, nous avons commandé une serrure qui s'ouvre et se ferme, soit par dehors, soit par dedans ; c'est le domestique qui ferme par dehors tous les soirs et qui ouvre le matin ; nous avons une autre clé pour ouvrir de l'intérieur et sortir en cas d'accident. [L'église ne sera plus désormais aussi propre; c'est un ennui; mais nous ne pouvons l'éviter].

Vous mettrez un tour à la sacristie, et vous vous procurerez un bon sacristain. L'excommunication du Pape vise la sacristie et la porte de clôture. On ne saurait manquer de se conformer à ce qui est prescrit. Il nous suffirait, d'ailleurs, de savoir que c'est un point des Constitutions; l'expérience a suffisamment démontré le danger qu'il y a à ne pas l'observer. Quand on en transgresse une seule par coutume, on commet un péché mortel[1].

Il y a plus de quinze jours, je pense, que j'ai écrit cette lettre. Je viens d'en recevoir une autre de Votre Révérence et une du Père Rodrigue Alvarez. J'ai les plus grandes obligations envers lui pour le bien qu'il a procuré à votre monastère; je voudrais lui répondre et je

1. Cette assertion ne doit pas se prendre au pied de la lettre. La Constitution *en soi* n'oblige pas sous peine de péché; il faudrait pour cela qu'il y eût scandale, mépris ou désobéissance à un précepte formel.

ne sais comment cela me sera possible. Il me demande plusieurs choses qui ne sont pas à mettre dans une lettre. Si je le voyais, je ne refuserais de répondre à aucune de ses questions, vu qu'il connaît très bien mon âme. J'en serais, au contraire, on ne peut plus heureuse : je n'ai, en effet, personne à Avila avec qui je puisse m'entretenir et trouver quelque consolation. Que Dieu daigne m'envoyer le Père Garcia[1] ! ce sera une grande faveur dans la circonstance présente. Oh ! quelle contrariété vous m'avez causée en ne me donnant pas de ses nouvelles dans votre lettre ! Il doit être allé à Madrid, comme on me l'a annoncé ; voilà pourquoi je ne lui écris pas ; j'ai cependant le plus vif désir de lui envoyer une lettre et d'en recevoir une de lui ; il serait très surpris s'il savait combien je lui suis redevable.

Je reviens à ce que je disais, pourvu que vous le trouviez bon. Notre Père m'a dit qu'il vous avait laissé un livre écrit de ma main[2], que peut-être vous n'êtes pas disposée à lire. Veuillez, je vous prie, lire au Père Rodrigue Alvarez, quand il se rendra à votre monastère, la *Dernière Demeure* sous le sceau de la confession, comme il le demande lui-même dans sa haute sagesse ; que cela ne soit que pour vous deux. Dites-lui que la personne qu'il connaît[3] est arrivée à cette demeure et jouit de la paix dont il y est parlé ; qu'elle vit dans un repos profond et que plusieurs grands théologiens lui ont donné l'assurance qu'elle est dans une bonne voie. Dans le cas où vous ne lui feriez pas cette lecture au monastère, ne lui envoyez nullement le livre ; il pourrait en résulter quelque inconvénient. Tant que je n'aurai pas son avis sur ce point,

1. Garcia de Tolédo, et non le Père Gratien, comme on l'a cru.
2. Le *Livre des Demeures* ou *Château de l'âme*.
3. La Sainte.

je ne lui répondrai pas. Veuillez lui présenter tous mes compliments.

Quant à votre dessein de passer à Saint-Bernard, je suis étonnée qu'une personne qui vous aime tant ait pu se tromper à ce point. Toutes les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph étaient comme moi si heureuses qu'il nous tardait déjà de vous y voir transférées. Sans doute, ce Père ne devait pas avoir bien examiné cette maison, et ne savait pas qu'elle est dans le voisinage des Morisques. J'eusse été charmée moi-même, vu l'affection que j'ai pour vous. Je vous l'assure, ma fille, quand vous trouverez une maison meilleure que celle où vous êtes, et que vous n'aurez pas toutes vos dettes, je n'aurai aucune peine de vous voir vous établir ailleurs. Mais j'ai trouvé les maisons très chères à Séville; votre projet me semble donc impossible; et une maison qui vous paraîtra peut-être préférable aura encore plus d'inconvénients. [Pour moi, j'ai été vraiment très contente de celle où vous êtes]. Il n'y a plus à en parler; le Père Nicolas, de son côté, n'en parlera plus, car je lui ai écrit dans ce sens. Il s'imaginait pourtant, vous pouvez le croire, qu'il avait parfaitement réussi; comme il m'avait dit tant de bien de cette maison, et que je vous voyais toutes désireuses de quitter celle où vous êtes, je bénissais Dieu. Qu'il Lui plaise de nous faire réussir dans toutes nos entreprises!

Ce Père a peu de santé. Je demande à votre Communauté de prier Dieu de nous le garder; nous perdrions beaucoup, mais spécialement votre monastère, s'il venait à disparaître. [Dieu soit avec Votre Révérence, ma fille, et avec toutes les sœurs]! Qu'Il vous rende très saintes les unes et les autres!

C'est aujourd'hui le 8 novembre.

[Avant d'avoir reçu votre lettre, on m'avait déjà parlé de

la maison où vous voudriez aller, et j'en avais été étonnée]. J'ai distribué tant de caragne qu'il ne m'en reste presque plus; elle me fait le plus grand bien, ainsi qu'à plusieurs autres. A la prochaine occasion, veuillez par charité m'en envoyer. Que toutes les sœurs demandent à Dieu de me procurer de quoi soutenir ce monastère. Je ne sais quel moyen employer. [La Communauté se recommande instamment à vos prières].

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCLXXXVII.

1581. 13 Novembre. Avila.

AU LICENCIÉ DON MARTIN-ALPHONSE SALINAS, CHANOINE DE PALENCIA.

Elle le prie de s'occuper de la fondation de Burgos.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Pour vous reposer de vos occupations et de vos fatigues, vous feriez bien de ne pas manquer de m'écrire de temps en temps. Quand je vois une lettre de vous, ce m'est une grande faveur et une vraie consolation; d'un autre côté, je sens se renouveler en moi le chagrin de me trouver si éloignée de vous et d'être à Avila dans un si profond isolement. Dieu soit béni de tout! Je Lui rends grâces de ce qu'Il vous conserve la santé et de ce que Messieurs vos frères sont rentrés bien portants de leur voyage.

Comme ils sont en ce moment à Burgos, nous ne devons pas, pourvu que vous le jugiez bon, manquer l'occasion de pousser activement notre fondation, car Dieu, de son côté, donne à doña Catherine[1] une ardeur extraordinaire pour la mener à bonne fin, et peut-être ce n'est pas sans quelque mystère. Elle m'a envoyé une lettre à laquelle je réponds maintenant; j'écris, en outre, à une personne dont elle me parle. Je vous supplie d'écrire la lettre que la Mère prieure vous demande, et toutes celles que vous jugerez de nature à nous favoriser. Peut-être notre crainte est sans fondement aucun; comme me l'annonce, en effet, doña Catherine, depuis le jour où il a été question de ce projet, la Ville a déjà autorisé l'établissement de plusieurs autres monastères. Je ne vois pas pourquoi on mettrait tant de difficultés à celui de treize pauvres femmes; c'est un bien petit nombre, mais cela ne doit pas plaire au démon.

Ce dont vous me parlez me semble un inconvénient qui serait suivi de plusieurs autres. Si cette fondation est l'œuvre de Dieu, et si Dieu veut son établissement, tous les efforts du démon seront déjoués. Plaise à Sa Majesté de la diriger à sa plus grande gloire, de vous garder et de vous donner la sainteté à laquelle, toute misérable que je suis, je La prie de vous élever! Comme j'ai beaucoup de lettres à expédier, je ne vous écris pas aussi longuement que je le désirerais. Ma santé va mieux que d'ordinaire; je ne me sens pas éprouvée par le froid, malgré la neige abondante qui est tombée.

De ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, le 13 novembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Catherine de Tolosa.

Veuillez, je vous prie, me rendre le service de présenter tous mes respects à Monsieur Suéro de Véga[1] et à doña Elvire; dites-leur que je n'oublie jamais de les recommander eux et leurs petits anges à Notre-Seigneur.

LETTRE CCCLXXXVIII[2].

1581. 14 Novembre. Avila.

A DON JEAN DE OVALLE, SON BEAU-FRÈRE, A ALBE DE TORMÈS.

Nécessité d'emmener loin d'Albe doña Béatrix. Nouvelles de ses parents qui sont aux Indes.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Je ne suis pas et je ne serai pas sans préoccupation, vous pouvez le croire, tant que je vous saurai à Albe. Je désire donc que vous me disiez quelle décision vous prenez. Veuillez ne rien négliger pour en venir à l'exécution de notre plan, car l'occasion n'est point morte. Pour l'amour de Notre-Seigneur, travaillez à le réaliser. D'ailleurs, l'hiver est tellement rigoureux qu'il ne sera pas mal pour vous d'aller, selon votre coutume, dans un endroit où la température est plus douce. Le démon, croyez-moi, ne dort pas, comme je l'ai appris. Voilà la vérité ; je crains beaucoup qu'il ne soit plus temps, quand nous le vou-

1. Gentilhomme de Palencia et mari de doña Elvire Manrique.

2. Nous avons fait à cette lettre plusieurs corrections d'après l'autographe conservé au monastère des *Teresas*, à Madrid.

drions, de remédier au mal. Le silence de cette personne n'est pas, à mon avis, un bon signe.

Certainement, Monsieur, sans parler de toutes ces choses dont on ne saurait trop exagérer la gravité, le moyen indiqué convient pour la sauvegarde de votre enfant[1]; d'ailleurs, elle ne peut pas demeurer toujours auprès de ses parents. Si par hasard Monsieur Goncalianen[2] ne me répond pas, c'est qu'il ne veut pas vous louer sa maison; cela, toutefois, ne vous dispense pas de vous rendre à Galinduste, et de venir ensuite à Avila ainsi qu'il a été convenu. Pour l'amour de Dieu, mettez enfin d'une manière ou d'une autre un terme à cette agonie dans laquelle vous me tenez. Veuillez présenter tous mes compliments à ma sœur. Ma santé est passable.

On m'a écrit des Indes[3], je vous l'annonce, mais on ne m'a pas envoyé d'argent. On était sur le point de le faire, quand on a appris la mort de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !), et l'on réclame certains papiers pour pouvoir me l'expédier. Augustin de Ahumada m'avise qu'il reviendra dans un an sans apporter de fortune, et qu'il compte sur la faveur du Roi[4]. Il en est assuré, dit-on, parce qu'il a rendu de grands services; il sera, d'ailleurs, appuyé dans sa demande par le vice-Roi, qui est de retour.

Don Laurent a épousé la fille d'un auditeur[5], et a obtenu

1. Béatrix.

2. Ainsi dit clairement l'autographe que l'on n'avait pas su déchiffrer.

3. Son neveu, don Laurent.

4. Il ne revint pas; il mourut à la ville des Rois.

5. Don Pierre de Hinojosa, qui avait été Auditeur de l'Audience royale à Saint-Domingue. A l'époque où il maria sa fille doña Maria avec don Laurent, il était président de l'Audience royale du Pérou, et de plus, vu la mort du vice-Roi, il était pour lors gouverneur du Pérou. Il fit remettre à don Laurent la rente annuelle que le Roi lui avait donnée sur le territoire de Riobamba.

par son intermédiaire que les Indiens lui remissent la rente que le Roi lui concédait. On la lui a remise dans des conditions si excellentes qu'il touche annuellement, m'assure-t-on, environ sept mille ducats. Sa femme est d'un très haut mérite; pour lui, il est très prudent et homme de bien. Dans la lettre à son frère, il présente tous ses compliments à vous, à votre femme et à doña Béatrix.

Comme il vient de faire de grosses dépenses, il ne peut en ce moment vous donner de l'argent. Il vous en expédiera par Augustin, qui reviendra avec l'autre flotte. Plaise à Dieu que ce soit une forte somme! mais si petite soit-elle, elle vous rendra grand service. A la première occasion, je le prierai instamment de vous l'envoyer. Ce ne serait pas mal de le remercier et de me passer votre lettre. Toutes mes amitiés à don G.[1]; dites-lui de ne pas oublier ce qu'il m'a promis. Mes amitiés, en outre, à doña Béatrix. Je ne sais quand elle pourra me payer toutes les prières que j'adresse à Dieu pour elle. Plaise à Sa Majesté d'être avec vous et votre femme! Qu'Il vous rende l'un et l'autre aussi saints que je L'en supplie! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 14 novembre.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

1. On ne peut lire que la première lettre du mot dans l'autographe. Il s'agit vraisemblablement de don Gonzalve, fils de Jean de Ovalle.

LETTRE CCCLXXXIX.

1581. 19 Novembre. Avila.

A DON PIERRE DE CASTRO, CHANOINE D'AVILA, NOMMÉ PLUS TARD A L'ÉVÊCHÉ DE SÉGOVIE.

Joie d'apprendre qu'il approuve son *livre*. Entrevue désirée. Nuit excellente. Félicitations.

JÉSUS soit avec vous!

La faveur dont vous m'avez honorée par votre lettre m'a profondément attendrie. Mais avant de vous témoigner ma gratitude, j'ai tenu à rendre grâces à Notre-Seigneur et à lui dire un *Te Deum laudamus*. Une telle faveur me semblait venir des mains de Celui qui m'en a accordé beaucoup d'autres. Maintenant, je viens vous présenter mille et mille remercîments, et je voudrais vous les exprimer mieux encore que par des paroles. Quelle merveille que la miséricorde de Dieu! Voilà qu'à la vue de toutes les infidélités de ma vie, vous vous sentez porté au bien, et ce n'est pas sans raison, puisque vous me voyez échappée à l'enfer que j'ai mérité à juste titre depuis longtemps; aussi, j'ai intitulé cet écrit : *Le livre des miséricordes de Dieu*.

Le Seigneur soit béni éternellement! Je n'ai jamais espéré de Lui une grâce moindre que celle dont Il vient de me favoriser; et cependant, j'étais troublée de chacune des paroles d'étourderie que ce livre contient[1]. Je ne vou-

1. Don Castro lui avait dit qu'il examinerait sévèrement le *Livre de sa Vie*, et qu'il ne laisserait passer aucune faute.

drais pas m'expliquer davantage dans cette lettre; voilà pourquoi je vous supplie de venir me voir demain, veille de la Présentation. Je vous montrerai une âme qui a été souvent dans le trouble, et vous ferez en elle ce que vous jugerez de plus propre à la rendre agréable à Dieu. J'espère de Sa Majesté la grâce de vous obéir toute ma vie. Je ne pense pas que l'absence puisse me rendre ma liberté; d'ailleurs, je ne la désire pas; un tel désir, je le sais, engendre des inconvénients. Ma confiance en vous ne peut que m'être très utile si vous ne m'abandonnez pas, et vous ne le ferez pas. Comme gage, je compte garder ce billet, bien que j'aie un autre gage meilleur.

La grâce que je vous demande pour l'amour de Notre-Seigneur, c'est de ne point perdre de vue ce que je suis pour ne pas vous arrêter aux faveurs dont Dieu me comble, si ce n'est afin de vous convaincre de mon extrême misère; il est clair par là que le servant avec tant d'imperfection, je ne fais qu'augmenter ma dette envers Lui. Mais vengez vous-même ce Maître de mon âme, car Sa Majesté ne veut me châtier qu'en me comblant de faveurs, et ce n'est pas un petit châtiment pour qui se connaît.

Quand vous aurez achevé la lecture de ces feuilles, je vous en donnerai d'autres. En les parcourant, il vous sera impossible de ne pas avoir en horreur une âme qui devrait être tout autre qu'elle n'est; je crois, cependant, que vous serez content de les lire. Plaise à Notre-Seigneur de vous donner sa joie, comme je L'en supplie ! *Amen.*

Vous n'avez rien perdu auprès de moi par le style de vos lettres; j'ai, au contraire, à vous féliciter de la grâce avec laquelle vous écrivez. Tout contribue à la gloire de Dieu, quand on veut du fond de l'âme Le glorifier. Qu'Il soit béni de tout! *Amen.* Je n'ai jamais eu un si grand conten-

tement que cette nuit. Je vous remercie mille fois du titre que vous me donnez ; il est très élogieux pour moi.

Mon cher Monsieur le docteur Castro y Néro[1].

LETTRE CCCXC[2].

1581. Avant le 28 Novembre. Avila.

A DON PIERRE DE CASTRO, CHANOINE D'AVILA.

Remercîments. Excuses. Point de sermon, point de perdrix.

JÉSUS soit avec vous !

Il m'est impossible, malgré tous mes efforts, de comprendre le motif du refus dont vous me parlez[3]. Vous avez eu bien plus de lumière que moi hier soir : vous êtes parvenu à deviner et à dissiper le tourment où était cette pauvre petite, qui certes avait passé une journée très pénible ; ce n'est pas la seule ; elle en a eu beaucoup d'autres de cette sorte.

Je n'ai pas à m'expliquer davantage avec sa mère[4], je me conformerai à la ligne de conduite que vous m'avez tracée, et de la sorte, je me montrerai votre sujette. Mais ne le serais-je pas, j'éprouve tant de répugnance par na-

1. C'est ainsi que se termine la lettre.

2. Cette lettre renferme quelques corrections.

3. Il venait de prévenir la Sainte qu'il ne pouvait prêcher pour la profession de la sœur Anne des Anges dont il sera parlé plus loin. Cette profession eut lieu le 28 novembre.

4. Anne de Saint-Pierre.

ture à demander une chose qui doit causer de la peine, que je ferais encore ainsi.

On vient de m'annoncer que la sœur Anne de Saint-Pierre a envoyé prévenir don Alphonse[1], pour qu'il allât sans faute vous supplier de prêcher le sermon. Cette commission a été donnée avant l'arrivée de votre billet; je n'y aurais nullement consenti depuis que vous m'avez prévenue. Nous nous passerons donc de sermon, si le Père provincial ne vient pas. On ne saurait évidemment insister auprès de quelqu'un qui ne prêcherait pas de bon cœur; mais on regrettera plus la privation du sermon que la perte des perdrix qu'on voulait donner au prédicateur. Je ne sais ce qu'on fera.

Plaise à Notre-Seigneur de vous rendre [aussi saint que je L'en supplie]! Je désire que cette lettre vous arrive avant don Alphonse; car je ne veux pas que vous pensiez, même un instant, que je vais contre vos ordres. Je vous dis seulement que je suis très mécontente de ce petit détour.

Votre fille et servante,

Thérèse de Jésus.

1. Alphonse Sedeño, son gendre.

LETTRE CCCXCI.

1581. 28 NOVEMBRE. AVILA[1].

A DON PIERRE DE CASTRO, CHANOINE D'AVILA.

Désir de le voir travailler au salut des âmes. Remercîments pour le sermon. Le Père Jean de la Croix.

JÉSUS SOIT AVEC VOUS!

Plaise à Sa Majesté de vous payer le contentement que vous m'avez donné aujourd'hui, et le secours que vous m'avez procuré! mais à tout cela se joint un désir. Si, de votre côté, vous ne faisiez votre possible pour le réaliser, je préférerais, croyez-le, ne vous avoir point connu, tant j'en serais peinée. L'objet de ma sollicitude est le suivant. Je ne puis me contenter de vous voir aller seul au ciel. Vous devez vous rendre très utile aux âmes dans l'Église de Dieu. J'ai instamment prié aujourd'hui le Seigneur de ne pas laisser employer à un autre but une intelligence aussi belle que la vôtre[2].

Toutes les sœurs vous présentent leurs remercîments; votre sermon les a grandement consolées[3]. Veuillez me

1. Cette lettre n'est pas de l'année 1578, comme on l'a pensé à tort. Tout son contenu indique qu'elle est de 1581.

2. Don Pierre de Castro fut plus tard chanoine de Tolède, puis évêque de Lugo et ensuite de Ségovie; il était déjà nommé archevêque de Valencia quand le Seigneur l'appela à Lui pour le récompenser de tous les exemples de vertus qu'il avait donnés.

3. Ce sermon est évidemment celui qu'il donna sur les instances de don Alphonse, le 28 novembre, pour la profession d'Anne des Anges. Cfr. Lettre précédente.

faire savoir si vous êtes fatigué et comment vous allez; mais ne m'écrivez pas; malgré la joie que j'éprouve à recevoir une lettre de vous, je voudrais ne vous fatiguer que le moins possible, et encore ce sera toujours trop. Quant à moi, j'ai été très consolée cet après-midi de voir un Père de notre Ordre[1], bien que cela m'ait empêché d'envoyer un messager à la marquise, qui passe par Escalona. La lettre est adressée à Albe d'une manière sûre.

Et moi je suis vraiment votre fille et votre servante,

Thérèse de Jésus.

1. Saint-Jean de la Croix, qui arriva à Avila pour en repartir le jour suivant, 29, afin d'accompagner plusieurs religieuses à la fondation de Grenade, et surtout la Sainte. Voir la patente que le vicaire provincial d'Andalousie donna à cet effet, le 13 novembre, à Saint-Jean de la Croix, qui était alors recteur du collège de Baèce.

LETTRE CCCXCII[1].

1581. 28 Novembre. Avila.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Elle la prie de choisir dans son monastère de bonnes religieuses pour la fondation de Grenade. Prochain départ pour la fondation de Burgos.

[JÉSUS garde Votre Révérence a mon affection]!

Je vous ai écrit aujourd'hui une longue lettre; voilà pourquoi la présente ne le sera pas; j'ai, d'ailleurs, beaucoup d'occupations, à cause de la profession[2] que nous avons eue ce matin; et puis, je suis très fatiguée. Je vous ai priée de donner pour la fondation de Grenade deux religieuses de votre monastère; j'ai confiance en vous; vous ne donnerez pas les plus mauvaises, je vous le demande par charité; vous voyez combien il importe qu'elles soient vraiment parfaites et capables. Vous aurez alors quelques places de plus de vacantes pour recevoir des postulantes et me payer plus tôt votre dette. J'éprouve un vif chagrin à la pensée de quitter ce monastère pour aller à Burgos, sans avoir même commencé la chapelle de mon frère; et, cependant, on me fait une obligation de conscience d'y travailler. Je vous préviens pour vous montrer que je ne

1. Cette lettre est écrite de la main de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy. Nous y avons fait plusieurs corrections.

2. Celle de la sœur Anne des Anges.

puis attendre longtemps avant de m'y mettre. Ne négligez donc rien pour m'envoyer l'argent.

Veuillez me recommander à Dieu; car aussitôt après la fête de Noël, j'irai à Burgos réaliser la fondation[1]. C'est un pays très froid à l'époque où nous sommes. Mais, s'il fallait pour m'y rendre passer par la ville où vous êtes, je le supporterais volontiers afin d'avoir le plaisir de vous voir. Notre-Seigneur, je le pense, m'accordera un jour ce bonheur. Ma santé est passable, grâce à Dieu. Que vos prières et celles de vos filles m'obtiennent de Sa Majesté le secours nécessaire pour supporter la fatigue. Thérèse[2] se recommande à vos prières et à celles de toutes les sœurs. Plaise à Notre-Seigneur de me garder Votre Révérence et de vous rendre aussi sainte qu'Il le peut! *Amen.*

De ce monastère d'Avila, le 28 novembre. Beaucoup de choses à toutes les sœurs.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

1. Elle partit d'Avila le 2 janvier suivant, et arriva à Burgos le 26 du même mois.

2. Niéce de la Sainte.

LETTRE CCCXCIII.

1581. 29 Novembre. Avila[1].

A DON JEAN DE OVALLE, SON BEAU-FRÈRE, A ALBE DE TORMÈS.

Désir de voir sa sœur avant de partir pour Burgos. Projets et vœux pour Béatrix.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec vous! *Amen*.

Je vous ai écrit il y a peu de jours, et j'ai le plus grand désir de savoir ce que vous faites de tous mes conseils.

Aujourd'hui même, on m'a remis une lettre m'annonçant que la Ville de Burgos vient de m'autoriser à établir dans ses murs une maison de nos sœurs. Comme j'avais déjà la permission de l'archevêque[2], je compte réaliser cette fondation avant celle de Madrid. Mais il m'est pénible de partir sans voir ma sœur, et il se peut que j'aille ensuite directement de Burgos à Madrid.

Il m'est venu à la pensée une excellente combinaison. Supposé que doña Béatrix voulût être religieuse, je l'em-

1. Cette lettre n'est pas du 15 novembre, comme on l'a pensé à tort, mais du 29 novembre. Elle a été écrite le même jour que la suivante, comme la Sainte le marque ici. Nous y avons ajouté trois fragments qui sont traduits pour la première fois, et fait quelques corrections.

2. C'est par erreur qu'elle le croyait ainsi.

mènerais avec moi, [après lui avoir donné l'habit ici même; ce serait une joie pour elle de voir nos monastères]; je la ramènerais ensuite à Madrid. De la sorte, elle serait fondatrice avant même d'être professe; elle arriverait insensiblement à un état où elle serait au comble de la joie, et elle pourrait entrer plus tard au monastère d'Albe. Notre-Seigneur n'ignore pas combien je désire la voir heureuse; ce serait, en outre, une consolation très vive pour vous et ma sœur qu'elle se consacrât à Dieu. Pensez-y bien, et recommandez cette affaire à Sa Majesté; de mon côté, je Lui adresse dans ce but les plus ferventes prières. Plaise au Seigneur de tout diriger à sa plus grande gloire! *Amen.* Qu'Il daigne, en outre, vous garder! Que ma sœur considère cette lettre comme lui étant adressée. Mes plus sincères amitiés à mon neveu et à ma nièce. Thérèse vous exprime à tous les mêmes sentiments.

Je me sers d'un messager spécial qui va à Salamanque trouver notre Père provincial pour demander la permission de faire une renonciation; il doit passer par Albe à l'aller et au retour. Vous tiendrez votre réponse prête et vous remettrez votre lettre à la Mère prieure. Veuillez, pour le moment, ne parler à personne de la fondation de Burgos.

C'est aujourd'hui le 29 novembre.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

[Veuillez tourner la page].

Supposé que notre projet se réalise, il ne vous sera pas nécessaire de vous déplacer. Comme je dois entreprendre un si long voyage, j'ai un motif suffisant pour aller moi-même voir ma sœur. Je déclarerai ensuite que j'ai voulu

emmener ma nièce avec moi, et personne, ici, n'y trouvera à redire. Pourvu que vous le trouviez bon, je vous aviserai du jour précis de mon départ. [Mais dans le cas où vous viendriez avant cette époque, il n'y aurait pas grand mal].

On ne me donne jamais de nouvelles de la santé de doña Maior[1], et cependant je désirerais en avoir. Je n'ai pas trouvé le moyen de lui expédier toutes ses toques; personne ne veut s'en charger, vu que le paquet pèse beaucoup. Veuillez lui présenter mes compliments, et me donner des nouvelles de sa santé. Pour moi, je me porte assez bien.

LETTRE CCCXCIV.

1581. 29 Novembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Départ des fondatrices pour Grenade. Charité du Père Jean de la Croix. Les huit écus d'A. Ruiz et la tentation de la Sainte. La fondation de Burgos. Préoccupations au sujet de Thérésita et de Béatrix.

JESUS soit avec Votre Révérence !

Les religieuses nous ont quittées aujourd'hui. Leur départ m'est très sensible et me laisse dans une grande solitude; il n'en est pas ainsi d'elles, surtout de Marie du Christ qui a beaucoup insisté pour aller à cette fondation[2] : c'était déjà chose publique. L'autre religieuse n'était pas apte à cette œuvre, ainsi que vous allez l'ap-

1. Sœur de Jean de Ovalle, bénédictine à Albe.
2. Celle de Grenade.

prendre. Cependant, comme vous m'aviez écrit de l'y envoyer, j'avais beaucoup de scrupule de la garder, mais le docteur Castro m'a rassurée.

Le Père Jean de la Croix aurait bien voulu vous donner un peu d'argent; il a compté avec soin pour voir s'il ne pourrait pas prendre sur celui de son voyage; il a reconnu que c'était impossible. Il ne manquera pas, je pense, de vous en procurer plus tard.

Don Antoine Ruiz est venu ici il y a trois ou quatre jours, et pensait très sérieusement s'en retourner avec moi; il avait le plus vif désir de voir Votre Révérence; il vous écrit. J'ai reçu de lui, pour vous les remettre, deux pièces qui, je crois, sont de quatre écus chacune : je les retiens jusqu'à ce que je trouve un messager sûr pour vous les expédier. C'est beaucoup que je ne les garde pas pour moi : à la façon dont vont les choses, il n'y aurait rien d'étonnant que j'eusse la tentation de vous les voler.

La Mère Inès de Jésus[1] m'a fait parvenir la lettre ci-jointe avec plusieurs autres qui sont également d'elle. Notre départ aura lieu au plus tôt après les fêtes de Noël, comme je le lui ai écrit. J'ai annoncé, en outre, votre arrivée à Palencia, afin que ces dames[2] prennent patience. Si la bonne Mère prieure me presse, c'est, j'imagine parce qu'elle voit quel désir ont ces dames de réaliser enfin la fondation. Veuillez donc ne prendre aucun engagement de prêcher ailleurs après l'Avent; vous trouverez à Palencia de quoi exercer votre zèle.

Le docteur Castro vous attend chez lui pour les fêtes de Noël; je vous attends de mon côté, bien que mes désirs, je le sais, ne s'accomplissent guère.

1. Sa cousine, qui était prieure à Palencia.

2. Catherine de Tolosa et plusieurs autres dames qui étaient allées à Palencia pour hâter la fondation de Burgos.

Il me semble maintenant impossible de ne pas emmener avec moi Thérésita[1]; c'est, d'ailleurs, l'avis du docteur; elle est tellement affligée de mon départ, surtout depuis celui des autres, que cela doit être nécessaire; elle est très triste, et s'il survenait une occasion, je ne sais ce qu'elle ferait; j'ai cru bon de lui donner quelque espérance, malgré le chagrin que cela me cause. Gloire soit rendue à Dieu, qui veut que tout pleuve sur moi!

J'examine avec le plus grand soin quelle est celle que je laisserai ici pour prieure, et je ne puis fixer mon choix. Chaque fois que je me rappelle combien le désir qu'a eu Anne de Saint-Pierre de nous quitter a été divulgué, je ne puis me résoudre à la mettre à la tête de la Communauté; c'est une chose terrible; pour le reste, elle me paraît bien. La sœur Mariane serait, je pense, apte à s'acquitter de cette charge, vu les qualités dont elle est douée; mais il faudrait que le Père Julien[2] ne fût pas là; je dois le dire cependant, celui-ci vient plus rarement et ne se mêle de rien. Dieu vous donnera ses lumières, et nous parlerons ensuite de tout cela à votre arrivée.

Nous avons donné le voile hier. La mère et la fille sont comme folles de joie. J'ai été très fatiguée de la cérémonie, et je ne me suis couchée qu'à deux heures.

Les sœurs que j'ai désignées pour la fondation de Grenade sont les trois de ce monastère, trois de Véas avec Anne de Jésus, qui exercera l'office de prieure, deux sœurs de Séville, et enfin deux converses de Villeneuve de la Xara, excellentes religieuses. La Mère prieure de ce dernier monastère m'écrivit qu'il convenait de prendre celles-ci parce qu'elle en avait cinq : elle a eu raison; il était juste de la décharger, puisqu'on nous annonce de si belles

1. Fille de don Laurent.
2. Julien d'Avila.

choses de la fondation de Grenade. Anne de Jésus sera contrariée, car elle aurait voulu prendre elle-même toutes les dispositions. Ces choix vous plaisent-ils ? tenez bon pour qu'on s'y conforme, parce qu'on ne trouvera pas de meilleures religieuses; dans le cas contraire, veuillez vous-même faire votre choix. Dieu soit avec vous! Comme je me suis couchée à deux heures après minuit et levée de bonne heure, ma tête se trouve en mauvais état. Pour le reste, je vais assez bien.

Il me vient en ce moment à l'idée que ce serait peut-être un inconvénient d'emmener Thérèse et en même temps Béatrix; il est absolument impossible de les conduire toutes les deux ensemble, cela me donnerait du souci; d'un autre côté, Thérèse pourrait m'être de quelque secours, vu qu'elle sait très bien réciter l'office. Je ne lui en dirai rien. Quant à Béatrix, elle se gardera de me mettre dans cet embarras.

Il ne convient pas, ce me semble, que vous veniez avec la Mère Thomassine[1].

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

1. Celle qui était désignée pour prieure du monastère de Burgos.

LETTRE CCCXCV[1].

1581. 1er Décembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Envoi de huit écus. Rigueur du froid à Salamanque. Engelures du Père Gratien.

JÉSUS !

Le Père Ambroise[2] vous porte les huit écus que don Alphonse Ruiz m'avait remis pour vous. J'ai pu en obtenir deux autres en alléguant de bonnes raisons ; mais il m'a été impossible de l'amener à donner davantage. Il me semble que je deviens mendiante. C'est une chose bien nouvelle pour moi. Il y a plus ; je n'en ai même pas eu de peine. Après tout, dès lors que je demande pour des personnes de l'Ordre, je ne fais pas beaucoup en réalité. Plaise à Notre-Seigneur de vous rendre très saint, comme je L'en supplie ! *Amen.*

Veuillez présenter mes amitiés à la Mère prieure[3]. Si nos Pères souffrent tant du froid dans la maison qu'ils achètent, que ne doivent pas endurer les pauvres religieuses ! Leur foi les sauvera ; pour moi, j'en ai vraiment très peu au sujet de leur maison.

1. Lettre restituée à la Collection. Les Pères correcteurs avaient pensé qu'il y manquait un fragment. Nous pouvons assurer qu'elle est complète.

2. Le Père Ambroise de Saint-Pierre.

3. Anne de l'Incarnation, qui fut prieure à Salamanque pendant 13 ans.

C'est aujourd'hui le 1er décembre.

Veuillez me dire comment vous allez des pieds; vous devez bien souffrir du froid, puisque vous avez des engelures; heureusement que ce mal est sans conséquence! Ma santé est passable, mais je suis fatiguée. Toutes les sœurs se recommandent aux prières de Votre Révérence, et spécialement Thérèse; elle est très contente de son diurnal; l'autre sœur est ravie de ses livres.

De Votre Révérence la servante, la sujette et la fille,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CCCXCVI[1].

1581. 4 Décembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Difficultés où sont les Carmélites de Salamanque. Testament de don Laurent. Nouvelles de Thérésita.

.... Il ne convient pas de placer cet argent pour en retirer quelque rente, car forcément, on ne tardera pas à acheter une maison bonne ou mauvaise. Je ne sais pourquoi, mais je ne puis comprendre qu'on ne s'entende pas pour l'acquisition de celle de Monroy; il me semble que ces pauvres sœurs vont périr là où elles sont. On ne bâtit pas tous les monastères dans les endroits où on le désire, mais dans ceux où on le peut; enfin, Votre Révérence verra ce qu'il y a de mieux. Je ne sais comment vous dites que vous viendrez avec ma sœur, ni quel temps vous aurez pour le voyage.

1. Il manque le commencement de cette Lettre et quelques lignes à la fin. Nous la restituons à la collection.

La lettre ci-incluse m'a été envoyée par la belle-mère de François; on me l'a remise il y a deux jours. J'ai été très peinée en voyant les intentions si malveillantes de cette dame. D'après les théologiens d'ici, on ne saurait, sans commettre un péché mortel, annuler le testament. Il sera nécessaire, je pense, de ne point séparer de moi cette pauvre enfant[1]. Après tout, les parents ne pourront rien à cela, et nous leur résisterons ferme. Si elle sortait, je ne serais pas sans crainte. Elle est souffrante d'un gros rhume et a la fièvre. Elle et toutes les sœurs se recommandent instamment aux prières de Votre Révérence. Soyez avec Dieu ! Minuit a sonné. Quant à ce qu'il faudra faire pour le voyage des sœurs, ou bien dites-le-leur, ou bien avisez-moi.

Anne de Saint-Barthélemy ne cesse d'écrire des lettres, et m'est d'un grand secours; elle vous présente tous ses respects. Sachez que je n'ai personne pour m'accompagner. Je vous prie donc de ne pas songer à tromper mon attente[2].

C'est aujourd'hui le 4 décembre.

. . . .

1. Thérèse, sa nièce.

2. C'est-à-dire *à venir vous-même m'accompagner*.

LETTRE CCCXCVII[1].

1581. Vers le 4 Décembre. Avila.

A DOÑA BÉATRIX DE MENDOZA Y CASTILLA, BELLE-MÈRE DE DON FRANÇOIS DE CÉPÉDA, A MADRID.

Explications sur les difficultés de la succession de don Laurent. Désir d'un accommodement.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

Il me semble que le point sur lequel je vous ai prié de ne pas m'écrire est celui qui concerne ces affaires[2]. C'eût été une folie de vous dire que vos lettres ne me procurent aucun plaisir ; je sais, au contraire, apprécier cette faveur, quand vous daignez me l'accorder. Mais je suis peinée lorsqu'on me parle de choses que je ne puis accepter en conscience, et de quelques-unes que don François, comme le pensent plusieurs avec moi, ne devrait pas faire. Quand on vous dit, à vous, le contraire, vous ne pouvez manquer de douter de ma bonne volonté, et c'est

1. Cette Lettre contient un fragment traduit pour la première fois et quelques corrections. Elle n'est ni du mois de janvier 1582, ni du mois d'août de la même année, comme on l'a pensé avant nous. La Sainte y déclare qu'elle vient d'être élue prieure d'Avila (c'était le 10 septembre), et qu'elle ne tardera pas à aller à Madrid ; cette lettre ne peut donc être placée que dans les commencements de décembre 1581. De plus, la Lettre au Père Gratien qu'on vient de lire semble motiver la date que nous choisissons.

2. Celles de la succession de son frère don Laurent.

très pénible pour moi. Voilà pourquoi mon vœu le plus cher est de voir se terminer au plus tôt toutes ces difficultés. Plaise à Notre-Seigneur d'y mettre la main et de les diriger à sa plus grande gloire, ainsi que vous le souhaitez vous-même ! Je n'ai jamais voulu autre chose, même par un premier mouvement ; mes désirs, au contraire, ont toujours été de vous voir dans le repos. Je sais, d'ailleurs, apprécier tout le mérite de Madame doña Orofrisia[1]. Une lettre de moi vous a annoncé, vous me le rappellerez sans doute, que Notre-Seigneur lui donnerait des enfants ; je maintiens ce que j'ai dit et j'espère de la bonté de Sa Majesté qu'elle en aura.

Quant à attacher de l'importance aux prétentions et vues dont parlait Pierre de Ahumada, je ne l'ai jamais fait, et je suis encore du même avis. J'éprouve tant d'ennui à me mêler de quoi que ce soit, que si l'on ne m'en faisait une obligation de conscience, je laisserais tout là ; j'en avais même pris le parti ; mais Péralvarez[2] m'a dit que cela vous paraissait une faute, parce que cette question concerne le monastère de Saint-Joseph, dont je viens, à cause de mes péchés, d'être élue prieure, et je vois que vous avez raison. C'est donc à juste titre que le monastère doit soutenir le droit qu'il a pour que la chapelle soit bâtie au plus tôt. L'avis des hommes de loi est le suivant : quand bien même les enfants de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !) regarderaient comme nul le testament, le monastère conserve encore tous ses droits, car on ne peut savoir qui a ouvert le testament ; il y aurait donc lieu à beaucoup de procès. Vous avez raison de vouloir tirer les choses au clair ; c'est fort pénible et ce sont des frais considérables

1. Femme de don François et fille de doña Béatrix de Mendoza y Castilla.

2. Cousin de la Sainte.

que d'être dans l'obligation de recourir aux hommes de loi. Plaise à Notre-Seigneur de tout arranger, puisqu'Il le peut, et de vous garder de longues années pour le bonheur de vos enfants ! *Amen.*

Votre indigne servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

[La sœur Thérèse de Jésus[1] vous présente ses respects. J'espère de la bonté de Dieu que nous pourrons, toutes les deux, vous les présenter de vive voix avant longtemps. Elle se recommande instamment, et moi aussi, aux prières de don François].

LETTRE CCCXCVIII[2].

1581. Décembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Réponse au sujet du départ pour Burgos.

..... Je n'ai jamais compris, ce me semble, que *Joseph*[3] voulait me voir partir immédiatement pour la fondation de Burgos. Il ne dit pas après un long temps, ni immédiatement; Il donne seulement à entendre que vous ne chargiez aucune autre sœur de cette fondation, comme vous y aviez pensé.....

1. Sœur de don François.
2. Fragment restitué à la Collection des Lettres.
3. Notre-Seigneur.

LETTRE CCCXCIX.

1581. Décembre. Avila.

AU PÈRE GRATIEN, A SALAMANQUE.

Joie de le voir bientôt. Certaines saintetés qu'on ne comprend pas. Incertitude sur l'avenir de Béatrix. Le chanoine Castro et le *livre précieux*. Remercîments.

JÉSUS soit avec Votre Révérence, mon Père !

J'ai été très contente lorsqu'on m'a remis, hier soir, votre lettre en même temps que les scapulaires, et que je vous ai vu si bien déterminé à venir me trouver bientôt. Plaise à Dieu de vous accorder un heureux voyage, mon Père ! S'il manque encore quelque chose des Constitutions à imprimer, veuillez recommander à quelqu'un de s'en occuper. Je vous prie, en outre, par charité, dans le cas où vous prêcheriez le premier[1] jour des fêtes de Noël, de ne partir que le lendemain, pour ne pas prendre mal ; je ne sais où vous puisez les forces. Béni soit Celui qui vous les donne ! J'ai bien ri quand vous m'avez annoncé que vous deveniez riche. Plaise à Dieu de vous combler des richesses éternelles !

Je vous dirai maintenant que je ne comprends pas certaines saintetés ; je veux parler de celui qui n'écrit pas à Votre Révérence, et de l'autre qui prétend que tout doit marcher d'après ses vues personnelles[2]. Ç'a été une vraie

1. La copie de la Bibl. Nat. de Madrid dit *primer* et non *postrer*.
2. On ne saurait préciser de qui il s'agit.

tentation pour moi. O Jésus! qu'il y en a peu de parfaits en cette vie! Comme le messager est sur le point de partir, je ne veux vous adresser que peu de mots; je viens, d'ailleurs, d'écrire une longue lettre à la marquise de Villena, et un courrier l'attend.

Je crois bon que vous m'envoyiez un exprès dès le retour de ma sœur à Albe, si vous le jugez à propos. Toutefois, dans le cas où cette petite[1] serait reçue, j'avoue que, vu les dispositions où elle est, je n'ai nulle envie de l'attirer ici; je ne sais, d'ailleurs, pourquoi elle viendrait, à moins que ce ne fût pour me fatiguer. Quant à la mettre à l'Incarnation, c'est une plaisanterie; à mon avis, cela ne lui convient pas; et de plus, les frais seraient considérables. Dieu soit avec elle et sa mère! Elles me font mener une belle vie!

Thérèse est déjà guérie; nous pouvons, je crois, être en sécurité sur son compte. Elle a manifesté clairement son désir d'être religieuse, comme vous le saurez sans doute. Ma santé est passable.

La duchesse[2] m'a écrit de nouveau par son chapelain. Je lui ai répondu très brièvement, et l'ai avisée que je vous avais envoyé une longue lettre pour elle. Je vous en préviens, afin que vous lui fassiez parvenir ce pli, qui est peu important d'ailleurs : j'annonce, en effet, que Votre Révérence ne réalisera pas le voyage projeté avec elle.

Veuillez expédier la lettre ci-incluse à ma sœur[3] quand vous le jugerez bon; Dieu suggérera peut-être de meilleures dispositions à Béatrix lorsqu'elle sera de retour, dans le cas où elle ne voudrait pas venir à Avila. Si elle et ses parents devaient rester toujours à la campagne, je

1. Doña Béatrix, sa nièce.
2. La duchesse d'Albe.
3. Jeanne de Ahumada.

me préoccuperais peu; mais une fois l'été arrivé, ils retourneront tous à Albe, et ce sera à recommencer.

Plusieurs personnes partent après-demain pour Madrid; je vais en profiter et envoyer toutes vos commissions. Les scapulaires sont de nature à édifier; ils inspirent de la dévotion. Don François[1] en demande un à sa sœur; il me fait pitié. Je vous rappelle de nouveau que, s'il est nécessaire de m'écrire un mot pour faire venir cette famille[2], vous ne devez pas y manquer. Soyez avec Dieu. Il est très tard.

Nous vous avons préparé, je vous l'annonce, un petit logement; mais je ne crois pas que le docteur Castro consente à vous y laisser. Je suis très satisfaite de lui. Je lui ai confié la partie du *livre* que j'avais ici. Quant à l'autre livre, il ne tarit pas sur le profit qu'il en a tiré. Pour moi, je ne saurais exprimer combien je suis heureuse de voir qu'il est ami de Votre Révérence; tout va donc à merveille. Pour comprendre l'état de mon âme et la juger sans crainte aucune, un confesseur, à mon avis, n'a pas de meilleur moyen que de lire un de ces manuscrits; cela, d'ailleurs, m'épargne une grande peine. Plaise à Dieu de vous donner le repos que je Lui demande pour vous, et de vous garder! *Amen. Amen.*

De Votre Révérence la servante et la sujette,

Thérèse de Jésus.

Je ne vous écris pas plus longuement: la joie profonde où je suis de vous voir bientôt ne me le permet pas. Je veux seulement vous remercier et vous présenter mes respects tant pour la sollicitude que vous avez de ma santé que pour les soins dont vous voulez qu'on m'entoure. Je suis bien,

1. Frère de Thérésita.

2. Son beau-frère, sa sœur et sa nièce.

et, de plus, j'ai l'espoir de vous voir très prochainement. Vous m'avez fait grand plaisir en m'envoyant le diurnal. Plaise à Dieu de vous le payer, comme je L'en supplierai !

J'ai trouvé charmant le message de Thérèse ; pour le moment, il n'y a pas, ce me semble, de meilleur message à vous expédier que celui de notre affection. Dieu veuille nous donner son amour, et se donner Lui-même à nous !

LETTRE CD.

1581. 15 Décembre. Avila.

A DON LAURENT DE CÉPÉDA, SON NEVEU, EN AMÉRIQUE.

Elle le félicite de son mariage et l'exhorte à écrire à doña Orofrisia. Perfection de Thérésita. Pauvreté du monastère de Saint-Joseph. Conseils à Augustin de Ahumada.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon fils !

J'ai reçu votre lettre, et ç'a été une grande joie pour moi d'apprendre l'heureux mariage que Notre-Seigneur vous a donné de réaliser; mais d'un autre côté, mon chagrin s'est renouvelé à la vue de celui que vous aviez à si juste titre. Comme je vous ai déjà parlé très longuement de la mort de mon frère (que Dieu ait en sa gloire !), je ne veux pas raviver davantage votre douleur. J'ai été bien contrariée en voyant les choses aller d'une façon tout opposée à mes désirs; cependant, don François a réussi à faire un excellent mariage, comme je vous l'ai annoncé,

et j'en ai été vraiment soulagée : car, outre que sa femme est alliée de tous côtés aux principales familles d'Espagne, elle est personnellement douée des qualités qui rendent les époux heureux. Veuillez lui écrire avec la meilleure grâce possible ; montrez-lui votre estime par quelque présent : elle le mérite. Quand bien même don François aurait possédé plusieurs millions de fortune, il aurait été, je vous l'assure, fort bien marié. Mais après avoir acquitté toutes les charges que son père (Dieu l'ait en sa gloire !) lui a laissées, après avoir payé la dot de Thérèse et les dettes, il lui est resté très peu de fortune ; je ne sais comment il pourra vivre, si le Seigneur n'y pourvoit.

Dieu soit béni à jamais de vous avoir accordé une très grande grâce en vous donnant une femme avec laquelle vous pouvez vivre dans une paix parfaite ! Je vous félicite très sincèrement, car ce m'est une vive consolation de penser que vous êtes heureux. Je présente toujours à doña Marie mes profonds respects. Elle a ici une personne qui prie pour elle et une foule de sœurs qui la recommandent à Dieu. Nous aurions le plus vif désir de pouvoir jouir de sa présence ; mais si pour cela elle doit partager nos épreuves, j'aime mieux qu'elle goûte la paix là où elle est que de la voir souffrir à Avila.

La sœur Thérèse de Jésus est celle auprès de qui je trouve de la consolation. Elle est déjà une femme accomplie, et elle ne cesse de grandir en vertu. Vous pouvez bien prendre ses conseils. Je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai vu la lettre qu'elle vous adresse ; en vérité, Dieu lui-même inspire ses paroles, et elle accomplit ce qu'elle dit. Plaise au Seigneur de la tenir de sa main ! elle est pour les sœurs un sujet d'édification. Son jugement est solide, et elle aura, je pense, de l'aptitude pour tout. Ne manquez pas de lui écrire ; elle est très isolée. Quand

je songe à l'affection de son père pour elle et aux attentions dont il l'entourait, je ne puis m'empêcher de la plaindre; personne, en effet, ne pense à avoir des égards pour elle. Don François l'aime beaucoup; mais il ne peut rien plus.

Diégo Suarez m'a écrit plus longuement que vous et mon frère; il nous a parlé des qualités de doña Marie et de tous vos succès. Éloigné comme vous l'êtes, vous envoyez une lettre trop courte. Dieu vous a accordé une grâce de choix en vous faisant si bien réussir et en vous donnant promptement une femme accomplie, etc.....

Ce monastère de Saint-Joseph est, à l'heure actuelle, dans une vraie nécessité. Car François de Salcédo, qui est mort (que Dieu l'ait en sa gloire!), nous ayant laissé un legs, qui est peu de chose pour notre entretien et ne suffit même pas pour fournir le diner, presque toutes les aumônes ont été supprimées immédiatement. Avec le temps, sans doute, cette situation s'améliorera; mais depuis lors, on ne nous a rien apporté, et nous souffrons beaucoup. Thérèse nous sera d'un grand secours avec sa dot, dans le cas où Dieu lui permettrait de faire profession; elle en a, d'ailleurs, le plus vif désir.

Pour moi, je suis parfois un peu mieux que de coutume. Notre-Seigneur a fondé, depuis votre départ, un monastère de Carmélites déchaussées à Palencia, un autre à Soria et un à Grenade. Après la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, je partirai d'ici pour fonder celui de Burgos; je compte, avec l'aide de Dieu, être bientôt de retour à Avila.

En ce moment, j'attends ma sœur et sa fille[1]. Elles sont dans une nécessité telle que vous auriez la plus vive compassion pour elles, si vous les voyiez. Je plains sincè-

1. Jeanne de Ahumada et doña Béatrix.

rement doña Béatrix; elle voudrait être religieuse, mais elle n'a pas de dot. Envoyez-leur quelque chose lorsque vous le pourrez, et vous ferez une belle aumône; si peu que vous leur donniez, ce sera beaucoup pour elles.

Pour moi, je n'ai pas besoin d'argent, mais seulement du secours de vos prières pour m'obtenir de Dieu la grâce d'accomplir sa volonté en tout. Qu'Il daigne vous élever les uns et les autres à une haute sainteté! Le reste est bien éphémère.

Les sœurs de ce monastère, et en particulier la Mère Saint-Jérôme, vous envoient leurs compliments; nous ne manquons pas de vous recommander à Dieu. Puisque vous portez le nom d'un père si excellent, veillez, mon enfant, à accomplir des œuvres dignes de lui.

Sans doute, quand cette lettre vous arrivera, mon frère Augustin de Ahumada, comme vous me l'écrivez, sera déjà en route. Plaise au Seigneur de le ramener heureusement! Dans le cas où il ne serait pas parti, vous auriez la bonté de lui envoyer cette lettre; car aujourd'hui, ma tête ne me permet pas d'écrire longuement. S'il n'apporte pas assez de ressources pour vivre, il sera, je vous l'assure, dans un extrême embarras; il n'aura à compter sur personne; ce sera une vraie peine pour moi de ne pouvoir lui venir en aide.

Le vice-Roi est de retour. Le Père Garcia[1] se porte bien, mais je ne l'ai pas encore vu.

C'est très imprudent à l'âge où est Augustin, mon frère, de s'exposer, dans le but d'acquérir de la fortune, à un voyage qui offre tant de dangers : il ne devrait plus songer maintenant qu'à se préparer pour le voyage du ciel.

1. Le Père Garcia de Tolédo, religieux dominicain, qui revenait lui aussi des Indes, comme nous l'avons déjà vu, était le fils du vice-Roi. Il fut directeur et grand protecteur de la Sainte.

Plaise à Dieu de nous y conduire et de vous rendre aussi saint que je L'en supplie ! *Amen. Amen.* Tous mes compliments à votre femme et à ces messieurs. Je ne vous en dis pas davantage, je m'en remets à la lettre de Thérèse de Jésus ; conformez-vous à ce qu'elle vous conseille, et je serai contente.

De ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, le 15 décembre de l'année 1581.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDI[1].

1581. 28 Décembre. Avila.

A CATHERINE DU CHRIST, PRIEURE DU MONASTÈRE DE SORIA, ET A SES FILLES.

Remercîments pour leur aumône au monastère de Saint-Joseph. Consolations dans leurs épreuves. Avis relatifs à l'entrée prochaine au Carmel de Béatrix de Beaumont-Navarre.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence et avec toutes Vos Charités, mes filles !

Mon désir, vous pouvez bien le croire, serait de ré-

1. Quelques additions et corrections sont faites à cette Lettre d'après la copie authentique de la Bibliothèque nationale de Madrid.

Nous faisons observer que cette Lettre est du 28 décembre et non du 29, comme on l'a dit. Elle fut écrite, en effet, la veille de la fête du Roi David. Or, cette fête tombe le 29. Cfr. le Martyrologe romain.

pondre à chacune d'entre vous en particulier. Mais je me trouve dans un tel embarras de lettres et d'affaires qui pleuvent sur moi, que c'est déjà beaucoup de pouvoir écrire pour vous toutes ces quelques mots. J'ai d'autant moins le temps de le faire que nous sommes à la veille de notre départ. Demandez à Notre-Seigneur de daigner tirer sa gloire de tout et, en particulier, de cette fondation de Burgos.

C'est une grande consolation pour moi de lire vos lettres et spécialement de voir dans vos œuvres comme dans vos paroles la profonde affection que vous me portez. Vous êtes cependant bien en retard encore, je le crois, pour me payer celle que j'ai pour vous; néanmoins, je le déclare, vous avez été vraiment libérales dans le secours que vous venez de m'envoyer. Vu la nécessité où j'étais, il m'a été extrêmement précieux. Notre-Seigneur vous en récompensera, car, je le vois clairement, vous le servez avec fidélité, puisque vous avez pu remettre une si belle aumône aux pauvres sœurs de ce monastère de Saint-Joseph. Elles vous en expriment leur plus vive reconnaissance et elles ne manqueront pas de vous recommander à Sa Majesté. Pour moi, je le fais continuellement, et je n'ai rien de plus à vous offrir.

J'ai été très contente de voir que tout vous réussit à souhait, et en particulier que vous avez quelque occasion de souffrir de la calomnie, sans y avoir donné lieu. C'est une épreuve très précieuse, parce que vous avez eu peu de circonstances pour gagner des mérites lors de la fondation de votre monastère.

Au sujet de notre Père Valléjo[1], je vous dis seulement que Notre-Seigneur ne manque jamais de récompenser par de grands travaux les services éminents que l'on rend

1. Chanoine de Soria et ami de la Sainte.

à sa gloire; et comme cet ecclésiastique accomplit une si bonne œuvre pour votre monastère, je ne m'étonne pas que Notre-Seigneur lui ménage l'occasion d'augmenter de plus en plus ses mérites.

Considérez, mes filles, quelle doit être votre ligne de conduite, dès que cette sainte[1] entrera. Il est juste que la Mère prieure et les sœurs se montrent pleines d'égards et de bontés pour elle; vu sa grande vertu, elle n'aura besoin d'être pressée pour rien; il lui suffira de voir ce que vous faites et d'être sous la direction d'un si bon père, pour que vous ayez à apprendre d'elle. Plaise à Dieu de vous garder, de vous donner la santé et de vous faire passer une année aussi heureuse que je le Lui demande!

C'est une joie pour moi que la Mère sous-prieure se porte mieux. Peu importe qu'elle ait besoin de manger toujours gras, alors même que ce serait en Carême; ce n'est pas aller contre la règle, quand il y a nécessité; ne vous préoccupez donc pas sur ce point. Des vertus solides, voilà ce que je supplie Notre-Seigneur de vous accorder, mais surtout l'humilité et un amour mutuel; c'est là l'important. Plaise à Sa Majesté que je puisse vous voir grandir dans ces vertus! Veuillez Lui demander la même grâce pour moi.

C'est aujourd'hui la veille de la fête du roi David, et l'anniversaire de notre arrivée à la fondation de Palencia.

[Présentez toutes mes amitiés à mes petites enfants; je suis ravie de ce qu'elles ont de la santé et sont toujours si charmantes; offrez, en outre, mes respects à messieurs les docteurs. L'amélioration de la santé de la Mère Marie

1. Doña Béatrix de Beaumont-Navarre, fondatrice du monastère. Elle prit l'habit quinze jours après et porta en religion le nom de Béatrix du Christ.

du Christ me fait grand plaisir, comme les embellissements que vous avez pu réaliser avec tant de promptitude].

De Vos Charités la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDII[1].

1581. Après le Chapitre d'Alcala.

A UNE RELIGIEUSE D'UN AUTRE ORDRE QUI VOULAIT ÊTRE CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE.

Impossibilité de la recevoir au Carmel. Règle à suivre pour arriver à la perfection.

JÉSUS soit avec vous!

Je ne puis vous obliger en aucune manière sur le point principal dont vous me parlez. Un article de nos Constitutions, sollicité par moi-même, nous défend de recevoir dans nos monastères une religieuse d'un autre Ordre. Elles sont nombreuses celles qui ont demandé et demandent encore à entrer chez nous; et nous eussions été heureuses d'en recevoir quelques-unes. Mais ce serait ouvrir la porte à des inconvénients; je ne puis rien vous dire de plus; c'est une chose impossible, et le désir de vous obliger sur ce point ne me sert de rien, si ce n'est à me causer du chagrin.

Avant de commencer ces fondations, j'ai habité durant vingt-cinq ans un monastère où il y avait cent quatre-vingts religieuses. Comme je suis pressée, je vous dirai seu-

1. Cette lettre renferme plusieurs corrections.

lement que quand on aime Dieu comme vous l'aimez, toutes ces choses dont vous m'entretenez peuvent être des croix avantageuses pour votre âme, et ne vous causer aucun préjudice. Vous devez vous conduire de façon à ne voir que Dieu et vous dans votre monastère. Tant que vous ne serez pas obligée par votre office de vous occuper des autres, restez tranquille; pratiquez la vertu que vous découvrirez dans chacune de vos sœurs, et aimez-la pour elle-même; enfin, ne vous souvenez des fautes du prochain que pour en tirer profit.

Voilà ce qui m'a tant aidée à pratiquer la vertu. Le grand nombre de religieuses du monastère où j'ai habité ne me troublait pas plus que s'il n'y avait eu aucune autre sœur; il me portait, au contraire, dans la voie de la perfection; car enfin, Madame, nous pouvons partout aimer ce Dieu souverain, et personne ne saurait nous en empêcher. Grâces Lui soient rendues!......[1].

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

1. Il manque ici quelques mots.

LETTRE CDIII[1].

1581 ?

A UNE PERSONNE INCONNUE.

Fermeté de la Sainte.

. . . .

Pourquoi voulez-vous que je laisse ma manière de voir? Lorsque vous m'aurez prouvé que j'offense Dieu en la suivant, je l'abandonnerai; sinon, toutes les menaces et tous les travaux du monde ne sauraient m'ébranler........

1. Fragment recueilli par Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, et restitué à la Collection.

LETTRE CDIV[1].

1582. 8 Janvier. Médina del Campo.

AU LICENCIÉ DON DENIS RUIZ DE LA PEÑA, CONFESSEUR DU CARDINAL DE TOLÈDE, DON GASPAR DE QUIROGA.

Nouvelles excellentes de la sœur Hélène de Quiroga. — Voyage pour Burgos.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous! Je suis arrivée ici, à Médina del Campo, l'avant-veille de la fête des Rois, et je n'ai pas voulu tarder davantage à vous indiquer l'endroit où je vais, dans le cas où vous auriez quelque ordre à me communiquer. Je vous prie de présenter mes humbles hommages à Sa Seigneurie Illustrissime; veuillez, en outre, lui dire que j'ai trouvé en très bonne santé notre sœur Hélène de Jésus[2] et toutes ses autres parentes[3]. Elle est si heureuse que j'en ai remercié Notre-Seigneur; elle a même pris de l'embonpoint; ses parentes jouissent d'une paix profonde; on voit bien qu'elles sont dans la vocation à laquelle Notre-Seigneur les appelait. Qu'Il en soit béni à jamais! Elles présentent tous

1. Plusieurs corrections importantes ont été faites à cette Lettre.
2. Hélène de Jésus, nièce du cardinal de Tolède.
3. Les autres parentes qui étaient au Carmel de Médina sont : Marie de Saint-Jean l'Évangéliste, cousine d'Hélène de Quiroga, Anne de la Trinité, sa nièce, et Hiéronyme de l'Incarnation, sa fille; la première avait fait profession le 20 janvier 1581, la seconde le 9 novembre 1575, et Hiéronyme le 25 mars 1577.

leurs respects à Sa Seigneurie Illustrissime. Les autres religieuses et moi, nous prions avec un soin particulier Sa Majesté de nous garder longtemps Sa Seigneurie Illustrissime.

Je suis très heureuse des bonnes nouvelles qu'on me donne par ici de Sa Seigneurie Illustrissime. Plaise à Dieu de la faire croître toujours en sainteté !

La sœur Hélène de Jésus est bien accoutumée à nos exercices religieux et s'en acquitte avec la plus grande perfection; on dirait qu'elle est dans le monastère depuis de longues années. Dieu veuille la soutenir de sa main, elle et les autres parentes de Sa Seigneurie Illustrissime ! Certes, il y a lieu d'apprécier de telles âmes.

Je n'avais nullement songé à sortir d'Avila, si ce n'est pour aller à la fondation de Madrid. Mais il a plu à Notre-Seigneur d'animer plusieurs personnes d'un tel désir d'établir à Burgos même, où elles habitent, un de nos monastères, qu'elles ont obtenu la permission de l'archevêque et de la Ville; je me rends donc à cette localité en compagnie de quelques sœurs; ainsi le commande l'obéissance. Notre-Seigneur veut que cette fondation me coûte plus que je n'avais pensé, car j'étais très rapprochée de Burgos, lorsque je me trouvais à Palencia ! Il n'a pas voulu que l'on poursuivît alors ce projet, qui n'a été décidé que plus tard, à mon retour à Avila; ce n'est pas une petite épreuve pour moi d'entreprendre maintenant ce long voyage. Veuillez prier Sa Majesté pour que cette fondation tourne à son honneur et à sa gloire. Et alors, plus nous aurons à souffrir, mieux ce sera.

Ne manquez pas de me donner des nouvelles de la santé de Sa Seigneurie Illustrissime et de la vôtre. Plus nos monastères se multiplieront, plus Sa Seigneurie Illustrissime comptera de servantes dévouées qui la recommande-

ront à Dieu, Notre-Seigneur. Plaise à Sa Majesté de nous garder Sa Seigneurie, puisque nous en avons tant besoin !

Nous partons demain pour Burgos.

Je conjure Notre-Seigneur de vous donner un amour pour Lui aussi grand que je L'en supplie, de concert avec toutes les sœurs. Veuillez, pour l'amour de Dieu, ne point m'oublier dans vos saints sacrifices; faites-moi, en outre, le plaisir de prévenir Madame doña Louise de la Cerda, quand vous la verrez, que ma santé est bonne. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

C'est aujourd'hui le 8 janvier.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDV.

1582. Entre le 12 et le 26 Janvier[1]. Valladolid ou Palencia.

A ÉLÉONORE DE LA MISÉRICORDE, FONDATRICE DU COUVENT DE SORIA ET NOVICE DANS CE MÊME COUVENT.

Consolation dans ses épreuves. Exhortation à la générosité dans le service de Dieu. Plancher en bois.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma fille !

Oh ! comme je voudrais n'avoir pas d'autres lettres à écrire que la présente pour répondre à celle que vous m'avez envoyée par les Pères de la Compagnie de Jésus, et à la dernière ! Croyez-le, ma fille, chaque fois que j'en reçois une de vous, j'éprouve une joie toute spéciale. Je désire donc que le démon n'aille pas vous suggérer la tentation de ne plus m'écrire. Celle où vous êtes, lorsque vous croyez ne réaliser aucun progrès, vous servira, au contraire, à en faire de considérables, comme vous le verrez avec le temps. Dieu, je le vois, vous dirige déjà comme une personne de son palais; Il sait que vous n'en

1. La sœur Éléonore prit le saint habit le 12 janvier. Or, la Sainte lui donne le titre de *Votre Charité*, ce qui suppose que la lettre a été écrite après le 12 janvier. D'un autre côté, la Sainte parle dans cette lettre de son voyage pour Burgos, où elle n'arriva que le 26 du même mois. C'est donc entre ces deux dates que la présente lettre a été écrite. Elle contient deux fragments traduits pour la première fois.

sortirez jamais, et Il veut vous donner l'occasion de mériter de plus en plus. Peut-être, jusqu'à ce jour, goûtiez-vous davantage les douceurs de son service; c'était nécessaire alors, car Il voulait vous détacher du créé.

Je me souviens d'une Sainte[1] que j'ai connue à Avila; je lui donne ce nom, car certainement elle a mené la vie d'une sainte. Elle avait sacrifié pour Dieu tous ses biens. Il ne lui restait plus qu'une couverture pour s'abriter : elle la donna. Or, Dieu la récompensa immédiatement par une série d'épreuves intérieures terribles et de sécheresses. Elle se plaignait alors amèrement et disait : « *Vous êtes charmant, Seigneur; comment! après m'avoir laissée sans rien, vous m'abandonnez, vous aussi!* » Vous le voyez, ma fille, le Seigneur est de ceux qui payent les grands services par des épreuves; il ne peut y avoir de meilleure récompense : les épreuves ont pour payement l'amour de Dieu.

Je Le bénis de ce que vous réalisez des progrès dans les vertus intérieures. Laissez Dieu faire avec votre âme, son épouse; Il vous en rendra bon compte et la dirigera par le sentier qui lui convient le mieux. La nouveauté de la vie que vous menez et les exercices de la Communauté semblent vous enlever cette paix dont vous jouissiez précédemment; veuillez prendre patience, et tout viendra à la fois. [N'ayez d'attache à rien. Sachez apprécier combien il est glorieux pour vous d'aider le Sauveur à porter la Croix; ne soyez pas trop pressée de jouir des douceurs divines. C'est le propre des soldats mercenaires de réclamer leur paye à la fin de la journée[2]]. Servez gratuitement,

1. Marie Diaz, morte le 17 novembre 1572. Cfr. Louis du Pont et Gil Gonzalez Davila. (Teatro ecclesiastico de Avila).

2. Tout ce fragment est traduit d'après les corrections faites sur l'autographe.

comme font les grands de la terre pour un Roi mortel. Que le Roi du ciel soit avec vous !

Je réponds à ce que me demande doña Béatrix[1] au sujet de mon voyage à Burgos.

Doña Joséphine est une bonne âme, à coup sûr, et elle semble vraiment faite pour nous; mais elle rend tant de services dans cette maison que c'est peut-être mal à elle de travailler à en sortir; voilà pourquoi je m'y oppose le plus possible; je crains, d'ailleurs, de commencer à me susciter des inimitiés. Si Dieu le veut, son projet se réalisera.

Veuillez présenter tous mes respects à Messieurs vos frères que je connais. Plaise à Dieu de vous garder et de vous rendre telle que je le désire !

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

[J'oubliais de vous mander combien notre Père[2] a été content de Votre Charité; il ne cesse de faire votre éloge et de dire à la Mère prieure que vous pourriez descendre au réfectoire d'en bas, pourvu qu'elle vous y mît un plancher en bois[3]; de la sorte, vous seriez très bien, car c'est un gros travail pour les sœurs de porter les plats, de monter le bois, l'eau et le reste; cette combinaison serait, je crois, d'une grande commodité[4]].

1. Doña Béatrix de Beaumont-Navarre.
2. Le Père Gratien.
3. Tous les appartements étaient simplement carrelés.
4. Ce post-scriptum est traduit pour la première fois.

LETTRE CDVI[1].

1582. 16 Janvier. Palencia.

A CATHERINE DE TOLOSA, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE BURGOS.

Retard causé par la souffrance. Dispositions pour l'arrivée à Burgos. Bonnes nouvelles de ses filles.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

A peine arrivée à Valladolid, j'ai supplié la Mère prieure[2] de vous prévenir que j'étais là. J'y suis restée quatre jours, parce que je souffrais beaucoup ; à un gros rhume que j'avais, s'était ajoutée une légère douleur rhumatismale. Malgré tout, dès que je fus un peu mieux, je me suis remise en route ; je craignais de vous laisser dans la préoccupation, vous et ces dames, auxquelles je présente tous mes respects. Je vous supplie les unes et les autres de ne pas me reprocher d'être en retard ; si vous saviez dans quel état sont les chemins, vous me reprocheriez plutôt d'être venue.

En ce moment, je suis encore un peu souffrante ; mais j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que cela ne m'empêchera pas de partir dans quelques jours, pourvu que le temps vienne à s'améliorer. Le chemin de Palencia à

1. Nous avons fait quelques corrections à cette lettre.
2. Marie-Baptiste.

Burgos est, dit-on, très pénible; voilà pourquoi je ne sais si le Père provincial osera, malgré son désir, reprendre le voyage tant que je ne serai pas mieux; il vous présente ses compliments les plus sincères et souhaite vivement faire votre connaissance. Il a les plus grandes obligations de vous recommander à Dieu pour tout le bien dont notre Ordre vous est redevable.

Dans le cas où vous auriez besoin de nous communiquer quelque avis, ayez la bonté de m'envoyer un exprès dont les frais seront soldés à ce monastère; pour des choses de ce genre, les dépenses importent peu. Que le temps s'adoucisse comme aujourd'hui, et nous partirons probablement vendredi matin; dans cette hypothèse, votre lettre confiée au courrier ordinaire n'arriverait pas à temps. Supposé que vous n'en envoyez pas, et que nous soyons partis, voici ce que nous ferons à notre arrivée.

Sa Paternité ne veut pas que nous manquions de voir le Crucifix miraculeux de Burgos; avant d'entrer chez vous, nous irons donc le vénérer; et de là, ou même un peu avant, vous recevrez un avis de nous; nous vous arriverons le plus secrètement possible; et s'il le faut, nous attendrons la nuit; puis notre Père ira directement demander pour nous la bénédiction de l'archevêque, et en même temps la permission de célébrer le jour suivant la première messe; jusqu'alors, le mieux, croyez-moi, est de ne rien dire à personne de notre projet. C'est ainsi que j'ai presque toujours procédé. Chaque fois que je me rappelle comment Dieu nous a prêté son appui, je suis dans l'admiration; et je reconnais que nos fondations sont dues à l'efficacité de la prière. Béni soit Dieu à jamais! Qu'il Lui plaise de vous garder! Il vous réserve sûrement une très haute récompense pour une si belle œuvre.

Ne croyez pas qu'il m'en ait peu coûté d'amener avec

moi la sœur Assomption[1], tant il y a eu d'opposition. Cependant, elle vient, je crois, assez contente. Nous avons laissé sa sœur[2] en bonne santé. Je lui ai dit que je la ramènerais sous peu. La prieure de Palencia[3] et les sœurs qui viennent avec moi vous envoient leurs compliments; cinq d'entre elles sont destinées à rester à Burgos. Je mène, en outre, avec moi mes deux compagnes. Nous sommes huit en tout. Ne vous mettez pas en peine de nous préparer des lits; nous nous arrangerons comme nous pourrons, jusqu'à ce que nous soyons installées. Je trouve vos anges[4] en bonne santé et dans l'allégresse. Plaise à Dieu de garder ces chères enfants, et vous-même de longues années! Ne vous préoccupez nullement de mon indisposition. J'ai souvent éprouvé la même souffrance et cela a coutume de passer promptement.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Antoine.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Catherine de l'Assomption, une des filles de Catherine de Tolosa, que la Sainte amenait du monastère de Valladolid.

2. Casilde de Saint-Ange, qui était restée au monastère de Valladolid.

3. Inès de Jésus.

4. Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Sainte-Trinité, autres filles de Catherine de Tolosa, qui étaient au monastère de Palencia.

LETTRE CDVII[1].

1582. En Janvier. Palencia ou Burgos.

A DOÑA BÉATRIX DE AHUMADA, SA NIÈCE, A AVILA.

Joie de la savoir à Avila, chez son oncle Péralvarez.

..... [Il est clair que vos préoccupations sont très différentes des miennes. Dès lors que je ne vous ai rien envoyé, c'est que je n'ai pas pu. J'ai été vivement consolée et j'ai remercié Dieu de ce que vous êtes si bien dans la maison de Monsieur Péralvarez, votre oncle. Veuillez lui présenter tous mes compliments; dites-lui que je suis très reconnaissante de la bonne œuvre que lui et sa femme font pour vous. Je n'ai pas le temps de leur écrire en ce moment; mais je n'y manquerai pas un autre jour que le courrier partira. Dieu vous a accordé une grande grâce en vous délivrant de cette femme, qui est une vraie peste[2]].....

1. Fragment restitué à la Collection des Lettres.
2. Cfr. L. CCCLX, p. 130.

LETTRE CDVIII[1].

1582. 6 Février. Burgos.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Difficultés de réaliser la fondation. Prévenances pour le porteur de cette lettre. Thérésita et les fondatrices. Voyage pénible et maladie.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma fille, et vous garde à mon affection! *Amen.*

Je vous écris cette lettre de Burgos, où je suis en ce moment. Voilà douze jours d'écoulés depuis notre arrivée, et nous n'avons pas encore commencé la fondation, à cause de plusieurs contradictions qui ressemblent un peu à celles que nous avons eues à Séville. Je comprends combien Dieu doit être glorifié dans ce monastère, et toutes les épreuves d'aujourd'hui ne peuvent que tourner à notre avantage : on connaîtra mieux les Carmélites déchaussées. Cette ville étant comme un royaume, nous serions passées inaperçues si nous étions entrées en silence, mais tant de bruit et tant de contradictions sont loin de nous nuire; plusieurs postulantes ont déjà le dessein d'entrer chez nous, quoique la fondation ne soit pas encore réalisée. Je prie Votre Révérence et les sœurs de votre monastère de la recommander à Dieu.

Celui qui vous remettra cette lettre est le frère d'une dame[2] qui nous loge dans sa maison; celle-ci est l'instru-

1. Cette lettre contient quelques additions et corrections.
2. Catherine de Tolosa.

ment dont Dieu s'est servi pour nous amener à Burgos. Nous lui devons beaucoup. Quatre de ses filles sont religieuses dans nos monastères; et les deux autres qu'elle a chez elle suivront, je pense, l'exemple de leurs sœurs. Je vous dis cela afin de vous engager à vous montrer très affable pour le porteur de cette lettre, quand il se rendra à Séville; il s'appelle Pierre de Tolosa. Vous pouvez me répondre par son intermédiaire, et même lui confier l'argent dont nous avons parlé. Je vous le demande en grâce, ne négligez rien pour m'envoyer la somme entière, car j'ai déjà passé le contrat pour la donner cette année. Veillez à ne pas me l'expédier par la même voie que la précédente, sans quoi je me fâche contre vous. [Cette somme, je le répète, nous viendra sûrement si vous la confiez à Pierre de Tolosa. Vous n'avez qu'à la lui donner; et il me la remettra ici]. Dans le cas où vous pourriez lui montrer de l'intérêt en quelque chose, n'y manquez pas par charité; [nous n'y perdrons rien]; d'ailleurs, nous le lui devons bien en considération de sa sœur.

Notre Père[1] nous a accompagnées à Burgos et nous a rendu de grands services dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Il est bien portant. Plaise à Dieu de nous le garder, puisque nous en avons besoin !

J'ai amené Thérésita avec moi; on m'avait dit que ses parents voulaient la faire sortir de Saint-Joseph; voilà pourquoi je n'ai pas osé la laisser à Avila. Elle est admirable de perfection; elle envoie ses compliments à Votre Révérence et aux sœurs. Veuillez leur dire beaucoup de choses de ma part et surtout priez-les de ne pas manquer de me recommander à Dieu. Les sœurs que j'ai amenées se recommandent également à vous. Ce sont d'excellentes religieuses; elles supportent les épreuves où nous

1. Le Père Gratien.

sommes avec un profond esprit de foi. Nous avons couru en chemin de très grands dangers; les pluies ont été tellement abondantes que les ruisseaux et les rivières étaient débordés, et c'était une témérité de notre part de vouloir les traverser. Tout cela devait éprouver quelque peu ma santé. Aussi, depuis Valladolid, je traîne un gros mal de gorge qui, malgré les remèdes employés, ne peut disparaître. Je suis mieux, mais il m'est impossible encore de prendre une nourriture qu'il faille mâcher. Que les sœurs ne se mettent pas en peine pour cela; ces maux passeront promptement avec l'aide de Dieu et le secours de vos prières. C'est parce que je suis souffrante que la présente lettre n'est pas de ma main. La sœur qui vous l'écrit conjure par charité Votre Révérence de la recommander à Dieu. Qu'Il daigne Lui-même garder Votre Révérence à mon affection et faire de vous une sainte! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 6 février.

L'indigne servante de Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Ne manquez pas de m'envoyer une longue lettre. Vous pouvez la confier au porteur de celle-ci. Depuis longtemps, je n'en ai pas reçu de vous. Je me recommande à la Mère sous-prieure[1] et à toutes les sœurs.

1. Éléonore de Saint-Gabriel.

LETTRE CDIX.

1582. 1er Mars. Burgos.

AU LICENCIÉ DON MARTIN ALPHONSE DE SALINAS, CHANOINE DE PALENCIA.

La fondation est retardée jusqu'à l'acquisition d'une maison. Difficultés avec les Carmes mitigés.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous!

Nous nous trouvons bien dans l'hôpital[1], grâce à Dieu. Cela me rappelle tous les nombreux mérites que vous acquérez dans le vôtre[2]. C'est une grande chose que de se vouer à une telle œuvre. Béni soit Dieu, qui veille ainsi sur les pauvres ! J'en éprouve une consolation des plus vives.

L'archevêque a envoyé quelqu'un me voir et me demander ce que je désire. Pour me consoler, il me dit qu'à cause de l'évêque de Palencia, de moi et de ceux qui l'en ont prié, il me donnera enfin la permission, lorsque nous aurons une maison à nous; quant à retourner dans celle où nous étions, il était inutile d'y songer. Cela laisse supposer qu'on le lui a demandé.

Ces Pères se défendent avec ardeur de n'avoir jamais

1. L'hôpital de la Conception, à Burgos.

2. Le chanoine Salinas était administrateur de l'hôpital Saint-Antonin, à Palencia, et faisait l'admiration de tous par sa charité pour les pauvres.

rien fait de tel, et se plaignent de moi, parce que j'ai parlé de cela à Monsieur le Chanoine. Je ne sais qui a pu les renseigner; mais peu m'importe.

Ils sont allés trouver Catherine de Tolosa aussitôt après notre sortie de sa maison, et ils m'ont envoyé dire que c'est inutile de me fatiguer pour les amener à nous voir, qu'à moins d'un ordre du Général[1] de Rome, ils se tiendront à l'écart tant que nous n'aurons pas un monastère, qu'ils ne veulent pas donner à penser que leur Ordre et le nôtre n'en font qu'un[2]. Vous voyez la belle façon d'agir! Ils ajoutent que la moitié de la ville de Palencia est bouleversée à cause de ce que j'ai écrit. Je vous raconte cela pour que vous en donniez connaissance à Monsieur le chanoine Reynoso; je vous supplie l'un et l'autre de ne pas vous préoccuper à mon sujet. Voilà comment ces Pères comprennent les choses; mais un jour, il en viendra d'autres qui auront des vues différentes.

La difficulté est que, si nous voulons réaliser la fondation, nous devons commencer par nous procurer une maison : nous attendons d'abord que les deux sœurs[3] de Palencia nous envoient leurs renonciations; autrement, Catherine de Tolosa, malgré tout son désir, ne peut rien. Même ici, à l'hôpital, elle est pleine d'attentions et de sollicitude pour nous.

Nous sommes en ce moment en pourparlers au sujet de l'achat d'une maison qu'on nous donnera, dit-on, pour deux mille ducats. C'est très bon marché, car elle est fort

1. Le texte espagnol porte non pas *su General, leur Général*, comme on l'a dit, mais *el General, le Général*, ce qui signifie sous la plume de la Sainte : *notre Père Général*.

2. Les Carmes mitigés.

3. Deux des filles de Catherine de Tolosa, qui étaient au Carmel de Palencia.

bien construite, et il n'y aurait presque aucune réparation à faire d'ici longtemps, mais elle est mal située. Le propriétaire s'appelle Hulano de Ména. On ne doit pas désirer que nous soyons trop en vue du public; comme il n'y a pour ainsi dire pas de beaux sites à Burgos, nous désirons vivement acheter cette maison, malgré ses quelques défauts.

J'en étais là de ma lettre, quand on est venu m'annoncer qu'outre les deux mille ducats, nous devions payer neuf mille maravédis de rente et six cents ducats pour amortir cette rente. Cette nouvelle nous a découragées. Cependant, ce serait très heureux d'avoir de quoi payer; nous prendrions ce local qui ne nécessiterait aucune dépense d'ici à plusieurs années; de plus, nous trouverions une belle église toute faite[1].

Veuillez me donner votre avis et me dire comment vous vous portez. J'étais habituée à recevoir souvent des lettres de vous; voilà pourquoi je ne puis supporter plus longtemps votre silence. Je prie Monsieur le chanoine Reynoso de considérer cette lettre comme lui étant adressée. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder à mon affection, ainsi que je L'en supplie! *Amen*.

C'est aujourd'hui le 1er février[2].

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Il ne s'agissait pas de *bâtir* une belle église. L'église dont parle la Sainte existait déjà, comme on le voit par la lettre adressée au Père Mariano le 18 mars suivant.

2. La Sainte, évidemment, a voulu mettre le 1er mars. Elle était arrivée à Burgos le 26 janvier et était restée plus de trois semaines dans la maison de Catherine de Tolosa avant d'aller loger à l'hôpital d'où cette lettre est écrite. C'est peut-être le copiste qui s'est trompé.

LETTRE CDX.

1582. Vers le 10 Mars[1]. Burgos.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH ET A ISABELLE DE LA TRINITÉ, FILLES DE CATHERINE DE TOLOSA, NOVICES AU CARMEL DE PALENCIA.

Remercîments pour leur dot, qui va permettre d'acheter une maison.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Vos Charités, mes filles !

J'ai reçu votre lettre et l'acte de renonciation. Chaque fois que vous m'écrirez, ce me sera une consolation; j'en trouverais une autre à vous répondre, si je n'avais pas tant de travail ; voilà pourquoi je ne le pourrai pas toujours.

C'est une joie pour moi que vous soyez déjà fondatrices. Je puis vous l'assurer, si vous ne nous aviez secourues dans cette nécessité, je ne sais quel moyen nous aurions pu prendre pour acheter la maison. Malgré tous ses dé-

1. Cette lettre est sans date. Mais la Sainte, en écrivant le 1er mars au licencié Alphonse de Salinas, chanoine de Palencia, lui dit : « *Nous attendons la renonciation des deux sœurs.....* » Sans doute, cette renonciation ne tarda pas à arriver à Burgos, et il est vraisemblable que la Sainte, selon sa coutume, répondit immédiatement. Sa réponse dut être faite avant le 18 mars. Elle dit, en effet, ici, qu'on va acheter une bonne maison, et le 18 mars, elle annonce au Père Mariano que la maison est achetée, que même l'archevêque l'a trouvée très bien, ce qui suppose plusieurs jours.

sirs, Madame Catherine de Tolosa ne saurait faire davantage. C'est donc une vraie providence de Dieu que Vos Charités aient pu nous envoyer cette aumône. Comme l'archevêque ne voulait pas donner l'autorisation tant que nous n'aurions pas un local à nous, et que le moyen de nous le procurer nous manquait absolument, vous voyez quelle était notre situation. Maintenant, nous avons votre dot; ne donnerait-on immédiatement qu'une partie de la somme, nous pourrons, Dieu aidant, acheter une bonne maison. Rendez, mes filles, de vives actions de grâces au Seigneur, puisqu'Il vous a choisies pour servir de fondement à une telle œuvre : toutes ne méritent pas cette faveur qu'Il a accordée à la mère et à ses filles. N'ayez pas de peine de ce que nous avons souffert ici; c'est là une preuve que le démon voit avec dépit notre établissement; ces contradictions serviront à donner plus d'autorité au monastère. J'espère de la bonté de Dieu qu'une fois la maison achetée, l'archevêque donnera sa permission. Ne vous affligez jamais, mes filles, de nos souffrances, car elles nous procurent les plus grands avantages.

Je vous annonce qu'Hélénita de Jésus[1] doit devenir une grande religieuse; elle est avec nous, et nous en sommes très contentes. Thérèse est mieux; elle se recommande instamment à vos prières, ainsi que la Mère Thomassine et toutes les sœurs. Elles vous expriment leur plus vive reconnaissance pour votre aumône, et ne manqueront pas de vous recommander à Dieu. Plaise à Sa Majesté de vous garder l'une et l'autre à mon affection! *amen,* et de faire de vous des saintes!

De Votre Charité,

Thérèse de Jésus.

1. Jeune sœur de Marie de Saint-Joseph et d'Isabelle de la Trinité.

LETTRE CDXI[1].

1582. 17 Mars. Burgos.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Beau clocher. Désir de voir cette Mère nommée *fondatrice.*

.... [Je trouve charmante la façon dont vous vous illustrez avec votre clocher; supposé que vous ayez réussi aussi bien que vous le dites, vous avez eu raison de le bâtir.

J'espère de la bonté de Dieu que les sœurs réaliseront les plus grands progrès, parce qu'elles ont eu de nombreuses épreuves à supporter. Vous dites merveilleusement chaque chose. Que l'on me demande mon avis, et l'on vous choisira pour me remplacer comme fondatrice à ma mort. Que l'on vous nomme même de mon vivant, et j'y consens de tout cœur. Vous en savez beaucoup plus que moi, et vous valez davantage; c'est la pure vérité. Je l'emporte, cependant, sur vous par un peu plus d'expérience. Mais à présent, il n'y a plus à faire de moi que très peu de cas. Vous seriez étonnée si vous pouviez voir combien je suis vieillie et usée]........

1. Fragment restitué à la Collection. Il est regrettable que nous n'ayons pas la lettre entière.

LETTRE CDXII.

1582. 18 MARS. BURGOS.

AU PÈRE AMBROISE MARIANO, A ALCALA[1].

Achat d'une maison. Démarches pour obtenir que la sainte messe soit célébrée dans cette maison. Lettre au Père Antoine.

JESUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, mon Père !

Je vous ai écrit il y a peu de jours, et notre Père vous aura déjà donné le récit de nos pourparlers avec l'archevêque, dont la volonté clairement exprimée était de nous faire acheter une maison. Grâce à Dieu, cette maison est achetée maintenant; elle est très convenable. Il nous tarde de sortir de cet hôpital, parce que nous y sommes trop à l'étroit, et, de plus, nous comprenons quelle sera l'issue de cette affaire. L'archevêque a dit que la maison était bien et il semblait content. Mais tout le monde soupçonne qu'il ne fera pas plus qu'il n'a fait jusqu'à ce jour. Je voudrais que nous eussions la permission du Nonce pour qu'on célébrât la messe chez nous; avec cela, nous pourrions supporter tant de délais; voilà pourquoi j'écris la dépêche ci-incluse à la duchesse[2], et la prie de nous

1. Le Père Mariano n'était pas à Madrid, comme on l'a pensé, puisque la Sainte lui recommande d'envoyer une lettre à Madrid au Père Nicolas. Il se trouvait plus probablement à Alcala.

2. La duchesse d'Albe.

donner une lettre de recommandation. Veuillez la lire et la lui envoyer après l'avoir cachetée. Tâchez d'avoir une réponse, et vous l'enverriez à Madrid au Père Nicolas ou à Jean Lopez. Vous leur diriez quelle voie ils auraient à suivre pour nous obtenir l'autorisation désirée. Vous nous rendriez, je vous l'assure, un très grand service; car, bien qu'il y ait tout près de là une église, ce nous serait un terrible tourment d'être obligées de sortir de notre demeure pour aller entendre la messe.

Si vous croyez que le duc lui-même[1] se chargerait de cette mission en le lui demandant de ma part, on réussirait peut-être plus promptement; et ce serait, je crois, chose facile. Comme le marque la lettre que j'envoie à la duchesse, il y a dans la maison une chapelle qui n'a servi que pour célébrer la messe. Le Saint-Sacrement avait même résidé dans celle où nous voulions établir la fondation, durant les quatorze années qu'elle fut à l'usage des Pères de la Compagnie de Jésus; cependant, l'archevêque n'a jamais voulu qu'on y célébrât la messe. Si vous entendiez ses belles paroles et tout ce qu'il dit pour nous montrer son désir de voir la fondation achevée, vous jugeriez qu'on ne peut rien demander de plus. Cela, à mon avis, ne dépend pas de lui; le démon, à coup sûr, est irrité de notre dessein; il ne réussira pas, car nous avons une maison. Quant à la permission, nous devrons peut-être l'attendre encore longtemps, mais on se lassera, et on finira par nous l'accorder.

Je désire vivement savoir si vous avez remis mes lettres à ces messieurs, et si l'on a fait quelque chose. En tout cas, nous ne perdrons rien à cette démarche dont je viens de parler. Par charité, ne manquez pas de me rendre ce service.

1. Le duc d'Albe.

Je suis tellement peinée de la façon de procéder du Père Antoine[1] que je me suis décidée à lui expédier la lettre que vous trouverez sous ce pli, dans le cas où vous penseriez qu'il n'en aurait pas trop de chagrin. Veuillez la fermer; fermez, en outre, les autres qui l'accompagnent et envoyez-les; je ne connais pas d'autre voie pour les lui transmettre. Mes salutations au licencié Padilla et au Père Antoine de la Mère de Dieu. Les sœurs de ce monastère vous présentent les leurs. Plaise à Dieu de vous garder et de vous rendre aussi grand saint que je L'en supplie !

De Burgos, le 18 mars.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXIII.

1582. 13 Avril. Burgos.

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÉVÊQUE DE PALENCIA.

Remercîments pour la lettre adressée à l'archevêque de Burgos. La fondation sera réalisée dans quelques jours.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie Illustrissime !

L'archevêque a été tellement content de la lettre de Votre Seigneurie, qu'il a manifesté immédiatement son désir de voir notre fondation réalisée avant Pâques, sans

1. Père Antoine de Jésus ou Hérédia.

en avoir été prié par personne; il veut même venir célébrer la première messe après avoir bénit l'église. Nous devrons attendre, je pense, jusqu'à la dernière fête de Pâques, puisque les autres jours sont occupés.

On travaille aux formalités exigéès par le proviseur; presque toutes sont déjà remplies; elles sont bien nouvelles pour moi. On a cité les messieurs de la première paroisse, pour leur demander si notre fondation ne leur porterait pas quelque préjudice. Ils ont répondu que, loin d'y voir une perte pour eux, ils ne négligeraient rien pour nous favoriser. Nous pouvons donc considérer cette difficulté comme déjà terminée. J'ai fait présenter mes sincères remerciements à l'archevêque. Béni soit Dieu! Cette fondation, tous la regardaient comme impossible; pour moi, non seulement je la regardais comme possible, mais j'ai toujours eu la certitude de la voir réalisée. Aussi est-ce moi qui ai eu le moins à souffrir.

Les sœurs remercient vivement V. S. I. de les avoir tirées d'une telle épreuve. Elles ont eu tant d'allégresse et ont adressé tant de louanges à Notre-Seigneur, que j'aurais été heureuse que vous fussiez témoin de leur bonheur. Bénie soit à jamais Sa Majesté qui vous a donné une telle charité pour nous, et vous a, en quelque sorte, forcé à écrire cette seconde lettre à l'archevêque! Comme le démon prévoyait le grand bien dont cette fondation doit être la source, il ne négligeait rien pour s'y opposer : ses manœuvres lui ont servi de peu, car notre Dieu tout-puissant doit en définitive réaliser ses desseins.

Plaise à Sa Majesté de vous avoir donné ces jours derniers la santé nécessaire pour supporter tant de travaux! J'ai bien pensé à La prier pour vous, et les sœurs Lui ont instamment demandé de vous soutenir. Sans doute, la réunion d'un synode est une fatigue; néanmoins, vous

avez grandement raison de le convoquer, et Notre-Seigneur vous donnera des forces pour tout.

C'est une haute faveur pour nos sœurs de Palencia de se trouver près de vous; mais il y en a qui leur portent envie. Je me réjouis des belles fêtes de Pâques qu'elles vont avoir. Dieu veuille vous donner ces joies pascales, et soutenir votre santé aussi longtemps que cela est nécessaire pour notre Ordre ! *Amen.*

C'est aujourd'hui le vendredi de la Croix[1].

On célébrera, Dieu aidant, la première messe dans notre église la dernière fête de Pâques; ce sera peut-être plus tôt, si l'archevêque n'est pas empêché.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie Illustrissime,

Thérèse de JÉSUS.

LETTRE CDXIV[2].

1582. 18 AVRIL. BURGOS.

A DON FADRIQUE ALVAREZ DE TOLÉDO, DUC DE HUESCAR, ET PLUS TARD DUC D'ALBE.

Elle le console dans ses afflictions, et le tranquillise sur ses craintes.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie Illustrissime !

1. Le vendredi saint.

2. Cette lettre renferme plusieurs corrections et additions d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

J'ai pris une telle part à votre joie que j'ai tenu à vous le dire; mon allégresse a été en vérité très grande. Plaise à la divine Majesté de me la donner complète en procurant d'heureuses couches à Madame la Duchesse, et en vous conservant de longues années dans une parfaite santé! J'offre tous mes respects à Son Excellence; je la supplie d'être sans crainte, et d'avoir, au contraire, la plus entière confiance que Notre-Seigneur, qui a déjà exaucé nos prières, mettra le comble à nos vœux. Les sœurs de ce monastère et moi nous demanderons avec un soin tout particulier cette grâce à Dieu.

Comme j'ai eu beaucoup de travaux et peu de santé depuis ma dernière lettre à Votre Excellence, et que j'ai pu avoir par ailleurs de vos nouvelles et de celles de Madame la Duchesse, j'ai tardé à vous écrire, et vous avez cru à une négligence de ma part. Toutefois, je vous l'assure, je ne vous ai point oublié; au contraire, je me suis souvenue de vous recommander instamment à Dieu dans mes pauvres prières, qui valent ce qu'elles sont, et je ne manquerai jamais de le faire encore à l'avenir. J'ai été bien sensiblement affectée de votre maladie. Plaise à Sa Majesté que vous soyez complètement guéri! Je La supplie de garder de longues années la très illustre personne de Votre Seigneurie.

De Burgos, le 18 avril.

L'indigne servante de Votre Seigneurie Illustrissime,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXV.

1582. 4 MAI. BURGOS[1].

A DON PIERRE MANSO, CHANOINE DE BURGOS, ET PLUS TARD ÉVÊQUE DE CALAHORRA.

Départ du Père Gratien pour Soria. Solitude et filiale affection. Prise d'habit présidée par Monseigneur.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Notre Père provincial m'a chargée de vous dire qu'ayant reçu une lettre où on lui annonce que son père, avant d'aller à Rome, se rend à Soria pour lui parler, il ne pouvait s'arrêter plus longtemps ici. Il a dû partir ce matin, et a vivement regretté de ne pas vous voir ; mais cela lui a été impossible hier, tant il a eu d'occupations. Il vous supplie de le recommander à Dieu. Nous sommes demeurées bien seules depuis son départ. Voilà pourquoi, je vous en conjure, soyez persuadé que vous trouverez toujours en nous des filles dévouées. Pour moi, je suis tellement mauvaise que j'ai besoin de n'être point oubliée dans vos prières. La Mère prieure[2] et toutes les sœurs vous présentent leurs respects.

1. Nous mettons cette lettre le 4 mai, car la Sainte, dans sa lettre du 30 mai à Anne de Jésus, dit : *Notre Père était ici le jour de la Croix,* c'est-à-dire *le 3 mai*. C'est donc le 4 mai que le Père Gratien partit pour Soria, et c'est ce jour-là que la Sainte écrivit à don Pierre Manso.

2. La Mère Thomassine-Baptiste.

La prise d'habit aura lieu, dit-on, vendredi : c'est Monseigneur qui officiera. Plaise à Dieu de se donner Lui-même à nous, afin que nous ne sentions plus le vide où nous laissent les créatures ? Qu'Il daigne vous garder et vous accorder une grande augmentation de sainteté !

J'ai besoin de vous parler avant que vous ne traitiez avec un ecclésiastique qui nous servirait de chapelain. Cependant, s'il se présentait un bon choix, ne le négligez pas.

Votre indigne servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXVI.

1582. Après le 4 Mai. Burgos[1].

AU PÈRE NICOLAS DORIA, PRIEUR DE PASTRANA.

Peine de voir le Père Gratien s'éloigner. Conduite à tenir dans les difficultés.

JÉSUS soit avec Votre Révérence, mon Père !

C'est très pénible que notre Père s'en aille dans des pays si éloignés[2], et sans Votre Révérence; j'en ai été

1. Cette lettre dut être écrite peu après le départ du Père Gratien pour Soria, comme le laisse supposer la première phrase.

2. La copie de la Bibliothèque nationale de Madrid porte *apartados* et non *apretados*.

extrêmement affligée. Plaise à Dieu de lui donner de la santé ! Votre présence devait être grandement nécessaire dans ce monastère[1], pour que notre Père consentît à se séparer de Votre Révérence. J'ai été vraiment contente de l'humilité avec laquelle vous vous exprimez dans votre lettre ; mais je n'ai nullement l'intention de faire ce que vous me dites ; il faut que vous appreniez à souffrir. Sachez-le, mon Père, tous les débuts sont pénibles ; et ils le seront pour vous en ce moment.

Quant à ce que vous me marquez des inconvénients qu'entraînent les sciences, c'est par trop malheureux de les voir déjà se manifester chez des gens qui sont encore si peu instruits. Mieux vaudrait qu'ils n'eussent aucune science que de laisser percer si tôt de telles prétentions.

L'art de bien gouverner ne consiste pas, soyez-en persuadé, mon Père, à découvrir toujours ses propres misères, il faut souvent s'oublier soi-même, se rappeler qu'on tient la place de Dieu, qu'on agit en son nom, et que Sa Majesté nous donnera ce qui nous manque, comme Elle le fait pour tous les supérieurs ; car il ne doit y en avoir aucun d'accompli.

Ne vous laissez pas aller à une humilité déplacée[2], et ne manquez pas d'écrire à notre Père tout ce que vous jugerez à propos de lui communiquer. Il y a peu de temps, je lui ai envoyé un autre pli par l'intermédiaire de Ma-

1. Celui de Pastrana.

2. *Mogigato, hypocrite,* qui affecte une fausse soumission pour arriver à ses fins. — *Craintif, pusillanime, béat.* Cfr. *Dictionnaire de l'Académie espagnole.*

Les dictionnaires anciens disent : *rusé, fin, adroit, subtil.*

On a donné divers sens à ce mot. Il nous semble plus raisonnable d'après le contexte de lui laisser le sens que nous choisissons dans notre traduction.

dame doña Jeanne[1]. Plaise à Dieu de vous garder et de vous rendre aussi saint que je L'en supplie ! *Amen.*

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXVII[2].

1582. Mai. Burgos.

A ÉLÉONORE DE LA MISÉRICORDE, NOVICE AU CARMEL DE SORIA.

Elle l'engage à rendre compte de son âme au Père Gratien. Remercîments à ses parentes. Projet de fondation à Pampelune.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Charité, ma fille !

Il est près d'une heure après minuit, mais je ne veux pas manquer d'expédier cette lettre à Votre Charité. J'ai souhaité de trouver un messager pour la localité où vous êtes, et j'ai écrit; je ne sais ce que deviennent mes lettres, et nos sœurs de Soria se mettent bien peu en peine de m'en envoyer. Le porteur de ce pli est tel qu'il saura rendre compte à Votre Charité de toutes les nouvelles d'ici. Mon désir est que Votre Révérence[3] rende un compte

1. La mère du Père Gratien, à Madrid.

2. Cette lettre n'est pas de 1581, comme on l'a cru, mais des premiers jours du mois de mai 1582, puisque la présence du Père Gratien à Soria y est signalée.

3. Nous traduisons textuellement, bien que la distraction de la Sainte soit évidente.

exact de son âme à notre Père, et que vous trouviez une vive consolation à vous ouvrir simplement à lui; il a toutes sortes de moyens pour soulager les âmes. J'ai été très contente que Votre Charité fît sa connaissance.

Le domestique qui porte cette lettre devant revenir à Burgos, je prie Votre Révérence de me dire comment vous allez pour le contentement et pour tout; je ne cesse, de mon côté, de vous recommander à Notre-Seigneur. Veuillez me dire, en outre, ce qu'a fait Monsieur don Francès; il ne serait pas encore décidé, m'a-t-on dit, à ne pas se remarier; cela m'a beaucoup étonnée; je souhaite qu'il réussisse à servir Notre-Seigneur.

La fille de doña Marie de Beaumont est souffrante depuis quelque temps. Veuillez lui écrire, ainsi qu'à doña Jeanne. Remerciez-les de l'aumône qu'elles nous ont envoyée, et demeurez avec Dieu. Ma tête est fatiguée et ne me permet pas de m'étendre davantage. Je prie Votre Charité de présenter mes compliments au Père Vallejo[1]. Demandez-lui en mon nom de dire à notre Père[2] tout ce qu'il croira de nature à être réformé dans le monastère.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

Vous pouvez traiter avec notre Père de la fondation de Pampelune. Plaise au Seigneur de la diriger, si elle doit contribuer à sa gloire! Dans le cas où il faudrait tout bâtir par la base, cette fondation, ce me semble, ne conviendrait pas.

1. Le confesseur des Carmélites de Soria.

2. Le Père Gratien, qui était venu à Soria, comme on l'a vu dans la lettre précédente.

LETTRE CDXVIII[1].

1582. 14 Mai. Burgos.

A PIERRE-JEAN DE CASADEMONTE, A MADRID.

Consolation dans ses épreuves. Heureuse issue de la fondation de Burgos. Projet de fondation à Madrid.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

J'ai reçu une lettre de vous il y a trois jours, et j'ai été très contente d'avoir de bonnes nouvelles de votre santé. Plaise à Notre-Seigneur que la vôtre soit excellente, comme je L'en supplie ! Vous n'avez pas besoin de me recommander une chose à laquelle je suis obligée à tant de titres. Je ne vous dis rien du peu de santé de doña Marie[2], Notre-Seigneur veut, ce me semble, vous sanctifier l'un et l'autre au milieu d'une épreuve si continuelle. J'ai eu quelques souffrances dans cette ville, mais les vôtres m'ont été bien plus sensibles ; et cependant, j'ai enduré un mal très violent dont je suis loin encore d'être délivrée.

Vous devez être satisfait, j'en suis persuadée, de la prospérité où est notre Ordre. Dieu veuille vous récompenser de ce sentiment, comme Il le peut ! Que ne savez-vous quelles ont été toutes nos épreuves ? Vous auriez encore plus de joie de l'heureuse issue de cette fondation de Burgos. Béni soit Celui qui l'a conduite à si bon terme !

1. Nous avons fait plusieurs corrections importantes à cette lettre.
2. Femme de Casademonte.

Veuillez présenter mes respects à doña Marie. Je désire vivement réaliser la fondation de Madrid, et je ne néglige aucune démarche dans ce but. Quand il plaira à Notre-Seigneur, elle aura lieu ; jusqu'à ce moment, je puis peu de chose pour ma part.

Je vous remets les lettres ci-incluses qu'on m'a envoyées de Grenade pour vous. Plaise à Notre-Seigneur de garder de longues années votre personne !

De Burgos, et de ce monastère de Saint-Joseph, le 14 mai.

Votre servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXIX[1].

1582. 18 Mai. Burgos.

A UNE PERSONNE INCONNUE, MADRID.

Peine du départ du Père Gratien.

JÉSUS soit avec vous !

Ne sachant pas où se trouve Casademonte, je ne puis m'empêcher de vous demander que vous vouliez vous donner la peine de........

Notre Père[2], qui était ici la semaine dernière[3], jouissait

1. Nous réunissons ces deux fragments, qui semblent faire partie d'une même lettre.

2. Le Père Gratien ; la Sainte ne devait le plus revoir en ce monde.

3. Il y avait juste quinze jours que le Père Gratien avait quitté Burgos, si, toutefois, ce fragment est bien du 18 mai.

d'une bonne santé. Il est allé à Soria; de là, il doit faire quelques voyages; je suis fort en peine de lui, car il se passera beaucoup de temps sans que nous ayons de ses nouvelles........

C'est aujourd'hui le 18 mai.

. . . .

LETTRE CDXX.

1582. 20 Mai. Burgos.

A DON JÉROME REYNOSO, CHANOINE DE PALENCIA.

Difficultés avec des religieux.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Chaque fois que je reçois une lettre de vous, j'éprouve de la consolation ; mais d'un autre côté, je suis peinée de ne pouvoir me procurer souvent le repos que j'aurais à vous écrire. Vous en êtes persuadé, je le sais, et cependant, malgré tout, il m'en coûte de ne pouvoir faire davantage.

Par la lettre ci-jointe que vous montrera la Mère prieure et que j'adresse au Père recteur Jean del Aguila, vous aurez quelque nouvelle de la Compagnie : vraiment, ces Pères semblent en venir à une inimitié ouverte. Ils y sont poussés par le démon ; ils m'accusent pour ce qui devrait exciter leur reconnaissance envers moi, et m'accablent de calomnies bien grandes. Plusieurs d'entre eux, paraît-il,

pourraient témoigner de certaines choses que j'ai dites, que j'ai voulues, que j'ai cherchées; c'est beaucoup qu'on n'ajoute pas encore : que j'ai pensées. Hélas! tout cela n'a d'autre but que de noirs intérêts. Mais comme je suis persuadée qu'ils diront des mensonges[1], le démon, je le comprends clairement, doit avoir lui-même ourdi cette trame.

Ces Pères craignent, comme ils viennent de le déclarer à Catherine de Tolosa, que notre genre d'oraison ne se répande; ils voudraient que personne n'eût de rapports avec les Carmélites déchaussées. Le démon doit avoir un grand intérêt à nous brouiller, puisqu'il se remue tant.

Ils ont dit, en outre, à doña Catherine que leur Général venait en Espagne, qu'il avait même débarqué. A cette nouvelle, je me suis rappelé qu'il était l'ami de Monsieur don François. Par son intermédiaire, on pourrait peut-être rompre cette trame et imposer silence en mettant la vérité au grand jour; ce serait là une œuvre très méritoire devant Dieu, car c'est une pitié que des personnes si graves s'occupent de niaiseries de cette sorte. Veuillez examiner cette affaire et y remédier, comme vous le jugerez convenable.

Vous devez être très fatigué de la lecture de ces papiers. Je vous supplie de me les renvoyer; mais il faut à tout prix que ce soit quand vous trouverez une occasion absolument sûre. Veuillez me recommander à Notre-Seigneur. Plaise à Sa Majesté de vous garder, comme je L'en supplie! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 20 mai.

Je présente tous mes respects à Monsieur don François et à Mesdames vos tantes.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Le texte porte : *y como yo creo que ellos diran mentira;* il n'y a pas de *no*, comme on l'a fait dire à la Sainte.

NOTE

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

Ce ne sont point les Carmes mitigés que la Sainte désigne dans cette lettre, comme on l'a pensé à tort.

1° Les deux phrases : *vraiment, ces Pères semblent en venir à une inimitié ouverte; — le démon doit avoir un grand intérêt à nous brouiller,* — les excluent formellement; car l'inimitié des Carmes mitigés contre la Sainte et la Réforme n'était point nouvelle; elle datait de 1575.

2° L'expression *su General, leur Général,* les exclut encore. Le Général des Carmes, soit mitigés, soit réformés, étant alors le même, la Sainte ne se fût pas exprimée de la sorte pour désigner son propre supérieur. Elle aurait dit, ainsi qu'on le voit dans ses autres lettres : *le Général,* ou *notre Père Général,* ou *notre très Révérend Père Général.*

3° Enfin, l'expression « *personnes si graves* » est absolument inusitée sous la plume de la Sainte quand il s'agit des Carmes mitigés.

LETTRE CDXXI[1].

1582. 30 Mai. Burgos.

A ANNE DE JÉSUS, PRIEURE A GRENADE, ET AUX RELIGIEUSES DE CE MONASTÈRE.

Divers reproches au sujet des dispositions prises dans la fondation de Grenade.

JÉSUS !

Que le Saint-Esprit soit avec Vos Révérences !

Je trouve charmant le trouble où vous êtes toutes. Comment osez-vous vous plaindre de notre Père provincial, quand vous avez négligé vous-mêmes de lui donner de vos nouvelles depuis le jour où vous lui avez annoncé que la fondation était faite ? N'avez-vous pas agi de même à mon égard ?

Notre Père est venu nous voir le jour de la Croix[2]. Or, il ne savait encore rien de vous, si ce n'est ce que je lui avais appris moi-même d'après une lettre de la prieure de Séville, où l'on m'annonçait que vous aviez acheté une maison pour douze mille ducats. Puisque vos affaires étaient dans une telle prospérité, ce n'est pas trop qu'on vous ait donné des patentes restreintes. Mais après les beaux moyens pris à Grenade pour ne pas obéir, j'ai été très affligée; votre conduite va paraître très mal dans l'Ordre entier; des libertés de ce genre peuvent passer en coutume, et les

1. Nous avons fait plusieurs corrections à cette lettre.
2. Le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix.

prieures ne manqueront pas de raisons pour se disculper.

Dès lors que ces messieurs, dites-vous, ont très peu de ressources, vous avez commis une grave indiscrétion en emmenant avec vous tant de religieuses; et ces pauvres petites[1] à peine arrivées d'un bien long voyage, vous les avez renvoyées ! Je ne sais comment vous avez eu le cœur d'agir de la sorte. Celles qui étaient de Véas auraient pu retourner à leur monastère, et même plusieurs autres auraient pu repartir avec elles. C'était un manque total de délicatesse de rester en si grand nombre, surtout quand vous vous sentiez à charge à vos hôtes[2]. Vous n'auriez pas dû emmener des religieuses de Véas, puisque vous saviez que vous n'aviez pas de maison à vous. En vérité, je m'étonne de la patience de ces messieurs. Cette affaire a été mal dirigée dès le début. Dès lors que l'unique remède est celui dont vous me parlez, il est bon de l'employer avant que le scandale ne soit plus considérable. D'après vous, le scandale consiste à recevoir une religieuse de plus; cela, à mon avis, me paraît trop de minutie dans une ville aussi populeuse.

J'ai bien ri de votre crainte de voir l'archevêque supprimer le monastère. Il n'a plus rien à y voir; je ne sais pourquoi vous lui supposez tant d'autorité; il y succomberait plutôt que de réussir. [Dans le cas où ce monastère devrait continuer comme maintenant], et introduire parmi nous des principes d'une obéissance peu scrupuleuse, il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'existât pas.

1. Allusion aux Carmélites de Villeneuve de la Xara.

2. Don Louis de Mercado et Anne de Peñalosa, sa sœur, furent bénis de Dieu pour avoir donné l'hospitalité aux fondatrices.

Si la Sainte se montre sévère, c'est qu'elle ignore de quelle façon les choses se sont passées. Le vicaire provincial, Jacques de la Trinité, et Saint-Jean de la Croix avaient approuvé la conduite d'Anne de Jésus.

Notre avantage ne consiste point à avoir un grand nombre de maisons, mais à y vivre comme des saintes.

Je ne sais quand on pourra remettre à notre Père les lettres que vous lui envoyez. Je crains que ce ne soit pas avant un mois et demi, et encore je me demande comment nous trouverons alors un moyen sûr pour les lui transmettre. Il est parti d'ici pour Soria, et de là il est allé visiter tant de couvents qu'on ignore l'endroit exact où il se trouve, et quand nous aurons de ses nouvelles. D'après mes calculs, il serait à Villeneuve pour l'arrivée de ces pauvres sœurs. J'ai été très affectée de la peine et de l'humiliation que cela va lui causer. La localité est très petite, et le retour des sœurs ne pourra demeurer secret. Votre imprudence, une fois connue, nous portera beaucoup de tort. Vous auriez bien pu les envoyer à Véas et aviser notre Père. Mais de plus, vous n'aviez pas la permission de les envoyer au monastère où elles sont retournées; elles étaient par ordre de notre Père conventuelles du vôtre; et vous n'évitez pas de les mettre en sa présence. Il y aurait eu, je crois, quelque moyen de tout arranger. La faute entière est à vous, ma Révérende Mère. Vous ne lui avez pas annoncé quelles religieuses vous emmeniez de Véas, ni si vous preniez quelque sœur converse. Vous n'avez pas fait plus de cas de lui que s'il n'était point votre supérieur.

D'après ce que j'ai appris de lui-même, il lui sera impossible, à cause de ses occupations, d'aller à Grenade avant l'hiver. Plaise à Dieu que le Père vicaire provincial puisse s'y rendre! on vient de me remettre plusieurs lettres de Séville, et la prieure me mande que la peste exerce ses ravages dans cette localité, bien qu'on n'en dise mot; ce Père et le Père Barthélemy de Jésus en sont atteints, ce qui m'a causé une vive peine. Je vous l'an-

nonce, dans le cas où vous ne le sauriez pas; veuillez, vous et vos filles, les recommander à Dieu; l'Ordre perdrait beaucoup en les perdant. Le Père vicaire, me marque la Mère prieure sur le dessus de la lettre, va mieux, mais il n'est pas hors de danger. Nos sœurs de Séville doivent être très affligées, et ce n'est pas sans motif. Ce sont des martyres; elles endurent d'autres souffrances que vous, et cependant elles ne se plaignent pas comme vous. Vous avez de la santé et le nécessaire pour vivre, ce n'est donc pas une si grande agonie pour vous que d'être un peu à l'étroit. [De plus, on vous gâte avec tant de sermons]. Je ne sais de quoi vous vous plaignez; il faudrait donc que tout marchât à souhait!

La Mère Béatrix de Jésus écrit au Père provincial qu'on attend le Père vicaire pour ramener les sœurs de Véas et de Séville à leurs monastères respectifs. A Séville, on n'est point disposé à les recevoir; c'est, d'ailleurs, fort loin; et cela ne convient nullement. La nécessité est peut-être telle que vous le dites; notre Père le verra. Quant à renvoyer celles de Véas, je l'approuve fort; si je ne craignais de vous donner l'occasion d'offenser Dieu par une désobéissance, je vous enverrais un précepte formel de les faire partir, car pour tout ce qui concerne les Carmélites déchaussées, j'ai les pouvoirs de notre Père provincial. Je vous dis donc et je vous commande en vertu de ces pouvoirs de renvoyer à leur monastère, dès que vous le pourrez commodément, les religieuses de Véas; la Mère prieure, Anne de Jésus, sera la seule de ce monastère à rester. Il en sera de la sorte quand bien même vous seriez déjà installées dans une maison à vous; à moins toutefois que vous n'eussiez pas une rente suffisante pour sortir de la nécessité où vous êtes. Il est très imprudent d'aller avec tant de religieuses commencer une fondation; au

contraire, la mesure dont je viens de parler est bonne pour beaucoup d'autres raisons.

J'ai recommandé, tous ces jours derniers, cette affaire à Notre-Seigneur; voilà pourquoi je n'ai pas voulu répondre immédiatement à votre lettre; et à mon avis, cette décision est de nature à plaire à Sa Majesté; plus les sœurs y seront sensibles, plus Dieu en sera glorifié. La moindre attache, même pour une supérieure, est absolument en dehors de l'esprit des Carmélites déchaussées; jamais, avec cela, on ne pourrait progresser dans l'esprit d'oraison. Dieu veut ses épouses libres, et sans autre attache qu'à Lui. Je ne voudrais pas voir votre monastère commencer comme celui de Véas. Je ne puis oublier une lettre qui me vint de cette maison, au moment où vous laissiez la charge de prieure; une Carmélite mitigée ne l'aurait pas écrite. C'est là le commencement de l'esprit de parti et de plusieurs autres inconvénients très graves qui au début sont imperceptibles. Pour cette fois, conformez-vous uniquement à mon avis, je vous le demande en charité. Quand vous serez plus assises, et que ces religieuses seront plus détachées, on pourra les faire revenir, si cela convient.

Il est vrai, j'ignore même celles qui sont allées avec vous; vous l'avez bien caché à notre Père et à moi; je ne supposais pas, non plus, que vous en eussiez emmené un si grand nombre; celles-là, je pense, doivent être les plus attachées à Votre Révérence. O véritable esprit d'obéissance, il lui suffit de voir une personne tenir la place de Dieu pour n'avoir pas de répugnance à l'aimer ! Par amour pour Lui, je vous supplie de considérer que vous élevez des âmes qui doivent être des épouses du Crucifié. Crucifiez-les donc en les portant à n'avoir plus de volonté propre et à ne plus s'occuper d'enfantillages. Considérez que vous implantez notre Ordre dans un nouveau royaume;

pour ce motif, vous êtes plus obligées, vous et vos filles, à vous montrer semblables à des hommes valeureux, et non à des femmelettes.

Comment, ma Mère, on en est à se demander si le Père provincial vous appelle présidente, prieure, ou Anne de Jésus ! Qu'est-ce que cela veut dire? Je vois bien que, dans le cas où vous ne seriez pas supérieure, il n'aurait aucun motif de vous donner un titre de plus qu'aux autres, car il y en a qui, comme vous, ont été prieures. On l'a tenu bien peu au courant de ce qui s'est passé; rien d'étonnant qu'il ne sache pas si l'on a fait, ou non, les élections. A la vérité, c'est une insulte pour moi qu'en fin de compte, des Carmélites déchaussées en viennent maintenant à des petitesses de cette sorte, qu'elles en occupent leur esprit, qu'elles s'en entretiennent dans leurs discours et que la Mère Marie du Christ y attache une telle importance; ou bien la peine vous a rendues folles, ou bien le démon introduit des coutumes infernales dans notre Ordre. Malgré cela, cette Mère Marie du Christ loue votre grand courage comme si l'humilité pouvait vous enlever votre mérite. Plaise à Dieu de donner à mes Carmélites déchaussées la grâce de posséder une humilité, une obéissance et une soumission parfaites! sans ces vertus, tout le reste ne peut qu'être la source d'une foule d'imperfections.

Je me rappelle en ce moment, comme on me l'annonçait dans une lettre précédente, que l'une d'entre vous a des parents à Grenade, et que ces derniers vous avaient rendu de signalés services, parce que vous l'aviez amenée de Véas. Dans le cas où il en serait de la sorte, la Mère prieure gardera cette sœur, si elle le juge à propos; je laisse cela à sa conscience; mais elle ne gardera pas les autres.

Votre Révérence, j'en suis persuadée, aura bien des

peines à endurer dans ces commencements. Ne vous en étonnez pas. Une œuvre aussi grande ne s'accomplit pas sans qu'il en coûte; mais la récompense qui suit est splendide. Plaise à Dieu que les imperfections que j'apporte moi-même dans ces fondations n'attirent pas plutôt des châtiments que des récompenses ! C'est là l'objet constant de mes craintes.

J'écris à la prieure de Véas de contribuer pour sa part aux frais du voyage, puisque vous avez peu de ressources. Je lui dis que si Avila était aussi rapproché de Grenade que Véas, je serais très heureuse d'y rappeler mes religieuses. Cela pourra se réaliser plus tard, avec l'aide du Seigneur. Vous pouvez leur dire qu'une fois la fondation terminée, elles retourneront à leur monastère, pourvu que leur présence à Grenade ne soit plus nécessaire par suite de la réception de plusieurs novices.

J'ai envoyé, il y a peu de temps, une longue lettre à Votre Révérence, à toutes les Mères de Grenade et au Père Jean de la Croix; comme je vous y donnais des nouvelles de ce qui se passe à Burgos, j'ai cru bon d'écrire en ce moment pour vous toutes. Plaise à Dieu que, vu la marche des choses, vous ne vous en formalisiez pas, comme vous l'avez fait lorsque notre Père vous a appelée présidente. Jusqu'au jour où l'élection eut lieu ici, à l'arrivée de notre Père, nous n'appelions pas prieure, mais présidente celle qui était à la tête de la Communauté; au fond, c'est tout un.

J'oublie toujours, quand je vous écris, de vous dire qu'à Véas, comme on me l'a appris, les sœurs continuent encore, même depuis le Chapitre, à aller dans l'église pour l'orner. Je ne puis comprendre que[1] l'on agisse de la sorte; le provincial lui-même ne peut pas donner cette

1. L'autographe, tel qu'il est conservé à Séville, ne va que jusqu'ici.

permission; la défense est portée par un *motu-proprio* du Pape, sous peine d'excommunications terribles, sans parler de la Constitution qui le prohibe d'une façon formelle. Cette mesure nous gênait beaucoup au début; aujourd'hui, nous sommes très contentes. On ne doit pas sortir, non plus, pour aller fermer la porte de la rue. Nos sœurs d'Avila savent très bien que cela est défendu; je ne sais pourquoi on ne vous l'a pas dit. Que Votre Révérence veuille bien, par charité, se conformer à ce point, et Dieu vous procurera quelqu'un pour orner l'église; il y a moyen de s'arranger pour tout.

Chaque fois que je pense combien ces messieurs[1] doivent être à l'étroit, je ne puis contenir ma peine. Comme je vous l'ai écrit l'autre jour, procurez-vous une maison, alors même qu'elle ne serait ni excellente ni passable; quelque mal que vous y soyiez, vous y serez moins gênées. Mais en serait-il encore ainsi, mieux vaut que vous souffriez, vous autres, que ceux qui vous font tant de bien. J'écris à doña Anne[2]; je voudrais pouvoir lui exprimer ma profonde gratitude pour sa charité envers nous; elle ne perdra rien auprès de Notre-Seigneur; et c'est là l'important.

Dans le cas où vous demanderiez quelque chose à notre Père, tenez compte que vous ne lui avez pas écrit depuis longtemps. Je vous le répète, je ne pourrai pas de sitôt lui transmettre vos lettres. Je vais cependant m'en occuper. Il doit aller de Villeneuve de la Xara à Daimiel pour prendre possession de ce monastère; il se rendra ensuite à Malagon et à Tolède; de là, il partira immédiatement pour Salamanque et pour Albe; il a à présider je ne sais combien d'élections de prieures. Il pensait, m'a-t-il dit, n'ar-

1. Don Louis de Mercado et sa sœur doña Anne de Peñalosa.
2. Doña Anne de Peñalosa.

river à Tolède que dans le mois d'août. Je suis très peinée de le voir entreprendre tant de voyages dans des pays si chauds. Que toutes les sœurs le recommandent à Dieu! Veillez à lui préparer comme vous pourrez un appartement chez quelque ami.

Les sœurs auraient bien pu rester à Grenade jusqu'à ce qu'on l'eût prévenu, et il aurait vu ce qu'il y avait à faire; mais on ne lui a rien communiqué, et personne ne lui a écrit le motif pour lequel on renvoyait les sœurs. Je prie Dieu de nous donner sa lumière; sans elle, on a peu de chance de réussir. Plaise à Sa Majesté de garder Votre Révérence! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 30 mai.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

J'écris à la prieure de Véas au sujet du voyage des sœurs; je la prie de le tenir le plus secret possible. Mais viendrait-on à le savoir, peu importe. Que Votre Révérence veuille remettre la présente lettre à la Mère sous-prieure, à vos deux compagnes et au Père Jean de la Croix pour qu'ils la lisent. Ma tête ne me permet pas de vous en dire davantage.

LETTRE CDXXII[1].

1582. 4 Juin. Burgos.

AU LICENCIÉ DON DENIS RUIZ DE LA PEÑA, CONFESSEUR DU CARDINAL DE QUIROGA, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Désir d'obtenir enfin du cardinal la permission de fonder à Madrid.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous! Que ces fêtes de la Pentecôte vous donnent une grande plénitude de son amour, comme je L'en supplie! Je Lui demande, en outre, de vous payer la faveur que vous me faites par vos lettres, faveur bien spéciale, à coup sûr, comme celle que vous venez encore de m'accorder.

Je serais très heureuse que pendant votre séjour à Madrid, nous arrivions enfin, avec l'aide de Dieu, à fonder dans cette ville; je pourrais communiquer plus souvent avec vous, et je me trouverais plus rapprochée de Sa Seigneurie[2]. Ç'a été une vraie joie pour moi que vous n'ayez pas attendu à Tolède l'arrivée des chaleurs, et je bénis Notre-Seigneur de ce qu'Il conserve la santé à Sa Seigneurie. Qu'il Lui plaise de veiller sur Elle de longues années! A peine un monastère est-il fondé que nous commençons à prier dans ce but.

[Cette maison de Burgos est déjà terminée, grâce à Dieu]. Je n'ai cessé d'avoir très peu de santé dans cette

1. Cette lettre contient plusieurs corrections.
2. Le cardinal de Tolède.

localité, et cependant je n'en voudrais sortir que pour aller fonder le monastère de Madrid. J'écris à Sa Seigneurie Illustrissime dans ce sens, et, s'il plaît à Dieu, ce sera mon dernier voyage, car je suis bien vieillie et bien cassée.

Quelques amis de Burgos, prétendent que le Roi va rentrer à Madrid, d'autres assurent que ce ne sera pas de sitôt[1]. Mais il serait mieux, ce me semble, que notre monastère fût fondé avant son arrivée, pourvu toutefois que le cardinal y consentît. La divine Majesté, j'en ai la confiance, éclairera Sa Seigneurie sur ce qu'il y a de plus convenable; Sa Seigneurie désire me faire plaisir; toutefois je ne voudrais pas l'importuner au milieu de ses nombreuses occupations. D'un autre côté, comme cette fondation contribuera sûrement, d'après moi, à la gloire de Notre-Seigneur, mon dessein est qu'elle ne soit pas abandonnée par suite d'un manque de diligence de ma part; voilà pourquoi j'insiste de nouveau près de Sa Seigneurie; j'ai l'assurance que Dieu lui donnera sa lumière pour décider ce qu'il y a de mieux et choisir le moment le plus propice. Plaise à Sa Majesté de vous garder, comme je L'en supplie! *Amen.*

De Burgos, et de cette maison de Saint-Joseph, le second jour de la fête de l'Esprit-Saint.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Le Roi Philippe II était allé prendre possession du royaume de Portugal.

LETTRE CDXXIII[1].

1582. 25 Juin. Burgos.

AU PÈRE GRATIEN.

Désir qu'il n'aille pas à Séville, où la peste exerce ses ravages. Perfection des Carmélites de Burgos. Leur pauvreté. Le Père Philippe. Combinaison au sujet de la prieure de Tolède. Difficultés où sont les Carmélites de Salamanque.

JÉSUS !

[Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, mon Père !

Je n'ai pas encore reçu la réponse aux lettres que je vous ai envoyées par un messager spécial ; et cependant, je l'attends avec la plus vive impatience pour savoir comment va votre santé. Ce qui m'a quelque peu consolée, c'est que nous avons eu ici un temps frais presque continuel jusqu'à ce jour ; je compte que vous n'aurez pas eu à endurer dans le pays où vous êtes les chaleurs qui y règnent d'ordinaire. Plaise à Dieu de tout diriger ! Il voit dans quelle nécessité nous sommes. C'est une chose fort pénible, je vous l'assure, que vous fassiez ces voyages à cette époque, et que nous ne puissions pas avoir plus souvent de vos nouvelles. Mon désir le plus vif est que vous ne vous arrêtiez pas, et que vous n'ayez même pas la

1. La plus grande partie de cette longue lettre paraît pour la première fois en français. L'autographe est illisible en plusieurs endroits.

pensée de vous rendre à Séville, malgré la nécessité qu'il peut y avoir ; car certainement la peste y exerce ses ravages. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne succombez pas à quelque tentation d'y aller. Ce serait la perte de nous tous, au moins de moi ; Dieu, il est vrai, vous a donné de la santé, mais l'exposer au danger serait capable de m'ôter la vie.

La Communauté de Burgos marche si bien que vous seriez ravi de la voir. « Néanmoins, nous ne manquons pas de sacrifices à offrir à Dieu. Sa Majesté sait dans quelle détresse nous nous trouvons parfois, puisqu'il nous arrive de manquer même du nécessaire. Cette sainte doña Catherine, malgré toutes ses autres charges, nous a tant donné jusqu'à ce jour qu'elle a excité les murmures contre elle, et qu'on l'a obligée en conscience à ne pas continuer. Les gens du peuple, ignorant la cession qui, comme vous le savez, a été signée par le monastère, s'imaginent que nous avons des rentes, et négligent peu à peu de nous secourir de leurs aumônes, qu'ils vont porter à d'autres pauvres. Cependant, il convient de ne rien dire de cela à notre bonne amie[1] ».

Je n'ai pas peu à faire de trouver de l'argent pour payer les frais du monastère. Catherine de Tolosa le veut très beau, et son frère[2] n'a rien à nous donner pour le moment.

1. Voici le texte de ce fragment, qui est publié pour la première fois : *Bien que porque no falte que ofrecer à Dios ; sabe Su Magestad lo apuradas que à veces nos vemos aun para lo muy preciso. Esta santa de doña Catalina en medio de las obligaciones que tiene ha hecho tanto hasta ahora que llegaban à mormurarselo y aun à ponerselo en conciencia. Las gentes del pueblo, agenas de la cesion que sabe V. R. hecha po la casa, teniendola por de renta, escascan el acudirnos con sus limosnas, inclinandose al soccoro de otros pobres ; De lo que à nuestra amiga no es bien que demos parte.*

2. Pierre de Tolosa.

Voyez quel luxe pour des pauvres comme nous. Veuillez chercher à Malagon si l'on ne voudrait pas nous prêter cinquante ducats; je veux dire, demandez à la prieure si elle les a; je les accepterais de bon cœur; et cela n'est pas grand'chose pour tant de religieuses. Au moins, mon Père, on n'en manquera plus à l'avenir, j'en suis persuadée; mais pour le moment, nous avons une petite épreuve.

Nous ne savons comment trouver quelqu'un qui nous dise la messe. Il serait bon, et tel est l'avis de nos amis, de faire venir un de nos Pères pour quelque temps. Votre Révérence m'ayant parlé de ce projet, nous nous sommes toutes vivement réjouies. Je n'en trouve aucun qui nous convienne comme le Père Philippe; je le sais très affligé là-bas[1] : il ne cesse de me l'écrire; on ne saurait donc le laisser plus longtemps dans le chagrin. Mandez-lui de venir, et il pourra non seulement nous dire la messe, mais encore nous confesser; il serait plus content ici qu'à Grenade[2].....]

Je vous annonce, mon Père, que la prieure de Tolède est très malade, comme elle me le raconte; et certes, je me fais un cas de conscience de ce qu'elle endure; en vérité, ce climat la tue. Je me suis demandé si les sœurs la choisissant de nouveau pour prieure, ce qu'on ne saurait empêcher sans jeter un trouble profond, Votre Paternité ne trouverait pas convenable, quand même, de l'envoyer à Avila. De la sorte, on obtiendrait deux résultats. D'abord, la santé de cette Mère s'améliorerait; en second lieu, on verrait comment la présidente qu'elle aurait choisie elle-

1. Le Père Philippe de la Purification, après avoir été confesseur des Carmélites à Malagon, fut envoyé au couvent de Grenade, où Saint-Jean de la Croix exerçait la charge de prieur.

2. Il manque ici un fragment que les correcteurs n'ont pu déchiffrer d'une manière satisfaisante.

même remplirait son office sans avoir le titre de prieure. Une telle malade serait une lourde charge pour nos sœurs d'Avila; mais, d'un autre côté, elle pourrait se rétablir, et alors, elle leur serait d'un secours précieux; d'ailleurs, ces dernières lui doivent bien cette marque de reconnaissance, puisqu'on leur donne chaque année, à cause d'elle, huit ducats depuis l'époque de la fondation de Saint-Joseph. Il y a sans doute de grandes difficultés à la réalisation de ce plan. Néanmoins, cette Mère ayant tant travaillé pour l'Ordre, je serais désolée de la laisser mourir sans essayer le moyen dont je parle. Votre Révérence, une fois arrivée à Tolède, disposera de tout pour le mieux. Je tiens cependant à vous prévenir d'une chose, c'est que cette Mère a été tentée de croire que vous n'étiez pas bien avec elle. Comme vous lui avez écrit qu'elle ne devait, ni elle ni les sœurs, toucher à l'argent, elle s'imagine que vous la prenez pour une dépensière. Je lui ai déjà répondu à ce sujet; je lui ai communiqué votre désir de voir le monastère renté, et l'église bâtie peu à peu. Vous avez, mon Père, beaucoup d'ennuis avec toutes ces religieuses. Toutefois, vous leur êtes vraiment redevable, car elles ont pris la part la plus large à vos épreuves, et spécialement celles de Tolède.

[Je suis à Burgos de corps, mais à Salamanque par les préoccupations, j'allais même dire par les craintes; je redoute, en effet, que ces chères filles ne restent sur la rue[1]], [tant il y est difficile de trouver une maison convenable. Nous allons en venir à ne plus savoir que faire de ce monastère; je crains beaucoup qu'on ne dépense complètement l'argent pour l'achat d'une maison. Enfin, j'ai écrit aux

1. Ce fragment n'ayant jamais été publié, nous en donnons le texte : *En Burgos estoy con el cuerpo y en Salamanca con los cuydados, y aun estaba por decir temores, que se me han de quedar aquellas mis hijas en la calle.*

sœurs qu'elles ne devaient pas donner congé à Christophe Juarez jusqu'à l'arrivée de Votre Révérence, et qu'une fois à Salamanque, vous régleriez les choses pour le mieux. Les murs sont sur le point d'être achevés; il n'y en a qu'un qui sera bâti en terre, c'est le plus élevé; les autres seront en chaux et en pierres.

Plaise à Dieu de garder Votre Révérence à mon affection ! Je voudrais ne jamais finir quand je vous écris; ma gorge est comme de coutume, mais pas plus mal; et c'est beaucoup. Pour le reste, je suis bien : ici, tout marche à la perfection, grâce à Dieu. N'ayez pas de peine au sujet de mon mal; quand je considère ce que je dois à la divine Majesté, et les faveurs nouvelles que j'en reçois chaque jour, il est juste de souffrir quelque chose pour son amour.

Je vous réitère ma demande au sujet du Père Philippe. A son défaut, ne manquez pas de nous envoyer quelqu'un qui ait les mêmes qualités; les sœurs de ce monastère sont des âmes excellentes, et elles jouissent d'une paix profonde.

C'est aujourd'hui le 25 juin. C'était hier la fête de Saint Jean-Baptiste. Tous nos amis se portent bien].

De Votre Révérence la servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXIV[1].

1582. 6 Juillet. Burgos.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Remercîments pour les nouvelles envoyées de Séville. Approbation de la ligne de conduite de cette Mère. La fondation de Burgos est terminée. Thérésita est une vraie petite sainte.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence ! *Amen, amen.*

J'ai reçu hier une lettre de Votre Révérence ; elle ne contenait, il est vrai, que quelques mots, mais j'en ai été on ne peut plus contente. J'étais en effet très préoccupée : on me disait qu'une foule de personnes succombaient au fléau. Je vous recommande instamment à Dieu, vous et vos filles, et tous nos monastères font de même, comme je les en ai priés. Je suis à chaque instant dans les plus vives alarmes quand je vous vois au milieu de si grands dangers.

Je savais déjà la mort du Père Diégo[2] ; j'ai rendu grâces à Dieu de nous avoir gardé le Père Barthélemy ; sa mort m'eût causé un vrai deuil, car il aurait bien manqué à Votre Révérence. Dieu soit béni de ce qu'Il ordonne ! J'aurais seulement désiré que vous m'eussiez prévenue de cette nouvelle plus tôt, et j'aurais pu vous écrire cette

1. Cette lettre contient plusieurs corrections.
2. Le vicaire provincial d'Andalousie.

lettre de ma main; je n'en suis avisée qu'au moment où le messager veut partir, et où je souffre beaucoup de la tête, parce que j'ai dû écrire des lettres tout l'après-midi. Cependant, bien que la présente ne soit pas de ma main, je n'ai pas voulu manquer de vous envoyer quelques lignes.

Je ne vous ai pas dit combien j'avais trouvé charmante et vraiment juste votre plainte contre la Mère prieure de Grenade. Elle aurait dû vous remercier de ce que vous avez fait, lorsque vous avez envoyé les sœurs avec tant de bienséance, et non sur de petites bourriques pour les mettre à la vue de Dieu et des hommes. Encore si l'on vous reprochait de les avoir envoyées en litière! même alors, je ne vous blâmerais pas, pourvu que tout autre moyen vous eût manqué. Plaise à Dieu de vous garder, ma fille! J'approuve votre conduite. Si d'autres ne sont pas de cet avis, ne vous en mettez point en peine. Ce sont là des exagérations. Cette Mère devait être mécontente de voir que les affaires de sa fondation n'allaient pas comme on les lui avait représentées. Je crois cependant que tout ira admirablement; on y souffre un peu, mais la fondation n'en marchera pas plus mal.

Ce monastère de Burgos est maintenant en très bon état, et très bien assis; il est payé et l'on n'aura pas besoin de longtemps d'y faire la moindre réparation. Aussi, je ne tarderai pas, je pense, à me rapprocher peu à peu d'Avila. Veuillez, vous et vos filles, me recommander à Dieu. Je suis comme de coutume pour ma gorge et mes autres infirmités. Dites beaucoup de choses de ma part au Père Barthélemy et aux sœurs. Thérèse[1] et les religieuses de cette maison se recommandent aux prières de Votre Révérence. Veuillez toutes prier pour Thérèse; c'est une

1. Nièce de la Sainte.

vraie petite sainte, et elle désire ardemment se voir professe. Plaise à Dieu de la tenir de sa main, de me garder Votre Révérence et de vous élever à une haute sainteté !

De ce monastère de Saint-Joseph de Burgos, le 6 juillet.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXV[1].

1582. 7 Juillet. Burgos.

A LA SŒUR ÉLÉONORE DE LA MISÉRICORDE, NOVICE A SORIA.

Désir qu'elle prenne soin de sa santé. Regret de ne pouvoir s'entretenir avec elle de vive voix.

JÉSUS soit avec Votre Charité, ma fille !

Je Le prie de vous garder à mon affection et de vous donner la santé que je vous désire; j'ai été très peinée de vous savoir malade. Je vous demande comme une grâce de vous soigner tout de bon. Les sœurs me racontent ce qu'elles font pour vous sur ce point; je l'approuve avec bonheur; dans le cas où elles ne le feraient pas, je le trouverais fort mal. Pour vous, que l'on vous soigne ou non, montrez un égal contentement; c'est à l'obéissance à juger de vos besoins, et elle n'y manque pas. Plaise à Dieu, ma fille, que votre mal ne s'aggrave pas ! Veuillez prévenir les sœurs de m'aviser par le premier courrier si vous allez mieux, afin de me tirer de l'inquiétude.

Ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre, je vou-

1. Cette lettre contient quelques corrections et additions.

drais le redire mille fois en votre présence. Mais je n'aurai pas de longtemps cette consolation. Le cardinal, en effet, m'a écrit et m'a autorisée à faire la fondation de Madrid dès l'arrivée du Roi. Déjà on parle de son retour. Cependant, si prompt qu'il soit, il n'arrivera que pour septembre, peut-être même plus tard. Je prie donc Votre Charité de ne pas s'affliger; je ne serais pas moins heureuse de vous voir que vous le seriez vous-même de me voir. Dans le cas où ce bonheur nous serait refusé pour le moment, Dieu nous l'accorderait par un autre moyen. J'ai tellement peu de santé à l'heure actuelle que je ne suis capable d'aller ni à Soria, ni ailleurs; je me trouve cependant mieux que ces derniers jours; [Dieu en soit béni]!

J'ai pris quelques pilules, voilà pourquoi cette lettre n'est pas de ma main; [je n'ai pas osé l'écrire moi-même]. Plaise à Dieu de vous donner une grande abondance de grâces, ma fille! Veuillez ne point m'oublier dans vos prières.

C'est aujourd'hui le 7 juillet.

De Votre Charité la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXVI[1].

1582. 14 Juillet. Burgos.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Joie d'apprendre que les Carmélites de Séville et le Père Barthélemy ont été préservés de la peste. Nécessité de prier pour Catherine de Tolosa. Prochain départ pour Palencia. Préparation de Thérésita à la profession. Le Père Gratien à Daimiel et à Malagon. Le Père Nicolas à Gênes.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille ! Qu'Il vous garde de ces tribulations dont vous me parlez, et vous préserve de la mort!

J'ai été grandement consolée, lorsque j'ai appris par votre lettre que les sœurs ne sont pas malades, et qu'elles ne souffrent même pas de la tête. Mais aussi, on a tant prié pour vous dans chacun de nos monastères; quoi d'étonnant que vous soyez bien portantes? Vous devriez même être des saintes après tant de suppliques. Pour moi, du moins, j'ai toujours soin de vous recommander à Dieu; et je n'oublierai point de le faire encore. Croyez-moi, puisque aucune d'entre vous n'est morte quand Dieu appelle à son tribunal une foule de personnes de Séville, c'est que vous n'étiez pas prêtes. Qu'Il daigne vous garder les unes et les autres, et en particulier Votre Révérence! Ce serait une

1. Il a été fait dans cette traduction un grand nombre de rectifications d'après l'autographe.

bien vive peine pour moi de vous voir mourir. J'ai été très affectée de la mort du Père vicaire; mais je l'eusse été davantage si le Père Barthélemy avait succombé, à cause du vide qu'il aurait fait à votre monastère. Que Dieu soit béni de tout! Il nous oblige de mille manières.

J'ai lu une lettre de Pierre de Tolosa qui m'a été remise par sa sœur[1]; d'après cette lettre, le fléau diminuerait à Séville; il me donne de meilleures nouvelles que Votre Révérence. J'ai prié sa sœur de le remercier en mon nom des bons offices qu'il rend à votre monastère. Je conjure votre Communauté de le recommander instamment à Dieu, lui et sa sœur, Catherine de Tolosa, comme il le faut dans l'Ordre entier; c'est en effet à elle, après Dieu, que nous devons l'établissement de ce monastère, où je suis certaine que Sa Majesté sera grandement glorifiée. Quand don Pierre ira vous voir, veuillez lui dire beaucoup de choses de ma part. Priez le Seigneur pour moi. Ma santé va à l'ordinaire.

Je compte, Dieu aidant, aller à Palencia à la fin de ce mois; notre Père a promis aux sœurs de m'y laisser un mois; puis, je partirai immédiatement pour recevoir la profession de Thérèse; elle est bientôt à la fin de son année de noviciat; elle désirerait y être déjà arrivée. Recommandez-la à Dieu d'une manière particulière, vous et vos filles, durant ce temps, afin qu'Il lui donne sa grâce. Remarquez qu'elle en a besoin; si elle a d'excellentes qualités, elle est après tout bien jeune encore.

J'ai envoyé la lettre de Votre Révérence au Père Pierre de la Purification, qui remplit la charge de vice-recteur à Alcala, où notre Père l'a laissé en passant[2]; je crois

1. Catherine de Tolosa, fondatrice du monastère de Burgos.

2. Il était précédemment le secrétaire et le confident du Père Gratien.

qu'il lui fera bien défaut. On vient de m'annoncer que notre Père était à Daimiel; je le suppose arrivé déjà à Malagon. Sa santé est bonne, grâce à Dieu.

Veuillez présenter mes meilleurs compliments à chacune des sœurs; beaucoup de condoléances de ma part à celles qui pleurent la perte de leurs parents; vous pouvez les assurer que je prierai Dieu pour eux. Mes amitiés spéciales à la Mère sous-prieure, à la sœur Saint-Jérôme et à la sœur Saint-François; je serais très heureuse de leur écrire, si je le pouvais; l'état de ma santé ne me favorise guère; cette lettre n'est même pas écrite de ma main. Je ne suis pas plus mal que d'ordinaire, mais comme j'ai la tête fatiguée, je n'ose me mettre à écrire; d'ailleurs, j'ai d'autres lettres de politesse que je ne puis me dispenser d'expédier. Que Dieu soit béni, et donne sa grâce à Votre Révérence! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 14 juillet[1].

J'ai reçu du cher Père Nicolas une lettre qui m'a donné de la joie. Il est arrivé à Gênes en bonne santé, et s'est parfaitement trouvé de son voyage sur mer. Il a appris que notre Révérendissime Père Général doit se rendre à Gênes d'aujourd'hui en dix jours. C'est là qu'il traitera de toutes les affaires de l'Ordre, et il s'en reviendra sans aller plus loin. Ces nouvelles m'ont procuré un grand contentement. Veuillez, vous et vos filles, le recommander à Dieu; priez, en outre, pour sa mère, qui vient de mourir; il me supplie instamment de vous le dire, et votre monastère le lui doit bien.

Par charité, ne manquez pas de m'écrire comment vous allez, vous et les sœurs. Vous savez dans quelles préoccu-

1. Cette lettre est écrite jusqu'ici de la main d'Anne de Saint-Barthélemy; la fin est écrite par la Sainte elle-même.

pations je suis à ce sujet; on m'enverra vos lettres de Burgos. Plaise au Seigneur de m'accorder la grâce de vous conserver les unes et les autres en excellente santé! je Le conjure spécialement de vous garder vous-même à mon affection. Toutes les sœurs de ce monastère se portent bien et sont contentes; elles se recommandent à vos prières.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

Veuillez présenter mes compliments les plus sincères au Père Barthélemy.

LETTRE CDXXVII.

1582. 3 Aout. Palencia.

A LA MÈRE THOMASSINE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, PRIEURE A BURGOS.

Avis sur un point de clôture. Excellent état du monastère de Palencia. Entrevue du Père Nicolas et du Père Général à Gênes.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma Mère, et fasse de vous une sainte!

Votre lettre[1] m'a procuré la joie la plus vive; on eût dit que je ne vous avais pas vue depuis longtemps. Plaise au Seigneur de vous donner de la santé et de vous garder à mon affection, vous et la sœur Béatrix de Jésus[2], dont la maladie m'a bien affligée! Je recommande cette sœur à Dieu; veuillez le lui dire et lui présenter toutes mes amitiés.

Vous aurez soin, au départ de Catherine de Tolosa, de fermer l'ouverture pratiquée au parloir à l'époque de l'inondation. Cependant, ne changez rien tant qu'elle restera. En dehors de ces dames, ne laissez entrer dans cet endroit aucune autre personne. Si plus tard doña Catherine voulait revenir là, vous n'auriez qu'à enlever une cloison, et vous lui donneriez cette chambre, dans le cas où elle la désirerait. Mais vous ferez la fenêtre de manière que l'on ne puisse pas voir dans le jardin; on nous a déjà assez vues.

Ma gorge va mieux; depuis longtemps, je ne l'avais pas eue aussi bien; je puis manger presque sans y ressentir de gêne, et comme c'est aujourd'hui pleine lune, je trouve cela très heureux. L'habitation où je suis est fraîche et parfaitement disposée; le monastère m'a paru mieux que je ne pensais; tout y est si admirablement disposé qu'il n'y a rien à redire.

Thérèse se recommande aux prières de Votre Révé-

1. La Mère Thomassine, nièce de Thérèse de Laïz, naquit à Médina de l'illustre famille des Péréas. La Sainte l'avait emmenée avec elle à Salamanque, de là au monastère d'Albe. Elle exerça à Albe l'office de sous-prieure, de maîtresse des novices et de prieure. Elle fut ensuite la première prieure du monastère de Burgos; elle fonda enfin celui de Vitoria, où elle mourut en odeur de sainteté.

2. Doña Béatrix Arceo y Covarruvias avait pris le saint habit le 12 mai précédent; elle accompagna plus tard la Mère Thomassine à la fondation de Vitoria.

rence; elle me semblait plus forte à Burgos qu'ici. Les sœurs et la Mère prieure sont en bonne santé et se recommandent à vous. Pour moi, je me recommande à la Mère sous-prieure et à vos filles, à Madame Catherine de Tolosa, à Béatrix et à Lesmitos[1], à doña Catherine[2] et à sa mère, enfin à tous nos amis; la sœur Saint-Barthélemy se recommande instamment aux prières de Votre Révérence, à celles des sœurs et de ces demoiselles. Ne manquez jamais de présenter mes respects à nos amis; alors même que je ne vous en parlerais pas, je vous donne pleine permission de les leur exprimer en mon nom.

J'ai remarqué comment deux sœurs de ce monastère suffisent à faire la lessive; il pourrait en être de même à Burgos, dans le cas où Marie entrerait, et vous auriez moins de dépenses; veuillez examiner cela; pour moi, je cherche toujours ce qui vous sera le plus utile. L'eau que vous avez est, d'ailleurs, excellente; Isabelle rendrait service en aidant Marie à laver.

J'ai reçu une lettre du Père Nicolas. Voici ce qu'elle m'annonce : comme le marquait la précédente, le Père Général[3] est arrivé juste au bout de dix jours; il s'est montré très affectueux; il lui a accordé avec beaucoup de grâce et de bonne volonté ce qui était demandé; il lui a témoigné sa bienveillance en le nommant son procureur pour toute la province des Carmes et des Carmélites de la Réforme; il a décidé, en outre, que pour tout ce qui doit

1. Béatrix, fille de Catherine de Tolosa, mourut avant de pouvoir être religieuse.

Lesmitos, le dernier de ses fils, entra dans la Réforme du Carmel et porta le nom de Jean-Chrysostôme.

2. Doña Catherine Manrique, issue d'une grande famille, renonça au luxe et aux parures, se revêtit d'une robe de bure et se fit la servante des filles de Sainte Thérèse.

3. Le Révérendissime Père Cafardo.

aboutir à son autorité, ce Père servirait d'intermédiaire et de conseil.

Les frères de ce dernier se sont montrés très dévoués pour le Père Général qui est parti très content. Lorsque les mitigés ont vu le Père Nicolas aller dans leur monastère demander l'hospitalité, ils ont pensé que c'était pour devenir Carme chaussé; ils l'ont prié de rester dans leur maison et lui ont promis de l'en nommer prieur. Jugez! quand lui n'a que de la répugnance pour cette charge! Peut-être est-il en Espagne à l'heure présente, car il voulait partir, m'a-t-il dit, dès qu'il trouverait une place sur un navire. Veuillez le recommander instamment à Dieu; que toutes remercient Sa Majesté de la grande faveur qu'Elle nous a accordée en nous établissant si heureusement dans les bonnes grâces du Général. Faites une procession et chantez quelque chose afin de montrer votre reconnaissance au Seigneur. Il ne nous manque plus désormais que d'être très saintes et de profiter de tels bienfaits pour mieux servir Dieu. Je Le prie d'être avec Votre Révérence et de vous enrichir de ses dons.

C'est aujourd'hui le 3 août.

Pour présenter mes respects à nos amis, je devrais ne pas avoir besoin d'une main étrangère; dès lors que je n'écris pas à mon docteur, il peut bien croire que cela m'est impossible. Veuillez lui exprimer tous mes compliments; communiquez-lui, en outre, les nouvelles qui me remplissent d'allégresse. Par charité, que les sœurs soient aussi dans l'allégresse, puisque Dieu nous a accordé une si grande grâce. Je Le supplie de vous garder, mon amie, et de faire de vous une sainte.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXVIII[1].

1582. Aout probablement. Palencia.

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE A SÉVILLE.

Joie de voir aplanies toutes les difficultés de la Réforme. Désir de mourir.

. . . .

Maintenant, ma fille, je puis dire, comme le saint vieillard Siméon : « J'ai vu dans l'ordre de la Vierge, Notre-Dame, ce que je désirais. » Aussi, je vous en conjure, veuillez, vous et vos filles, ne plus désirer que je reste sur la terre, ni prier dans ce but. Demandez, au contraire, à Dieu que j'aille goûter le repos éternel, car je ne vous suis plus d'aucune utilité.....

1. Fragment restitué à la Collection des Lettres. Nous le donnons tel que la Mère Marie de Saint-Joseph l'a consigné dans son *Récit de la fondation du couvent de Séville.*

LETTRE CDXXIX[1].

1582. 6 Aout. Palencia.

A DOÑA THÉRÈSE DE LAÏZ, FONDATRICE DU MONASTÈRE D'ALBE.

Impossibilité pour la Mère Thomassine de retourner à Albe. Prieures de ce monastère. Avis pour le chapelain.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

J'ai reçu votre lettre. Quant à la chose dont vous me parlez, mon pouvoir est petit. J'en ai causé, en effet, avec la Mère Thomassine-Baptiste[2]; mais la seule pensée de retourner au monastère d'Albe l'impressionne tellement, m'a-t-elle dit, qu'elle en est troublée des pieds à la tête. Elle en donne, d'ailleurs, des raisons si convenables au sujet du repos de son âme, qu'aucun supérieur n'osera lui imposer le précepte d'y aller. Elle jouit présentement d'une grande paix; sa Communauté marche très bien et elle se plaît dans le monastère de Burgos. Puisque vous l'aimez, vous devez vous réjouir de son bonheur et ne pas l'obliger à être malgré elle auprès de vous. Que Dieu vous pardonne ! Mais je souhaite tant vous contenter que je voudrais pouvoir le

1. Nous avons fait à cette lettre plusieurs corrections d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

2. Prieure de Burgos, nièce de Thérèse de Laïz.

faire en tout. Pour l'amour de Dieu, ne vous affligez pas; il y a dans l'Ordre assez de religieuses qui combleront le vide où vous laisse la Mère Thomassine.

Vous êtes triste à la pensée que la Mère Jeanne du Saint-Esprit va être élue prieure! je puis vous tranquilliser. Elle m'a écrit, en effet, qu'elle ne veut pour rien au monde accepter de nouveau cette charge. Je ne sais que dire des religieuses de ce monastère. Je crains bien qu'une prieure ne puisse y garder son office, puisque toutes les sœurs fuient cette charge.

Je vous supplie de considérer attentivement que cette maison est vôtre, et qu'on ne saurait servir Dieu fidèlement au milieu du trouble. Il convient donc beaucoup que vous ne preniez parti pour les sœurs en rien; si elles étaient ce qu'elles doivent être, que leur importerait d'avoir pour prieure telle ou telle sœur? Ce sont là des enfantillages, des attaches personnelles, très en dehors de la perfection où devraient vivre des Carmélites déchaussées; on ne les rencontre dans aucune autre de nos maisons. Je devine à peu près quelles sont celles qui troublent leurs compagnes. Plaise à Dieu de me donner de la santé! j'arriverai à Albe au plus tôt et me rendrai compte de toutes ces trames.

Je suis très peinée, je vous l'assure. Je tiens de source certaine qu'on a raconté à des religieux d'un autre Ordre des choses dont on aurait dû se dispenser de parler; on les a redites ensuite à des séculiers en dehors d'Albe. Est-il bien que les sœurs causent tant de préjudice à l'Ordre par leurs enfantillages et leurs imperfections? On pensera évidemment que toutes les Carmélites sont comme elles. Je vous supplie donc de le leur dire et de travailler à rétablir la paix, car notre Père ne tardera pas à aller à Albe. Je vous prie de me rendre ce service à moi-même;

la prieure, quelle qu'elle soit, ne manquera pas de vous obliger.

Que n'ai-je connu plusieurs des choses qu'on vient de me signaler! j'y aurais, je vous assure, apporté remède plus tôt; je vais dès maintenant ne rien négliger dans ce but.

Je vous conjure de montrer cette lettre au Père Pierre Sanchez[1]; veuillez lui présenter mon profond respect; priez-le, en outre, de corriger les coupables et de ne pas leur permettre tant de communions. Troubler un monastère et traiter avec les personnes du dehors de choses si préjudiciables à des âmes que le monde regarde aujourd'hui comme des miroirs de vertu, c'est grave; qu'elles le sachent bien. Ah! Madame, que les choses vont d'une autre sorte là où règne le véritable esprit de foi! Plaise à Dieu de vous le donner, de vous garder de longues années à notre affection, et de vous conserver toute la sainteté que je vous désire!

C'est aujourd'hui la fête de la Transfiguration.

Votre indigne servante,

Thérèse de Jésus.

1. Chapelain des Carmélites d'Albe.

LETTRE CDXXX[1].

1582. 9 Aout. Palencia.

A LA MÈRE THOMASSINE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, PRIEURE A BURGOS.

Soins à prendre des malades. Nécessité de ne pas quêter pour ne point déplaire à l'archevêque. Compliments au licencié Aguiar et au docteur Manso. Le Père Gratien commande le voyage d'Albe.

JÉSUS!

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille!

Je suis très peinée, je vous l'assure, que cette sœur dont vous me parlez soit malade, non seulement parce que c'est une religieuse excellente, mais encore parce que vous aurez un surcroît de travail dans les circonstances présentes. Ne manquez pas de me donner toujours des nouvelles de sa santé; gardez-vous cependant de vous tenir si près d'elle; ce n'est pas nécessaire pour la soigner et la guérir; n'oubliez pas cet avis. Je vous ai déjà écrit combien il faut avoir de charité pour les malades. Votre Révérence n'en manquera pas, je le sais; toutefois, je me plais à le redire à toutes les sœurs.

Quant à l'affaire des quêtes[2], j'en ai été extrêmement

1. Nous avons fait à cette lettre trois additions et des corrections importantes d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

2. Doña Catherine Manrique de Saint-Domingue, foulant aux pieds

affligée; je ne sais pourquoi vous me demandez ce que je veux que l'on fasse. Comme je vous l'ai dit fréquemment, lorsque j'étais à Burgos, il ne convient pas qu'on sache que nous n'avons point de rentes, à plus forte raison que nous allons quêter. La Constitution dit même, ce me semble, qu'il faut être dans une grande nécessité avant d'aller demander l'aumône. Or, vous n'en êtes pas là. Madame Catherine de Tolosa m'a annoncé qu'elle vous donnerait peu à peu la légitime de ses filles. Si l'on savait que le monastère n'a pas de revenus, je comprendrais que vous fissiez la quête. Mais n'en dites rien. Dieu vous préserve d'aller demander l'aumône en ce moment ! vous ne gagneriez rien; ce que vous obtiendriez par un côté, vous le perdriez par une foule d'autres; veuillez donc parler en mon nom à ces messieurs et leur exposer la nécessité où vous êtes. Je vous ai déjà écrit de leur présenter mes compliments. Dès ce moment, j'approuve tout ce que vous leur direz de ma part; de la sorte, vous ne mentirez point.

Il fait très chaud ici, bien que nous ayons eu un peu de fraîcheur ce matin; je me suis réjouie de ce beau temps pour votre malade, car vraisemblablement, vous n'aurez pas moins chaud à Burgos.

Prévenez le licencié Aguiar[1], qui entre tous les jours dans votre monastère, que je suis très peinée de ne plus le voir et que j'ai été très contente de sa lettre; je ne lui écris pas, parce qu'il sera heureux de n'avoir pas l'occasion de me répondre de sitôt.

le faste du monde, s'en allait sous un habit de bure quêter pour les religieuses pauvres. La Sainte défend de quêter pour son monastère. Munie de la permission du Père Provincial, elle avait secrètement renoncé à la rente exigée par l'archevêque. En quittant Burgos, elle ne laissait à ses filles que 20 maravédis.

1. Médecin de la Communauté.

Veuillez dire la même chose au docteur Manso[1], puisque c'est pour le même motif que je ne lui écris pas. Ne manquez jamais de lui présenter mon respect et de me donner des nouvelles de sa santé. Présentez, en outre, tous mes compliments au Père maître Mata. Les sœurs de Palencia vous envient fort un tel confesseur.

[Je vous annonce que l'ecclésiastique d'Arévalo n'est pas ce que nous pensions; celui qui est encore en charge annonce qu'il va partir. Je lui ai parlé hier, et il m'a paru bien].

Veuillez annoncer à la sous-prieure, à la sœur Béatrix [et à ma Gordilla[2]] que j'ai été très contente de leurs lettres. Elles savent déjà qu'elles doivent m'excuser si je ne leur réponds pas quand il n'y a pas de motif. [Offrez mes amitiés à la fille de Pierre]. Demeurez avec Dieu, ma fille. Plaise à Sa Majesté de vous garder et de vous donner la sainteté que je Lui demande pour vous! *Amen. Amen.*

C'est aujourd'hui la veille de Saint Laurent.

Notre Père m'a écrit d'Almodovar; il est bien portant. Vous devez le recommander instamment à Dieu pour qu'il n'aille pas en Andalousie, car il n'y a pas encore renoncé. Il me manifeste son désir que je me rende à Albe et à Salamanque avant de rentrer à Avila. J'ai écrit aux sœurs d'Albe que je serais peut-être cet hiver dans leur monastère; c'est là, en effet, une chose possible.

Je suis votre servante; cela ne fait aucun doute.

Thérèse de Jésus.

1. Chanoine de Burgos. La Sainte lui prédit qu'il serait évêque de Calahorra.

2. *Petite grosse.* La Sainte appelle ainsi la jeune Hélène de Jésus, fille de Catherine de Tolosa, qui ne fit profession que le 25 juin 1585.

LETTRE CDXXXI.

1582. 12 Aout. Palencia.

A DON SANCHE DAVILA, A ALBE.

Désir de le voir. *Vie* de la marquise de Vélada. Béatrix de Ahumada.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

Si j'avais su que vous étiez dans cette localité, j'aurais répondu plus tôt à votre lettre ; j'en avais le plus grand désir pour vous exprimer le contentement profond qu'elle m'a procuré. Plaise à la divine Majesté de vous en récompenser en vous donnant les biens spirituels que je Lui demande toujours pour vous !

Lorsque j'étais à la fondation de Burgos, j'ai eu tant de travaux et si peu de santé, au milieu d'affaires nombreuses, qu'il ne me restait guère de loisirs pour me procurer la consolation de vous écrire. Grâces soient rendues à Dieu ! cette fondation est terminée, et je l'ai laissée sur un bon pied.

Je désirerais vivement aller dans cette ville où vous êtes, et je serais très contente de m'entretenir de vive voix avec vous sur certaines choses qu'il est difficile de bien expliquer dans une lettre ; mais Notre-Seigneur me permet rarement de suivre ma volonté. Que celle de Sa Majesté s'accomplisse ! voilà l'important.

Je souhaite ardemment de voir la *Vie* de Madame la

Marquise[1]. Madame l'Abbesse, votre sœur, a peut-être reçu ma lettre en retard ; ou plutôt, elle n'aura pas achevé de lire le manuscrit ; voilà pourquoi elle ne me l'a pas envoyé. Vous avez eu bien raison de laisser ce monument en souvenir d'une vie aussi sainte. Dieu veuille que vous rappeliez les nombreux faits qu'il y a à raconter ! Je crains que votre récit ne soit trop court.

O Seigneur ! comme j'ai souffert pour amener les parents de ma nièce[2] à laisser cette enfant à Avila jusqu'à mon retour de Burgos ! Ils m'ont vue tellement résolue que j'ai fini par l'emporter. Plaise à Dieu de vous garder, puisque vous les favorisez en tout ! Vous serez pour eux, je l'espère, un refuge assuré ; oui, plaise à Dieu de vous garder de longues années et de vous donner la sainteté que je ne cesse de Lui demander pour vous ! *Amen.*

De Palencia, le 12 août 1582.

Votre indigne servante et sujette,

Thérèse de Jésus.

1. Sanche d'Avila avait écrit la *Vie* de sa mère, Madame la marquise de Vélada.

2. Doña Béatrix entra plus tard au Carmel de Madrid, où elle mourut en odeur de sainteté en 1639.

LETTRE CDXXXII[1].

1582. 26 Aout. Valladolid.

A ANNE DES ANGES, PRIEURE A TOLÈDE.

Nécessité de montrer le plus profond respect à don Alvaro de Mendoza. L'église et le monastère de Tolède.

JÉSUS

daigne accorder sa grâce à Votre Révérence !

Votre lettre m'est venue à Palencia en un temps où il m'était impossible de vous répondre. Je le fais maintenant, et encore à la hâte, car l'évêque[2] qui porte cette lettre veut partir. S'il va à votre monastère, veuillez par charité, vous et vos filles, vous montrer pleines d'égards pour lui. Votre Révérence aura soin, en outre, d'envoyer souvent quelqu'un pour le voir de votre part. Nous lui devons tout.

[Pour ce qui concerne la maison, j'approuve absolument ce que veut Diégo Ortiz : s'il l'achète, son plan ne sera pas mal]. Il a même plus d'avantages que nous à rompre l'engagement qu'il avait pris de ne pas nous l'acheter. Ne vous préoccupez pas de sa peine; il est toujours chagrin. Faites de votre mieux afin de gagner du temps avec lui.

La sœur de la Mère Briande de Saint-Joseph n'est bonne ni pour converse, ni pour religieuse de chœur; cette per-

1. Cette lettre renferme un fragment traduit pour la première fois.
2. Don Alvaro de Mendoza, qui se rendait au Concile provincial de Tolède.

sonne ne manque, à coup sûr, ni de jugement, ni d'esprit, ni de calme; je l'ai même trouvée très bien; mais elle n'est plus capable d'autre chose que de ce qu'elle fait; ses forces sont épuisées. Elle dit qu'on ne l'empêchera pas de se donner à Dieu, de réciter toutes les prières qu'il lui plaira; car telle est sa vocation. Que quelques épreuves l'atteignent, rien d'étonnant; il y en a partout et de plus grandes encore.

Quant à un voyage à Tolède en ce moment, je ne sais comment il me serait possible de le réaliser. Vous seriez effrayées, vous et vos filles, si vous saviez les travaux que j'ai dans ce pays et les affaires qui me tuent. Cependant, tout est possible à Dieu. Veuillez donc recommander ce voyage à Sa Majesté. Mes amitiés à chacune d'entre vous. Je suis très pressée; voilà le motif pour lequel je ne vous en dis pas davantage et pour lequel cette lettre n'est pas écrite de ma main.

C'est aujourd'hui le 26 août[1].

Je serai à Avila à la fin de ce mois, s'il plaît à Dieu. Quant au voyage du Père provincial dans les circonstances présentes, il m'a affligée. Que Dieu soit avec lui! J'ai envoyé un exprès au Père Antoine de Jésus pour lui remettre les patentes. S'il accepte et veut aller à Tolède, il pourra tout arranger pour le mieux.

Je suis très contente, je vous le répète, du plan proposé; mais vous ne me dites pas avec quoi vous aiderez Diégo Ortiz à acheter la maison; ce que vous donnerez sera bien employé, pourvu que vous ne soyez pas prodigue. Cette combinaison d'après laquelle on nous laisserait l'église libre est vraiment préférable à la précédente; vous

1. Ce qui suit ne constitue pas, comme on l'a pensé, une lettre distincte, mais fait partie de cette même lettre et est écrit de la main de la Sainte.

pouvez donc vous en occuper aussitôt. Alors même que l'église s'élèverait lentement, parce que les rentes seules doivent servir à la bâtir, comme le veut le Père provincial, Diégo Ortiz sera content; il s'intéresse beaucoup aux moindres choses qui favorisent le monastère. Cela, d'ailleurs, se verra plus tard. Néanmoins, on ne doit pas, à mon avis, omettre d'acheter la maison, parce que l'on s'occupe de l'église, et ensuite, vous vous arrangerez admirablement avec Diégo Ortiz. Mais vous devez en premier lieu examiner avec soin si ce qu'il va vous donner sera suffisant.

Veuillez m'aviser de tout dans le plus grand détail. Je ne quitterai pas ce monastère jusqu'après la fête de Notre-Dame de Septembre, puis je me rendrai à Médina pour y passer la fin du mois. Vous pouvez m'écrire à ces deux endroits. Recommandez-moi à chacune des sœurs; je suis très pressée.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXXIII[1].

1582. 27 Aout. Valladolid.

A LA MÈRE THOMASSINE-BAPTISTE, PRIEURE A BURGOS.

Peine de s'éloigner de Burgos. Avis au sujet de quelques sœurs, de Catherine de Tolosa et du Père recteur.

JÉSUS

accorde sa grâce à Votre Révérence ! Qu'Il daigne vous garder à mon affection et vous donner les forces nécessaires pour supporter les travaux qu'Il vous envoie !

Je vous assure, ma Mère, qu'on vous traite comme une âme forte. Dieu soit béni de tout !

Ma santé est passable, et meilleure que de coutume. Je crois que je ne resterai ici que quelques jours. J'attends un messager ; dès qu'il sera arrivé, je partirai. Priez Dieu pour moi ; je suis très peinée de m'éloigner de votre monastère et de Votre Révérence. Ne vous affligez pas au sujet de la sœur Catherine de la Mère de Dieu ; c'est là une tentation qui lui passera. Ne la laissez envoyer de lettre à personne. Si elle veut le faire soit à la sœur Anne, soit à moi, à la bonne heure ; mais pas à d'autres ; [vous pourriez tout au plus pour la consoler lui permettre d'écrire les lettres ; gardez-vous, toutefois, de les expédier]. Je suis contente que le Père recteur[2] soit allé vous

1. Cette lettre renferme deux fragments nouveaux et quelques corrections.

2. Le Père Gaspar Sanchez, recteur de la Compagnie de Jésus à Burgos.

trouver; montrez-vous très prévenante pour lui; veuillez vous confesser de temps en temps à lui, et priez ces Pères de vous donner quelques sermons.

Ne vous étonnez pas de voir Catherine de Tolosa dans une telle épreuve; appliquez-vous plutôt à la consoler. Elle veut aujourd'hui ce dont vous me parlez; et un autre jour, elle sera d'un avis différent. Le licencié[1] m'oblige de toutes manières; plaise à Dieu de le garder ! Pourquoi ne dites-vous pas à vos religieuses ce que vous savez de notre Père ? La Mère sous-prieure m'écrit qu'elle désire savoir où il est; présentez mes amitiés à cette Mère et à vos filles. La maladie de la sœur Marie m'afflige. Béni soit Dieu de ce que vous avez une autre sœur pour vous aider ! Vous me direz comment elle s'en tire.

Je ne sais s'il me sera possible d'écrire au licencié; comme je l'aime beaucoup, ce serait une récréation pour moi d'avoir le temps de lui envoyer une lettre. Dites-lui bien des choses de ma part. Quant à Monsieur le Docteur[2], je lui fais savoir que je suis on ne peut plus abreuvée d'épreuves de toutes sortes, et le prie de me recommander à Dieu. Alors même que le Seigneur me délivrerait de la peine où je suis de voir vos filles malades, il m'en resterait encore une foule d'autres, je vous assure. Dès que j'aurai le temps, je vous en raconterai quelques-unes.

Je ne serai ici, vraisemblablement, je vous l'annonce, que jusqu'après la fête de Notre-Dame[3]; veuillez remettre assez tôt les livres à la prieure de Palencia, pour qu'elle puisse me les envoyer à ce monastère. Plaise à Dieu de vous garder à mon affection ! J'ai juste le loisir de vous adresser cette demande.

1. Aguiar, médecin du monastère.
2. Le chanoine Manso.
3. La fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le 8 septembre.

Soyez toujours prudente pour ne pas donner trop d'emplois aux novices, tant que vous ne saurez pas jusqu'où va leur esprit. [Je vous en préviens à cause de la sœur Catherine, qui était trop surchargée. Je ne m'étonne pas qu'elle soit incapable d'y résister. Il faut avoir de la bonté dans les paroles ; vous vous imaginez que toutes doivent posséder votre esprit ; vous vous tromperiez beaucoup. Croyez à ce que je vous dis, vous l'emportez sur moi en vertu, mais je l'emporte sur vous en expérience. Mon désir est que vous n'oubliiez point plusieurs conseils que je vous ai donnés. Dieu veuille vous garder à mon affection ! Puisque je vous confie ces avis comme à une autre moi-même, comprenez bien qu'ils ne sont pas sans motif. Je vous laisse liberté entière, je le répète, pour présenter mes compliments à tous nos amis].

C'est aujourd'hui le 27 août.

De votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXXIV[1].

1582. 1er Septembre. Valladolid.

AU PÈRE GRATIEN, A SÉVILLE.

Chagrin de le savoir si loin. Difficultés au sujet du testament de don Laurent. Le Père Antoine redevenu ami. Conseils de prendre un compagnon et de ne pas devenir Andalous. Les Carmes déchaussés de Saint-Alexis. Épreuves des Carmélites de Salamanque. Le Père recteur de Saint-Lazare et la Mère prieure. Approche de la profession de Thérésita.

JÉSUS !

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Les lettres que je reçois de vous si souvent ne suffisent pas à dissiper ma peine ; elles l'ont cependant adoucie en m'apprenant que votre santé est bonne et que le pays est sain. Plaise à Dieu que cela continue ! Toutes vos lettres me sont arrivées.

Les raisons pour lesquelles vous êtes parti ne m'ont pas paru suffisantes. Vous auriez bien pu donner d'ici votre règlement pour les études des religieux et leur commander de ne plus confesser *les béates*[2] : les monastères de ce pays où vous êtes n'avaient que deux mois à attendre et, durant ce temps, vous mettiez ordre aux affaires de ceux de Castille. J'ignore le motif de votre départ. Mais

1. Cette lettre contient plusieurs corrections et sept fragments traduits pour la première fois.

2. Religieuses qui vivaient en clôture à Alcala.

votre absence m'a été tellement sensible dans les circonstances présentes que j'avais perdu le désir de vous écrire; voilà pourquoi je ne l'ai plus fait jusqu'à ce moment où la nécessité m'y oblige. C'est aujourd'hui jour de pleine lune. J'ai été très souffrante cette nuit, et ma tête est fatiguée; néanmoins, depuis quelque temps, ma santé va mieux; demain, une fois la pleine lune passée, je pense que cette indisposition sera finie. Mon mal de gorge s'adoucit; cependant, il n'est pas disparu.

J'ai eu beaucoup à souffrir ici avec la belle-mère[1] de don François; elle est étrange! elle voulait à tout prix un procès pour faire annuler le testament de mon frère. Bien qu'elle soit dans son tort, elle ne manque pas d'apporter de fortes raisons; quelques-uns même lui ont assuré qu'elle avait le droit pour elle. On m'a conseillé un accommodement pour empêcher don François de se ruiner complètement et nous épargner à nous-mêmes des frais. C'est le monastère de Saint-Joseph qui va y perdre. J'espère de la bonté de Dieu que, si notre droit demeure assuré, le monastère finira par hériter de tout. J'ai été très chagrinée de cette affaire, et je le suis encore.

Thérèse va bien, mais comme elle a souffert quand elle a appris que vous ne veniez point! Nous le lui avions caché jusqu'à ce jour. Je m'en réjouis en partie, car elle apprendra par là combien il faut avoir peu de confiance en qui que ce soit, si ce n'est en Dieu; ce contretemps n'a pas manqué d'être pour moi-même de quelque utilité.

Vous trouverez sous ce pli une lettre que le Père Antoine de Jésus m'a écrite. Je suis étonnée qu'il redevienne mon ami; à la vérité, je l'ai toujours regardé comme tel; pourvu que nous nous communiquions nos pensées, tout ira bien. Alors même qu'il ne serait pas mon ami, vous ne

1. Doña Béatrix de Mendoża y Castilla.

pouviez à aucun prix en nommer un autre pour présider les élections. Je ne comprends pas comment vous n'aviez pas songé à cela, ni remarqué que ce n'est pas l'heure de fonder un monastère à Rome, car vous vous trouvez dans une grande pénurie de sujets même pour entretenir les monastères de Castille.

Le Père Nicolas vous fait bien défaut; à mon avis, il vous est impossible de régler seul tant d'affaires. Le Père Jean de las Cuevas[1] me le disait dans les divers entretiens que j'ai eus avec lui. C'est extraordinaire comme il désire vous voir réussir en tout, et comme il vous aime. Je ne pourrais trop lui savoir gré de ces dispositions. Il a assuré que vous alliez contre les règlements du Chapitre : le Provincial, n'ayant plus son compagnon ordinaire, doit, d'après ces règlements, en choisir immédiatement un autre; je ne sais si ce Père n'a pas ajouté qu'il fallait prendre pour ce choix l'avis des prieurs. D'après lui, vous ne sauriez suffire à tout. Moïse, disait-il encore, avait pris je ne sais combien d'auxiliaires. Je répondis à ce Père qu'il n'y avait pas de sujets pour cela, qu'on n'en trouvait même pas pour remplir la charge de prieur. Il répliqua que le point dont il parlait était le point principal.

On remarque, m'a-t-on raconté depuis mon arrivée ici, que vous n'aimez pas à avoir pour vous accompagner des personnes de mérite. Quant à moi, je vois clairement que vous ne pouvez faire davantage. Mais comme l'époque du Chapitre approche, je ne voudrais pas qu'on eût à vous infliger un blâme. Veillez-y pour l'amour de Dieu, et prenez garde à la manière dont vous prêchez dans l'Andalousie. Je n'ai jamais souhaité que vous fussiez longtemps par là. Comme vous m'avez parlé l'autre jour dans votre lettre de ceux qui y avaient souffert, je demande à Dieu de

1. Religieux dominicain qui avait présidé le Chapitre d'Alcala.

m'épargner la peine que j'aurais de vous voir au milieu de telles épreuves. Vous le remarquez fort bien, d'ailleurs; le démon ne dort pas. Au moins, vous pouvez le croire, je serai extrêmement préoccupée tout le temps que vous demeurerez dans ce pays.

Je ne sais, non plus, pourquoi vous devez rester si longtemps à Séville. On m'a annoncé que vous ne viendriez qu'à l'époque du Chapitre[1], et cette nouvelle a beaucoup augmenté ma peine ; j'en suis même plus affligée que si vous retourniez à Grenade. Plaise au Seigneur de diriger les choses à plus grande gloire ! Vous auriez vraiment besoin d'un vicaire pour cette région. Supposé que le Père Antoine s'acquittât bien de sa charge, vous pourriez ici même vous occuper de tout et l'envoyer en Andalousie[2]. Au moins, ne songez pas à devenir Andalous ; votre nature n'est point faite pour vivre dans ce pays. Lorsque vous prêcherez, bien que ce soit rarement, je vous en supplie encore de nouveau, veillez avec soin à ce que vous direz.

Quant aux affaires de Castille, n'en ayez aucune peine ; [celle du religieux que vous savez n'a pas eu l'importance que l'on s'imaginait, et Dieu a arrangé les choses pour le mieux; rien absolument n'a transpiré au dehors]. La prieure écrit à Votre Révérence que nos religieux de Valladolid sont très malades ; elle vous expose le motif pour lequel elle n'a pas envoyé la patente au Père Jean de Jésus; comme lui seul est bien portant et pourvoit à

1. Celui d'Almodovar, qui eut lieu en 1583.

2. Le Chapitre d'Alcala avait prescrit que le Provincial, étant en Castille, nommerait un vicaire pour l'Andalousie, et qu'une fois en Andalousie, son vicaire serait dans la Castille. A l'époque où cette lettre fut écrite, le Père Gratien était à Séville, et depuis son entrée en Andalousie, il avait nommé le Père Antoine son vicaire pour la Castille.

tout, ce serait inhumain qu'il délaissât les autres en ce moment. Je me suis arrêtée à leur monastère[1] en venant ici; il m'a paru très bien, et les religieux sont très estimés dans cette localité.

Il y a beaucoup à vous raconter sur les difficultés de Salamanque. J'ai passé de très mauvais moments à ce sujet, je vous l'assure, et encore Dieu veuille qu'on y remédie enfin ! Je n'ai pas cru devoir me rendre à ce monastère à cause de la profession de Thérèse, qui approche[2]. L'y emmener avec moi était impossible, la laisser à Valladolid, c'était plus impossible encore. Il me faudrait, d'ailleurs, plus de temps que je n'en ai pour aller à Salamanque, puis à Albe, et enfin revenir à Avila. J'ai donc été très heureuse de rencontrer ici Pierre de la Vanda et Manrique. J'ai loué la maison pour une autre année, afin de tranquilliser la prieure; Dieu veuille que j'y aie réussi !

Je vous assure que cette prieure me tient sous le charme. En vérité, elle a le caractère de la femme. La voilà qui traite toutes les affaires, comme si elle avait déjà votre permission, ni plus ni moins. Elle dit au recteur[3] que c'est par mon ordre qu'elle agit, bien qu'il ne connaisse rien de l'achat de la maison et qu'il n'en veuille pas, comme vous le savez; d'un autre côté, elle me dit, à moi, que le Père recteur agit d'après vos ordres. C'est là une trame du démon; je ne sais sur quoi cette

1. Celui de Saint-Alexis.

2. D'après le livre du *Becerro* du monastère de Saint-Joseph, Thérésita, née à Quito le vendredi 25 octobre 1566, entrée au monastère d'Avila le 12 juillet 1576, reçut l'habit religieux des mains de la Sainte en 1581, fit profession le 5 novembre 1582, un mois après la mort de la Sainte. Elle mourut le 10 septembre 1610.

3. Le Père Augustin des Rois, recteur du collège des Carmes déchaussés à Salamanque.

prieure se fonde, car je suis assurée qu'elle ne veut pas mentir; mais elle a un tel désir d'acquérir la maison que sa tête doit en être troublée.

Hier, est arrivé de Salamanque le Frère Jacques, un de ceux qui se sont trouvés ici lorsque vous avez fait la visite. Voici ce qu'il m'a dit : le recteur de Saint-Lazare n'est entré que de force dans cette combinaison, et par égard pour moi; chaque fois qu'il s'en occupe, il est obligé d'aller se réconcilier au tribunal de la pénitence; cette affaire lui paraît absolument contraire à la volonté de Dieu, et toute la ville de Salamanque murmure contre l'achat de la maison. D'après le docteur Solis, on ne peut pas, en conscience, l'acquérir, parce qu'elle n'est pas sans quelque risque. Cependant, la Mère prieure est tellement pressée d'en finir qu'elle agit, ce me semble, avec ruse, pour que je ne sache rien. Par la lettre ci-incluse, vous verrez que cette maison coûtera avec les droits de vente six mille ducats. Tous disent qu'elle n'en vaut pas deux mille cinq cents; on se demande comment des religieuses qui font vœu de pauvreté veulent dépenser inutilement tant d'argent. Le pire, c'est qu'elles n'ont pas le sou; évidemment, il y a là un artifice du démon dont l'unique but est de détruire ce monastère; [aussi, l'intention des Pères à l'heure actuelle est de gagner du temps, afin d'arriver peu à peu à défaire cette trame].

J'ai écrit à Cristophe Juarez[1] et le prie de suspendre les négociations jusqu'à mon arrivée à Salamanque, vers la fin d'octobre. Manrique a écrit, de son côté, dans le même sens [à l'écolâtre], son intime ami. J'ai dit à Christophe Juarez que je voulais savoir avec quoi on pourrait payer; puisqu'il se faisait caution pour nos sœurs, comme

1. Cristophe Juarez de Solis, un des principaux gentilshommes de Salamanque.

on me l'annonçait, je serais contrariée qu'il lui arrivât préjudice; je lui ai donné à entendre qu'on n'avait pas de quoi le payer, et il ne m'a pas répondu. Je l'ai prié par le Père Antoine de Jésus de rompre le marché. Dieu a voulu que nos sœurs eussent leur argent prêté à Vos Révérences; sans cela, elles l'auraient déjà donné avec celui d'Antoine de la Fuente.

[Je viens de recevoir une autre lettre où la Mère prieure me dit que Christophe Juarez leur a trouvé les mille ducats dont elles ont besoin jusqu'à ce que Monsieur Antoine de la Fuente leur restitue ce qu'il leur doit. Je crains qu'on ne les ait déjà livrés]. Veuillez recommander cette affaire à Dieu. De mon côté, je ne manquerai pas d'employer toutes les diligences possibles.

Voici encore un autre inconvénient. Supposé que les sœurs entrent dans la maison de Christophe Juarez, vos étudiants devront passer à la nouvelle maison de Saint-Lazare, ce qui est capable de les tuer. J'écris au Père recteur de n'y pas consentir, [et je veillerai à cela].

Quant aux huit cents ducats que les Pères doivent aux sœurs, ne vous en mettez pas en peine. [Ils les recevront avant un an de don François[1]]. Le mieux, c'est qu'on ne peut pas encore les remettre aux sœurs, qui les dépenseraient immédiatement. Ne craignez pas que je presse nos Pères de les rembourser. Que vos étudiants soient bien logés, c'est plus important que de voir les sœurs dans une grande maison. Où prendraient-elles, d'ailleurs, l'argent pour en payer la rente? Quant à moi, je ne comprends rien à tout cela. Si Votre Révérence, en effet, leur a donné la permission, comment me renvoyez-vous cette affaire, lorsqu'elle est terminée? Si vous ne l'avez pas donnée, comment

1. Don François de Fonseca, grand bienfaiteur du Collège des Carmes déchaussés de Salamanque.

avancent-elles de l'argent ? elles ont remis cinq cents ducats [à la fille du gendre de Monroy]. Comment, en outre, peuvent-elles dire que le marché est si bien conclu qu'il ne peut plus se rompre, m'écrit la Mère prieure ? Plaise à Dieu d'y remédier ! J'espère qu'Il n'y manquera pas. Mais je prie Votre Révérence de ne point se mettre en peine. Nous ne négligerons aucune des mesures qui pourront être prises.

[Je vous en conjure pour l'amour de Dieu, veillez bien à tout ce que vous direz. Ne vous fiez pas aux religieuses ; quand elles ont envie d'une chose, elles vous en représentent mille pour arriver à leur but]. Mieux vaut que nos sœurs de Salamanque se contentent d'une petite maison, comme il convient à des pauvres, et qu'elles y entrent en toute humilité, que de se charger de dettes nombreuses ; [dans l'avenir, elles pourront s'agrandir]. Si votre départ a pu me donner au moins quelque contentement, ç'a été de vous voir à l'abri de tant de tracas ; certes, il est préférable que je sois seule à les souffrir.

Nos sœurs d'Albe ont été très heureusement impressionnées de la lettre où je leur disais combien j'étais fâchée contre elles, et où je les assurais de ma prochaine arrivée.

Ce serait fort heureux qu'avec l'aide de Dieu, nous pussions être rendues à Avila à la fin de ce mois. Il ne convient pas, croyez-le, que je traîne cette enfant[1] avec moi plus longtemps d'un endroit à l'autre. O mon Père, par quelles angoisses j'ai passé ces jours derniers ! Mais toutes mes peines se sont dissipées lorsque j'ai appris que vous vous portez bien. Plaise à Dieu de vous continuer son assistance !

Veuillez présenter mes amitiés à la Mère prieure et à

1. Sa nièce Thérésita.

chacune des sœurs. Je ne leur écris pas; cette lettre leur donnera de mes nouvelles. J'ai été contente de les savoir en bonne santé; je les prie instamment de ne pas vous gâter, mais de vous procurer les soins les plus attentionnés. Veuillez présenter, en outre, mon profond respect au Père Jean de la Croix. La sœur Saint-Barthélemy vous présente les siens. Plaise à Notre-Seigneur de vous garder, comme je L'en supplie, et de vous préserver de tout danger! *Amen.*

C'est aujourd'hui le 1er septembre.

De Votre Révérence la servante et la sujette,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXXV[1].

1582. 2 Septembre. Valladolid.

A ANNE DES ANGES, PRIEURE A TOLÈDE.

Déférence à avoir pour don Alvaro de Mendoza. Approbation du plan de Diégo Ortiz. La sœur de la Mère Briande. Difficultés où sont les Carmélites de Salamanque.

JÉSUS

donne sa grâce à Votre Révérence!

La lettre de Votre Révérence m'est arrivée à Palencia, à

1. Cette lettre semble la répétition de celle du 26 août précédent, mais il y a plusieurs variantes qui sont traduites pour la première fois en français. Nous la donnons séparément, car elle constitue une lettre distincte. Les autographes de la lettre du 26 août et de celle du 1er septembre se conservent au monastère des Carmélites déchaussées de Cuerva.

un moment où je ne pouvais y répondre, parce que j'étais sur le départ; je vous ai donc écrit d'ici; je crains qu'on ne vous ait pas remis ma lettre; je l'avais envoyée à l'évêque, qui voulait partir et devait vous la porter; mais vu ses nombreuses occupations, je ne serais pas étonnée qu'il l'eût oubliée. Voilà pourquoi je vous répète ici ce que je vous disais dans l'autre lettre[1].

Premièrement, je vous prie d'envoyer quelqu'un voir l'évêque; faites-le souvent pendant son séjour à Tolède. Lorsqu'il se rendra à votre monastère, que les sœurs soient pleines de déférence pour lui, car nous lui devons tout.

J'approuve complètement le plan de Diégo Ortiz au sujet de la maison; s'il l'achète, ce plan sera parfait. A la vérité, je vois plus d'avantage pour lui que pour nous à ce qu'il ne s'en tienne plus à l'engagement qu'il avait pris de ne pas nous l'acheter.

Quant à la sœur de la Mère Briande de Saint-Joseph, elle ne convient ni pour converse, ni pour religieuse de chœur; cette personne ne manque, à coup sûr, ni d'intelligence, ni de jugement, ni de calme; je l'ai même trouvée très bien; mais elle n'est plus capable d'autre chose que de ce qu'elle fait, car ses forces sont épuisées. Elle dit qu'on ne l'empêchera pas de se donner à Dieu et de réciter toutes les prières qu'il lui plaira, parce que telle est sa vocation. Que quelques épreuves l'atteignent, rien d'étonnant; il y en a partout et même de plus grandes.

Un voyage à Tolède en ce moment me paraît difficile. Vous seriez toutes effrayées si vous pouviez voir les travaux que j'ai dans ce pays et les affaires qui me tuent. Cependant, rien n'est impossible à Dieu. Veuillez, vous et vos filles, recommander ce projet à Sa Majesté. Mes ami-

1. Tout ce passage indique clairement que cette lettre est distincte de celle du 26 août.

tiés à chacune des sœurs ; comme je suis très pressée, je ne vous en dis pas davantage ; c'est, en outre, le motif pour lequel cette lettre n'est pas écrite de ma main.

De Valladolid, le 2 septembre.

Ma santé est assez bonne ; je pense partir le lundi après la fête de Notre-Dame. Je ne verrai nos sœurs de Médina qu'en passant, pour pouvoir être à temps à Avila, où je compte ne rester que peu de jours ; je dois me rendre ensuite à Salamanque, où tout est bouleversé par suite de l'achat de la maison. Ma présence y est bien nécessaire. Plaise à Dieu d'y remédier et de vous garder à mon affection ! *Amen*. Thérèse et la sœur Saint-Barthélemy se recommandent instamment aux prières de Votre Révérence.

De Votre Révérence,

Thérèse de Jésus.

Le porteur de cette lettre est le Père Jean de las Cuevas. Je prie Votre Révérence de lui faire le meilleur accueil ; il m'a dit qu'il irait vous voir.

LETTRE CDXXXVI.

1582. 5 Septembre. Valladolid.

A PIERRE SANCHEZ, CHAPELAIN DES CARMÉLITES D'ALBE.

Joie du zèle qu'il apporte à la perfection des Carmélites d'Albe. Marques de respect. Thérèse de Laïz, fondatrice du monastère.

JÉSUS!

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon Père !

Votre lettre m'a apporté une consolation profonde. Plaise à Dieu de vous garder ! car ce n'est pas par vous que ce monastère perdra quoi que ce soit. Vous savez fort bien le disculper, et je ne trouve pas mal que vous remplissiez en chaque chose l'office de père. Vous devez tout aux sœurs, tant elles me disent de choses de vous. En définitive, ce sont de bonnes âmes; et, quoique le démon profite des occasions pour les jeter dans le trouble, Dieu ne les abandonne pas et les soutient de sa main. Béni soit à jamais son nom ! Il ne manque jamais d'user de miséricorde envers ses créatures. Vous m'en avez vous-même fait une très grande en m'enlevant la peine où j'étais au sujet de cette maison. Comme vous êtes le confesseur des religieuses, je suis plus contente de ce que vous me dites que de tout le reste. Je ne tarderai pas, Dieu aidant, à aller à Albe, et nous nous parlerons à loisir. Veuillez me recommander à Sa Majesté. Je suis très pressée par le temps, vu les nombreuses affaires qui se sont présentées,

Veuillez offrir mes salutations à Madame Thérèse de Laïz; je crois que je n'aurai pas le temps de lui écrire. Vous pouvez lui dire que sa lettre m'a fait plaisir, et qu'avec l'aide de Dieu, les affaires iront bien. Plaise au Seigneur de vous donner sa grâce!

Valladolid, le 5 septembre.

Votre indigne servante et fille,

Thérèse de Jésus.

LETTRE CDXXXVII[1].

1582. 15 Septembre. Valladolid.

AUX RELIGIEUSES DE VALLADOLID.

Perfection du monastère. Exhortation aux plus hautes vertus.

Mes filles, en quittant cette maison, je suis bien consolée soit de la perfection et de la pauvreté que j'y vois, soit de la charité que vous avez les unes pour les autres. Que cela continue, et notre Dieu ne vous refusera point l'abondance de ses secours.

Chacune d'entre vous doit prendre garde qu'un seul point concernant la perfection de la vie religieuse ne vienne à tomber par sa faute.

N'accomplissez pas vos exercices par coutume; mais faites des actes héroïques qui soient de jour en jour plus méritoires.

Appliquez-vous à avoir de grands désirs; on en retire des fruits très précieux, alors même qu'on ne pourrait pas les mettre à exécution.

1. Cette lettre est restituée à la Collection.

LETTRE CDXXXVIII.

1582. 15 Septembre. Valladolid et Médina.

A CATHERINE DU CHRIST, PRIEURE A SORIA.

Il est bon de différer la profession de la sœur Isabelle. La fondation de Pampelune ne peut se réaliser que s'il y a des revenus assurés. Arrivée à Médina.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma fille, et vous garde à mon affection !

Les lettres de Votre Révérence me sont arrivées et m'ont causé la joie la plus vive. J'eusse été très contente que l'on fît les réparations à la cuisine et au réfectoire; mais vous êtes plus à même que moi de décider ce qui convient. Agissez donc selon que vous le jugerez bon.

Je me réjouis d'apprendre que la fille de Roch de Huerta[1] soit douée d'excellentes qualités. Il me paraît utile d'attendre pour la profession de cette sœur jusqu'à l'époque dont vous me parlez; elle est jeune encore et rien ne presse. Ne vous étonnez pas de trouver en elle quelques écarts de caractère; pour son âge, ce n'est pas grand'-chose : elle s'en corrigera; ordinairement, les personnes de cette sorte deviennent ensuite plus mortifiées que les autres.

Veuillez dire à la sœur Éléonore de la Miséricorde que je voudrais, pour lui faire plaisir, réaliser ce qu'elle me

1. La sœur Isabelle.

demande et plus encore. Dieu veuille qu'il me soit possible d'aller à sa profession! j'irais très volontiers, et ce me serait plus agréable que de m'occuper de toutes les difficultés de ce pays[1]........

[Que le Seigneur daigne réaliser ce projet, s'il doit contribuer à sa gloire]!

Quant à la fondation[2], je ne l'accepterai que dans le cas où il y aura des revenus assurés. Nous devons prendre cette mesure, parce que, à mon avis, la dévotion n'est pas grande, et que cette localité étant très éloignée de tous nos autres monastères, nous ne pouvons nous y établir, à moins qu'on ne pourvoie convenablement au nécessaire. En Castille, nos maisons se portent mutuellement secours lorsque l'une d'elles tombe dans la nécessité. Il est heureux, cependant, qu'il y ait de si bons commencements, qu'on parle de cette affaire, et qu'on découvre peu à peu des personnes de piété. Quand Dieu voudra cette œuvre, Il touchera lui-même les cœurs et nous procurera plus de secours que nous n'en trouvons pour l'heure actuelle.

Je resterai peu de temps à Avila, car je ne saurais manquer d'aller à Salamanque, où vous pouvez m'écrire. Cependant, supposé que la fondation de Madrid dût se réaliser, comme je l'attends de jour en jour, j'aimerais mieux m'y rendre; je me trouverais alors plus rapprochée de votre monastère. Veuillez recommander cette affaire à Dieu.

Quant à cette religieuse dont vous me parlez, je me réjouirais de la voir aller, selon son désir, à Palencia; on a précisément besoin d'elle dans cette maison. J'écris à ce sujet à la Mère Inès de Jésus[3], afin que vous vous entendiez avec elle.

1. Il y a une lacune à cet endroit de l'autographe.
2. Probablement celle de Pampelune.
3. Prieure à Palencia.

J'ai été très contente que vous fissiez votre possible pour plaire à ces religieux théatins[1]............

Veuillez dire de ma part à doña Béatrix[2] tout ce que vous jugerez à propos. Je voudrais bien lui écrire, mais nous sommes au moment du départ et nous avons tant d'affaires que je ne sais où donner de la tête. Plaise à Dieu de tirer sa gloire de tout! *Amen.*

Si je vous recommande de retarder la profession de cette novice dont j'ai parlé, ce n'est pas, croyez-le, pour en laisser passer une autre avant elle; ce sont là des vanités mondaines qui me causent beaucoup de chagrin; je ne veux pas que vous vous arrêtiez à des choses de ce genre. Mais la mesure me plaît, parce que cette enfant est jeune et qu'elle aura l'occasion de se mortifier davantage. Dans le cas où l'on viendrait à vous supposer une autre intention que celle-là, je vous commanderais de l'admettre immédiatement à prononcer ses vœux. Il est bon, en effet, de montrer par les œuvres l'humilité dont nous faisons profession. Vous êtes donc prévenue, et j'ai voulu commencer par vous en parler. Quant à la sœur Éléonore de la Miséricorde, je connais son humilité : elle est au-dessus de tous ces petits points d'honneur du monde. Je suis donc très contente que vous différiez l'époque de la profession de cette enfant.

Je ne puis vous en dire davantage; nous partons pour Médina. Ma santé va comme de coutume. Mes compagnes

1. L'autographe est coupé à cet endroit. Les paroles qui suivent ne présentant qu'un sens incomplet, nous n'en donnerons pas la traduction; les voici, d'ailleurs : *Que es menester, y el bien y el mal, y la gracia que les mostraremos en............*

Il était probablement question des Pères Jésuites de Pampelune, dit M. de la Fuente. Comme lui, nous ne pouvons que regretter la perte de ce fragment, que les Pères correcteurs n'ont pu reconstituer.

2. Parente de doña Béatrix de Beaumont.

se recommandent aux prières de Votre Révérence. La sœur Anne vous a écrit, il y a peu de jours, ce qui se passe par ici[1]. Je supplie instamment les sœurs de prier pour moi. Dieu veuille les rendre saintes! Qu'il Lui plaise d'accorder la même grâce à Votre Révérence!

Valladolid, le 15 septembre.

De Votre Révérence la servante,

Thérèse de Jésus.

Nous sommes arrivées à Médina. Je suis tellement occupée que j'ai juste le temps de vous dire que nous avons fait un bon voyage. En différant la profession de la sœur Isabelle, soyez assez habile pour ne pas laisser croire que vous agissez dans le but d'en laisser passer une autre avant elle, car ce n'est pas le motif déterminant de cette mesure[2].

1. Le texte porte *aca, ici*, et non *allà, là-bas*. Il s'agit non d'Anne de Jésus, mais d'Anne de Saint-Barthélemy, compagne de la Sainte.

2. Ce *post-scriptum* seul est de la main de la Sainte.

RELATIONS[1]

1. Ces Relations n'étant pas des Lettres proprement dites, nous les publions à part, ainsi que nous l'avons annoncé dans la Préface.

RELATIONS

RELATION I[1].

1560. Monastère de l'Incarnation. Avila.

A SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Oraison de la Sainte. Ravissement, vol d'esprit, transport. Désirs de servir Dieu, de faire des pénitences, de vivre dans la solitude, de ne plus offenser le Seigneur, d'être pauvre. Absence de vaine gloire. Folie des choses d'ici-bas. Charité pour le prochain. Présence de Dieu. Puissance de la parole de Dieu. Obéissance au directeur de son âme.....

JÉSUS!

Voici comment je fais maintenant l'oraison. Quand j'y suis, il est rare que je puisse discourir avec l'entendement, car aussitôt mon âme se recueille, entre dans la quiétude ou le ravissement; je ne saurais alors me servir [de mes puissances] et de mes sens; la seule faculté qui agisse est celle de l'ouïe, et encore elle ne me sert pas à comprendre ce que l'on dit.

Il m'arrive souvent que, (sans que je veuille fixer ma pensée en Dieu et que je songe à d'autres choses, parce qu'il me semble impossible, malgré tous les efforts que je ferais, de me livrer à l'oraison, vu l'état de grande séche-

1. Cette relation contient douze additions d'après la copie de la Bibliothèque nationale de Madrid.

resse auquel contribuent mes souffrances corporelles), le recueillement et le vol d'esprit s'emparent de moi si promptement que je n'y puis résister; en un instant, je me trouve changée et avancée.

Cela a lieu sans que j'aie eu de vision, ni entendu quoi que ce soit; je ne sais même où je suis; mais il me semble que mon âme se perd, et cependant je la trouve tellement enrichie que, malgré mes efforts, il m'eût été impossible, je crois, de pouvoir réaliser de tels progrès en une année.

Parfois, il me vient de tels transports que je me consume du désir de voir Dieu, [et je ne sais que devenir]; il me semble que ma vie va se terminer, et alors, je crie vers Sa Majesté; je L'appelle de toutes les puissances de mon âme.

D'autres fois, je ne puis demeurer assise, tant est vive l'impétuosité du transport; j'endure un tourment que je n'ai point recherché, mais il est tel que l'âme ne voudrait jamais en être privée durant son pèlerinage ici-bas. Elle a un désir intense de quitter cette vie, où elle ne voit nul moyen de guérir son mal. Le remède serait de voir Dieu; pour cela il lui faudrait mourir, et elle ne peut se donner la mort. Ainsi, elle s'imagine que le monde entier, sauf elle, est dans la consolation la plus grande et trouve le moyen de supporter les épreuves. Elle est tellement affligée que le Seigneur doit la soutenir par quelque ravissement où elle trouve une paix complète, une quiétude et une joie profonde, soit en voyant quelque chose de ce qu'elle désire, soit en comprenant certaines vérités; sans cela, il lui serait impossible de surmonter la peine où elle est.

D'autres fois, ce sont des désirs de servir Dieu accompagnés de transports si élevés que je ne saurais en donner l'idée. J'éprouve, alors, un chagrin extrême en voyant

combien je vaux peu pour travailler à sa gloire. Il n'y a, ce me semble, ni travaux, ni épreuves quelconques, ni mort, ni martyre, que je ne sois prête à endurer volontiers. Mais aucune considération n'a précédé ce sentiment, qui me remplit en un instant et me transforme entièrement : je ne sais d'où me vient un tel courage. Je voudrais, en outre, élever la voix et donner à entendre à tous les hommes combien il importe de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels trésors nous recevrons de sa main si nous nous préparons à les recevoir. Ces désirs dont je parle sont tels que je me consume en moi-même, lorsque je vois que je veux une chose au-dessus de mes forces. Je me trouve enchaînée par ce corps qui m'empêche de rien réaliser pour Dieu et mon Ordre. Sans cela, j'accomplirais des œuvres très importantes selon l'étendue de mes moyens. Aussi, en me voyant impuissante à servir le Seigneur, je ressens une telle peine que je ne trouve aucun terme pour l'exprimer ; elle se dissipe par les délices, le recueillement et les consolations où Sa Majesté met mon âme.

Quand ces désirs véhéments de servir Dieu me viennent, il m'arrive parfois de vouloir me livrer à des pénitences corporelles, mais je ne le puis, vu la faiblesse de mon corps. Cela diminuerait cependant beaucoup mon chagrin, car le peu que j'en fais est pour moi un soulagement et une joie. Si on me laissait libre de réaliser mes désirs, je commettrais sûrement des excès.

D'autres fois, je suis très peinée d'avoir à traiter avec qui que ce soit ; l'affliction est si grande que je répands d'abondantes larmes. Mon unique désir alors est d'être dans la solitude ; je ne m'y livrerais pas toujours à la prière vocale ou à la lecture, néanmoins la solitude elle-même serait pour moi une consolation. Les entretiens avec

les parents surtout et les alliés de la famille me sont à charge. Je les subis comme une personne vendue, excepté quand je suis avec ceux auxquels je parle de l'oraison et de l'âme ; alors, je trouve de la consolation et de la joie ; parfois, cependant, ils me fatiguent ; je voudrais ne pas les voir et m'en aller dans la solitude. Cela est rare, sans doute ; je ne parle pas de ceux auxquels je dévoile les secrets de ma conscience ; ces derniers me consolent toujours.

D'autres fois, j'éprouve une très vive peine d'être obligée de manger et de dormir, spécialement quand je vois que je puis moins que personne m'en passer. Je ne le fais que pour obéir à Dieu, et je Lui offre mon sacrifice.

Le temps me paraît toujours court et semble me manquer pour prier ; je ne me fatiguerais jamais de garder la solitude. Je désire sans cesse avoir des loisirs pour me livrer à la lecture, car j'ai beaucoup aimé cela ; je lis peu, parce que j'ai à peine pris un livre que [j'entre dans un recueillement où je trouve la joie] ; ainsi, ma lecture se change en oraison ; cela est rare à cause de mes occupations, qui sont nombreuses ; bien que bonnes en elles-mêmes, elles ne me donnent pas le contentement que je trouverais dans la lecture. Voilà pourquoi je souhaite sans cesse avoir plus de temps : [et tout, ce me semble, m'est insipide quand je vois que je ne puis réaliser ni ce que je veux], ni ce que je désire.

Notre-Seigneur m'a donné ces désirs et une augmentation de vertu dès le jour où Il m'a favorisée de cette oraison de quiétude et de ces ravissements. Je trouve en moi une telle amélioration, qu'à mon avis, j'étais jusqu'alors l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions produisent en moi les grands effets dont je vais parler. S'il y a quelque bien en moi, c'est sûrement de là que je le tiens.

Il m'est venu une résolution très ferme de ne point offenser Dieu, même véniellement, et de mourir mille fois plutôt que de le faire de propos délibéré. De plus, lorsqu'une chose me semble plus parfaite et plus glorieuse pour Notre-Seigneur, et qu'elle m'est commandée par celui qui a soin de mon âme et la dirige, je ne saurais l'omettre pour aucune difficulté, ni pour aucun trésor de la terre. Dans le cas où j'agirais autrement, je n'oserais plus rien demander à Notre-Seigneur, ni recourir à l'oraison, bien que je ne laisse pas de tomber dans une foule de fautes et d'imperfections.

J'obéis à mon confesseur; évidemment, c'est d'une manière défectueuse; mais si je comprends qu'il veut une chose ou s'il me la commande, je ne manquerais pas, ce me semble, de l'exécuter; sans cela, je me croirais dans une profonde illusion.

Il me vient, en outre, le désir de vivre pauvre, mais je ne le souhaite pas assez; cependant, si j'avais de grands trésors, je ne voudrais pas, ce me semble, posséder de rentes en mon particulier, ni d'argent en réserve, pour mon usage privé; [cela me laisse indifférente]; je me contenterais seulement du nécessaire. Néanmoins, je me trouve très en retard avec cette vertu de pauvreté; bien que je ne désire pour moi [ni argent, ni rente], ni rien, je voudrais posséder quelque chose pour le donner.

Presque toutes les visions dont j'ai été favorisée ont produit en moi des résultats précieux; c'est peut-être une illusion du démon; je m'en remets sur ce point à mes confesseurs.

[Je ne voudrais plus, ce me semble, voir de choses belles ou riches], comme l'eau, la campagne, les fleurs, ni respirer de parfums, ni entendre de chants, etc. La différence entre les objets d'ici-bas et les visions dont le Sei-

gneur me favorise est telle, que je n'ai plus ce désir; voilà pourquoi j'en fais très peu de cas; à peine si je m'y porte par un premier mouvement; tout cela me paraît de la boue.

Lorsque je parle ou m'entretiens avec des personnes du monde, parce que je ne puis m'en dispenser, et que la conversation roule même sur des points d'oraison, je suis obligée, si elle se prolonge par passe-temps, et non par nécessité, de me faire violence, car je ressens alors une grande peine. Quant aux choses d'agrément que je recherchais tant autrefois et aux vanités du monde, elles me sont à charge : je voudrais ne pas les voir.

Ces désirs d'aimer Dieu, de Le servir et de Le voir dont j'ai parlé, ne me viennent pas à la suite de réflexions, comme précédemment, quand je me trouvais, ce me semble, pénétrée de dévotion et que je répandais d'abondantes larmes; ils sont produits par une flamme et une ferveur telles que, je l'assure, si le Seigneur n'y remédiait par quelque ravissement où Il comble l'âme de délices, je ne tarderais pas à perdre la vie.

Ceux que je vois avancés dans la vertu, animés de ces désirs, détachés et généreux, je les aime beaucoup; c'est avec eux que je voudrais m'entretenir, parce qu'ils me sont un soutien. La vue des personnes qui sont timides et qui vont à tâtons dans ces choses qu'elles pourraient faire raisonnablement m'afflige. J'en appelle alors à Dieu; j'invoque les saints qui ont accompli ces mêmes actions dont la noblesse nous étonne. Cela ne veut pas dire que je sois bonne à quoi que ce soit; néanmoins, le Seigneur, ce me semble, vient au secours de ceux qui, par amour pour Lui, entreprennent de grandes œuvres. Il ne manque jamais à ceux qui mettent en Lui seul leur confiance. Je voudrais rencontrer des âmes capables de me fortifier dans cette per-

suasion, et n'avoir nul souci soit de la nourriture, soit du vêtement, afin d'abandonner tout cela à Sa Majesté.

En Lui laissant le soin de ce qui m'est nécessaire, je ne veux pas dire que je laisserais de m'en occuper, mais que je le ferai sans inquiétude. Depuis le jour où Notre-Seigneur m'a donné cette liberté, je m'en trouve très bien et je travaille à m'oublier le plus possible. Il y a à peine un an, ce me semble, que j'ai reçu cette faveur.

Grâce à Dieu, je n'ai, je crois, nul motif d'avoir de la vaine gloire. Dans ces faveurs dont je suis l'objet, je le vois clairement, je ne trouve rien de moi. D'ailleurs, Il me montre mes misères; malgré mes efforts, je ne pourrais arriver par moi-même à comprendre les vérités qu'Il me manifeste [en un instant].

Quant à ces faveurs elles-mêmes, j'en parle depuis quelque temps comme s'il s'agissait d'une autre personne. Précédemment, j'étais parfois confuse qu'on en eût connaissance; aujourd'hui, je vois que je ne suis pas meilleure pour cela et que je suis, au contraire, plus imparfaite. Je profite si peu de tant de grâces, que, nulle part en ce monde, il ne s'est rencontré, ce me semble, une âme pire que la mienne. Les vertus des autres me paraissent beaucoup plus méritoires que les miennes, car je ne fais que recevoir des faveurs; le Seigneur donnera aux autres tout à la fois ce qu'Il veut m'accorder sur la terre; voilà pourquoi je Le supplie de ne pas me donner ma récompense en ce monde; mais s'Il me mène par cette voie, c'est, j'en suis persuadée, à cause de ma faiblesse et de ma misère.

Lorsque je suis à l'oraison, et même lorsque je me livre tant soit peu à quelques considérations, il me serait impossible, malgré mes efforts, de Lui demander des joies ou de les désirer, parce qu'Il n'a eu Lui-même sur la terre que

la croix pour partage. Aussi, je Le supplie de me donner des épreuves; [cependant, je Le prie d'abord] de m'accorder la grâce de les endurer.

Toutes les faveurs de ce genre et celles qui se rapportent à une haute perfection s'impriment tellement en moi dans l'oraison que je suis ravie. Quand je vois tant de vérités d'une manière si claire, les choses de la terre me semblent des folies. J'ai besoin de veiller sur moi-même pour ne point oublier de quel œil je regardais autrefois les vanités du monde; n'est-ce pas une folie, en effet, de pleurer sans cesse les morts et les épreuves, ou de s'attacher à l'excès aux parents, aux amis.....? Oui, je le répète, je dois veiller sur moi, quand je considère ce que j'ai été dans le monde et combien j'étais sensible à cela.

Lorsque je vois dans le prochain des choses qui sont évidemment des péchés, je ne puis croire que ces personnes ont offensé Dieu; [si la pensée m'en est venue, c'est bien rarement; en tout cas, jamais je n'y ai consenti, malgré les preuves que j'avais]; il m'a toujours semblé que les autres étaient comme moi et désiraient vraiment plaire à Sa Majesté. Elle m'a accordé une grande grâce en ne me permettant pas que je m'arrêtasse à des choses mauvaises dont le souvenir me revînt plus tard; si je me les remémore, je vois aussitôt quelque vertu dans la personne qui les a faites. Ainsi donc, je n'éprouve jamais ou presque jamais le moindre trouble à ce sujet. Les hérésies, voilà ce qui m'attriste souvent, et généralement, je ne saurais y penser sans considérer que cela seul suffirait pour nous affliger. Je gémis, en outre, lorsque je vois des âmes qui étaient adonnées à l'oraison retourner en arrière; néanmoins, cette peine n'est pas très profonde, parce que je veille à ne pas m'y arrêter.

J'ai moins de curiosité qu'autrefois; [je ne suis pas

complètement corrigée de ce défaut]; s'il m'arrive de me mortifier souvent sur ce point, je n'y suis pas toujours fidèle.

Ce que je viens de dire est, à mon avis, ce qui se passe ordinairement en moi.

J'ajoute que mon esprit est constamment occupé de Dieu. Malgré les occupations, mon attention est éveillée, [sans que je le veuille], ou que je sache par qui. Cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement quand je traite de choses importantes; grâce à Dieu, je ne m'occupe de ces choses importantes que par moments, et même alors, mon esprit n'en est pas complètement absorbé.

Il m'arrive parfois, mais rarement, que durant trois, quatre ou cinq jours, mes bonnes œuvres, mon zèle, les visions, tout me semble avoir disparu; je ne puis même m'en souvenir, et, malgré mes efforts, je ne saurais me rappeler le moindre bien de ma vie passée. Cela me paraît un songe; ou du moins, je ne me souviens de rien. Mes maux corporels me torturent tous à la fois. L'entendement se trouble; je ne puis penser à aucune chose de Dieu; je ne sais sous quelle loi je vis; si je fais une lecture, je ne la comprends pas; je me vois remplie de fautes, et sans aucun courage pour la vertu; car ce grand courage que j'ai d'ordinaire est tellement abattu qu'il ne pourrait résister à la plus petite tentation ou à la plus légère critique du monde. Il me vient alors à la pensée que je ne suis bonne à rien, et qu'on a tort de me mettre en dehors de la voie commune; la tristesse s'empare de mon âme; il me semble que je trompe ceux qui ont une bonne opinion de moi; je voudrais me cacher dans un endroit où personne ne pût me voir; je recherche la solitude non par vertu mais par manque de générosité. Je serais, je crois, prête à reprendre avec amertume ceux qui voudraient me

contredire. Cependant, au milieu de ce combat, Dieu me fait la grâce de ne pas L'offenser plus que de coutume; je ne Lui demande point de m'enlever cette épreuve; je suis même prête à l'endurer toujours si telle est sa volonté, pourvu qu'Il me soutienne de sa main et que je ne L'offense en rien. Je me conforme à Lui de bon cœur et je reconnais que c'est de sa part une faveur très signalée de ne pas me laisser en cet état.

Ce qui me ravit, c'est que, quand je suis ainsi, une seule de ces paroles que j'ai coutume d'entendre, une vision, ou un peu de recueillement intérieur l'espace d'un *Ave Maria,* suffit pour rendre à mon âme la paix, au corps la santé, à l'entendement la clarté, et me donner le courage et les désirs dont je suis ordinairement animée. Il me suffit de même pour cela de m'approcher de la communion. J'ai l'expérience de cette faveur qui est fréquente; au moins, depuis plus de six mois, ma santé reçoit une amélioration notable, lorsque je communie; cet effet se produit encore lorsque j'ai des ravissements. L'amélioration dure parfois plus de trois heures; d'autres fois, le jour tout entier; et, à mon avis, ce n'est pas de l'illusion de ma part; je l'ai remarqué avec le plus grand soin. Voilà pourquoi, lorsque j'ai ce recueillement, je ne redoute aucune maladie. Il est vrai, lorsque mon oraison est comme précédemment, je n'éprouve pas cette amélioration.

Ce que je viens de dire me donne à croire que ces choses viennent de Dieu. Je considère, en effet, ce que j'étais, je vois que je courais à ma perte et qu'en peu de temps, c'en était fait; mais ces faveurs dont mon âme est ravie m'ont certainement transformée; je ne savais d'où me venaient les vertus que je découvrais en moi; je ne me reconnaissais plus; c'était là évidemment un don du ciel

et non un fruit de mes efforts. Je puis le dire en toute vérité et clarté, et je sais que je ne me trompe pas, Dieu a voulu par ces faveurs m'attirer à Lui et me préserver de l'enfer, comme le savent les confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales.

De plus, quand je vois une personne qui connaît quelque chose de moi, je voudrais lui raconter ma vie; il me semble qu'il est de mon honneur que Notre-Seigneur soit loué; le reste ne m'est rien. Sa Majesté ne l'ignore pas, ou je suis bien aveugle : ni l'honneur, ni la vie, ni la gloire, ni un bien quelconque soit du corps, soit de l'âme, ne saurait m'arrêter, ou être l'objet de mes désirs. Je ne souhaite même pas mon avancement spirituel, mais sa gloire. Je ne puis m'imaginer que le démon ait pris tant de moyens pour séduire mon âme et la perdre; ensuite, je ne le crois pas insensé à ce point. Je ne puis croire, non plus, que si j'ai mérité par mes péchés de tomber dans l'illusion, Dieu n'ait pas agréé les prières nombreuses que tant de bonnes âmes lui adressent depuis deux ans pour moi. Je ne cesse d'en demander à tout le monde, afin qu'Il daigne me manifester que ces faveurs viennent de Lui, ou me conduire par une autre voie. A mon avis, Sa divine Majesté n'aurait pas permis que ces faveurs eussent continué, si elles ne venaient pas de sa main.

Toutes ces raisons et celles de tant de saints m'encouragent lorsque la vue de ma misère me fait craindre que ce ne soit pas là des grâces d'En-haut.

Mais à l'heure de l'oraison ou les jours que mon âme vit dans le calme et la pensée de Dieu, les savants et les saints du monde auraient beau se réunir et m'infliger tous les tourments imaginables pour me faire croire que c'est le démon, j'aurais beau moi-même vouloir le croire, je ne le pourrais. Quand on voulut m'y obliger, j'étais

dans les craintes, vu l'autorité de celui qui me commandait. Je pensais que les savants devaient dire la vérité, et que moi, étant ce que je suis, je devais être dans l'illusion. Or, la première parole que j'entendais en moi, le premier recueillement intérieur ou la première vision que j'avais détruisait tout ce qu'ils m'avaient dit; je n'en pouvais pas davantage et j'étais persuadée que c'était Dieu.

Je pense que le démon peut parfois se mêler à ces faveurs, et il en est ainsi, comme je l'ai vu et comme je l'ai dit; mais les effets sont alors très différents. Quiconque a l'expérience des faveurs divines ne saurait, à mon avis, s'y tromper. Malgré ce que je viens de déclarer et la persuasion où je suis qu'elles viennent de Dieu, pour rien au monde je ne ferais une chose [qui, d'après les lumières du directeur de mon âme, ne tournerait pas à la plus grande gloire de Notre-Seigneur]. Je n'ai jamais entendu autre chose, si ce n'est que je dois obéir, que je ne taise rien de ces faveurs, et que cela convient. Presque constamment, je suis reprise de mes fautes d'une manière qui m'impressionne jusqu'au fond de l'âme. Je reçois, en outre, des avis, quand il y a, ou qu'il peut y avoir quelque danger dans les choses dont je m'occupe. [Ces avertissements m'ont été extrêmement profitables; ils ont ramené souvent à mon esprit] le souvenir de mes péchés passés, qui me causent tant de chagrin.

Cette lettre est bien longue, et cependant le récit des grâces dont je me trouve enrichie au sortir de l'oraison est certainement loin d'être complet. J'ajoute qu'après ces faveurs, je tombe dans une foule d'imperfections; je me sens très inutile et très misérable. Peut-être que je ne comprends pas les bonnes choses et que je me trompe moi-même. Néanmoins, je remarque une amélioration notable dans ma vie; voilà pourquoi, lorsque je songe à

ce que je viens de dire, je puis assurer en vérité que je l'ai, ce me semble, vraiment éprouvé. Telles sont les grâces que le Seigneur a daigné opérer dans une créature aussi vile et aussi imparfaite que moi. Je remets cela à votre jugement, puisque vous connaissez les secrets les plus intimes de mon âme.

APPROBATION DE L'ESPRIT DE SAINTE THÉRÈSE

PAR SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

1. Le but que Dieu se propose est d'amener une âme à Lui; celui du démon est de l'éloigner de Dieu. Notre-Seigneur n'emploie jamais de moyens qui éloignent une âme de Lui, ni le démon qui en conduisent à Dieu. Toutes les visions et faveurs dont cette âme est favorisée l'approchent davantage de Dieu et la rendent plus humble, plus obéissante, etc...

2. D'après la doctrine de Saint Thomas, la paix et la quiétude que produit l'ange de lumière se reconnaissent. Cette âme ne reçoit jamais ces faveurs sans goûter une paix et une joie très grandes; tous les plaisirs de la terre réunis ne sauraient approcher de la moindre de ces grâces.

3. Elle ne commet ni faute ni imperfection dont elle ne soit reprise par Celui qui lui parle intérieurement.

4. Elle n'a jamais demandé, ni désiré ces faveurs; son unique ambition a été d'accomplir en tout la volonté de Dieu, Notre-Seigneur.

5. Tout ce qu'on lui dit alors est conforme soit à la sainte Écriture, soit à l'enseignement de l'Église et, d'après toute la rigueur de la scolastique, est très véritable.

6. Elle a une très grande pureté d'âme et de corps; elle est animée de désirs ardents de plaire à Dieu, et, pour atteindre ce but, elle ne redoute aucun des obstacles d'ici-bas.

7. Il lui a été dit que tout ce qu'elle demanderait de juste à Dieu lui serait accordé. Elle a demandé beaucoup de faveurs qui ne sont pas destinées à être confiées à une lettre, car le récit en serait long, et Notre-Seigneur n'a jamais manqué de l'exaucer.

8. Quand ces faveurs viennent de Dieu, elles sont toujours ordonnées au bien propre, au bien général, ou au bien particulier. Or, cette âme connaît par expérience le profit qui en est résulté pour elle-même et pour un grand nombre de personnes.

9. Nul, à moins d'être dans une disposition perverse, ne traite avec elle sans se sentir porté à la dévotion par suite des faveurs dont elle est l'objet, bien qu'elle n'en parle pas.

10. Elle grandit de jour en jour dans la vertu, et on ne cesse de lui enseigner une perfection plus haute. Ainsi, depuis l'époque où elle a commencé à avoir des visions, elle est allée grandissant dans la vertu de la manière que dit Saint Thomas.

11. Ce qu'on lui a dit ne concerne ni nouvelles, ni choses impertinentes, mais est, au contraire, très édifiant.

12. On lui a raconté de quelques-uns qu'ils étaient remplis de démons, mais c'était pour lui faire comprendre l'état d'une âme qui a offensé Dieu mortellement.

13. Le démon a coutume de recommander aux âmes qu'il veut tromper de garder le silence sur ce qu'il leur dit; or, il est recommandé à celle-ci de parler de ces faveurs à des savants qui soient de vrais serviteurs de

Dieu; car si elle se taisait par fausse honte, elle tomberait dans les pièges du démon.

14. Son âme a tiré un tel profit de ces faveurs, et donne un tel exemple d'édification, que plus de quarante religieuses de son monastère se sont adonnées à une vie vraiment intérieure.

15. Ces faveurs lui viennent ordinairement après une longue oraison, et quand elle est très absorbée en Dieu, embrasée de son amour, ou qu'elle fait la communion.

16. Ces faveurs allument en elle un désir ardent de ne point se tromper et de n'être pas victime des illusions du démon.

17. De là lui vient une humilité très profonde; elle reconnaît que de telles grâces découlent de la main du Seigneur et que, par elle-même, elle est très peu de chose.

18. Quand elle n'a pas ces faveurs, les difficultés de la vie lui causent de la peine et du chagrin; quand elle en jouit de nouveau, elle ne se souvient plus des épreuves passées; elle est animée d'un grand désir de souffrir, et cela lui cause une telle joie qu'elle en est dans l'étonnement.

19. Elle trouve de la joie et des consolations dans les travaux, les critiques dont elle est l'objet et les maladies; elle souffre beaucoup du cœur, de ses vomissements, etc..., mais tous ces maux disparaissent quand elle a une vision.

20. Avec tout cela, elle se livre à de très austères pénitences; elle jeûne, prend la discipline, exerce toutes sortes de mortifications.

21. Quant aux choses qui, sur la terre, peuvent lui donner quelque contentement, et aux nombreuses épreuves qu'elle a eues, elle les accepte avec égalité d'esprit, sans perdre ni la paix, ni la quiétude de l'âme.

22. Elle est si bien déterminée à n'offenser Dieu en rien qu'elle a fait le vœu de ne négliger d'accomplir aucune des choses qui lui semblerait plus parfaite ou que son directeur lui recommanderait comme telle. Bien qu'elle regarde comme des saints les Pères de la Compagnie, et qu'à son avis, Notre-Seigneur s'est servi de leur intermédiaire pour lui accorder de très hautes grâces, si elle savait, ainsi qu'elle me l'a dit, qu'il est plus parfait de ne plus traiter de son âme avec eux, elle ne leur parlerait, ni ne les verrait jamais plus; et cependant, ce sont eux qui l'ont tranquillisée et dirigée dans ces faveurs.

23. Les douceurs et les sentiments de Dieu qu'elle éprouve ordinairement, cet amour embrasé dont elle se consume pour Lui, sont évidemment quelque chose d'admirable. Tout cela la tient, en général, dans le ravissement un jour entier.

24. Lorsqu'elle entend qu'on parle de Dieu avec flamme et avec force, elle ne peut s'empêcher souvent d'entrer en extase, malgré tous les efforts qu'elle se fait; elle est telle alors que ceux qui la voient sont touchés de la plus grande dévotion.

25. Elle ne peut souffrir que son directeur ne lui dise pas quelles fautes elle a commises, ou ne lui adresse pas de réprimandes, et elle accepte ses avis avec une profonde humilité.

26. Comblée de faveurs comme elle l'est, elle ne peut supporter que ceux qui sont dans un état de perfection ne s'appliquent pas à acquérir celle de leur institut.

27. Elle est très détachée des parents, et ne recherche nullement le commerce des créatures; elle aime la solitude; elle a une grande dévotion pour les saints; les jours de fêtes, et ceux où l'Église nous rappelle des

mystères, elle a des sentiments admirables pour Notre-Seigneur.

28. Si tous les religieux de la Compagnie et tous les serviteurs de Dieu qui sont sur la terre lui disaient que c'est le démon qui agit en elle, sans doute elle serait remplie de craintes et de frayeurs avant ces visions; mais à peine entre-t-elle en oraison, ou se trouve-t-elle dans le recueillement intérieur, on aurait beau la mettre en pièces, qu'on ne lui persuaderait jamais que ce n'est pas Dieu qui s'entretient avec elle et lui parle.

29. Dieu lui a donné une force de volonté et une fermeté d'âme qui étonnent; avant ces visions, elle était timide, et maintenant elle met en fuite tous les démons. Elle est très éloignée d'avoir les manières affectées et les petitesses de la femme; elle est exempte de scrupules; c'est la droiture même.

30. Avec cela, Notre-Seigneur lui a accordé un don de larmes très suaves, une vive compassion pour le prochain, la connaissance vraie de ses propres fautes, une haute estime pour les personnes vertueuses, et le mépris de soi. Je puis assurer qu'elle a fait du bien à beaucoup d'âmes, et à moi en particulier.

31. Elle vit ordinairement dans la pensée de Dieu et le sentiment de sa présence. Il ne lui a jamais rien été révélé qui ne se soit trouvé conforme à la vérité, ou ne se soit parfaitement accompli; et c'est là une très forte preuve que ces visions viennent de Dieu.

32. Ces faveurs mettent dans son entendement une clarté et une lumière sur les choses de Dieu admirables.

33. On lui a dit qu'on pouvait parcourir les saintes Écritures, et qu'on ne trouverait jamais qu'une âme dont l'unique désir a été de plaire à Dieu eût vécu si longtemps dans l'illusion.

RELATION IIe.

1561-1562. Monastère de l'Incarnation. Avila.

A UN DE SES CONFESSEURS.

L'oraison de la Sainte s'est perfectionnée ; son esprit de pauvreté, de foi ; sa charité, sa patience, son détachement, son courage. Désir de la gloire de Dieu. Pureté de son âme.

JESUS !

Il y a plus d'un an, ce me semble, que j'ai écrit la relation ci-jointe ; durant ce temps, Dieu m'a soutenue de sa main, et mon état intérieur n'est pas plus mauvais ; au contraire, je constate un réel progrès, comme je vais vous le raconter. Dieu soit béni de tous ses dons !

Les visions et les révélations n'ont point cessé ; elles sont d'un ordre bien plus élevé. Le Seigneur m'a enseigné un mode d'oraison où je trouve plus de profit, où je puise plus de détachement des choses d'ici-bas, plus d'énergie et plus de liberté d'esprit.

Les ravissements ont augmenté. Parfois, ils me viennent avec une telle impétuosité et de telle sorte que je ne puis en empêcher l'effet extérieur ; ils me viennent même quand je suis en compagnie ; aussi, je ne puis les dissimuler qu'en donnant à entendre que, vu les souffrances du cœur auxquelles je suis sujette, c'est quelque défaillance. J'ai un soin extrême d'y résister au début ; mais parfois je ne le puis.

Pour ce qui concerne la pauvreté, Dieu m'a fait une

grande grâce. Je ne voudrais même pas avoir le nécessaire, et vivre d'aumônes ; aussi ai-je le plus vif désir de me trouver dans un monastère où l'on ne vivrait que de charités. Il me semble que si j'habite une maison où j'ai la certitude de ne manquer de rien ni pour la nourriture, ni pour le vêtement, je n'accomplis pas avec autant de perfection mon vœu de pauvreté et le conseil du Christ, que là où il n'y a pas de rentes et où il manquera parfois quelque chose. Les avantages que procure la vraie pauvreté me paraissent considérables : je voudrais n'en perdre aucun.

A certaines heures, ma foi est très vive. Dieu, ce me semble, ne peut abandonner l'âme qui Le sert ; je n'ai pas le moindre doute sur cette vérité : ses paroles ne manquent point et ne manqueront jamais de s'accomplir ; il m'est impossible de me persuader autre chose ; aussi, j'éprouve une peine profonde quand on me conseille d'avoir des rentes, et j'ai recours à Dieu pour me consoler.

J'ai, ce me semble, beaucoup plus de compassion pour les pauvres que précédemment. Leur misère me touche avec tant de force et le désir de les secourir est tel que, si je m'écoutais, je leur donnerais jusqu'à mes vêtements. Je n'ai aucune répugnance ni à leur parler, ni à les toucher. C'est là, je le vois, un don de Dieu. Sans doute, je leur faisais précédemment l'aumône pour l'amour de Lui ; mais je n'étais pas portée naturellement à en avoir pitié. Aussi, je trouve en moi une amélioration notable sur ce point.

Par rapport aux critiques nombreuses dont je suis souvent l'objet et qui me causent un préjudice réel, je me sens beaucoup plus généreuse. Elles ne me font pour ainsi dire pas plus d'impression que si je n'en avais pas connaissance. Il me semble parfois et presque toujours

qu'on a raison de me blâmer, et j'y suis si peu sensible qu'à mon avis, je n'ai rien à offrir à Dieu. Comme l'expérience me l'a appris, mon âme y trouve un précieux avantage; je comprends que par là, on me fait du bien. Je vois se dissiper tout sentiment d'inimitié contre mes détracteurs dès le premier instant où je me remets à l'oraison; au moment où j'entends leurs propos, j'éprouve, il est vrai, un peu de peine, mais c'est sans inquiétude, ni trouble. Quand parfois, au contraire, je vois des personnes qui s'en affligent, je suis remplie de pitié, et je gémis en moi-même, car toutes les injustices de la terre me semblent si peu de chose, qu'il n'y a pas lieu de s'en laisser émouvoir : je regarde tout cela comme un rêve dont au réveil il ne reste plus rien.

Dieu m'a donné par les visions dont Il m'a favorisée de plus vifs désirs de Le servir, une soif plus grande de solitude, un détachement plus complet des choses d'ici-bas, comme je l'ai dit; Il m'a donné à comprendre le peu de cas que nous devons faire de tout ce que nous laissons. Quant à ceux et à celles avec qui j'étais liée par l'amitié ou par la parenté, ce n'est pas un sacrifice de m'en éloigner; ces derniers me sont plutôt une lourde charge. Dès lors qu'il s'agit de rendre un peu plus de gloire à Dieu, je les laisse avec une entière liberté et avec joie; de la sorte, je trouve partout la paix.

Quelques conseils qui m'ont été donnés dans l'oraison m'ont été fort utiles. Par suite des grâces dont Dieu m'a comblée, je trouve en moi une sensible amélioration; d'un autre côté, je vois combien je suis lâche à Le servir, après avoir reçu plus de faveurs que je ne mérite; et souvent cela me cause une peine très vive. Mes pénitences sont peu de chose. Les honneurs dont on m'entoure fréquemment contre mon gré me paraissent excessifs.

[Enfin[1], je mène une vie très douce et nullement mortifiée. Plaise à Dieu d'y remédier, comme Il le peut]!

La relation ci-jointe, qui est de ma main, je l'ai écrite, il y a neuf mois environ. Depuis lors, je n'ai pas manqué de correspondre aux grâces dont Dieu m'a favorisée. Je crois même, à ce que je comprends, en avoir reçu de nouvelles et une liberté intérieure beaucoup plus grande. Jusqu'à présent, il me semblait que j'avais besoin des autres, et je m'appuyais davantage sur les secours du monde; je vois maintenant d'une manière claire que tous les hommes sont comme de petites pailles de romarin sec, qu'il n'y a pas de sécurité à s'appuyer sur eux, et qu'ils fléchissent sous le moindre poids de la contradiction ou de la critique. Comme l'expérience me l'a appris, le vrai moyen de ne point tomber est d'avoir pour appui la croix et de se confier en Celui qui a voulu y être attaché. Je trouve en Lui un ami véritable, et pourvu que Dieu ne me manque point, je me vois élevée à un tel courage que je pourrais, ce semble, résister aux attaques du monde entier.

Avant d'avoir une vue si claire de cette vérité, j'étais très désireuse d'être estimée. Aujourd'hui, cela ne me préoccupe pas; j'en ai plutôt de la peine, ce me semble; j'excepte ceux avec qui je traite des affaires de mon âme, ou à qui je crois être utile, les premiers, afin qu'ils me supportent, les seconds, afin qu'ils croient plus volontiers ce que je leur dis du néant de toutes les choses d'ici-bas.

Au milieu des terribles épreuves, persécutions et contra-

1. Ce fragment inédit semble indiquer que la Sainte se trouvait alors dans la maison de Louise de la Cerda, à Tolède.

dictions que j'ai endurées ces derniers mois, Dieu m'a donné un courage extraordinaire ; plus les difficultés étaient grandes, et plus je me sentais fortifiée, sans me lasser de souffrir. Non seulement je n'éprouvais aucun ressentiment contre les personnes qui parlaient mal de moi, mais j'avais pour elles, ce me semble, un amour nouveau. J'ignore comment cela pouvait être. En tout cas, c'était vraiment un don de la main du Seigneur.

J'étais de mon naturel, quand je désirais une chose, très ardente à la rechercher. Maintenant, mes désirs sont accompagnés d'une telle quiétude qu'en les voyant réalisés, je ne sais pas même si je me réjouis. La peine et le plaisir, à moins qu'il ne s'agisse de choses d'oraison, ont tellement peu d'empire sur moi, que je parais insensible et que je reste parfois plusieurs jours en cet état.

J'ai de temps en temps, comme par le passé, des désirs très ardents de me livrer à des pénitences; lorsque j'en fais quelques-unes, je les sens très peu, vu le désir extrême que j'en ai; au contraire, elles me donnent parfois et même presque toujours une joie particulière; cependant, je me modère sur ce point à cause de mes grandes souffrances.

C'est souvent une peine très vive pour moi d'être dans la nécessité de manger, surtout lorsque je suis en oraison ; mais en ce moment, cette peine est excessive. Elle doit être très profonde, parce qu'elle me fait pleurer beaucoup et prononcer des paroles pleines d'affliction, presque sans que je m'en aperçoive; or, cela est contre ma coutume. J'ai eu, en effet, de très sensibles épreuves dans ma vie, et je ne me souviens pas en avoir jamais parlé; sous ce rapport, je ne suis nullement femme et j'ai le cœur dur.

J'éprouve en moi un désir beaucoup plus ardent que de coutume que Dieu ait à son service des personnes absolu-

ment détachées et nullement arrêtées par quoi que ce soit d'ici-bas, puisque tout n'y est que mensonge. Je voudrais Le voir glorifié ainsi spécialement par les savants; quand je considère les grandes nécessités de l'Église, il me semble que c'est une moquerie de s'affliger d'autre chose que de cela; voilà pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu les théologiens. Je vois qu'une seule personne absolument parfaite et embrasée d'un véritable amour de Dieu serait bien plus utile que beaucoup d'âmes vulgaires.

Pour ce qui concerne la foi, je me trouve, à mon avis, plus ferme. Il me semble que je ne craindrais pas d'être seule à lutter contre tous les luthériens et de leur montrer l'erreur où ils sont. La perte de tant d'âmes m'afflige profondément.

Je vois beaucoup d'âmes avancées dans la vertu et je reconnais clairement que Dieu a voulu se servir de moi pour leur bien; je constate, en outre, que par sa bonté, la mienne grandit chaque jour dans son amour.

Il me semble que je ne pourrais pas, malgré mes efforts, avoir de la vaine gloire; je ne saurais, non plus, imaginer comment la moindre des vertus qui sont en moi vient de moi; car, il y a peu de temps, je vis que, durant de longues années, je n'en avais possédé aucune; maintenant, je reçois sans cesse des grâces, et je ne sers pas Dieu; je suis la chose la plus inutile du monde. Aussi, je considère parfois comment tous les autres réalisent des progrès, excepté moi; je ne fais absolument rien pour mon avancement spirituel. Cela, à coup sûr, n'est point de l'humilité, mais la pure vérité. Quand je me vois si inutile, je suis parfois dans la crainte d'être victime de l'illusion. Il est évident pour moi que ces révélations et ces ravissements que je ne recherche pas et que je ne favorise pas

plus que si j'étais un morceau de bois sont la source de ces avantages. Cela me tranquillise : je retrouve alors un peu plus de calme; je me remets entre les mains de Dieu; je me confie en mes désirs, qui sont sûrement, je le vois, de mourir pour Lui et de Lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il y a des jours où je me rappelle sans cesse ce que dit saint Paul, bien que sûrement je ne l'éprouve pas comme lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me dirige et me fortifie; je suis pour ainsi dire hors de moi, et alors la vie m'est un lourd fardeau. Comme il m'est si pénible d'être séparée de Dieu, le plus grand sacrifice que je puisse offrir à sa gloire est de consentir à vivre encore en ce monde par amour pour Lui. Je voudrais même que ce fût au milieu des plus terribles travaux et des plus sensibles persécutions; dès lors que je ne puis Le servir en rien, je voudrais au moins Le glorifier par la souffrance; de bon cœur j'endurerais tous les martyres du monde pour avoir un petit peu plus de mérite, je veux dire, pour mieux accomplir sa volonté.

De toutes les choses qui m'ont été annoncées dans l'oraison, alors même que ce serait deux ans avant l'événement, il n'y en a aucune que je n'aie vue accomplie.

Les idées que je reçois sur les grandeurs de Dieu et sur sa providence sont très élevées; je ne saurais presque jamais y penser sans que mon intelligence constate sa propre faiblesse à la vue de choses qui surpassent de beaucoup sa portée, et alors j'entre dans un recueillement profond.

Dieu veille avec tant de soin à me préserver de la moindre faute que parfois je m'en étonne. Je vois avec quelle attention Il prend soin de moi, bien que je n'y cor-

responde presque en rien. J'étais un abîme de péchés et de misères avant d'être l'objet de ses faveurs, et, sans Lui, jamais je n'aurais eu assez de courage pour changer de vie. Si j'ai le désir de faire connaître les infidélités de ma vie, c'est pour manifester le souverain pouvoir de Dieu. Qu'Il soit à jamais béni ! *Amen.*

JÉSUS !

La relation qui est au commencement n'est pas de ma main. Je l'avais donnée à mon confesseur[1]; c'est lui qui sans y rien changer, ni ajouter, a fait cette copie. C'était un homme très adonné à la spiritualité et un excellent théologien ; je lui avais livré tous les secrets de mon âme et il en avait conféré avec d'autres théologiens, au nombre desquels se trouvait le Père Mancio[2]. Les uns et les autres n'ont rien trouvé en tout cela qui ne fût entièrement conforme à la sainte Écriture; voilà pourquoi je suis rassurée; néanmoins, tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par cette voie, je dois évidemment ne me fier en moi pour rien. Telle a d'ailleurs été toujours ma ligne de conduite, bien que j'y sois très sensible. Veuillez considérer que tout cela est sous le secret de la confession, comme je vous l'ai déjà dit.

1. Le Père Pierre Ibañez, dominicain.

2. Religieux dominicain qui occupait la première chaire de théologie à Salamanque.

RELATION III[e 1].

1568 à 1572.

Faveurs diverses accordées à la Sainte.

Quand je me trouvais au monastère de Tolède[2], plusieurs personnes me conseillaient de ne pas y donner la sépulture à quelqu'un qui ne fût pas gentilhomme ; Notre-Seigneur me dit : *Tu te tromperais beaucoup si tu te laissais guider par les lois du monde ; jette les yeux sur moi ; tu me verras pauvre et méprisé des hommes ; est-ce que par hasard il suffit d'être grand du monde pour être grand devant moi ? et ce qui doit vous rendre dignes d'estime, sont-ce les titres de noblesse, ou les vertus ?*

Je venais de communier, le second jour de Carême, à Saint-Joseph de Malagon, lorsque Notre-Seigneur se montra à moi [dans une vision imaginaire], comme de coutume. En Le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une toute resplendissante dont les rayons partaient évidemment des blessures que les épines lui avaient faites autour de la tête. Dès lors que j'ai une grande dévotion à ce mystère, je fus très consolée. Je me mis ensuite à penser quel terrible tourment durent causer tant de plaies, et je fus toute pénétrée de douleur. Le

1. Cette Relation, dont une grande partie se retrouve parmi les *Additions à la Vie de la Sainte,* contient treize fragments nouveaux.

2. En l'année 1568.

Seigneur me dit alors : *Ne t'afflige pas pour ces plaies, mais pour celles en nombre considérable qu'on me fait maintenant.* Je lui répondis : Que puis-je pour cela ? Je suis prête à tout. Il répliqua : « Ce n'est pas le temps maintenant de te reposer ; hâte-toi de fonder ces monastères ; ma joie est d'être près des âmes qui les habitent. Accepte toutes les maisons que l'on te donnera : c'est parce que beaucoup d'âmes n'en trouvent point qu'elles ne me servent pas. Les monastères que tu fonderas dans les petites localités seront comme celui-ci ; on y gagnera autant de mérites que dans les autres, pourvu qu'on y soit animé du même zèle. Applique-toi à les mettre tous sous le gouvernement d'un seul supérieur ; insiste pour que le souci du temporel ne fasse pas perdre la paix intérieure : je veillerai sur vous, afin que rien ne vous manque. On aura un soin particulier des malades ; la prieure qui les néglige ou même qui n'est pas attentionnée pour ses filles ressemble aux amis de Job ; elle les expose à manquer de patience, quand j'envoie la maladie pour le bien de leurs âmes. Tu écriras le récit de la fondation de ces monastères. » Je me rappelai alors que pour celle de Médina, je n'avais jamais rien vu qui méritât d'être relaté. Il me dit : *Cette fondation n'est-elle pas miraculeuse ? Que veux-tu de plus ?* Il voulut me donner à entendre que Lui seul l'avait réalisée, quand elle semblait impossible. Je me déterminai alors à écrire ces fondations.

[Réfléchissant, un jour, à un avis que le Seigneur m'avait chargée de donner, et n'y comprenant absolument rien, malgré toutes les prières que je Lui adressais, je m'imaginais que c'était peut-être le démon qui me trompait. Le Seigneur me dit : *Ce n'est pas le démon, et je te préviendrai lorsque le temps sera venu*].

Je pensais une fois que l'âme mène une vie plus pure quand elle est éloignée des affaires, et que, m'y trouvant toujours engagée, je devais être dans une mauvaise voie et commettre beaucoup de fautes, lorsque j'entendis ces paroles : *Il ne peut en être autrement, ma fille; applique-toi toujours à agir avec une intention droite et un détachement complet. Jette les yeux sur moi, et rends tes œuvres conformes aux miennes.*

Je me demandais dans une autre circonstance pourquoi les ravissements ne me venaient presque jamais plus en public, quand j'entendis : *Cela ne convient plus maintenant; tu as assez de crédit pour le but que je me propose; nous aurons égard à l'avenir à la faiblesse des méchants.*

Un mardi après l'Ascension, je restai un instant en oraison, au sortir de la communion que j'avais faite avec difficulté, car j'étais tellement distraite que mon esprit ne pouvait se fixer à une pensée, et je me plaignais au Seigneur de notre pauvre nature; soudain, mon âme commença à s'enflammer. Je croyais véritablement avoir une vision intellectuelle de la présence en moi de la sainte Trinité; il fut donné à mon âme, par une certaine représentation ou image de la vérité, de voir, autant du moins que ma faiblesse en était capable, comment il y a trois personnes en un seul Dieu. Il me semblait que ces trois personnes me parlaient, qu'elles se reproduisaient distinctement au dedans de mon âme et me disaient : *A partir de ce jour, tu verras en toi du progrès sur trois choses dont chacune de nous te fait don : la charité, la joie dans la souffrance et le sentiment de cette charité qui s'enflammera dans ton âme.* Je compris le sens de ces paroles du Seigneur : « Les trois personnes divines habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. »

[Je voyais, en effet, la sainte Trinité présente au dedans de moi de la manière que j'ai dit].

Je remerciais ensuite le Seigneur d'une telle grâce, dont je me trouvais si indigne, et je disais avec les plus profonds sentiments de douleur à Sa Majesté : « Puisque vous deviez m'accorder des faveurs de ce genre, pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue de votre main et préservée de tant d'infidélités ? » car le jour précédent, j'avais eu une grande affliction de mes fautes dont le souvenir s'était présenté. Je vis alors clairement tout ce que le Seigneur avait fait pour moi depuis mon enfance, afin de m'attirer à Lui par les moyens les plus efficaces, et le peu de zèle que j'avais mis à correspondre à sa grâce. Je vis par là quel amour excessif Le porte à nous pardonner chacune de nos fautes, lorsque nous voulons revenir à Lui ; mais cet amour se manifeste davantage en moi qu'en toute autre, pour beaucoup de raisons.

Mon âme vit, ce semble, s'imprimer profondément en elle l'image de ces trois personnes divines, que je contemplais et qui ne sont qu'un seul Dieu ; si cette faveur durait, il me serait impossible de n'être pas recueillie dans une telle compagnie. [Je vis encore d'autres choses et entendis d'autres paroles, mais il n'y a pas de motifs pour en parler].

Peu avant cette faveur, je me disposais à aller recevoir la sainte communion ; l'hostie était encore dans le ciboire, quand je vis une sorte de colombe qui agitait les ailes avec bruit. J'en fus très troublée ; j'entrai alors en extase et je dus faire de grands efforts pour communier. Tout cela se passa à Saint-Joseph d'Avila. [Le saint sacrement m'était donné par le Père François de Salcédo. Un autre jour, j'assistais à sa messe ; le Seigneur, qui m'apparaissait à l'état de gloire dans l'hostie consacrée, me

dit : *Son sacrifice m'est agréable*]. Une autre fois, j'entendis : *Un temps viendra où il s'opèrera beaucoup de miracles dans cette église; on l'appellera l'église sainte*. Cela eut lieu à Saint-Joseph d'Avila, en 1571.

[Cette présence en moi des trois personnes divines dont j'ai parlé au commencement a continué jusqu'à ce jour, fête de la commémoration de Saint Paul, d'une manière constante. Habituée comme je l'étais à la présence seule de Jésus-Christ, il me semblait toujours que j'étais quelque peu gênée par la vue de ces trois personnes, bien qu'elles me paraissent un seul Dieu. Comme je m'entretenais aujourd'hui de cette pensée, le Seigneur me dit : *Tu te trompes en te représentant les choses de l'âme comme celles du corps; sache qu'elles sont très différentes, et que l'âme est capable de jouir beaucoup*. Il me parut que semblable à une éponge toute pénétrée et imbibée d'eau, mon âme était imprégnée de la Divinité, et que d'une certaine manière, elle jouissait vraiment de la présence des trois personnes. J'entendis alors cette parole : *Ne songe pas à me renfermer en toi, mais à te renfermer en moi*. Les trois personnes divines étaient au dedans de mon âme; je les voyais se communiquer à chacune des créatures, sans exception, tout en demeurant en moi].

[Peu de jours après ce dont je viens de parler], je me demandais si l'on n'avait pas raison de trouver mal que je sortisse de mon monastère pour établir des fondations, et si je ne ferais pas mieux de me livrer sans cesse à l'oraison, lorsque j'entendis : *Tant que l'on est sur la terre, le profit spirituel ne consiste pas à se procurer près de moi de plus grandes joies, mais à accomplir ma volonté*. Il m'avait semblé que la recommandation de saint Paul sur la retraite où doivent vivre les femmes,

dont quelques-uns m'avaient parlé depuis peu de jours et même avant, devait être pour moi l'expression de la volonté de Dieu; le Seigneur me dit : *Préviens-les de ne pas se guider par un seul passage de la sainte Écriture, mais de considérer aussi les autres : eh quoi! pourraient-ils par hasard me lier les mains?*

Un jour de l'octave de la Visitation, je me trouvais dans l'ermitage du Mont-Carmel et recommandais à Dieu un de mes frères, qui était en danger de perdre son âme. Je lui disais (je ne sais plus si c'était mentalement) : « Si je voyais, Seigneur, un de vos frères dans ce danger, que ne ferais-je pas pour le sauver? Je ne négligerais rien, ce me semble, de ce qui est en mon pouvoir. » Le Seigneur me répliqua : *O ma fille, ma fille, les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu hésites à aller à leur secours. Sache que je le veux pourtant; prends courage; les difficultés ne sont pas aussi grandes qu'il te le semble; vos autres affaires n'en souffriront point comme vous le craignez; elles n'en iront que mieux, ainsi que celles de l'Incarnation. Ne résiste donc plus; mon pouvoir est grand.*

Je songeais, un jour, à la grande pénitence [que faisait doña Catherine de Cardone]. Je me disais que j'aurais pu moi-même m'y livrer davantage pour correspondre aux désirs que Dieu m'en avait donnés parfois. Comme les supérieurs me l'avaient défendu par obéissance, je me demandais s'il ne serait pas mieux de ne plus leur obéir à l'avenir sur ce point. Or, le Seigneur me dit : *Cela, non, ma fille; le chemin que tu suis est bon et sûr; vois toutes ces pénitences; eh bien! je préfère ton obéissance.*

Me trouvant un jour en oraison, je vis dans une sorte de vision intellectuelle l'état d'une âme qui est en grâce

avec Dieu. Je vis la sainte Trinité lui tenir compagnie et lui donner le pouvoir de dominer le monde entier. Je compris alors ces paroles du livre des Cantiques : « Que mon Bien-Aimé vienne dans mon jardin et se nourrisse des fruits des pommiers. » Je vis, en outre, l'état d'une âme en péché mortel; elle est privée de tout pouvoir, semblable à une personne qui est complètement liée et attachée, qui a les yeux bandés, qui, malgré ses efforts, ne peut ni voir, ni marcher, ni entendre, et qui enfin se trouve dans d'épaisses ténèbres. Je fus tellement touchée de pitié que je ne reculerais devant aucun tourment pour délivrer une seule de ces âmes. On ne saurait bien exprimer ce que j'ai vu alors; mais si on le comprenait comme je l'ai vu, il serait impossible qu'une âme quelconque consentît à perdre la faveur d'être en état de grâce ou à rester dans l'infortune du péché.

[J'étais, un jour, très préoccupée des moyens de réformer l'Ordre, quand le Seigneur me dit : « Fais ce qui est en ton pouvoir; laisse-moi agir, et ne te préoccupe de rien. Jouis des faveurs dont tu es comblée, car elles sont grandes; mon Père met en toi ses délices et le Saint-Esprit t'aime]. Tu désires toujours des souffrances, et d'un autre côté, tu les refuses. Je dispose les choses conformément aux désirs que je vois en toi, et non conformément à ta sensualité et à ta faiblesse. Fais de généreux efforts; tu vois combien je t'aide; j'ai voulu que tu méritasses cette couronne. *De ton vivant tu verras l'Ordre de la Vierge très florissant.* » J'entendis ces paroles de Notre-Seigneur lui-même vers le milieu de février de l'année 1571.

La première année que je fus prieure à l'Incarnation[1], au moment où l'on commençait le *Salve*, la veille de saint

1. Cette faveur eut lieu le 19 janvier 1572.

Sébastien, je vis la Mère de Dieu environnée d'une foule d'anges descendre du ciel, se placer à la stalle de la prieure, là où se trouve la statue de Notre-Dame; il me paraît qu'alors je ne vis plus la statue, mais Notre-Dame elle-même, qui ressemblait, je crois, un peu à l'image dont la comtesse m'avait fait présent. Il est vrai, j'eus à peine le temps de l'examiner : je tombai aussitôt dans une grande extase. Je voyais au-dessus des corniches des stalles et sur les accoudoirs de devant une multitude d'anges. Mais je ne les voyais pas sous une forme corporelle, car c'était une vision intellectuelle. Je demeurai ainsi durant tout le *Salve*, et Notre-Dame me dit : *Tu as bien fait de me placer ici; je serai présente aux louanges que les sœurs adresseront à mon Fils, et je les Lui offrirai.* [Après cela, mon âme entra dans l'oraison où elle se trouve en compagnie de la sainte Trinité. Je vis alors le Père qui m'approchait de Lui et m'adressait les paroles les plus agréables; il me dit entre autres choses, en me montrant son amour : *Je t'ai donnée à mon Fils, au Saint-Esprit et à cette Vierge; que peux-tu me donner en retour*] ?

[L'octave de la Pentecôte, le Seigneur m'a accordé une grande grâce et donné l'espoir que ce monastère allait s'améliorer, je veux dire les sœurs de ce monastère].

[Le jour de la fête de sainte Madeleine, le Seigneur vint de nouveau m'accorder la grâce qu'il m'avait faite à Tolède, en me choisissant pour remplacer une personne absente].

La seconde année de mon prieurat à l'Incarnation, le jour de l'octave de saint Martin, j'étais sur le point de communier, quand le Père Jean de la Croix, qui me donnait la sainte hostie, la partagea en deux pour en donner la moitié à une autre sœur. Je pensai que ce Père agissait

ainsi, non parce qu'il n'y avait pas assez d'hosties, mais parce qu'il voulait me mortifier : je lui avais dit que j'aimais beaucoup recevoir de grandes hosties; je savais bien que cela importait peu et que Notre-Seigneur est tout entier dans la plus petite parcelle. La divine Majesté me dit alors, pour me faire comprendre qu'en effet, cela importait peu : *Ne crains pas, ma fille, que personne puisse jamais te séparer de moi.* Le Seigneur m'apparut alors dans une vision imaginaire, comme d'autres fois, au plus intime de l'âme, et, me donnant sa main droite, Il me dit : *Vois ce clou; c'est un signe qu'à partir de ce moment tu seras mon Épouse; jusqu'à présent, tu ne l'avais pas mérité ; à l'avenir, non seulement tu verras en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais tu auras soin de mon honneur, comme ma véritable Épouse; mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* Cette grâce fut si puissante que j'étais comme ravie hors de moi, et dans ce transport, je dis au Seigneur : « Ou transformez ma bassesse, ou ne m'accordez pas une telle faveur. » Il me semblait, en vérité, qu'elle était excessive pour ma faible nature. Je demeurai ainsi tout le jour profondément ravie. Depuis lors, j'ai éprouvé les effets merveilleux de cette grâce; d'un autre côté, je suis plus confuse et plus affligée que jamais quand je vois combien je suis loin d'y répondre.

Voici ce que me dit un jour le Seigneur : « Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à jouir ? N'est-il pas plutôt à travailler, à souffrir et à aimer ? Tu n'as jamais entendu dire que Saint Paul ait goûté plus d'une fois les joies du ciel, tandis qu'elles sont nombreuses celles où il a souffert. Considère ma vie; elle est marquée par une souffrance constante; tu n'y trouves qu'une seule joie, celle du Thabor. Ne t'imagine pas que ma Mère, en me tenant dans ses

bras, ait goûté une si haute faveur sans éprouver les plus cruels tourments; dès le jour où elle entendit les paroles du vieillard Siméon, elle reçut de mon Père une claire vue de mes souffrances futures. Les grands saints du désert, guidés par Dieu, se livraient aux plus austères pénitences, et ils avaient encore à soutenir de terribles combats contre le démon et contre eux-mêmes; ils passaient de longs jours sans goûter la moindre consolation spirituelle. Sois-en bien persuadée, ma fille, plus mon Père aime une âme, plus Il lui envoie de tribulations; celles-ci sont en rapport avec son amour. En quoi puis-je te le montrer davantage moi-même, si ce n'est en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi? Contemple mes plaies; jamais tes souffrances n'arriveront jusque-là. Voilà le chemin de la vérité. Comprends-le, et tu m'aideras à pleurer la perte où courent les victimes du monde dont les désirs, les soucis et les pensées me sont opposés. »

Ce même jour, j'avais un grand mal de tête au début de mon oraison; il me semblait presque impossible de la continuer, lorsque le Seigneur me dit : « Tu verras par là le prix de la souffrance; ta santé ne te permettait pas de me parler; j'ai voulu m'entretenir avec toi et te combler de grâces. » Et, en effet, je demeurai près d'une heure et demie dans un recueillement profond. Il m'adressa alors les paroles que je viens de rapporter; je n'eus aucune distraction durant tout ce temps; je ne sais où j'étais; mais je ne pourrais exprimer l'excès de joie où se trouvait mon âme. Au sortir de là, je ne souffrais plus de la tête et j'en fus dans le ravissement; j'éprouvais un très vif désir de souffrir. [Je dois le dire aussi, je n'ai pas compris que Notre-Seigneur et Saint Paul aient eu d'autres joies sur la terre que celles dont j'ai parlé]. Le Seigneur me recommanda, en outre, de bien me rappeler les paroles qu'Il avait adressées à ses

apôtres : *Le serviteur ne doit pas être plus que le maître.*

RELATION IV.

1569? Tolède?

Jour de sa naissance[1].

Le jour de la fête de Saint Berthold, de l'Ordre du Carmel, mercredi[2], 29 mars de l'année 1515, à cinq heures du matin, naquit Thérèse de Jésus, la pécheresse.

RELATION V.

1569. 17 Novembre. Tolède.

Jour de sa mort.

JÉSUS !

Le 17 novembre, octave de Saint Martin, de l'an 1569, je vis, pour le but que je sais, que j'avais passé douze ans

1. Cette note, ce nous semble, paraît pour la première fois en français.

2. La Sainte fait ici une erreur : le 29 mars 1515 tombait un jeudi. Voici une note de son père : « En miercoles, 28 dias del mes de marzo de 1515, nació Teresa, mi hija, à las cinco horas de la mañana, media hora, mas u menos (que fué el dicho miercolés casi amaneciendo) ; fueron su compadre Vela Nuñez, y la madrina doña Maria del Aguila, hija de Francisco de Pajares. »

sur trente-trois que vécut Notre-Seigneur. Il en manque vingt et un. C'est à Tolède, au monastère des Carmélites du glorieux Saint Joseph, que j'eus cette révélation.

Moi pour toi, et toi pour ma vie, trente-trois.
J'en ai vécu douze pour moi, et non par ma volonté.

Saint Jean Chrysostôme dit : « Le véritable martyre n'est pas seulement celui où l'on répand son sang; il consiste, en outre, dans une fuite constante du péché, dans l'accomplissement et la garde des commandements de Dieu. La véritable patience au milieu des adversités est encore un martyre. »

Ce qui donne de la valeur à notre volonté, c'est son union à celle de Dieu, de telle sorte qu'elle ne veuille que ce que veut Sa Majesté.

C'est une gloire que de posséder cette charité dans la perfection.

RELATION VI[1].

1571. 16 Avril. Salamanque.

A UN DE SES CONFESSEURS.

Diverses faveurs accordées à la Sainte.

Toute la journée d'hier, je me suis trouvée dans une grande solitude. A part le moment où je fis la communion, la fête de Pâques n'a produit en moi rien de particulier. Le soir, j'étais en compagnie des sœurs quand on chanta quelques couplets sur le tourment qu'il y a à vivre sans

1. Cette relation contient huit fragments nouveaux.

Dieu[1]. Comme j'éprouvais ce tourment, je fus tellement saisie que mes mains se raidirent, malgré tous mes efforts, et, de même que mon âme entre en extase par les ravissements de joie, de même aussi elle y entre par la peine ex-

1. C'est la sœur Isabelle des Anges, novice, qui chanta les strophes suivantes, que nous traduisons littéralement :

Que mes yeux vous contemplent,
O bon et doux Jésus !
Que mes yeux vous contemplent,
Que je meure au plus tôt !

Aille voir qui voudra
Les roses et les jasmins ;
Pour moi, si je vous vois,
Je verrai mille jardins.
Fleur des Séraphins,
Jésus de Nazareth,
Que mes yeux vous contemplent,
Que je meure au plus tôt !

Je ne veux aucun contentement,
Si mon Jésus est absent ;
Tout est tourment
A qui sent cette épreuve.
Une seule chose me soutient,
C'est de vous aimer et de vous désirer.
Que mes yeux vous contemplent,
O bon et doux Jésus !

Je me trouve captive
Loin d'une telle compagnie ;
Mon existence est une mort
Sans vous, ô ma vie !
Quand donc arrivera-t-il le jour
Qui terminera mon exil ?

Que mes yeux vous contemplent,
O bon et doux Jésus !
Que mes yeux vous contemplent,
Que je meure au plus tôt !

cessive, et demeure comme hors d'elle-même[1]. Jusqu'alors je n'avais pas compris cela. Depuis quelques jours, il me semblait que je n'avais pas les transports aussi élevés que de coutume, et c'est, à mon avis, pour le motif que je viens de dire ; je ne sais si cela peut être. Précédemment, la peine n'était pas assez intense pour me faire entrer en extase ; mais comme elle était devenue si intolérable et que je conservais l'usage de mes sens, elle me forçait à jeter de grands cris que j'étais impuissante à comprimer. Maintenant, cette peine a augmenté et elle est arrivée à être un véritable transpercement. Aussi, je comprends mieux la transfixion de Notre-Dame ; jusqu'à ce jour, je le répète, je n'avais pas compris ce qu'est le transpercement. Mon corps en est demeuré tellement brisé que je ne puis même écrire ces lignes qu'avec une extrême difficulté ; mes mains sont restées comme disloquées et très endolories. [Dès que vous viendrez me voir, vous me direz s'il s'agit d'une extase de peine, ou si je l'éprouve comme elle est, ou enfin si je me trompe].

[Cette peine a continué jusqu'au moment où, ce matin], me trouvant en oraison, j'ai eu un grand ravissement ; il me semblait que Notre-Seigneur m'élevait jusqu'à son Père et lui disait : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour;* et le Père me fit approcher de Lui. Ceci n'est pas une imagination de ma part ; c'est une faveur absolument réelle, une grâce tellement élevée et spirituelle que je ne saurais l'exprimer. Le Père m'adressa encore plusieurs paroles dont je ne me souviens pas; quelques-unes se rapportaient aux grâces dont Il veut me combler. Il me retint ainsi près de Lui pendant un certain temps.

1. C'est au sortir de cette extase que la Sainte composa la glose qui commence par ces mots : « *Je me meurs de ne point mourir.* »

Comme vous êtes parti hier si promptement et que je vois que vos nombreuses occupations ne me permettent pas de trouver près de vous les consolations même nécessaires, que, d'un autre côté, ces occupations sont plus indispensables que cela, je fus un instant dans la peine et la tristesse. [A la vue de cet isolement, mon chagrin augmentait], et cependant, je crois n'être attachée à aucune créature ici-bas; j'avais quelque scrupule, dans la crainte que je ne vinsse à perdre cette liberté où je suis. [Tout cela se passait hier soir]. Or, aujourd'hui, Notre-Seigneur a répondu en ces termes à ma difficulté : « Ne t'étonne pas; de même que les mortels désirent une compagnie pour parler de leurs joies mondaines, ainsi l'âme désire, quand elle rencontre quelqu'un qui la comprend, lui faire part de ses joies et de ses peines ; elle s'attriste quand elle ne le trouve pas. » [Il ajouta : *A présent, tu es dans une bonne voie, et tes œuvres me sont agréables*]. Comme Il resta quelques instants avec moi, je me suis souvenue de vous avoir marqué que ces visions passaient promptement, et il me dit alors : « Il y a une différence entre cette faveur et les visions imaginaires; de plus, il n'y a pas de règle fixe dans les faveurs que j'accorde; car un jour celles-ci conviennent, un autre jour celles-là. »

Après la communion, je vis très clairement Notre-Seigneur s'asseoir près de moi; Il se mit à me consoler avec la plus grande bonté et me dit entre autres choses : *Me voici près de toi, ma fille, montre-moi tes mains.* Il me les prenait, ce semble, et les portant à son côté, Il ajouta : *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi; la vie est courte et passe promptement.* Par certaines de ses paroles, je compris que depuis son Ascension dans les cieux, Il n'est plus descendu sur la terre, si ce n'est au très Saint Sacrement, pour se communiquer aux hommes.

Il me dit, en outre, qu'au moment de sa Résurrection, Il s'était montré à Notre-Dame, car elle se trouvait dans les plus cruelles angoisses; vu la peine où elle était abîmée et la douleur qui la transperçait, elle ne revint pas immédiatement à elle-même pour goûter la joie indicible de la Résurrection. [Je compris par là l'autre transpercement que j'ai senti, comme je l'ai dit, mais qui était bien différent! Quel ne dut pas être, en effet, celui de la Vierge]? Notre-Seigneur ajouta qu'Il dut rester longtemps avec elle, et que cela avait été nécessaire pour la consoler.

Le dimanche des Rameaux, je venais de recevoir la communion, quand je fus prise d'une grande extase; je ne pouvais avaler la sainte hostie; [je l'avais dans la bouche], lorsqu'il me sembla, une fois que je fus un peu revenue à moi, que toute ma bouche était remplie de sang, que ma figure et toute ma personne en étaient couvertes, comme si Notre-Seigneur venait de le répandre. Il me semble que ce sang était chaud et que la suavité que j'en éprouvais était excessive. Notre-Seigneur me dit alors: *Ma fille, je veux que mon sang te profite; ne crains pas que ma miséricorde vienne à te manquer. J'ai répandu mon sang au milieu des plus grandes douleurs; et tu en jouis au milieu des délices, comme tu le vois; je te paye bien le plaisir que tu m'as fait à pareil jour.* Il ajouta les dernières paroles, parce que depuis plus de trente ans, je communiais ce jour-là, si je le pouvais, et je m'appliquais à bien préparer mon âme pour y donner l'hospitalité au Seigneur. Les juifs, à mon avis, s'étaient montrés vraiment cruels envers Lui, lorsqu'ils Le laissèrent aller si loin chercher un repas, après L'avoir reçu avec tant de solennité. Je ne négligeais donc rien pour qu'Il daignât demeurer avec moi; et certes, Il se trouvait dans une bien mauvaise hôtellerie, comme je le

vois maintenant. Je me livrais ainsi à plusieurs considérations très naïves, mais Notre-Seigneur devait cependant les agréer, car cette vision est une de celles que je regarde comme des plus certaines, et elle m'a servi pour la communion.

[Avant de recevoir cette faveur, j'étais restée, si je ne me trompe, trois jours dans cette grande peine que j'éprouve à des degrés divers d'être loin de Dieu; cette fois, la peine avait été tellement vive que je ne croyais pas pouvoir l'endurer; après en avoir beaucoup souffert, je vis qu'il était tard pour prendre ma collation, et je n'en avais nullement la force; c'est une très sensible fatigue pour moi de ne pas la prendre plus tôt, à cause de mes vomissements. Je fis donc un effort; je plaçai le pain devant moi pour le manger; je vis alors le Christ qui, ce semble, me coupait le pain pour me le porter à la bouche; Il me dit : *Mange, ma fille; fais-le passer comme tu pourras; je suis peiné de ce que tu souffres; mais cela te convient pour le moment.* Aussitôt ma peine disparut et je fus consolée. je crus vraiment que Notre-Seigneur était alors avec moi et qu'Il y demeura tout le jour suivant; avec cette faveur, mon désir fut pour lors satisfait. J'ai remarqué l'expression : « Je suis peiné », car, à mon avis, Il ne souffre plus de rien].

RELATION VII.

1571. 13 Juillet. Avila.

PROFESSION[1] DE LA SAINTE.

Moi, Thérèse de Jésus, religieuse de chœur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, professe du monastère de l'Incarnation, à Avila, actuellement au monastère de Saint-Joseph de cette ville, où se garde la Règle primitive, que j'ai observée jusqu'à ce jour, avec la permission de notre Très Révérend Père Général, Jean-Baptiste, qui m'autorisa à la garder, alors même que les supérieurs m'ordonneraient de retourner à l'Incarnation, déclare que c'est ma volonté d'y être fidèle toute ma vie, et ainsi, je le promets, et renonce à tous les Brefs que les Souverains Pontifes ont pu donner pour la mitigation de la Règle primitive, qu'avec l'aide de Notre-Seigneur, je compte garder et promets d'observer jusqu'à la mort; et, parce que c'est la vérité, je le signe de mon nom.

Fait le 13e jour du mois de juillet de l'année 1571.

Thérèse de Jésus.

J'étais présent : Maître Daza.
J'étais présent : Mariano de Saint-Benoit.
J'étais présent : François de Salcédo.
J'étais présent : Fr. Jean de la Misère.
J'étais présent : Julien d'Avila.

1. L'autographe de cette profession, suivi des diverses signatures et de l'acte du Père Pierre Hernandez, se vénérait autrefois chez les Carmélites déchaussées de Salamanque. L'autographe conservé aux Carmélites déchaussées de Calahorra ne contient que la profession.

Moi, frère Pierre Hernandez, commissaire apostolique de l'Ordre du Carmel dans la province de Castille, accepte ladite renonciation à la demande de ladite Mère, comme étant son supérieur, lui enlève la conventualité de l'Incarnation, et la fais conventuelle des monastères de la Règle primitive; actuellement, je la rends et fais conventuelle du couvent des Carmélites déchaussées de Salamanque; je l'enlève audit monastère de Salamanque pour qu'elle arrive d'une manière ou d'une autre au bout de sa charge de prieure à l'Incarnation, qu'elle a présentement; durant ledit office, je veux encore que, quant à la conventualité, elle appartienne audit monastère de Salamanque; je ne lui ôte pas pour cela son office de prieure de l'Incarnation, qu'elle peut bien exercer tout en étant conventuelle du couvent de Salamanque; si dans l'Ordre du Carmel il y a une loi contraire à cette disposition, pour ce cas je la suspends, et, en vertu de mon autorité, je prends cette mesure.

Fait à Médina, le 6 octobre 1571.

Fr. Pierre Hernandez, *comm. apost.*

RELATION VIII.

6 ou 7 Octobre 1571[1]. Avila.

Allocution de la Sainte aux religieuses de l'Incarnation quand elle inaugura son office de prieure.

Mesdames, mes Mères et mes sœurs, Notre-Seigneur m'a envoyée par la voix de l'obéissance dans cette maison

1. Cfr. Lettre LXV, novembre 1574, t. I, p. 157. La Sainte achevait son office de prieure de l'Incarnation le 6 octobre 1574.

pour y remplir un office auquel j'étais loin de songer, et dont j'étais très indigne.

Le choix que l'on a fait de moi m'a causé un profond chagrin, non seulement parce que l'on me confie une charge que je ne saurai pas remplir, mais encore parce que l'on vous a privées de la liberté de procéder vous-mêmes à vos élections, et que l'on vous donne une prieure contre votre volonté et votre goût, or cette prieure est telle que ce serait beaucoup pour elle de parvenir à imiter toutes les vertus de la dernière d'entre vous.

Je viens seulement pour vous servir et vous entourer de sollicitude autant qu'il dépendra de moi ; j'espère que Notre-Seigneur m'accordera dans ce but une grâce abondante ; car pour le reste, vous pouvez, les unes et les autres, me donner des leçons de vertu et me corriger. Aussi voyez, Mesdames, ce que je puis pour chacune d'entre vous ; faudrait-il répandre mon sang et ma vie, je le ferais de grand cœur.

Je suis fille de cette maison et votre sœur. Je connais le caractère et les besoins de toutes, ou du moins de la plupart d'entre vous ; il n'y a donc pas lieu de vous éloigner d'une personne qui vous touche de si près.

Ne soyez pas effrayées de mon gouvernement ; bien que j'aie vécu au milieu des Carmélites déchaussées et que j'y aie exercé l'autorité, je sais par la miséricorde de Dieu comment il faut conduire celles qui ne le sont pas. Mon désir est que nous servions toutes Notre-Seigneur avec suavité, et que, par amour pour Lui, puisque nous Lui devons tant, nous fassions le peu que nous commandent la règle et les Constitutions. Je connais notre faiblesse ; elle est bien grande ; si nous n'arrivons pas à accomplir ce qui est prescrit, nous en aurons au moins le désir. Le Seigneur est plein de miséricorde ; Il nous aidera, afin

que peu à peu nos œuvres répondent à notre bonne intention et à nos vœux.

RELATION IX[1].

1571 ?

NOTES SUR DIVERS SUJETS SPIRITUELS.

Sur la crainte de n'être pas en état de grâce.

[« De quoi t'affliges-tu, pauvre petite pécheresse ? Ne suis-je pas ton Dieu ? Ne vois-tu pas combien je suis offensé là-bas ? Si tu m'aimes, pourquoi n'as-tu pas de douleur des offenses qui me sont faites] ? Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres; je suis fidèle; personne ne se perdra sans le savoir. Il se trompe celui qui veut mettre son assurance dans les joies spirituelles; la véritable assurance est le témoignage de la bonne conscience. Que personne ne s'imagine pouvoir par lui-même demeurer dans la lumière, ou empêcher la nuit de venir; cela dépend de ma grâce. Le meilleur moyen pour l'âme de garder la lumière est de comprendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que tout lui vient de moi; bien qu'elle soit dans la lumière, elle tombe dans la nuit dès l'instant que je me retire. La véritable humilité pour l'âme consiste à connaître ce qu'elle peut et ce que je puis. Ne manque pas d'écrire les avis que je te donne, afin de ne les point oublier. Quand tu veux avoir par écrit les avis des hommes, [pourquoi t'imagines-tu que

1. Cette relation contient onze fragments nouveaux ou restitués à la Collection.

c'est perdre le temps que de transcrire ceux que tu reçois de moi ? Un temps viendra où tu en auras besoin]. »

Sur une explication de l'union qui lui est donnée.

« Ne crois pas, ma fille, que l'union consiste à être très près de moi; ceux qui m'offensent le sont aussi, quoiqu'ils ne le veuillent pas. Les joies et les douceurs de l'oraison, seraient-elles même données par moi à un très haut degré, ne constituent pas, non plus, l'union; elles sont souvent un moyen de gagner les âmes qui ne se trouvent pas en état de grâce. » Au moment où j'entendis ces paroles, mon esprit était très élevé en oraison; le Seigneur me fit entendre ce que c'était que l'esprit, et l'état où l'âme se trouve alors; il me donna aussi l'intelligence de ces paroles du *Magnificat : Mon esprit s'est réjoui.....* [mais je ne saurais le faire comprendre]. Je compris, ce me semble, que l'esprit est supérieur à la volonté.

Je reviens à l'union dont je parlais. Je compris ce qu'était cet esprit pur et élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, en qui il ne reste rien qui veuille s'éloigner de la volonté de Dieu, mais qui est tellement un même esprit et une seule volonté avec Dieu, détaché de tout pour Lui, qu'il ne garde plus le moindre vestige d'amour de soi et des créatures. Je me demandais si c'était là l'union; car une âme qui est toujours dans cette disposition généreuse est toujours, nous pouvons le dire, dans cette oraison d'union; or, celle-ci, nous le savons bien, est de très courte durée. Il m'est venu à la pensée que cette âme marchera dans la voie droite, réalisera des progrès, gagnera des mérites, mais on ne peut pas dire qu'alors elle est unie à Dieu comme dans la contemplation. J'entendis, ce me semble, sinon ces paroles, du moins cette

pensée : « La poussière de notre pauvre nature, de nos fautes et des obstacles où nous nous embarrassons est tellement grande qu'il n'est pas possible de vivre avec la même pureté que l'esprit lorsqu'il est uni à Dieu, car alors il est élevé au-dessus de notre misérable condition. » Si l'union consiste en ce que notre volonté et notre esprit ne fassent plus qu'un avec Dieu, il est impossible, ce me semble, malgré ce qu'on a pu me dire, de la posséder, à moins d'être en état de grâce. Il me paraît donc très difficile de savoir, quand il y a union, si ce n'est par une lumière spéciale de Dieu ; car nous ne pouvons pas savoir quand nous sommes en état de grâce.

Veuillez m'envoyer votre avis, me marquer ce en quoi je me trompe et me retourner cet écrit.

J'avais lu dans un livre que c'était une imperfection d'avoir des images curieuses; aussi, je ne voulais plus en garder une qui se trouvait dans ma cellule. Le jour précédent, il m'avait semblé conforme à la pauvreté de n'avoir que des images en papier ; quand donc je fis cette lecture, je n'en voulais plus que de cette sorte. Voici ce que le Seigneur me dit à un moment où je ne songeais plus à cela : « Ce n'est pas là une bonne mortification. Lequel vaut le mieux ? la pauvreté ou la charité ? C'est évidemment la charité; ne laisse donc point de côté ce qui peut la réveiller, et ne l'enlève point à tes religieuses; le livre que tu as là parle non des images, mais des ornements et des dessins artistiques qui les entourent. La ruse du démon consiste précisément à enlever aux luthériens tout ce qui pourrait réveiller leur amour pour Dieu ; voilà pourquoi ces infortunés courent à leur perte. Mes fidèles, ma fille, doivent maintenant, plus que jamais, suivre une voie tout opposée. » Je compris, en outre,

combien j'étais obligée à honorer Notre-Dame et Saint Joseph; souvent, en effet, je suivais le chemin de la perdition, et Dieu, en considération de leurs prières, me ramenait dans celui du salut.

Le lendemain de la fête de Saint Mathieu, je me trouvais dans les dispositions où je suis ordinairement depuis que j'ai eu la vision de la Sainte Trinité et de la manière dont elle habite l'âme qui est en état de grâce. Cette adorable Trinité se représenta à moi de telle sorte que par certains modes et certaines comparaisons, je la contemplai dans une vision imaginaire. D'autres fois, il est vrai, elle s'était montrée à moi dans une vision intellectuelle; mais au bout de quelques jours, je ne pouvais plus, comme maintenant, occuper mon esprit de cette vérité, [ni y trouver de la consolation]. Aujourd'hui, je reconnais que cette vision est conforme à ce que j'ai entendu des théologiens, quoique je ne le comprisse pas aussi bien; cependant, j'ai toujours cru cette vérité sans hésiter, car je n'ai jamais eu de tentations contre la foi.

Nous pensons, nous autres ignorants, que les Personnes de la Sainte Trinité sont toutes les trois en une seule; c'est ainsi que nous les voyons dans les peintures, à la manière d'un corps à trois visages que l'on nous représente parfois. C'est là une chose qui nous épouvante et nous paraît impossible; nous n'osons y arrêter notre pensée; l'entendement se trouble, dans la crainte de douter de cette vérité, et il perd alors un grand mérite.

Ce qui fut représenté à mon esprit, ce sont trois personnes distinctes, qu'on peut voir et à qui on peut parler séparément. Depuis lors, j'ai considéré que le Fils seul a pris la chair humaine, ce qui montre bien cette vérité. Ces trois personnes s'aiment, agissent et se connaissent. Mais si chacune est par elle-même, comment disons-nous

que les trois ne sont qu'une seule essence, comment le croyons-nous ? C'est là une vérité absolue, et je serais prête à endurer mille morts pour la soutenir. Il n'y a dans ces trois Personnes qu'une seule volonté, qu'un seul pouvoir, qu'une seule autorité. Aussi l'une ne peut rien sans l'autre, et toutes les créatures n'ont qu'un seul Créateur. Le Fils pourrait-il sans le Père. créer une fourmi ? Non; car ils n'ont qu'un seul pouvoir; il en est de même du Saint-Esprit; il n'y a qu'un seul Dieu Tout-Puissant, et les trois Personnes ne sont qu'une même Majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit? Non; celui qui honore l'une de ces trois Personnes les honore toutes les trois; celui qui en offense une offense les trois. Le Père peut-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit ? Non; parce qu'ils ne sont qu'une seule essence, et là où se trouve l'un d'entre eux, ils se trouvent tous trois; on ne saurait les séparer. Mais comment voyons-nous que les trois Personnes sont distinctes ? comment le Fils seul a-t-il pris la chair humaine, et non le Père, ni le Saint-Esprit ? Cela, je ne l'ai pas compris : les théologiens le sauront peut-être. Je sais bien, pourtant, que dans l'œuvre si merveilleuse de l'Incarnation, les trois Personnes ont agi, mais je ne porte pas beaucoup ma pensée à la manière dont s'est accompli ce mystère; car mon esprit est bientôt captivé par cette vérité que Dieu est tout-puissant, qu'Il a réalisé tout ce qu'Il a voulu, et qu'Il réalisera encore tout ce qu'Il voudra; moins je comprends cette vérité, plus je la crois et plus je l'aime. Que Sa Majesté soit bénie à jamais ! *Amen*...

[Si Notre-Seigneur ne m'avait accordé tant de grâces, je n'aurais jamais eu, je crois, assez de courage pour entreprendre les œuvres qui se sont accomplies, ni assez de force pour supporter les travaux, les contradictions

et les critiques qui ont plu sur moi; depuis l'origine de ces fondations, les craintes que j'avais précédemment d'être trompée se sont évanouies; j'ai eu la certitude que Dieu lui-même agissait en moi; voilà pourquoi j'ai entrepris des œuvres difficiles; cependant, je ne l'ai jamais fait qu'après avoir pris conseil, et par obéissance. Il est donc évident que si Notre-Seigneur a voulu ramener notre Ordre à sa ferveur primitive, si pour cela Il a voulu dans sa miséricorde se servir de moi, Sa divine Majesté devait me donner les qualités qui me manquaient et me faisaient complètement défaut pour mener ce projet à bonne fin. Il devait manifester d'autant plus sa grandeur qu'Il employait un instrument plus imparfait].

[Antiochus répandait une odeur tellement fétide en punition de ses nombreux péchés qu'il ne pouvait se supporter, et que ses courtisans ne pouvaient demeurer près de lui].

[En confession, on ne doit dire que ses fautes et ses péchés; il ne faut parler de ses vertus et des choses d'oraison qu'en dehors de là, à quelqu'un d'entendu; la prieure jugera de la nécessité qui lui sera exposée par la religieuse, et elle décidera ce qu'il y a à faire; car, dit Cassien, celui qui ne sait pas que les hommes peuvent nager est comme celui qui ne les a jamais vus nager et qui ignore ce que c'est; en les voyant se jeter à l'eau, il s'imaginera qu'ils vont se noyer].

[Le Seigneur a voulu que Joseph parlât de sa vision à ses frères et la leur fît connaître, malgré les épreuves qui devaient en résulter pour lui].

[La crainte que l'âme éprouve quand Dieu va lui accorder quelque faveur de choix n'est évidemment qu'une crainte révérentielle qui s'empare de l'esprit comme celle des vingt-quatre vieillards dont parle la sainte Écriture].

[Quand les puissances de l'âme sont suspendues dans l'extase, et que certaines nécessités lui sont représentées pour qu'elle les recommande à Dieu, on peut penser que c'est un ange qui les représente; car, dit la sainte Écriture, l'ange se tient devant Dieu pour L'encenser et Lui offrir nos prières].

[On ne pèche que quand on a la connaissance du mal. Le Seigneur ne laissa pas pécher le roi d'Égypte avec la femme d'Abraham; ce roi ne pensait pas que c'était la femme de ce patriarche, mais sa sœur].

RELATION X[1].

1575. Avril ou Mai. Véas.

Récit d'une faveur précieuse.

[Un jour, au couvent de Véas, Notre-Seigneur me dit qu'étant son Épouse, je pouvais Lui présenter mes suppliques, qu'Il me promettait de m'accorder tout ce que je Lui demanderais; comme gage, Il me donna une bague splendide où se trouvait enchâssée une pierre précieuse semblable à une améthyste, dont l'éclat est incomparablement supérieur à celui des pierres précieuses d'ici-bas, et Il me la passa Lui-même au doigt. En écrivant cela, je suis toute confuse : si d'un côté je vois la bonté de Dieu, je vois de l'autre les infidélités de ma vie qui m'auraient mérité l'enfer. Ah! mes filles, recommandez-moi à Dieu; soyez très fidèles à honorer Saint Joseph, dont le pouvoir est grand. J'écris cette folie........]

1. Fragment nouveau.

RELATION XI[1].

1575. VÉAS, ÉCIJA.

I

Sur le vœu d'obéissance fait au Père Gratien.

Le mois d'avril 1575, j'étais à la fondation de Véas, quand arriva maître Jérôme de la Mère de Dieu, Gratien. Je me confessai à lui quelquefois, sans cependant le considérer comme pouvant remplacer d'autres confesseurs que j'avais eus, ni me diriger entièrement d'après lui. Or, je prenais un jour mon repas, et je n'avais aucun recueillement intérieur; soudain, mon âme commença à entrer en extase et à se recueillir; la pensée me vint que j'allais avoir quelque ravissement. Voici la vision qui se présenta à moi avec la rapidité ordinaire, qui est comme celle de l'éclair. Je vis, ce semble, près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme où Il m'apparaît habituellement, et vers son côté droit se trouvait le même Père maître Gratien. Le Seigneur prit sa main droite et la mienne, et les unissant me dit : « Je veux que ce Père tienne ma place

1. Nous suivons la copie d'Avila que nous avons eue sous les yeux : elle est certifiée conforme à l'autographe par Jean Vasquez del Marmol, notaire apostolique, le 30 septembre 1603, et contresignée par le Père Laurent de la Mère de Dieu, c. d. La suscription de l'autographe portait : *Ce papier traite d'une affaire relative à mon âme et à ma conscience. Que personne ne le lise, alors même que je viendrais à mourir, et qu'on le remette au Père maître Gratien.*

Thérèse de JÉSUS.

près de toi le cours de ta vie entière; vous aurez l'un et l'autre les mêmes vues en tout, parce que cela convient ainsi. » J'eus la plus complète assurance que c'était Dieu qui me parlait, et cependant, en songeant à deux confesseurs qui m'avaient dirigée à plusieurs reprises assez longtemps, et auxquels j'étais grandement redevable, mais surtout à l'un d'eux qui possède toute ma confiance, j'éprouvais une terrible résistance[1].

Il me semblait que c'était lui faire injure; d'un autre côté, je lui portais beaucoup de respect et d'amour. J'étais cependant assurée que cela me convenait; je me réjouissais, en outre, de ce qu'il me semblait avoir enfin achevé d'aller de l'un à l'autre, et d'entendre des avis différents; car quelques-uns m'avaient fait beaucoup souffrir, parce qu'ils ne me comprenaient pas; toutefois, comme la faute venait peut-être de moi, je n'ai jamais laissé aucun de ces confesseurs; j'attendais qu'ils fussent partis, ou que moi-même je quittasse la localité.

A deux autres reprises, le Seigneur m'a recommandé de ne pas craindre et adressé plusieurs paroles pour m'assurer que c'était Lui qui voulait cela. Comprenant enfin que c'était la volonté de Dieu, je résolus d'y déférer, de m'y conformer le reste de ma vie[2], et de suivre en tout

---

1. *La copie de Tolède ajoute :* [Malgré tout, je ne parvenais pas à me persuader que cette vision était une illusion, car elle avait produit en moi de grands effets et m'avait donné un grand courage].

2. *La copie de Tolède ajoute :* [Or, je n'avais fait rien de tel avec nul autre de mes confesseurs; j'en avais cependant rencontré beaucoup qui à une science profonde alliaient une haute sainteté et qui veillaient sur mon âme

l'avis de ce Père, pourvu que ce ne fût pas évidemment contre Dieu; ce qu'il ne fera pas, j'en suis bien sûre; car la résolution que j'ai prise d'accomplir toujours le plus parfait, il l'a prise de son côté, si j'en juge par certaines choses que j'ai entendues.

Une fois ma détermination arrêtée, je demeurai dans une paix et un soulagement si profonds que j'en étais étonnée; j'avais, en outre, la persuasion que telle était la volonté de Dieu; car cette paix et cette consolation ne sauraient, selon moi, venir du démon.

Je me suis trouvée tellement ravie qu'il me serait impossible d'en donner l'idée; chaque fois que le souvenir s'en présente de nouveau, je bénis Notre-Seigneur et je me rappelle ce verset : *Qui posuit fines suos in pace.* Je voudrais me sacrifier à la gloire de Dieu. Je crois que ma résolution tourna à sa gloire; aussi, je me propose maintenant de ne jamais plus changer.

Un mois environ après avoir pris cette détermination, le second jour de la Pentecôte, me rendant à la fondation de Séville, nous entendîmes, mes sœurs et moi, la messe dans un ermitage, à Ecija, et nous restâmes là pour la fête. Pendant que les sœurs étaient dans l'ermitage, je demeurai seule dans la sacristie d'à côté. Je me mis à réfléchir à une haute faveur que l'Esprit-Saint m'avait accordée la veille de cette solennité, et il me vint un vif désir de Lui en montrer ma reconnaissance par un service

---

avec la plus vive sollicitude; toutefois, jamais je n'avais rien entendu de semblable pour les laisser. J'avais, au contraire, compris qu'il me convenait d'avoir certains d'entre eux pour guides, et que cela leur serait utile].

signalé. Or, je ne trouvais rien que je n'eusse déjà fait[1]. Je me rappelai alors que mon vœu d'obéissance pouvait être perfectionné, et le Saint-Esprit, ce me semblait, serait glorifié si je m'engageais par une promesse à accomplir la simple résolution que j'avais prise d'obéir au Père maître Jérôme. D'un côté, cette promesse ne me semblait rien, vu la ferme détermination où j'étais d'obéir; d'un autre côté, elle me paraissait très difficile; car les supérieurs de l'Ordre auxquels on fait vœu d'obéir ne connaissent pas tous les secrets de l'âme; de plus, ils changent; et si l'on est bien avec un, un autre lui succède; je craignais de demeurer sans liberté intérieure ni extérieure le reste de ma vie; tout cela excitait en moi la répugnance la plus vive à me lier par cette promesse.

Or, cette résistance même que je trouvai dans ma volonté me rendit toute confuse; il me semblait que j'avais dès lors quelque chose à offrir à Dieu; et je ne le faisais pas quand je le pouvais, ce qui ne m'était jamais arrivé. C'était donc là un point délicat, vu la détermination où je suis de Le servir. Enfin, si j'excepte ce que j'ai souffert en sortant de la maison de mon père pour être religieuse, je n'ai jamais, ce me semble, pas même pour ma profession, enduré de telles angoisses. La cause de tout cela vint de ce que je ne songeais pas à l'affection que j'ai pour le Père Gratien, ni aux qualités dont il est doué pour le bien de mon âme; je le considérais, au contraire, comme un étranger[2].

---

1. *La copie de Tolède ajoute :* [ou du moins, que je ne fusse résolue d'accomplir, car toutes mes œuvres ont dû être très défectueuses].

2. *La copie de Tolède ajoute :* [J'ai même été étonnée

Je me demandais seulement s'il serait bon de m'engager de la sorte pour le Saint-Esprit. Au milieu des doutes dans lesquels j'étais pour savoir s'il y allait de la gloire de Dieu ou non, je crois que j'allais enfin, après un gros moment de combat, m'y déterminer, quand le Seigneur me remplit d'une grande confiance que je faisais cette promesse pour le Saint-Esprit, qu'Il était obligé de donner Lui-même au Père Gratien la lumière nécessaire pour me diriger; je me rappelai en outre, alors, qu'Il me l'avait donné pour guide.

Aussi, je me jetai à genoux; je promis de lui obéir toute ma vie, afin de plaire au Saint-Esprit, pourvu que ce ne fût ni contre Dieu, ni contre les supérieurs auxquels je dois être soumise. Je veillai, afin d'éviter le moindre scrupule, à ne pas me lier pour des choses de peu d'importance, où par exemple je l'importunerais quand il me dirait de cesser, et que par inadvertance j'insisterais de nouveau; j'exceptai, en outre, les points où il s'agirait soit de ma santé, soit de la sienne, et ces petits riens dans lesquels on tombe sans le savoir; je m'engageai à ne lui rien cacher volontairement ni de mes fautes, ni de mes péchés, chose qu'on ne fait même pas vis-à-vis des supé-

---

de cela. Je me demandais uniquement si la gloire de Dieu était en jeu; sans doute, ma nature, qui est amie de sa liberté, devait réclamer ses droits, bien que depuis longtemps, je ne tienne pas à en user. Mais agir à l'avenir en vertu d'un vœu me paraissait bien autrement important, comme cela est en réalité. Enfin, après un gros moment de combat, le Seigneur me donna une entière confiance que plus la promesse m'était pénible à faire, plus elle serait méritoire].

rieurs, enfin à le considérer en tout, pour ma conduite tant extérieure qu'intérieure, comme tenant la place de Dieu. Je ne sais si j'ai accompli un grand acte pour le Saint-Esprit; mais il me l'a semblé; du moins, j'ai fait tout ce que j'ai cru lui être agréable[1].

Ainsi, je goûtai une satisfaction profonde et une allégresse qui ont persévéré jusqu'à ce moment. J'avais craint de m'imposer une chaîne, et je me trouvais plus libre. J'ai confiance qu'en retour de la gloire que j'ai rendue à Sa Majesté, Notre-Seigneur accordera de nouvelles faveurs au Père Gratien, afin qu'il m'en revienne une partie et que ce Père sache me diriger en tout. Béni soit Celui qui a créé une personne qui convient si bien à mon âme que j'aie osé faire ce que je viens de dire!

---

1. *Variante de la copie de Tolède :* [Je le reconnais, c'est très peu encore, vu les obligations que j'ai envers lui.

Je remercie Dieu d'avoir créé une personne qui convienne si bien à mon âme; j'en ai la confiance la plus grande, Sa Majesté lui accordera pour cela les grâces les plus signalées. Pour moi, je me trouve tellement pleine d'allégresse et de joie, que je suis, ce me semble, parvenue à la liberté. Je craignais de m'imposer une chaîne par la sujétion où j'allais me mettre, et me voilà plus libre que jamais. Dieu soit béni de tout]!

II[1]

Obéissance au Père Gratien.

JÉSUS !

Un jour de fête de la Pentecôte, une personne[2] se trouvant à Ecija se rappelait une grande grâce dont Notre-Seigneur l'avait favorisée la veille de cette solennité. Désireuse d'accomplir quelque chose de très spécial pour sa gloire, il lui semblait bon de promettre de ne rien voiler ni de ses fautes ni de ses péchés à un confesseur qui tenait près d'elle la place de Dieu, car on ne s'engage point à cela vis-à-vis des supérieurs. Cette personne, il est vrai, avait déjà fait vœu d'obéissance, mais par la promesse dont il s'agit, elle pensait ajouter quelque chose à son vœu. Elle voulait aussi s'engager à faire tout ce que ce confesseur lui dirait, pourvu que ce ne fût point contre son vœu d'obéissance, mais en choses importantes, bien entendu. Au début, cette promesse lui paraissait difficile ; elle la fit cependant. La première chose qui l'y détermina fut de comprendre qu'elle rendait par là quelque gloire à l'Esprit-Saint; la seconde, qu'elle regardait comme un grand serviteur de Dieu et un grand théologien celui qui était choisi, qu'il saurait guider son âme et l'aiderait à servir davantage Notre-Seigneur. Ce confesseur n'eut connaissance de la promesse que plusieurs jours après. Il s'appelle le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

1. Second papier relatif au Père Gratien, copié par Jean Vasquez del Marmol, notaire apostolique, et contresigné par le Père Laurent de la Mère de Dieu. Nous le traduisons tel qu'il est; il offre plusieurs ressemblances avec ce que nous avons vu plus haut, p. 410 à 412.

2. La sainte elle-même.

III

Faveurs diverses relatives au Père Gratien.

JÉSUS[1] !

Un jour que j'étais très recueillie et que je recommandais *Élisée*[2] à Dieu, j'entendis : *C'est mon véritable fils; je ne manquerai pas de l'aider,* ou une autre parole de cette sorte, car je ne me la rappelle pas exactement.

La veille de Saint Laurent, au sortir de la communion, mon esprit était tellement distrait et troublé que je ne pouvais me recueillir; je commençai à porter envie à ceux qui habitent les déserts, persuadée que, n'entendant et ne voyant rien à l'extérieur, ils ne devaient pas avoir de distractions; j'entendis alors ces paroles : « Tu te trompes beaucoup, ma fille; les tentations du démon y sont, au contraire, plus fortes qu'ailleurs; prends patience; tant que dure la vie, on ne saurait échapper à ces épreuves. » Je réfléchissais à ces paroles, quand tout à coup, il me vint un recueillement intérieur accompagné d'une lumière si grande que je me croyais dans un autre monde; mon esprit se trouva au dedans de lui-même comme au milieu d'un bosquet et jardin délicieux; je pensai aussitôt à ce que dit le livre des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum.* J'y vis mon *Élisée;* il n'était nullement noir, à coup sûr, mais ravissant de beauté; il portait sur

1. Les divers faits qui terminent cette Relation ont été tirés d'un manuscrit de la Sainte que possédait le Père Gratien. Ils font suite à ce qui précède dans la copie d'Avila.

2. Le Père Gratien.

la tête une sorte de guirlande de pierres très précieuses; des vierges en grand nombre le précédaient; elles tenaient à la main des rameaux et chantaient toutes des cantiques à la louange de Dieu. Je ne m'appliquai qu'à ouvrir les yeux pour distraire mon attention, sans y réussir; il me semblait même qu'il y avait un concert de petits oiseaux et d'anges; mon âme en goûtait la suavité sans les entendre pourtant, car elle était tout entière plongée dans la joie. Comme je m'étonnais de ne voir là aucun autre homme, il me fut dit : « Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous autres, et cette fête que tu vois aura lieu le jour qu'il fixera en l'honneur de ma Mère; hâte-toi si tu veux arriver là où il est. » Cette vision à laquelle je ne pouvais faire diversion, tant était excessive la joie de mon âme, dura plus d'une heure et demie, chose qui ne m'arrive pas pour les autres visions. Je retirai de là un amour plus grand pour *Élisée,* et je me rappelle souvent avec quelle beauté il m'apparut. J'ai craint que ce ne fût là une tentation; en tout cas, ce ne pouvait être une imagination.

Je m'étais beaucoup affligée de la maladie de notre Père, qui ne se calmait pas; or, un jour, après la communion, je suppliais avec instances le Seigneur, qui me l'avait donné pour guide, de daigner me le conserver; le Seigneur me dit : *Ne crains pas.*

Dans l'octave de la Toussaint, je passais deux ou trois jours très pénibles au souvenir de mes grands péchés; j'éprouvais, en outre, de très vives craintes des persécutions qui m'attendaient, craintes fondées seulement sur les calomnies dont on allait me noircir, et je n'avais pas ce courage dont je suis ordinairement animée quand il s'agit de souffrir pour Dieu. Je faisais cependant des efforts pour me stimuler et je produisais des actes de générosité, car je voyais quels fruits j'en pourrais retirer; néan-

moins, tout cela me servait de peu; la crainte ne me quittait pas. C'était un combat terrible. Soudain, mes regards tombent sur une lettre où mon bon Père[1] rappelle la parole de Saint Paul : *Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au delà de cè que nous pouvons souffrir.* Cette parole me soulagea beaucoup, mais ne calma pas toutes mes appréhensions. Le jour suivant, je fus même très affligée de me trouver sans le secours de ce Père. Je n'avais personne à qui recourir dans cette tribulation : je me voyais dans un grand isolement. Une chose encore augmentait ma peine, c'est que je n'avais maintenant personne, excepté lui, qui pût me consoler ; comme il devait être habituellement absent, mon chagrin était profond.

Le soir suivant, je pris un livre et je lus une autre parole de Saint Paul qui m'apporta quelque consolation. Me trouvant un peu recueillie, je considérais combien ce saint avait vécu en présence de Notre-Seigneur, qui me semblait si véritablement le Dieu vivant. Je m'entretenais de cette pensée, quand le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle au plus intime de moi-même, du côté du cœur, et me dit : *Je suis là, mais je veux que tu voies le peu dont tu es capable sans moi.* [Aussitôt, je recouvrai mon assurance, et toutes mes craintes furent dissipées. Le soir même, à Matines, le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle si élevée qu'elle me semblait presque imaginaire; Il tomba dans mes bras, de la même manière que Le représente le cinquième mystère de la Passion. J'étais très troublée de cette vision, qui se manifestait très évidente et tellement rapprochée de moi que je me demandais si ce n'était pas une illusion. Le Seigneur me dit : *Ne t'étonne pas de cela, car l'union de mon*

1. Le Père Gratien.

Père avec ton âme est incomparablement plus grande. Cette vision a duré jusqu'à ce moment. Ce que j'ai dit de Notre-Seigneur m'a duré plus d'un mois, mais c'est déjà passé[1]].

J'étais, un soir, dans une profonde affliction, parce que depuis longtemps, je ne recevais aucune nouvelle de mon Père[2], et qu'il ne se trouvait pas encore bien la dernière fois qu'il m'avait écrit. Cette peine m'étreignait moins qu'à l'époque de sa maladie : je pensais qu'il n'était pas aussi souffrant; d'ailleurs, je n'ai jamais depuis lors éprouvé la même peine; néanmoins, la préoccupation m'empêchait de faire oraison. Or, ce Père m'apparut tout à coup. La vision fut de telle sorte qu'elle ne pouvait être l'œuvre de l'imagination. Une lumière se répandit dans mon intérieur : j'aperçus le Père qui venait par le chemin, tout joyeux; son visage était blanc, ce qui provenait sans doute de cette lumière. D'ailleurs, il me semble que tous les habitants du ciel sont resplendissants; je me suis demandé si la blancheur du visage des saints ne vient pas de l'éclat et de la lumière que répand Notre-Seigneur. J'entendis alors cette parole : *Dis-lui de commencer immédiatement sans crainte aucune; la victoire est à lui.*

Le lendemain de son arrivée, je m'occupais, le soir, à remercier Notre-Seigneur de toutes les grâces dont j'avais été comblée, quand Sa Majesté me dit : *Que me demandes-tu, ma fille, que je n'aie déjà fait?*

Le jour où l'on présenta le Bref, je me trouvais dans une telle affliction que j'en étais toute troublée, et que je pouvais même à peine faire une prière vocale : on était venu me dire que notre Père courait un grand

1. Tout ce fragment entre crochets est tiré de la copie de Tolède.

2. Le Père Gratien.

danger, qu'on ne le laissait pas sortir et qu'il y avait beaucoup de tumulte; j'entendis alors ces paroles : *O femme de peu de foi, sois tranquille; les choses sont en très bonne voie.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame, en 1575. Je résolus, si la Sainte Vierge obtenait enfin de son Fils que nous nous vissions, notre Père et nous, délivrés de ces religieux[1], de demander à Sa Paternité qu'on célébrât tous les ans cette fête avec solennité dans nos monastères de Carmélites déchaussées. Au moment où je prenais cette résolution, je ne me rappelais pas avoir entendu qu'il devait lui-même établir cette fête dont j'avais eu la vision. En relisant maintenant ce petit cahier, je me suis demandé si cette fête n'était pas celle de la Présentation.

1. Les Carmes mitigés.

RELATION XII[1].

1575. Séville.

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A SÉVILLE.

Dispositions intérieures de la Sainte. Ses directeurs et ses épreuves. Approbation des théologiens et des hommes de Dieu. Obéissance simple aux confesseurs. Effets produits par les faveurs célestes.

JÉSUS!

Il y a quarante ans que cette religieuse a pris l'habit de l'Ordre[2]. Dès la première année, elle s'est appliquée à méditer, quelques instants chaque jour, les divers mystères de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à

1. Nous suivons la copie d'Avila que nous avons eue sous les yeux.

2. Le 2 novembre 1535. Cfr. *Vida de la M. Teresa de Jesus por Julian de Avila,* chapitres II et III. — Voir également *Las Fundaciones de la M. Teresa de Jesus por el P. M. Jeronimo Gracian.* 1re partie, § 3. — Cette date est, en outre, conforme à la relation manuscrite de doña Marie Pinel que nous avons vue au monastère de l'Incarnation, à Avila. Voici ce qui y est dit : *Tomò el habito a 2 de noviembre del año 1535. Viviò N. S. M. en este convento 27 años y medio, porque como hemos dicho tomò el santo habito año de 1535, no como quiere el P. Cronista el de 36, porque la escritura de la dote se hizo al tiempo de la profesion, y asimesmo la renoncia; y asi profesò el dicho año de 36 y estuvo hasta el de 1563 por la Cuaresma que fué cuando el Pe provincial la diò licencia para que se fuese al nuevo Convento de S. José, que son 27 años y medio.*

pleurer ses propres péchés. Elle ne songeait jamais à quoi que ce soit de surnaturel ; seule la considération des créatures et des choses d'ici-bas qui passent avec tant de rapidité l'amenait à découvrir la grandeur de Dieu et son amour pour nous.

C'est là surtout ce qui l'a animée du désir de Le servir ; jamais elle n'a suivi la voie de la crainte, dont elle ne tirait d'ailleurs aucun profit. Elle a toujours souhaité la gloire de Dieu et l'augmentation de son Église. Ses prières n'avaient pas d'autre but : elle ne demandait rien pour elle-même ; elle ne se préoccupait pas d'aller souffrir [en purgatoire], si, à ce prix, elle eût procuré tant soit peu la dilatation du règne de Dieu.

Elle a passé ainsi environ vingt-deux ans au milieu de grandes aridités, et jamais elle n'a songé à porter plus haut ses désirs ; elle était telle à ses propres yeux qu'elle croyait ne pas mériter même de penser à Dieu ; elle regardait comme une insigne faveur qu'Il lui permît de se tenir en sa présence pour prier, et pour lire de bons livres.

Il y a environ dix-huit ans[1] qu'elle commença à traiter de la fondation du premier monastère des Carmélites déchaussées qui eut lieu à Avila. Déjà depuis deux ou trois ans, je crois que c'est trois, il lui semblait qu'on lui parlait intérieurement quelquefois, et qu'elle avait quelques visions et révélations qui se présentaient aux regards de son âme, car elle n'a jamais rien vu, ni entendu par les organes du corps, si ce n'est en deux circonstances où elle entendit parler ; néanmoins elle ne comprit rien de ce qui lui était dit.

Quand ces visions se représentaient au regard de son âme, elles passaient le plus ordinairement avec la rapidité

1. En l'année 1557.

de l'éclair; cependant, l'impression faite dans son esprit et les effets produits étaient aussi et même plus considérables que si elle avait vu ces choses des yeux du corps.

Cette religieuse était alors d'une nature très craintive; elle n'osait pas parfois rester seule, même le jour; comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait éviter ces visions, elle se trouvait très affligée et redoutait que ce ne fût là un piège du démon. Elle s'adressa donc à des religieux de la Compagnie de Jésus adonnés à la spiritualité. Parmi eux, il y eut le Père Araoz, qui était alors commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer dans l'endroit où elle était[1];

Le Père François, qui avait été duc de Gandie, et avec qui elle eut deux entretiens;

Un provincial qui est actuellement à Rome, [et occupe la charge d'un des quatre assistants]; il s'appelle Gilles Gonzalez;

Le provincial actuel de Castille, avec qui cependant elle eut moins de rapports qu'avec le Père Gilles Gonzalez;

Le Père Balthasar Alvarez, recteur actuel de Salamanque, qui a été son confesseur durant six ans, à cette époque;

Le recteur actuel de Cuenca, nommé Salasar;

Celui de Ségovie, nommé Santander;

Le recteur de Burgos, appelé Ripalda, qui, au début, lui était très opposé, vu les rapports qu'on lui avait faits de ses visions, mais qui la favorisa ensuite, lorsqu'il se fut entretenu avec elle;

Le docteur Paul Hernandez, consulteur de l'Inquisition, à Tolède;

Un Père qui était recteur à Salamanque, lorsqu'elle lui parla;

1. A Avila.

Le docteur Gutierrez et quelques autres Pères de la Compagnie qui, à son avis, étaient adonnés à la spiritualité, et dont elle recherchait les lumières quand elle les trouvait dans les localités où elle allait fonder.

Le Père Pierre d'Alcantara, saint religieux de l'Ordre des déchaussés de Saint-François, s'est entretenu beaucoup avec elle ; c'est lui qui a le plus travaillé à montrer qu'elle était conduite par l'esprit de Dieu.

On est demeuré plus de six ans à faire des épreuves, comme elle l'a écrit plus au long ailleurs, et comme elle le dira encore. Durant ce temps, elle était dans les larmes et la plus profonde affliction; plus on la soumettait à l'épreuve, plus elle avait d'extases et de ravissements; ce qui lui causait encore un tourment.

On priait beaucoup et on célébrait des messes en grand nombre afin que le Seigneur daignât la diriger par une autre voie, car ses craintes étaient très vives lorsqu'elle n'était plus en oraison. Cependant, pour tout ce qui concerne son âme, il y avait un progrès notable; l'amélioration était sensible; elle n'avait point de vaine gloire, ni de tentation de ce côté; elle n'avait point, non plus, d'orgueil; elle était, par ailleurs, très humiliée et très confuse quand elle apprenait que l'on avait connaissance de ses visions; elle n'a jamais parlé de cela qu'à ses confesseurs et à ceux qui devaient l'éclairer; il lui en coûtait plus de leur dévoiler ces choses que s'il s'était agi de péchés graves; il lui semblait qu'on allait se moquer d'elle et considérer ses visions comme ces contes de femmelettes dont elle a toujours eu horreur.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, mais c'est depuis la fondation de Saint-Joseph, à Avila, où elle se trouvait après être sortie de son premier monastère, passa dans cette ville l'évêque actuel de Salamanque; il était

alors inquisiteur à Tolède ou à Madrid, et l'avait été à Séville ; il s'appelle Soto. Or, cette religieuse fit en sorte de lui parler pour arriver à une plus grande sécurité, et lui rendit un compte fidèle de son âme. Celui-ci lui répondit qu'il ne voyait rien en cela qui regardât son office; tout ce que cette religieuse voyait et entendait l'affermissait de plus en plus dans la foi catholique à laquelle elle s'est toujours attachée ; elle s'embrasait de tels désirs de la gloire de Dieu et du bien du prochain, que pour sauver une seule âme, elle était prête à endurer mille morts.

En la voyant si tourmentée, il lui recommanda d'envoyer une relation exacte tant de ce qui se passait en elle que de sa vie entière, sans en rien omettre, au Père maître Avila, homme profondément versé dans l'oraison, et de me[1] reposer entièrement sur sa réponse. C'est ce qu'elle fit ; elle envoya une relation de ses péchés et de sa vie au Père Avila. Ce dernier lui a répondu, et, en la rassurant sur ses craintes, l'a grandement consolée. Cette relation était telle, d'après les théologiens qui l'entendaient en confession, qu'elle contenait d'excellents conseils pour la vie intérieure ; voilà pourquoi ils lui ont donné ordre de la transcrire, et de composer pour ses filles, puisqu'elle était prieure, un petit livre où elle leur donnerait des avis[2].

Néanmoins, elle n'était pas toujours sans crainte. Les personnes adonnées à la vie spirituelle pouvaient également, lui semblait-il, être trompées. Elle demanda à son confesseur de parler de son intérieur à quelques grands théologiens, alors même qu'ils ne seraient pas très portés à l'oraison : son unique désir était de savoir si ce qui se passait en elle était conforme à la Sainte Écriture. Elle se

1. La Sainte se désigne ici.

2. Après le livre de sa *Vie*, elle composa le *Chemin de la Perfection*.

trouvait consolée parfois, car bien qu'à cause de ses péchés elle méritait d'être dans l'illusion, le Seigneur, cependant, ne laisserait pas se tromper, croyait-elle, tant de saintes âmes, dont le but était de l'éclairer.

Elle se mit donc à avoir des entretiens avec des Pères de l'Ordre du glorieux Saint Dominique, Ordre où elle avait trouvé des confesseurs avant d'être favorisée de ces visions; elle ne dit pas que c'étaient ses anciens confesseurs, mais des Pères du même Ordre. Voici les noms de ceux à qui elle s'est adressée depuis :

Le Père Vincent Baron l'a confessée à Tolède un an et demi; il était alors consulteur du Saint-Office, et elle lui avait découvert tous les secrets de son âme durant de longues années avant d'être l'objet de ces faveurs. C'était un grand théologien. Il la rassura beaucoup, comme l'avaient fait les Pères de la Compagnie dont j'ai parlé. Tous lui disaient : Si vous n'offensez pas Dieu, et si vous reconnaissez votre misère, que craignez-vous ?

Le Père Pierre Ibañès, qui était lecteur à Avila;

Le Père maître Dominique Bañès, qui est actuellement régent au collège de Saint-Grégoire, à Valladolid, m'a[1] confessée six ans, et j'ai toujours continué mes relations avec lui par lettres, chaque fois qu'il s'est présenté quelque difculté ;

Le Père maître Chavès ;

Le Père maître Barthélemy de Médina, professeur de théologie dogmatique à Salamanque, qui, elle ne l'ignorait pas, était très prévenu contre elle, à cause de ce qu'on lui avait dit de ses visions. Elle s'imaginait que celui-là, vu les sentiments peu favorables dont il était animé, lui déclarerait mieux que tout autre si elle était dans l'illusion;

1. Il est à remarquer que la Sainte se trahit encore ici ; elle ne parle plus à la troisième personne.

cela se passait il y a un peu plus de deux ans. Elle fit en sorte de se confesser à lui, et lui donna une relation de sa vie durant le temps de son séjour à Salamanque; elle lui remit, en outre, ce qu'elle avait écrit[1], pour qu'il fût plus à même d'en juger. Or, ce Père la rassura autant et même plus que tous les autres n'avaient pu faire ; et depuis, il lui est resté très dévoué.

Elle s'est confessée aussi quelque temps au Père Philippe de Menessès, lorsqu'elle alla réaliser la fondation de Valladolid, où ce Père était recteur du collège de Saint-Grégoire; précédemment, il s'était entretenu avec elle à Avila, quand il avait entendu parler de ces faits extraordinaires, et lui avait montré la plus grande charité; il voulait s'assurer si elle était dans l'illusion, afin de pouvoir l'éclairer, ou, si elle était dans une bonne voie, de la défendre contre la critique; or, il s'était retiré très satisfait.

Elle s'est entretenue aussi d'une manière toute particulière avec un provincial de ce même Ordre de Saint-Dominique, nommé Salinas, homme très adonné à la vie intérieure, avec un autre, le Père Présenté Lunar, qui était prieur à Saint-Thomas d'Avila, et, à Ségovie, avec un lecteur de théologie appelé le Père Diégo de Yanguës.

Or, quelques-uns de ces Pères, peut-être tous, ne laissaient pas d'être très élevés dans l'oraison.

Cette religieuse s'est encore confessée à d'autres, à cause de l'occasion qu'elle en a eue durant tant d'années où elle a été dans la crainte et obligée de voyager beaucoup pour ses fondations. On a donc fait une foule d'épreuves, car les uns et les autres souhaitaient l'éclairer; par là ils l'ont rassurée et ont été eux-mêmes rassurés sur son compte. Elle a constamment désiré suivre la voie

1. Il s'agit du livre de sa *Vie*, dont le Père Médina fit faire une copie qu'il remit à la duchesse d'Albe.

tracée par l'obéissance; son affliction était profonde quand elle ne le pouvait pas dans ces choses surnaturelles. Le but particulier de ses oraisons et celui des religieuses qu'elle a reçues dans la Réforme est toujours la propagation de la foi; c'est pour cette fin et pour le bien de son Ordre qu'elle a entrepris ses fondations.

Si quelqu'une des visions dont elle était favorisée l'avait poussée, disait-elle, à agir contre la foi catholique ou la loi de Dieu, elle n'aurait pas eu besoin d'aller consulter les théologiens, ni de faire des épreuves; elle aurait vu aussitôt que le démon en était l'auteur.

Elle ne s'est jamais dirigée par les choses qu'elle entendait dans l'oraison, loin de là; quand ses confesseurs lui disaient d'agir contrairement à ce qui lui avait été suggéré dans l'oraison, elle se soumettait sans la moindre difficulté et ne manquait pas de leur rendre compte de tout. Malgré les affirmations de ses directeurs, elle n'a jamais cru de façon à pouvoir l'affirmer par serment que ces choses venaient de Dieu; il est vrai, les effets et les grandes faveurs dont elle était l'objet parfois semblaient pourtant le lui prouver. Néanmoins, ce qu'elle n'a cessé de désirer surtout, ce sont des vertus; c'est là le point sur lequel elle a insisté vis-à-vis de ses religieuses. La plus humble et la plus mortifiée, leur a-t-elle toujours dit, serait aussi la plus élevée en spiritualité.

[Cette religieuse a remis la présente relation et ses autres écrits] au Père maître Dominique Bañès, qui est actuellement à Valladolid. C'est avec lui qu'elle a traité le plus longtemps et traite encore des affaires de son âme; il a présenté lui-même au Saint-Office, à Madrid, a-t-on dit, les écrits de cette religieuse qui les soumet complètement à la foi catholique et à l'église romaine. Personne n'a trouvé à la blâmer elle-même, parce que ces faits extraor-

dinaires dont elle donne le récit ne sont au pouvoir d'aucune créature, et que Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

Si l'on a tant parlé de ces faits, c'est parce que cette religieuse, n'étant jamais sans crainte, a dû s'adresser à une foule de confesseurs qui, à leur tour, ont répété ces choses à d'autres; c'est, en outre, parce qu'une indiscrétion a été commise au sujet de ce qu'elle a écrit. Cela a été pour elle un vrai tourment et une croix très pénible : il lui en a coûté bien des larmes, non, dit-elle, parce que son humilité en était offensée, mais parce que l'on s'occupait d'elle. Le Seigneur semblait l'avoir permis pour l'éprouver; car ceux qui disaient du mal d'elle plus que les autres n'avaient fait étaient, au bout de peu de temps, ceux qui en disaient le plus de bien.

Elle redoutait beaucoup de s'adresser aux confesseurs qui lui semblaient disposés à regarder chacune de ces visions comme venant de Dieu; sa crainte était que le démon ne vînt à les tromper eux et elle en même temps. Quand, au contraire, elle en trouvait un timide sur ce point, elle s'adressait à lui plus volontiers; elle avait cependant du chagrin lorsque, pour l'éprouver, on méprisait toutes ces choses, dont plusieurs lui semblaient vraiment venir de Dieu; elle n'aurait pas voulu alors les voir condamnées d'une manière si péremptoire sans raison aucune; d'un autre côté, elle se troublait quand on regardait tout cela comme venant de Dieu; car elle voyait très bien qu'il pouvait y avoir illusion; voilà pourquoi elle ne croyait pas prudent de se tenir complètement assuré là où il pouvait y avoir du danger.

Elle s'appliquait avec le plus grand soin à n'offenser en rien le Seigneur et à pratiquer l'obéissance. Armée de ces deux dispositions, elle pensait, Dieu aidant, sortir heureu-

sement de cette difficulté, alors même que les visions fussent venues du démon.

Dès le jour où elle a été favorisée de ces choses surnaturelles, elle s'est sentie portée à rechercher le plus parfait; d'une manière presque ordinaire, elle était altérée de souffrances. Au milieu des persécutions qui ne lui ont pas manqué, elle se trouvait consolée, et portait un amour particulier à ses ennemis. A un ardent désir de pauvreté et de solitude, elle joignait celui de quitter cet exil pour aller voir Dieu. Lorsqu'elle constata ces effets et d'autres semblables, elle recouvra un peu de paix; selon elle, un esprit qui la laissait enrichie de telles vertus ne devait pas être mauvais; c'était également l'avis de ses directeurs; cependant, elle ne laissait pas pour cela de craindre; du moins, sa peine n'était plus aussi grande.

L'esprit dont elle est animée ne lui a jamais suggéré de taire la moindre chose; au contraire, il l'a poussée à obéir toujours. Jamais elle n'a rien vu des yeux du corps, comme elle l'a déjà dit; tout se passait d'une manière tellement élevée et intellectuelle que parfois, dans les commencements, elle se demandait si ce n'était pas une illusion de sa part; d'autres fois, elle ne pouvait avoir cette pensée. Ces choses ne se renouvelaient pas constamment; elles arrivaient d'une manière presque ordinaire quand son âme était dans quelque grave nécessité. Il en fut ainsi une fois entre autres, qu'elle s'était trouvée depuis plusieurs jours dans des tortures intérieures indicibles, et que son âme était bouleversée par la crainte que le démon la trompât; elle en a parlé, d'ailleurs, dans la relation où elle a exposé clairement ses péchés comme tout le reste ; la crainte où elle était alors lui avait fait oublier le crédit dont elle jouissait.

Elle se trouvait donc dans cette affliction dont on ne

saurait donner la moindre idée, lorsqu'elle entendit intérieurement ces simples paroles : *C'est moi, ne crains rien.* Son âme se trouva immédiatement si tranquille, courageuse et confiante, qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui était venu un tel bien, car ses confesseurs n'avaient pu réussir à la tranquilliser. Les théologiens auraient eu beau venir en nombre avec force discours, ils eussent été impuissants à lui donner la paix et la quiétude qu'une seule de ces paroles avait produites. Il en a été ainsi d'autres fois; à la suite d'une vision, elle se sentait pleine de forces. Sans ce secours, elle n'aurait pu supporter tant d'épreuves et de contradictions. Je ne parle pas des souffrances sans nombre qu'elle a eues et a encore plus ou moins; en ce moment, elle n'en a pas autant, mais elle en endure toujours quelqu'une; elle a beaucoup d'infirmités qui l'éprouvent, surtout depuis qu'elle est religieuse. Si elle rend à Notre-Seigneur quelque gloire, ou quelque service, elle l'oublie promptement; si elle reçoit de Lui quelque faveur, elle y pense souvent : néanmoins elle ne saurait y fixer son attention comme sur ses péchés; ceux-ci la tourmentent sans cesse, et généralement lui paraissent comme un bourbier infect.

C'est sans doute parce qu'elle a tant offensé Dieu et L'a si peu servi qu'elle n'a point de tentation de vaine gloire. Il n'y eut jamais rien en elle qui ne fût absolument pur et chaste; il ne saurait, ce me semble, en être autrement lorsque l'âme est guidée par le bon esprit et élevée aux faveurs surnaturelles : elle perd alors tout souci de son corps; elle ne s'en souvient plus; elle est tout entière abîmée en Dieu.

Elle a, en outre, une grande crainte d'offenser Sa Majesté et de ne pas accomplir en tout sa volonté; elle ne cesse de L'en prier dans ce but. Cette disposition, lui semble-t-il,

est très ferme en elle. Si ses confesseurs lui disaient la moindre chose où elle crût procurer la gloire de Dieu, elle ne manquerait pas, avec le secours de la grâce, de l'accomplir. Persuadée que le Seigneur vient au secours des âmes déterminées à Le servir et à Le glorifier, elle ne se souvient alors pas plus d'elle-même et de son intérêt personnel que si elle n'existait pas. C'est là du moins ce qu'elle peut entendre de ses dispositions et ce que ses confesseurs en comprennent.

Tout ce qui est dans cet écrit est la pure vérité; on peut s'en assurer en interrogeant les confesseurs de cette religieuse et les autres personnes qui la connaissent depuis vingt ans.

L'esprit qui la guide la pousse ordinairement à louer Dieu; elle voudrait voir le monde entier Le glorifier, quoi qu'il dût lui en coûter à elle-même. De là lui vient le désir du salut des âmes qui l'anime d'une manière presque constante. Elle a peu d'estime pour toutes les choses terrestres, car elle comprend jusqu'à quel point ces choses sont viles en comparaison des biens spirituels.

Voici maintenant le genre de vision dont vous voulez avoir connaissance. On ne voit rien ni intérieurement, ni extérieurement : ce n'est pas une vision imaginaire; mais sans rien voir, on comprend la manière dont la chose est, et l'endroit où elle est représentée, plus clairement que si on la voyait des yeux du corps; cependant, il n'y a aucun objet particulier de représenté; ainsi, par exemple, vous pouvez sentir qu'une personne est près de vous, bien qu'à cause de l'obscurité, vous ne la voyiez pas. Or, dans le cas présent, on a une certitude beaucoup plus grande; cette comparaison, je l'avoue, est faible. Celui, en effet, qui est dans l'obscurité, a quelque moyen de connaître qu'une personne est près de lui : ou il entend du bruit, ou

il a vu cette personne et l'a connue avant. Ici, il n'y a rien de tel. L'âme n'entend ni parole intérieure, ni parole extérieure, mais elle comprend très clairement qui c'est, de quel côté il est, et parfois même ce qu'il veut lui signifier. Par quel moyen et comment le comprend-elle, elle l'ignore; mais il en est ainsi; elle ne peut déterminer le temps que cela dure. Une fois cette vision passée, elle ne saurait, malgré ses efforts, se la représenter de la même façon; elle comprend que c'est là alors un effet de son imagination, et non cette représentation de l'objet qui est au-dessus de sa portée, comme le sont toutes les faveurs surnaturelles. De là il résulte que l'âme comblée de ces grâces divines n'a aucune estime d'elle-même et devient, au contraire, beaucoup plus humble; elle voit que c'est là un pur don; qu'elle ne peut par elle-même ni l'obtenir, ni l'enlever. Elle sent, en outre, grandir son amour et son zèle pour la gloire d'un Maître si puissant qui peut réaliser ce que nous ne pouvons même pas comprendre sur la terre. Les savants, quelque profondes que soient leurs connaissances, rencontrent des vérités qu'ils ne sauraient approfondir. Béni soit à jamais l'auteur de ces dons! *Amen.*

RELATION XIII.

1575. Séville.

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ.

Oraison surnaturelle. Paix intérieure. Sommeil des puissances. Extase, union, ravissement : effets qui découlent de ces faveurs. Vol d'esprit, transport. Blessure d'amour. Vision des trois personnes divines.

JÉSUS!

Il est très difficile de parler de ces faveurs spirituelles de l'âme et surtout de s'exprimer de manière à en donner l'intelligence; comment pourrais-je le faire avec briéveté? si l'obéissance ne me vient en aide, ce sera un hasard que je parvienne à m'expliquer convenablement sur des choses tellement élevées; peu importe que je dise des folies; cet écrit est adressé à quelqu'un qui m'en a entendu débiter de plus grandes. Je vous supplie d'être bien persuadé que je n'ai nullement la prétention de réussir à composer cet écrit, que je pourrais ne pas comprendre moi-même; cependant, je vous le certifie, je n'avancerai rien que je n'aie expérimenté plusieurs fois et souvent. Vous verrez si c'est bien ou mal, et vous me le direz.

Je crois vous être agréable en commençant par parler des premières faveurs surnaturelles; car on sait ce qu'il faut entendre par ces mots dévotion, attendrissement, don des larmes et méditation, toutes choses que nous pouvons acquérir ici-bas avec l'aide de Dieu. Je donne le nom de surnaturel à ce que nous ne saurions atteindre par notre industrie et nos efforts personnels, bien que

nous puissions nous y disposer, et que même il soit important de le faire. Or, la première oraison surnaturelle que j'ai sentie est un recueillement intérieur ; l'âme, en l'éprouvant, semble avoir au dedans d'elle-même d'autres sens, comme les sens extérieurs du corps, et vouloir s'affranchir de l'agitation de ces derniers ; parfois, elle les captive ; car il lui plaît de fermer les yeux, de ne rien voir, ni entendre, ni comprendre, sinon ce qui l'occupe alors, c'est-à-dire Dieu, avec qui elle s'entretient. Elle ne perd pas dans cette oraison l'usage de ses sens et de ses facultés, dont la puissance demeure entière, mais dont les dispositions sont de s'employer pour Dieu. Celui qui aura reçu cette grâce de Notre-Seigneur comprendra facilement ce que je dis ; dans le cas contraire, non ; ou du moins, il faudrait pour cela de longs discours et beaucoup de comparaisons.

A la suite de ce recueillement, il vient parfois une quiétude et une paix intérieure très douces ; l'âme, ce semble, ne manque de rien ; c'est un ennui pour elle-même de parler, je veux dire de prier vocalement et de méditer ; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison dure plus ou moins longtemps.

De là découle encore ce qu'on appelle le sommeil des puissances ; celles-ci ne sont pas complètement absorbées ni tellement suspendues qu'on puisse donner à cet état le nom de ravissement. Mais ce n'est pas, non plus, tout à fait l'union.

Quelquefois et même souvent l'âme comprend que la volonté seule est unie : elle le comprend très clairement, du moins cela lui paraît ainsi. Elle est tout entière occupée de Dieu et voit l'impossibilité où est cette puissance de s'occuper à autre chose. Mais les deux autres puissances[1]

1. L'intelligence et la mémoire.

sont libres pour vaquer aux affaires et aux œuvres de la gloire de Dieu; en un mot, Marthe et Marie travaillent à l'unisson. Comme j'étais très étonnée de cela, je demandai au Père François[1] si c'était de l'illusion, et il me répondit que cela arrivait souvent.

Quand toutes les puissances sont dans l'union, c'est très différent; elles ne peuvent plus rien faire par leur mode ordinaire, et l'entendement est comme étonné de ce qu'il voit. La volonté aime plus que l'âme ne comprend; l'âme ne comprend pas de manière à pouvoir exprimer si elle aime, ni ce qu'elle fait. Quant à la mémoire et à l'imagination, on dirait, ce me semble, qu'il n'y en a pas; les sens extérieurs ne sont pas éveillés: ils sont comme perdus, pour permettre à l'âme, je pense, d'être davantage à la jouissance qui lui est offerte, vu que cela est de courte durée et passe vite. En se trouvant enrichie d'humilité, de toutes sortes de vertus et d'amour de Dieu, l'âme voit quels biens précieux découlent de cette faveur, mais elle ne saurait exprimer ce que c'est; si elle cherche à se faire comprendre, elle ne sait pas comment elle comprend cela; elle est impuissante à l'exposer. Cette union, et je parle d'une union véritable, est, je crois, la plus grande grâce, ou du moins l'une des plus grandes que Dieu nous accorde dans cette voie spirituelle.

Les extases et suspensions sont, à mon avis, une même chose, bien que j'emploie ordinairement le mot suspension, pour éviter celui d'extase qui effraie. D'ailleurs, on peut bien en toute vérité donner aussi le nom de suspension à l'union dont je viens de parler.

La différence qu'il y a entre l'extase et l'union est la suivante : l'extase dure plus longtemps et se fait plus

1. Saint François de Borgia.

sentir à l'extérieur; elle coupe peu à peu la respiration, de telle sorte qu'on ne saurait ni parler, ni ouvrir les yeux. Ces effets se produisent également, il est vrai, dans l'union : mais ici, c'est avec une force plus intense, parce que la chaleur naturelle s'en va je ne sais où; quand l'extase est grande, car dans tous ces états il y a des degrés, quand l'extase est grande, les mains sont glacées et parfois raides comme des bâtons; lorsqu'elle arrive, le corps, s'il est debout, reste debout; s'il est à genoux, à genoux. L'âme est tellement abîmée dans la joie du bonheur que le Seigneur lui fait goûter qu'elle semble oublier d'animer le corps et le délaisser; lorsque cet état se prolonge, les nerfs demeurent endoloris.

Le Seigneur veut, je crois, que l'âme comprenne mieux dans l'extase ce dont elle jouit que dans l'union. Voilà pourquoi Il lui donne alors à contempler très ordinairement certaines choses de sa Majesté; les effets qu'elle ressent sont très élevés; elle s'oublie elle-même; son seul désir est que ce Dieu si grand, que ce Seigneur soit connu et glorifié. Quand l'extase vient de Dieu, l'âme ne peut, selon moi, s'empêcher de reconnaître clairement qu'elle n'y est pour rien; elle voit sa misère et son ingratitude de n'avoir pas servi Celui qui dans sa bonté lui accorde de telles grâces; elle éprouve un sentiment et une suavité tellement au dessus de toutes les choses de la terre, que si le souvenir ne s'en effaçait pas, elle aurait sans cesse du dégoût pour les joies de l'exil; voilà pourquoi elle fait, du moins, bien peu de cas de tout le bonheur du monde.

La différence qu'il y a entre l'extase et le ravissement est la suivante : dans l'extase, c'est peu à peu que l'âme meurt à ces choses extérieures et perd l'usage de ses sens pour vivre tout en Dieu. Le ravissement vient par une simple connaissance que la divine Majesté donne au plus

intime de l'âme : il arrive avec une telle promptitude qu'il emporte en quelque sorte l'âme à la partie supérieure d'elle-même et que l'âme semble abandonner son corps. Aussi, doit-elle être courageuse au début de cette faveur pour s'abandonner entre les bras du Seigneur, qui l'emporte où Il veut ; jusqu'à ce qu'Il l'établisse dans la paix où Il a résolu de l'élever, en lui donnant des connaissances très sublimes, elle doit au commencement être fermement résolue à mourir pour Lui ; car la pauvre âme ne sait pas encore ce que cela doit être.

Les vertus qui découlent de là sont, à mon avis, plus fortes que dans l'extase. On désire davantage et on comprend mieux le pouvoir de ce grand Dieu ; on a pour Lui et plus de crainte et plus d'amour ; sans que nous puissions opposer la moindre résistance, Il enlève notre âme en Maître tout-puissant. Quant à l'âme, elle demeure avec un regret immense de L'avoir offensé ; elle s'étonne d'avoir eu assez d'audace pour contrister une telle Majesté ; elle souhaite ardemment que personne ne résiste à sa volonté et que tous la glorifient. De là viennent en outre, je crois, ces désirs si ardents de travailler à la conversion des pécheurs ; elle voudrait y contribuer pour sa part, et se sacrifier pour que ce grand Dieu soit loué comme Il le mérite.

Le vol d'esprit est un je ne sais quoi qui monte du plus intime de l'âme. Voici une comparaison dont je me rappelle et dont je me suis servie, vous le savez, pour exposer tout au long ces sortes d'oraisons et d'autres encore. Je ne me souviens que de celle-là, car j'ai peu de mémoire et j'oublie vite. L'âme et l'esprit doivent être, ce me semble, une même chose ; je les compare à un grand feu et à un feu qui se dispose à brûler ; l'âme, vu la disposition où elle est vis-à-vis de Dieu, est comme le feu qui s'allume

promptement, lance sa flamme et monte en haut; mais cette flamme est du feu aussi bien que ce qui reste en bas; elle ne cesse pas d'être du feu, parce qu'elle monte en haut. De même l'âme semble produire du fond d'elle-même un effet si prompt, si subtil qui monte à la partie supérieure et va où le Seigneur veut, que je ne puis mieux l'expliquer. Cela me paraît un vol d'esprit; je ne trouve pas d'autre comparaison plus claire. Je sais qu'on le comprend très bien alors, et qu'on ne peut l'empêcher.

L'esprit qui s'élève léger comme le petit oiseau paraît s'être délivré de l'esclavage de la chair et échappé de la prison du corps; ainsi rendu à la liberté, il est plus apte à jouir des faveurs dont le Seigneur le comble. Ce vol de l'esprit est très délicat et très précieux; l'âme le comprend si bien qu'elle ne croit pas l'illusion possible dans ce cas, ni dans les autres faveurs au moment où elle en est favorisée : ses craintes viennent ensuite. La personne qui les a reçues étant très imparfaite, croyait avoir raison de tout craindre, bien que dans l'intime de l'âme, elle avait une certitude et une assurance avec lesquelles elle pouvait vivre; mais elle ne laissait pas pour cela de bien veiller à n'être point victime de l'illusion.

J'appelle transport un désir dont l'âme est animée, sans que l'oraison ait précédé. Il lui vient quelquefois et même le plus souvent un souvenir subit qu'elle est absente de Dieu, ou bien elle entend une parole dans ce sens. Ce souvenir est parfois si puissant et d'une telle force qu'en un instant, elle semble hors d'elle-même. Une personne à qui l'on apprend tout à coup une nouvelle imprévue très triste, ou à qui l'on cause une grande frayeur, semble perdre toute pensée capable de la consoler et demeure comme interdite. Ainsi en est-il dans le cas présent, mais la peine dont l'âme souffre est causée par le motif le

plus élevé et cette âme comprend parfaitement combien il lui serait avantageux d'en mourir. Tout ce dont elle a alors l'intelligence est de nature à augmenter sa souffrance : son être ne doit pas servir à autre chose; telle est la volonté du Seigneur; qu'Il veuille la retenir sur la terre, elle ne s'en souvient même pas. Elle est comme dans une solitude si affreuse et une telle privation de secours qu'elle ne peut l'exprimer; le monde tout entier et les plaisirs du monde lui sont à charge; rien de créé ne saurait lui tenir compagnie; son unique aspiration est de voir son Créateur. Or, elle reconnaît que c'est impossible sans passer par la mort, et comme elle ne peut se la donner, elle meurt du désir de mourir; voilà pourquoi, elle est vraiment en danger de mort : elle se voit en quelque sorte suspendue entre le ciel et la terre, et ne sait que devenir. Dieu lui donne de temps en temps une connaissance si élevée de Lui-même, pour lui montrer ce dont elle est encore privée, qu'elle ne pourrait en donner une idée. De toutes les souffrances de l'exil, ou du moins de toutes celles que j'ai endurées, aucune n'égale celle-là; il suffit qu'elle dure une demi-heure pour laisser le corps brisé et les os comme déboîtés; on ne peut même se servir des mains pour écrire, tant elles sont endolories.

L'âme ne sent pas ces souffrances du corps, si ce n'est une fois le transport passé. Elle a assez à faire à endurer les souffrances intérieures : elle ne sentirait même pas, je crois, les plus cruels tourments du corps. Elle a l'usage de tous ses sens; elle peut parler et regarder, mais non marcher, car le grand coup de l'amour l'a abattue. Mourrait-elle du désir d'avoir cette faveur, elle ne l'obtiendrait pas; c'est un pur don de Dieu. Elle en retire les plus riches effets et les plus précieux avantages. Les savants signalent ceux-ci ou ceux-là; personne, néanmoins, ne les

condamne. Le Père maître d'Avila m'a écrit que c'était une chose bonne; tel est l'avis de tous. Quant à l'âme, elle comprend clairement que c'est là une haute faveur de Dieu; mais, si elle la recevait fréquemment, la vie durerait peu.

Le transport ordinaire est le désir de servir Dieu, accompagné d'une grande tendresse et de larmes, qui montrent combien l'âme aspire à quitter cet exil. Comme elle a assez de liberté pour voir que la volonté de Dieu est de la laisser encore en ce monde, elle se résigne; elle offre sa vie au Seigneur et Le supplie de ne l'employer que pour sa gloire; avec cela, elle supporte l'existence.

Voici une autre oraison très fréquente, c'est une sorte de blessure qu'on semble faire véritablement à l'âme, comme si on lui enfonçait une flèche au travers du cœur ou au travers d'elle-même. Cette blessure cause une douleur intense, qui fait pousser des cris plaintifs, mais tellement délicieuse qu'on ne voudrait point la voir finir. Cette douleur n'est pas dans les sens du corps; ce n'est pas une blessure matérielle; on l'éprouve dans l'intérieur de l'âme, et il n'en paraît rien sur le corps. On n'arrive à donner l'idée de cet état qu'en se servant de comparaisons, et celles-ci sont très grossières; cependant je ne puis m'exprimer d'une autre manière. Voilà pourquoi ces choses ne sont ni pour être écrites ni pour être racontées; celui qui ne les aura pas expérimentées ne les comprendra pas; je dis qu'il ne saura pas jusqu'où va cette peine; car les peines de l'esprit sont très différentes de celles d'ici-bas. Cela me montre que les âmes qui sont dans l'enfer et dans le purgatoire souffrent beaucoup plus que nous ne pouvons nous l'imaginer par les peines corporelles.

Parfois, l'âme qui a cette blessure d'amour sent au plus

intime d'elle-même des aspirations sublimes [dont les effets sont vraiment admirables. Il lui est tout aussi impossible, malgré ses efforts, de se procurer cette faveur si le Seigneur ne la donne, que de la refuser quand Il daigne en faire présent]. Ce sont des désirs de Dieu tellement ardents et élevés qu'on ne peut les exprimer; l'âme se voit enchaînée et ne peut jouir de Dieu comme elle le voudrait : elle conçoit alors une horreur souveraine pour son corps; semblable à un mur élevé, il l'empêche de jouir à son gré de l'objet qu'elle posséderait pleinement si elle était délivrée de ses liens. Elle comprend le mal profond que le péché d'Adam nous a causé en nous enlevant cette liberté.

Cette oraison m'a été donnée avant celle des ravissements et des grands transports dont j'ai parlé. J'ai oublié de dire que ces grands transports se terminent presque toujours soit par un ravissement, soit par une faveur insigne où le Seigneur console l'âme et l'encourage à vivre par amour pour Lui.

Tout ce que je viens de dire ne peut être une illusion, pour plusieurs motifs qu'il serait trop long d'énumérer; que ce soit bon ou non, le Seigneur le sait. Quant aux effets, on ne saurait, à mon avis, s'empêcher de les reconnaître dans les biens immenses dont l'âme est enrichie.

Je vois clairement que les trois Personnes divines sont distinctes, comme je vous vis hier, quand vous parliez au Père provincial. Ainsi que je vous l'ai marqué, je ne vois rien des yeux du corps, je n'entends rien des oreilles du corps; les yeux de l'âme même ne voient pas; j'ai seulement une certitude extraordinaire que les trois Personnes divines sont là, et quand leur présence cesse, je le comprends aussitôt; le comment de tout cela, je l'ignore; mais je sais très bien que ce n'est pas de l'imagination :

j'aurais beau ensuite m'ingénier pour me représenter cette présence, je n'y réussirais pas ; j'en ai fait assez souvent l'expérience ; il en est de même de tout ce que je viens de dire, d'après ce que je puis comprendre. Depuis tant d'années que je reçois ces faveurs, j'ai eu le temps de constater cela pour en parler avec cette assurance.

Je puis affirmer, il est vrai, et je vous prie de remarquer ceci, que je vois quelle est la Personne qui me parle toujours. Quant aux deux autres, je ne pourrais l'affirmer de la même manière. L'une d'elles, je le sais, ne m'a point encore parlé ; la cause, je ne l'ai jamais sue ; d'ailleurs, je ne m'occupe point de demander à Dieu plus que ce qu'il Lui plaît de me donner : car il me semblerait immédiatement que le démon va me jeter dans l'illusion. Je ne le demanderai pas, non plus maintenant, pour la même raison.

La première Personne m'a parlé quelquefois, ce me semble. Comme je ne m'en souviens pas bien en ce moment, et comme j'ai oublié ce que c'était, je n'oserais l'affirmer. Tout cela, et ce dont je viens de parler, se trouve exposé longuement dans l'écrit que vous savez : néanmoins j'ignore si c'est dans les mêmes termes.

L'âme voit par un mode très élevé que les trois Personnes divines sont distinctes, mais elle connaît qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Je crois me souvenir que Notre-Seigneur[1] ne m'a point parlé ; c'est son Humanité. Je le répète, tout cela, je puis l'assurer, n'est point une illusion.

Ce que vous me dites de l'eau, je l'ignore. Je n'ai point, non plus, appris où se trouve le paradis terrestre. Comme je vous l'ai déjà marqué, ce que le Seigneur me donne à comprendre, je ne puis ne pas le comprendre ; je le comprends, parce que je ne puis faire autrement. Quant à

1. Elle veut dire : *le Verbe Éternel.*

mander à la divine Majesté de me donner l'intelligence de certaines choses, je ne l'ai point osé; je croirais aussitôt que c'est là l'œuvre de mon imagination, et que le démon va me tromper; jamais, grâce à Dieu, je n'ai eu la curiosité d'adresser des demandes de cette sorte; je ne me suis pas préoccupée d'en apprendre davantage; il m'en a coûté assez de travail pour apprendre sans le vouloir ce que l'on m'a enseigné. Cependant, c'est là, à mon avis, un moyen que le Seigneur a pris pour me sauver, quand Il a vu mes infidélités; car les bons n'ont pas besoin de tant de grâces pour servir la divine Majesté.

Voici une autre oraison dont je me rappelle. Elle précède la première dont j'ai parlé et consiste dans une certaine présence de Dieu. Ce n'est nullement une vision; mais du moins, quand il n'y a pas de sécheresse, si l'on veut se recommander à Notre-Seigneur, même par une prière vocale, on Le trouve présent.

Qu'il Lui plaise que je ne perde pas de telles grâces par ma faute, et qu'Il daigne me faire miséricorde!

RELATION XIV[1].

1576 et 1577. Tolède et Avila.

Diverses faveurs spirituelles.

J'avais commencé à me confesser à quelqu'un de la ville où je suis présentement[2]. Après m'avoir montré

1. Trois fragments de cette *Relation* paraissent en français pour la première fois.

2. Diégo Yépès, prieur des religieux Hiéronymites de la Sisla, à Tolède. Cfr. Lettre CI, tome I, page 277.

beaucoup de dévoûment, et m'avoir prouvé sa bonne volonté depuis qu'il s'était chargé de mon âme, il cessait de venir m'entendre. Me trouvant une nuit en oraison, et considérant le besoin que j'avais de ses conseils, je compris que Dieu l'empêchait de venir, parce qu'il me convenait de traiter des intérêts de mon âme avec un autre confesseur de la même localité[1]. Pour moi, j'étais chagrinée d'avoir à me faire connaître à quelqu'un qui peut-être ne me comprendrait pas et me jetterait dans le trouble, tandis que je laisserais un ami dévoué. Cependant, je ne pouvais ni voir ni entendre prêcher l'autre sans éprouver un contentement spirituel; je voyais, il est vrai, un inconvénient à m'adresser à lui, parce qu'il était très occupé. Le Seigneur me dit : *Je ferai en sorte qu'il t'écoute et te comprenne : expose-lui toutes les difficultés de ton âme ; il te sera de quelque secours dans tes épreuves.* Je ne suis pas très sûre de cette dernière parole, car j'étais alors très fatiguée de me trouver absente de Dieu. La divine Majesté me dit encore en cette circonstance : *Je vois bien l'épreuve où tu es; mais il ne peut en être autrement, tant que tu seras dans cet exil; tout cela est pour ton bien.* Cette parole me consola beaucoup. Les choses se sont passées comme elles m'ont été annoncées. Ce nouveau confesseur est heureux de venir ; il dispose son temps pour cela; il a compris mon âme et m'a été d'un secours précieux. C'est un grand théologien et un saint.

[Un jour de la Présentation, je recommandais avec instances à Dieu une personne. Il me semblait que ses richesses et la liberté dont elle jouissait étaient un obstacle à la sainteté que je lui désirais; je voyais par ailleurs qu'elle avait peu de santé, et qu'elle travaillait beaucoup au salut des âmes. J'entendis alors : *Il me sert très fidè-*

1. Le docteur Vélasquez. Cfr. T. I, p. 277.

lement; mais c'est une grande chose de me suivre dans le dénûment complet où je me suis trouvé sur la croix. Dis-lui d'avoir confiance en moi. Cette dernière parole faisait allusion à la pensée que j'avais eue que cette personne, à cause de sa mauvaise santé, ne pourrait mener une vie aussi parfaite].

Je considérais, un jour, la peine que j'avais d'être obligée de manger de la viande et de ne pas faire pénitence, quand j'entendis : *C'est quelquefois plus par amour-propre que par désir sincère de pénitence.*

Un jour, je pleurais amèrement mes péchés, quand Dieu me dit : *Tous tes péchés sont devant moi, comme s'ils n'avaient jamais existé; il te faut maintenant prendre courage; car tu n'es pas à la fin de tes épreuves.*

Me trouvant en oraison, je sentis mon âme si perdue en Dieu que le monde semblait disparaître pour moi; il me fut donné alors de comprendre d'une manière que je ne saurais l'oublier ce verset du *Magnificat : Et exultavit spiritus meus.*

Je pensais dans une circonstance au projet qu'on avait de détruire ce monastère de Carmélites déchaussées, et je me demandais si l'on n'avait pas pour but d'arriver peu à peu à les détruire tous. J'entendis alors : *C'est là ce que l'on voudrait; mais on ne le verra pas; c'est tout le contraire qui aura lieu.*

Parlant à une personne qui avait renoncé à de grands biens par amour pour Dieu, et considérant que je n'avais moi-même jamais fait de sacrifice pour Lui, je reconnus que je ne L'avais pas encore servi selon l'étendue de mes obligations, vu les grâces de choix dont Il m'a favorisée; ma peine devenait vive, quand le Seigneur me dit : *Tu sais déjà les fiançailles qu'il y a entre toi et moi: dès lors, ce que j'ai est à toi; je te donne tous les*

travaux et toutes les souffrances que j'ai endurés; tu peux demander à mon Père tout cela comme un bien propre. J'avais déjà entendu dire que nous en sommes participant; mais je l'appris alors d'une manière bien supérieure; il me sembla que j'étais en possession de richesses du plus haut prix; je ne saurais exprimer ici avec quel amour me fut accordée cette faveur. Je vis que la Personne du Père avait cela pour agréable, et, depuis lors, je regarde les souffrances de Notre-Seigneur sous un jour tout différent; je vois en elles un bien à moi, et ce m'est d'un secours très précieux.

[Le jour de la fête de Sainte Madeleine, je considérais l'amour que je devais porter à Notre-Seigneur, à cause de ce qu'Il m'avait dit sur cette Sainte; je souhaitais ardemment de l'imiter, lorsque Sa Majesté m'accorda une grande grâce et me dit : *Redouble de ferveur; désormais, tu dois me servir plus que tu ne l'as fait jusqu'à présent.* Je sentis alors le désir de ne pas mourir de sitôt, afin d'avoir le temps de gagner des mérites, et je me trouvai avec la détermination énergique de souffrir].

Un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans toutes les créatures et spécialement dans l'âme; il me vint la comparaison d'une éponge qui est complètement imprégnée d'eau.

Quand mes frères furent de retour des Indes, j'avais quelques entretiens avec l'un d'eux, auquel je dois beaucoup; je m'occupais de son âme et de sa tranquillité; tout cela me causait de la fatigue et de la peine : néanmoins, j'offrais cette mortification au Seigneur, parce que je me croyais obligée de rendre ce service. Je me suis rappelé alors un point de nos Constitutions où il est dit de nous tenir à l'écart des parents; je me demandais si j'étais tenue de rompre ces rapports, lorsque le

Seigneur me dit : *Non, ma fille; vos instituts doivent se guider d'après ma loi.* Et à la vérité, les Constitutions demandent que nous soyons détachés des parents; or, c'est plutôt pour moi un ennui et une fatigue d'avoir à traiter avec eux.

Je venais de faire la communion, le jour de la fête de Saint Augustin, quand il me fut donné, je ne sais s'il faut dire d'entendre et presque de voir, mais par une vision intellectuelle très rapide, comment les trois Personnes de la très Sainte Trinité, dont l'image est empreinte en mon âme, sont une même nature. Je compris par une représentation si élevée et une lumière si claire combien c'est chose différente de le croire par la foi. De là il est résulté que je ne puis penser à l'une des trois Personnes divines sans songer immédiatement aux autres. Je me demandais donc aujourd'hui comment les trois Personnes formant une unité si parfaite, le Fils seul s'est fait homme; or, le Seigneur me montra alors que les trois Personnes, n'ayant qu'une seule nature, sont néanmoins distinctes entre elles. Ce sont là des faveurs tellement élevées que l'âme sent en elle un désir nouveau de quitter ce corps qui l'empêche de voir Dieu. Vu notre faiblesse, nous semblons peu aptes à saisir quelque chose de ces mystères sublimes : toutefois, il suffit d'un instant pour que l'âme retire alors, sans savoir comment, un profit incomparablement plus grand que si elle avait passé de longues années à les méditer.

Je passe ordinairement la fête de la Nativité de la Sainte Vierge dans une profonde allégresse intérieure. Cette fête arrivée, il me semblait bon de renouveler mes vœux; au moment où j'allais le faire, j'aperçus la Vierge Notre-Dame par une vision intellectuelle; je prononçai mes vœux entre ses mains et cet acte lui était agréable. Cette

vision dura plusieurs jours; la Sainte Vierge se tenait près du moi, du côté gauche.

Un jour, après avoir reçu la communion, il me sembla que mon âme devenait une même chose avec le corps sacré du Sauveur, dont la présence m'était sensible. Cette faveur produisit en moi les plus précieux avantages.

Je me demandais une fois si l'on me donnerait l'ordre d'aller réformer un monastère; cette perspective me causait de la peine, lorsque j'entendis ces paroles : *Que craignez-vous? Que pouvez-vous perdre, sinon la vie que tant de fois vous m'avez offerte en sacrifice? Je vous aiderai.* Cette faveur me fut accordée à un moment où j'étais en oraison, et mon âme fut très satisfaite.

Je désirais rendre quelque service à Notre-Seigneur dans une circonstance qui se présentait; après réflexion, je m'en jugeai bien incapable, et je dis en moi-même : *Pourquoi, Seigneur, voulez-vous mes œuvres?* Il me répondit : *Pour voir ta volonté, ma fille.*

Le Seigneur m'avait donné une lumière toute spéciale sur un point que j'étais très heureuse de comprendre; à peu de jours de là, le souvenir s'en effaça subitement, et je ne pouvais plus me rappeler ce que c'était; comme je m'y appliquais de nouveau, j'entendis ceci : *Tu sais déjà que je te parle de temps en temps; n'omets donc point d'écrire ce que je te dis*[1]*; alors même que tu n'en retirerais pas de profit, cela pourra être utile à d'autres.* Je me demandai alors si, à cause de mes péchés, j'allais inspirer aux autres la crainte de Dieu et me perdre moi-même; Il me répliqua : *Ne crains pas.*

Je jouissais dans le recueillement de cette compagnie que j'ai toujours en mon âme; Dieu s'y trouvait de telle sorte que je songeais à cette parole de Saint Pierre : *Vous*

1. Cfr. p. 400 de ce tome.

êtes le Christ, fils du Dieu vivant, car Dieu était vraiment vivant en moi. Cette vision ne ressemble pas aux autres; elle élève la puissance de la foi; on ne saurait douter que la Trinité est en notre âme par une présence spéciale, par sa puissance et par son essence. Cette vision est extrêmement avantageuse pour faire entendre une telle vérité. Comme j'étais tout étonnée de voir une si haute Majesté dans une créature aussi vile que mon âme, j'entendis cette parole : *Ton âme n'est pas vile, ma fille, car elle est faite à mon image.* J'entendis, en outre, plusieurs autres choses sur le motif pour lequel Dieu met ses complaisances dans les âmes plutôt que dans les autres créatures, mais elles sont très élevées; si mon entendement les a comprises sur l'heure, il est incapable d'en donner une idée.

Un jour, je considérais en mon âme cette présence des trois Personnes divines. La lumière était tellement vive qu'il n'y avait nul doute que ce ne fût là le Dieu vivant, le vrai Dieu; on me donnait en même temps à comprendre des choses que je ne puis plus expliquer. Entre autres choses, on me montrait comment la Personne du Fils s'est incarnée, et non les deux autres. Je ne puis, je le répète, rien exprimer de tout cela; ces choses se passent tellement dans l'intime de l'âme que l'entendement semble comme une autre personne qui dort ou est à moitié endormie, et s'imagine entendre quelques paroles. Je songeais combien la vie est amère, puisqu'elle nous empêche de nous tenir dans une si admirable compagnie, et je disais intérieurement : *Seigneur, donnez-moi le moyen de supporter cette vie.* Le Seigneur me dit : *Sache, ma fille, qu'après cette vie, tu ne pourrais plus me servir comme maintenant; que tu manges ou que tu dormes, quoi que tu fasses, fais-le par amour*

pour moi, comme si tu ne vivais plus toi-même, mais moi en toi; c'est là ce qu'a proclamé Saint Paul.

[Un autre jour, après la communion, il me fut donné d'entendre comment le corps sacré du Christ est reçu par le Père Éternel au dedans de notre âme; je comprends et je vois que les trois divines Personnes sont là, et que le Père a pour souverainement agréable l'offrande que nous lui faisons de son Fils, en qui Il met toutes ses délices et complaisances; je dis son Fils, car la sainte Humanité de Notre-Seigneur n'habite pas notre âme, mais seulement sa Divinité; cette offrande, le Père l'accepte et l'agrée d'une manière ineffable; en retour, Il nous enrichit des plus hautes grâces. Je compris, de plus, qu'il accepte le sacrifice de l'autel, alors même que le prêtre soit en état de péché; mais dans ce cas, celui-ci ne reçoit pas les faveurs réservées aux âmes qui sont en état de grâce. Cela ne vient pas de ce que ces faveurs célestes perdent de leur force, car elles procèdent de l'acceptation du sacrifice lui-même par le Père; cela vient des mauvaises dispositions de celui qui devrait les recevoir; ce n'est pas, non plus, la faute du soleil s'il ne resplendit pas quand ses rayons tombent sur de la poix comme quand ils tombent sur le cristal. Dans le cas où je m'expliquerais maintenant sur ce point, je ferais bien comprendre ma pensée; il est important de savoir comment cela est; car il y a en nous de profonds secrets lorsque nous recevons la communion. Il est regrettable que notre corps oppose tant d'obstacles à la jouissance de cette faveur].

[Me trouvant un soir de Fête-Dieu devant le Saint-Sacrement exposé, je vis le Christ Notre-Seigneur descendre de la custode et venir vers moi; Il paraissait triste et avait la tête tout ensanglantée. Il me dit : *Ce sont les chefs de mon Église qui m'ont mis en cet état*].

RELATION XV[1].

1579. 6 Juin. Avila.

Révélation faite à la Sainte. Avis aux supérieurs de l'Ordre.

La veille de la Pentecôte, je me trouvais dans l'ermitage de Nazareth, à Saint-Joseph d'Avila. Je me rappelais une très grande grâce dont Notre-Seigneur m'avait favorisée environ vingt ans auparavant, à pareil jour, quand je fus saisie d'un tel transport et d'une telle ferveur spirituelle que je tombai dans un ravissement. Au milieu de ce recueillement profond, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : Tu diras de ma part aux Pères Carmes déchaussés de s'appliquer à garder quatre choses; tant qu'ils y seront fidèles, cette Réforme ira toujours grandissant, mais le jour où ils ne s'y conformeront plus, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primitive :

La première, que les supérieurs aient uniformité de vues ;

La seconde, que malgré le grand nombre de monastères, il y ait peu de religieux dans chacun ;

La troisième, que les religieux aient peu de rapport avec les personnes du dehors, et encore pour le seul bien des âmes ;

1. Cette relation a déjà été publiée à la page 94 de ce tome. Nous l'insérons de nouveau ici, parce qu'elle contient quelques légères variantes et parce que la Sainte en a laissé deux autographes, l'un qui se trouve à l'Escurial, intercalé dans le livre des *Fondations*, l'autre au monastère des Carmélites (*Corpus-Christi*), à Alcala de Henarès.

La quatrième, qu'ils prêchent plus par les œuvres que par les paroles.

Cela arriva l'année 1579. Et comme c'est la pure vérité, je le signe de mon nom.

Thérèse de Jésus.

RELATION XVI[1].

1582. 4 Octobre. Albe de Tormès.

Dernières paroles de la Sainte à ses filles.

Mes filles et Mesdames, veuillez me pardonner le mauvais exemple que je vous ai donné, et ne vous guidez pas sur moi, car j'ai été la plus grande pécheresse du monde : j'ai gardé plus mal que vous toutes la Règle et les Constitutions; je vous demande pour l'amour de Dieu, mes filles, de les garder avec beaucoup de perfection et d'être soumises à vos supérieurs.

1. Nous aurions dû placer ici la Lettre CCCLXII, page 140 de ce tome, adressée en mai 1581 à don Alphonse Vélasquez, évêque d'Osma : elle est, en effet, plutôt une *Relation* intime de l'âme, qu'une Lettre proprement dite.

TEXTE ESPAGNOL

ET

DOCUMENTS INÉDITS

FRAGMENT DÉTÉRIORÉ[1].

. . . .

Thérèse de La Iz a remis en ladite ville d'Albe, le 20e jour..... la somme de 1,701 maravédis, en présence de Jean Dovalle, d'Alphonse Ruiz de Tobar, habitant de Médina del Campo....., de François Vélazquez, de ladite Thérèse de Jésus, et, au nom de ladite Thérèse de La Iz, d'un voisin que je connais, qui a déclaré ne pas savoir écrire.

François Vélazquez.

Thérèse de Jésus, carmélite.

Au nom de Madame Thérèse de La Iz.

Jean de Ovalle.

Passé devant moi : François de Ganté.

1. Nous publions ce fragment tel qu'il se trouve dans l'édition de M. de la Fuente.

Fragmemt détérioré[1].

. . . .

esas doncellas son muy livi...
conocerá bien á su hija de R° de...
yo conozco á la de la flamen...
buena condicion y dice verdad...
rer siempre se me ha asentado...
bien. Mas ella piensa si la p...
jitima para esotra y la chiqu...
ne otros yntentos y quando le o...
creo anque esto fuese, seria bu...
an por alquilé, y querria yo fues...
ca de San Joseph para Lorenz...
casa de autoridad para Fco...
anque labro poco á la Flamenca...
oratorio mas no pozo ni cre...
ene dejemosle un poco que po...
a poco sinó que se determinará...
ase V. M. de esas palabras que di...
go que ellos se pagan. Quan...
o son palabras sinó obras las...
espantarse ya de lo que ay en esto...

1. Il est question dans cette Lettre de la Flamande, Anne de Saint-Pierre, qui entra à Saint-Joseph d'Avila, et d'une de ses filles; il y est question, en outre, de Pierre de Ahumada, frère de la Sainte, de François et de Laurent de Cépéda, ses neveux. Mais nous ne saurions reconstituer le sens de la Lettre.

L'autographe se trouve chez les Carmélites mitigées de Madrid.

tos un hombre que se enoja no...
pueden dar de coces, él no tie...
a grosería P° de Ahumada se lo...
anque aprovecha poco...
Para eso hizó...
en los necios y otros bien acon...
l son esto es ser cristianos...
na cabeza estos miembros yn...
terrible cosa para èl el parecer que...
Y no ay que acer caso que el...

TEXTE ESPAGNOL[1]

De la lettre du 17 septembre 1581.

JESUS

SEA CON V. R. MI PADRE.

Por la via de Toledo tambien le escrito. Hoy me trajeron esa carta de Valladolid, que de presto me dió sobresalto la novedad : mas luego he considerado que los juicios de Dios son grandes, y que enfin ama à esta orden y que ha de sacar de ello algun bien u excusar algun mal que no entendemos. Por amor de nuestro señor, V. R. no tenga pena. A la pobre muchacha he harta lastima; que es la peor librada, porque es burla con descontento andar ella con la alegria que andava. No deve querer su Magd[a]

1. Cfr. L. CCCLXXX, p. 191 de ce T. III. L'autographe étant détérioré en plusieurs endroits, nous soulignons ici les mots et lettres que nous suppléons.

que nos honremos con señores de la tierra, sinò con los pobrecitos, como eran los apostoles, y ansi no hay que hacer caso de ello; y haviendo tambien sacado à la otra hija, para llevarla consigo, de Santa Catalina de Sena, hace al caso para no perder nada, acà digo à los dichos del mundo, que para Dios, como digo, quizá es lo mejor, que solo en El pongamos los ojos.

Vaya con Dios! El me libre de estos señores que todo lo pueden y tienen extraños reveses! *Anque e*sa pobrecita no se ha entendido; al menos de tornar à la orden creo no nos estará bien. Si algun mal hay, será el daño que puede haver en estos principios cosas semejantes. A ser el descontento, como èl de lo de acà, no me espantára; *m*as tengo por inposible poder ella desimularle tanto, si *ansi l*e tuviera. [Desde que comenzò à estar tentada la supriora d*e Pal*encia con la priora, devia comenzar esta trama; que las confesaba uno de la Compañia, mucha cosa de doña M[ia] de Acuña, y supe yo las aconsejaba no la diesen el voto, sinò à la priora; porque la doña M[ia] de Acuña estava mal con ella, y como no se renunció su legitima, y ella la quiere para un colegio, todo se devia juntar quizá, anque si la vieran contenta, no creo lo hycieran. Dios nos libre de tanto embuste!

Con todo me parece no conviene hacer mudanza con los de la Compañia, por muchas causas no nos está bien y una es que las mas monjas que acá vienen es por ellos, y si pensasen no los tratar, no vernian. Mas gran cosa seria tener nuestros padres porque nos iriamos desapegando poco à poco de ellos. Dios dé luz à V. P. que, porque se ha de ir luego este mensajero, no digo mas.

Acá se quedó su Crucifijo y no sé como se le enbie, que no se quiebre; tomé otro de las de Toledo, y enbiarlas hemos de acá este]. Lastima hé à aquella pobre priora lo

que pasa y à la nuestra Maria de San Josef. Escrivala V. R. Cierto que siento mucho verle ahora alejar tanto; no sé qué me ha dado. Dios le traya con bien! y à el P. Nicolas dé mis encomiendas. Todas las de acá las envian à V. R. [y á èl]. Son hoy XVII de setienbre.

De V. R. sudita y hija.

Teresa de Jesus.

[La doña Maria de Acuña escribe à la priora con muchos perdones, y que no ha podido mas, y que cuente lo que la deven de alimentos. Con la legitima se piensa quedar y por eso deven de alegar lo de la profes*i*on antes de tiempo, tiniendo breve del papa. No sé co*mo diga eso*. Lastima me hace la pobre Casilda, que el am*o*r que *t*enia à la orden era cosa grande. No sé qué demonio la ha trabucado, Dios sea con ella]!

EXTRAITS[1]

DE LA DÉPOSITION FAITE EN 1602 PAR LE PÈRE PIERRE DE LA PURIFICATION, CARME DÉCHAUSSÉ, SUR LES VERTUS DE LA SAINTE.

. . . .

La première chose que je dois louer dans cette grande servante de Notre-Seigneur, c'est l'amour profond qu'elle portait à son divin Époux, ainsi que le désir ardent qu'elle avait de travailler et de souffrir pour Lui. Aucune de

1. Ces extraits sont tirés de *Las* RELACIONES HISTORICAS DE LOS SIGLOS XVI Y XVII *publicadas por la Sociedad de Bibliofilos españoles. Madrid,* 1896.

ses œuvres ne pouvait la contenter; tout cela ne lui paraissait rien auprès de ce qu'elle devait à cet adorable Maître. Elle Le considérait toujours étendu sur la croix au milieu de souffrances infinies, comme s'Il ne les avait endurées que pour elle. Voilà pourquoi elle me disait souvent : « Mon cher Père, que nous faisons peu, en comparaison de ce que nous devrions faire, et moi en particulier! car le Seigneur m'a accordé de plus grandes grâces qu'à tous ceux qui vivent sur la terre; chaque jour, Il m'en accorde de nouvelles; eh bien! puisque, par sa miséricorde, Il est disposé à nous donner ses faveurs en abondance, travaillons sans cesse à nous rendre de plus en plus dignes de Le voir se reposer et s'établir dans nos âmes. »

La ferveur qui provoquait de tels sentiments et qui lui servait de stimulant était extrême. On le voit bien dans quelques oraisons jaculatoires qui sont écrites de sa main et dans celles qui sont déjà publiées; elles montrent clairement quel feu d'amour divin brûlait dans son âme et dans son cœur.

Je ne l'ai jamais vue avoir de conversation, ni s'entretenir avec des personnes séculières ou religieuses, sans produire en elles quelque avantage spirituel. Ses paroles étaient si suaves, si surnaturelles, si à propos qu'elle ravissait les cœurs. Je puis dire et assurer, comme je le fais, que tous ceux qui ont traité avec elle ont retiré quelque profit ou avancement et amélioré leur vie, excepté moi. Bien que j'aie traité avec elle avec la plus grande familiarité, que je l'aie confessée de temps en temps et même souvent (je le dis à ma confusion), je n'ai pas su profiter de sa doctrine; cependant, j'ai été son fils dévoué, et je le suis encore: j'ai même été l'objet de ses attentions délicates.

Une chose me ravit dans cette glorieuse Mère; je l'ai remarquée souvent et je l'ai même observée à dessein. Bien qu'elle restât trois ou quatre heures consécutives à parler de choses nécessaires, que je fusse seul avec elle, ou accompagné, elle avait une conversation si suave, des paroles si élevées, un langage si rempli d'allégresse, qu'elle ne fatiguait point et qu'on ne pouvait la quitter; jamais je ne l'ai entendue prononcer la moindre parole qui pût paraître oiseuse; et cependant, je le répète, j'y ai veillé à dessein. Personne ne l'abordait sans éprouver quelque consolation; tous trouvaient près d'elle un soulagement au milieu de leurs travaux; sa compassion était vive pour les épreuves des faibles; elle les soutenait de ses encouragements et de ses prières quand elle ne pouvait faire davantage. Elle m'a raconté souvent la fatigue que lui causaient les choses de la terre, et combien tout cela lui paraissait laid en comparaison des choses du ciel. Elle reçut un jour, à Burgos, la visite d'une dame nouvellement mariée, belle et richement parée; entre autres ornements, cette dame portait des perles très fines ainsi que deux ou trois diamants de grand prix qui étaient bien disposés et la paraient admirablement. Dès que cette dame fut sortie, la Sainte Mère m'interpella en ces termes : « Dites-moi, Père Pierre, avez-vous vu doña *Fulana*[1]? — Oui, ma Mère; pourquoi me demandez-vous cela? — Ne vous semble-t-il pas qu'elle est belle, qu'elle a l'air agréable et que ses perles sont jolies? — Je n'ai pas fait attention à tout cela, mais tout le monde dit qu'elle est belle et bien parée. » — La Sainte se mit à sourire et ajouta : « Ces diamants seraient bien mieux à orner mon Enfant-Jésus. Pour moi, toutes les choses de la terre me paraissent fort laides. » Puis, elle me tira par le manteau et m'emmena dans un cor-

1. Terme générique très usité en Espagne

ridor, (nous occupions à cette époque une maison qu'on nous avait prêtée); elle me parla alors longuement de Dieu, et entre autres choses, elle me dit : « Croyez-moi, mon Père, depuis que Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné me visiter, se manifester à moi en même temps que le Père Éternel et le Saint-Esprit, depuis qu'Il m'a montré son auguste face resplendissante de beauté, je l'ai si présent aux yeux de l'âme qu'aucune chose de la terre ne peut me satisfaire; je n'y vois que laideur et scorie; rien ne me plaît si ce n'est de voir par le regard de l'âme des âmes ornées des dons du Christ : aussi, je vous déclare que cette servante de Dieu ne m'a point paru belle ». . . . .

Quand elle partit pour la fondation de Burgos, on me commanda de l'accompagner et de rester près d'elle. L'archevêque de cette ville, grand serviteur de Dieu, l'estimait et la vénérait. Il l'avait priée par lettre de venir fonder un monastère de religieuses. Il s'était, en outre, engagé vis-à-vis de don Alvaro de Mendoza, évêque de Palencia, à accepter la fondation. Nous arrivâmes en janvier, après avoir passé par des chemins inondés et couverts de neige. Le Seigneur le permettait ainsi pour augmenter les mérites de la Sainte et exercer la patience de ceux qui l'accompagnaient.

A notre arrivée, l'archevêque ne voulait plus autoriser la fondation; tantôt il prétextait que la maison devait avoir des rentes, tantôt il donnait d'autres motifs; il nous tint de la sorte trois mois en dehors du monastère. Il ne permettait même pas que l'on célébrât la messe dans le local que j'avais acheté pour les sœurs et qui leur sert aujourd'hui de couvent. Je les accompagnais quand elles allaient entendre la messe, je les confessais et je leur donnais la communion à l'hôpital Saint-Luc, situé à peu de distance. La Sainte supportait tout avec plus de patience

que nous autres qui étions chargés de traiter de la fondation.

La permission était retardée de jour en jour. Venant une fois de dîner avec l'archevêque, je lui fis remarquer qu'on ne parlait pas bien de lui, parce qu'il ne se décidait jamais à donner aux sœurs l'autorisation d'avoir le Saint Sacrement et d'entendre au moins la messe chez elles ; je le priai d'en finir et de ne plus donner lieu de se plaindre aux fidèles qui lui fournissaient à lui-même tout ce qu'il leur demandait. J'étais appuyé par le Révérendissime évêque de Calahorra, qui était alors chanoine magistral de Burgos. Nous ne réclamions, en somme, que ce qui nous était dû. L'archevêque nous répondit qu'il nous donnerait sans faute la permission le lendemain soir, et que nous pouvions y compter sûrement. Je m'en allai tout heureux porter cette nouvelle à la Sainte Mère ; elle fut contente, mais sa joie était modérée ; elle ne devait pas avoir été prévenue par Celui qui la tirait de ses angoisses qu'elle pouvait compter sur la promesse du prélat. Le jour suivant, je retournai voir l'archevêque ; il me mit en avant divers prétextes, et finalement ne me donna point la permission. Je lui exprimai ma façon de penser ; l'évêque actuel de Calahorra et un gentilhomme qui m'accompagnaient firent de même ; nous sortîmes tous les trois fort mécontents.

J'allai à la maison où était notre Sainte Mère, et avant mon arrivée, elle dit à la sœur qui avait la clé de la porte : « Ouvrez au Père Pierre, qui arrive. » Elle devinait ou elle savait déjà quel était mon chagrin. Je me laissai aller aussitôt à toutes sortes de plaintes contre l'archevêque et contre son manque de parole. J'étais peiné de voir les religieuses dans une telle épreuve ; je me trouvais sans compagnon, car l'évêque actuel de Calahorra ne pouvait pas toujours être avec moi ; j'étais comme un homme qu'on flagelle par les rues. Je déclarai à la Sainte Mère que, si

elle-même ne se fût pas trouvée là, je serais retourné immédiatement à mon couvent. Elle me manifesta alors mille bontés dans un langage vraiment céleste et capable de consoler un cœur affligé comme le mien. A la fin, elle me dit : « Retirons-nous un peu du bruit ; que les sœurs ne nous entendent pas ; » puis, quand nous fûmes bien seuls en tête à tête, elle s'exprima en ces termes : « Mon cher Père, je sais bien que vous êtes fatigué et brisé de toutes ces négociations ; je sais bien que vous êtes plus sensible à mes ennuis et à ceux des sœurs qu'à vos propres souffrances ; certes, la conduite de l'archevêque est terrible avec tous ces retards ; il donne à Votre chère Révérence et à nos amis l'occasion de perdre confiance pour l'heureuse issue de cette fondation. Quant à moi, qui ai reçu de Notre-Seigneur la promesse qu'elle se fera, je la regarde comme plus assurée que si je la voyais de mes propres yeux. Lorsque Votre chère Révérence arriva de Grenade pour m'y emmener faire une fondation, on m'appelait en même temps pour venir à Burgos. Ne sachant à laquelle des deux fondations je devais aller, je remis l'affaire entre les mains de Notre-Seigneur ; il y avait douze ans que je me sentais fortement portée à venir ici ; je voyais par ailleurs que la fondation de Grenade serait très utile. Je me mis en oraison durant un long espace de temps, et je suppliai Sa Majesté de me manifester ce qui devait le plus contribuer à sa gloire. Le Seigneur m'apparut dans une vision imaginaire, avec plus de certitude que si je l'eusse vu des yeux du corps, et me dit ces paroles : — Réalise, Thérèse, ma fille, ces deux fondations. Envoie à Grenade une sœur en ton nom ; cette fondation sera facile. Quant à toi, pars immédiatement pour Burgos ; la contradiction te viendra d'où tu ne la voudrais point et les épreuves ne te manqueront point, mais tu les sur-

monteras; le nom de Thérèse de Jésus est puissant; il faut bien que ce qui vaut beaucoup soit payé cher; ce monastère doit me procurer une grande gloire. Empresse-toi de partir à cette fondation. — Si vous aviez entendu, comme moi, cette parole, mon Père, poursuivit la Sainte Mère, Votre chère Révérence ne serait pas étonnée de me voir rire et rester calme malgré les obstacles que le démon oppose à notre projet, en se servant même du désir que l'archevêque a de nous rendre service. »

Le Seigneur m'en est témoin, à ces paroles tout chagrin fut dissipé de mon cœur; eussé-je dû attendre encore vingt mois, et endurer plus de travaux, que je crois que je n'aurais rien senti; dès lors que cette parole opéra en moi un tel effet, quoi d'étonnant que Notre-Seigneur Jésus-Christ produisit, soit par ses paroles soit par sa présence, tant de confiance ou de courage dans le cœur de cette Sainte qui possède toujours ces faveurs d'une manière si sûre et si évidente ?

. . . .

Elle montrait une patience admirable au milieu des persécutions... Voici ce que je sais d'elle sur ce point. Je lui parlais de temps en temps des calomnies dont elle avait été l'objet. Elle avait coutume de me répondre avec beaucoup de simplicité et de bonne grâce : « Tous ceux qui ont dit du mal de moi m'ont procuré les plus grands biens. » Un jour, entre autres, elle me dit ce qui suit : « Je vous en donne ma parole, mon cher Père, chaque fois que j'apprends qu'une personne a dit du mal de moi, je prie aussitôt le Seigneur pour elle. Je Le conjure de préserver le cœur, les lèvres et les mains de cette personne de toute offense; je ne la regarde point comme me voulant du mal; je vois en elle un ministre de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, un instrument dont le Saint-Esprit se sert pour me faire du bien et m'aider dans l'œuvre du salut. Croyez-moi, mon Père, ajouta-t-elle, le meilleur et le plus fort stimulant pour conquérir le ciel, c'est la patience dans les travaux; voilà ce qui rend l'homme maître et possesseur de lui-même, ainsi que le Seigneur l'affirme à ses apôtres »......

. . . .

Je me rappelle que, lui parlant quelquefois d'une calomnie dont elle avait été l'objet, elle avait coutume de rire et de me dire : « J'aurais fait bien pis, si Notre-Seigneur ne m'avait soutenue de sa main bénie; ce que nous avons à craindre et ce qui m'est le plus sensible, c'est le dommage qui en résulte pour l'âme qui tient de tels propos; je voudrais souffrir non seulement toutes sortes d'outrages, mais encore toutes sortes de tourments pour que Dieu ne fût pas offensé, et que cette âme sortit du péché. Quant à celui qui est calomnié, on ne lui fait pas d'autre mal que de lui fournir l'occasion de gagner des mérites. »

Elle confessait souvent ses légères fautes d'autrefois avec une simplicité et une grâce parfaites. Je ne sais à propos de quoi nous vînmes à parler, un jour, des imperfections de ceux qui commencent à servir Dieu, quand elle me raconta ce qui suit : « Sachez, mon Père, qu'on me félicitait de trois choses en particulier; on disait de moi que j'avais de l'esprit, que j'étais une sainte et que j'étais belle. Je croyais deux de ces choses; j'étais persuadée que je les possédais; je m'imaginais que j'avais de l'esprit et que j'étais belle, ce qui indiquait assez de vanité de ma part; cependant, chaque fois qu'on m'appelait une femme

vertueuse et sainte, je comprenais qu'on se trompait; aussi, je n'ai jamais eu à me confesser sur ce point, et je n'ai jamais tiré de vaine gloire de cette louange. »

Elle apportait une ferveur particulière à recevoir les sacrements d'Eucharistie et de Pénitence. Elle communiait souvent, et quand elle ne le pouvait pas, elle avait soin, au moins, de se confesser pour ne point perdre les grâces dont Dieu la comblait par le moyen des sacrements. Aussi, avais-je une dévotion spéciale soit à lui donner la sainte communion soit à la confesser, quand je voyais la ferveur et la piété qui l'animaient alors. Un jour qu'elle ne pouvait communier, parce que nous étions dans la maison d'un séculier, elle me demanda de la confesser; je lui répliquai : « O Jésus ! Ma Mère, ne me tuez pas; je ne sais ce que vous pouvez avoir à accuser; il nous faut aller chercher les péccadilles que vous avez commises, étant jeune, pour trouver matière à absolution; je ne veux pas vous confesser. » — Prenant alors un air grave et humble, elle me dit : « Mon cher Père, ne soyez pas avare des richesses d'autrui. Puisque Dieu nous communique une grâce particulière dans les sacrements que nous recevons par l'intermédiaire de Vos Seigneuries Révérendissimes, que vous êtes ses ministres, et que vous ne donnez pas de votre bien, ne me refusez pas une faveur si précieuse; pour vous, mon cher Père, vous ne perdez rien; vous gagnez, au contraire, lorsque vous pardonnez les péchés et que vous administrez dignement un sacrement si saint. »

EXTRAITS[1]

DE LA DÉPOSITION FAITE LE 12 SEPTEMBRE 1610 PAR DOÑA MARIE DE ESPINEL[2] SUR SAINTE THÉRÈSE ET SAINT JEAN DE LA CROIX.

. . . .

Inès de Quesada, qui était religieuse de voile noir quand la Sainte Mère prit l'habit, dit : « Je me rappelle très bien l'époque où la Sainte Mère n'était pas encore religieuse; elle venait de temps en temps à notre monastère. Je me souviens en particulier qu'elle portait une robe de couleur oranger, bordée de bandes de velours noir. »

Doña Marie de Cépéda, sa parente, raconte ce qui suit : « Revenant une fois des Matines en compagnie de la Sainte Mere, celle-ci me dit : O ma sœur, si vous saviez quel est l'écuyer qui nous accompagne, comme vous seriez contente! » — Je lui demandai quel était cet écuyer. — La Sainte Mère me répondit : « Le Christ portant la croix .»

Lorsque la Sainte Mère faisait l'examen du soir dans son oratoire et s'apercevait qu'elle n'avait accompli aucune œuvre de charité dans la journée, elle se rendait au chœur; elle raccommodait tous les manteaux qu'elle trouvait sur les prie-Dieu, et qui en avaient besoin; le tra-

1. Ces extraits sont tirés de LAS RELACIONES HISTORICAS DE LOS SIGLOS XVI Y XVII, *publicadas por la Sociedad de Bibliofilos españoles, Madrid*, 1896.

2. Religieuse de l'Incarnation d'Avila.

vail ne devait pas lui manquer : les religieuses étaient près de deux cents.

D'autres fois, elle s'en allait, une petite lanterne à la main, éclairer l'escalier, afin que les sœurs qui marchaient dans l'obscurité ne tombassent pas, ou donner de la lumière à celles qui en cherchaient.

. . . .

Lorsque la Sainte Mère était prieure de ce monastère, elle assista à leurs derniers moments plusieurs religieuses, et montra combien elle était heureuse de leur salut éternel; elle disait que les sœurs s'en allaient de leur lit au ciel.

Une ancienne religieuse lui faisant remarquer qu'il se glissait plusieurs imperfections dans les cérémonies de l'Ordre, la Sainte Mère lui répondit : « Ne vous affligez pas, ma sœur, je vous assure qu'il y a dans cette maison plus de quatorze âmes justes auxquelles Dieu accorde des grâces signalées. Eh bien! puisque Sa Majesté se contentait de sept justes pour ne pas anéantir le monde, nous pouvons bien croire que ce monastère lui est agréable.

. . . .

Les anciennes religieuses qui ont connu le [illegible] Jean de la Croix font les plus grands éloges [illegible]. Au sortir de sa prison de Tolede, il passa par Avila et vint à ce monastere. Comme il s'entretenait avec quelques sœurs, il leur dit : « O religieuses de l'Incarnation, combien vous m'avez coûté, et combien vous me devez ! »

Quant à ce qui concerne la prophétie ou légende d'après laquelle il devait sortir de ce monastère une Sainte Thérèse, personne ne saurait dire d'une manière précise

quelle en est l'origine. Mais elle avait cours à l'époque de la Sainte Mère. Celle-ci disait souvent à une religieuse, grande servante de Dieu, nommée doña Thérèse de Quesada, sœur de doña Inès qui fut plus tard prieure à Médina del Campo sous le nom de Thérèse de la Colonne : « Voyez, ma sœur, il paraît que de ce monastère doit sortir une Sainte Thérèse ; plaise à Dieu que ce soit l'une de nous, et que ce soit moi ! — Plaise à Dieu, répliquait la sœur, que ce soit moi-même ! — A mon avis, l'une et l'autre ont vu leurs vœux se réaliser.

. . . .

Je puis vous dire que Notre-Seigneur aime bien cette sainte maison, où Il a trouvé et trouve encore beaucoup d'âmes dont l'unique ambition est de Le servir ; qu'il y en ait eu, la Sainte Mère l'affirme en plusieurs endroits de ses écrits, aux chapitres 6 et 7 de sa *Vie ;* ce ne sont point là des paroles de compliments, mais la vérité. La preuve, la voici : la Sainte Mère a tiré de cette maison, comme d'une carrière spirituelle, au moins une vingtaine de pierres qui ont servi de fondement au bel édifice qu'elle a élevé avec l'aide de Dieu. Je crois bien que vous ne trouverez pas un seul monastère qui ait l'honneur d'avoir fourni tant de saintes religieuses et d'en conserver encore un si grand nombre. Je le déclare pour la gloire de Dieu, non seulement il y a dans cette maison beaucoup d'âmes qui, comme le dit la Sainte Mère au livre de sa *Vie,* tirent l'eau à force de bras ou avec la noria, mais il y en a plusieurs sur qui, comme la Sainte Mère l'expose à la quatrième manière d'arroser le jardin[1], Notre-Seigneur dans

1. *Vie* de la Sainte, chap. XVIII.

sa bonté fait pleuvoir en abondance l'eau de sa grâce. C'est ce que m'a certifié celui qui connaît ces âmes.

. . . .

Doña Quiteria, qui a été cinq fois prieure de ce monastère, était très aimée de la Sainte Mère; elle l'a accompagnée, environ deux ans, dans plusieurs de ses fondations. La Sainte Mere la sollicitait quelquefois de se faire carmélite déchaussée, mais elle ne put réussir à l'y décider. Cette religieuse répondait qu'elle ne se sentait appelée qu'à suivre sa première vocation, dans laquelle elle mourut, après avoir gardé très fidèlement sa règle.

Voici ce qu'elle a raconté : « Un grand sujet de consolation et de confiance pour moi, c'est une parole que me dit, un jour, la Sainte Mere Thérèse de Jésus : elle m'a promis de m'assister à l'heure de la mort. C'est lorsque je l'ai quittée pour rentrer à ce monastère de l'Incarnation. Je lui adressai cette supplique : Ma Mere, que Votre Révérence n'oublie pas de me recommander à Notre-Seigneur. — Elle me fit la réponse suivante : Allez en paix, ma fille, servez fidelement Notre-Seigneur, soyez une sainte religieuse; et lorsque vous serez sur le point de mourir ou peu avant, vous verrez combien vous m'êtes redevable, combien je vous aime et combien je vous recommande à Dieu. »........

TABLE ANALYTIQUE[1]

A

1. Les chiffres romains indiquent les différents tomes de cet ouvrage, et les chiffres arabes les pages.

B

C

1. Nous prévenons le lecteur que le mot *décembre* mis à la note de cette page doit être remplacé par celui d'*octobre*.

1. D'après le compilateur des *Pérégrinations d'Anastase,* le P. Gratien fut obligé, durant quelque temps, de veiller avec soin sur sa nourriture ; la Sainte lui avait même remis un contre-poison qu'il portait toujours en cas de danger.

1. Il ne s'agit pas ici de *Jérôme* de Cépéda, mais d'*Augustin*, son frère.

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

Z

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE

où sont indiquées sommairement les principales améliorations de cette édition.

1580.	3 juin.	Tolède.	313	au P. Gratien.	1 fragm.
»	15 juin.	Ségovie.	314	à Laurent de Cépéda.	2 fragm.
»	19 juin.	»	315	» »	1 fragm.
»	4 juillet.	»	316	à Marie de Saint-Joseph.	*2/3 inéd.*
»	5 août.	Médina.	317	à une Dame.	
»	6 août.	»	318	à Marie de Saint-Joseph.	1 fragm.
»	7 août.	»	319	à Thérèse de Jésus.	1 fragm.
»	9 août.	Valladolid.	320	à Jeanne de Ahumada.	
»	21 août.	»	321	à Diégo de Mendoza.	1 fragm.
»	8 septembre.	»	322	à Roch de Huerta.	
»	17 septembre.	»	323	à Inès Niéto.	
»	4 octobre.	»	324	au P. Gratien.	1 fragm.
»	7 octobre.	»	325	aux Carmélites d'Avila.	1 fragm.
»	25 octobre.	»	326	à Marie de Saint-Joseph.	
»	20 novembre.	»	327	au P. Gratien.	
»	21 novembre.	»	328	à Marie de Saint-Joseph.	
»	Décembre.	»	329	à Anne de l'Incarnation.	
»	Décembre.	»	330	à Laurent de Cépéda, son neveu.	
»	28 décembre.	»	331	à Marie de Saint-Joseph.	
»	Décembre.	»	332	au P. Gratien.	
»	?	?	333	à des postulantes.	
»	?	?	334	à un théologien.	*inéd.*
»	?	?	335	à un confesseur de ses religieuses.	*inéd.*
»	Décembre.	Valladolid.	336	aux Carmélites d'Avila.	
»	?	?	337	aux Prieures carmélites.	*inéd.*
»	?	?	338	à Marie-Baptiste.	*inéd.*
»	?	?	339	à un confesseur de ses religieuses.	
1581.	Janvier.	Palencia.	340	à Jeanne de Antisco.	*inéd.*

1581.	Janvier.	Palencia.	341	à une Dame.	*inéd.*
»	Janvier.	»	342	à Anne de l'Incarnation.	
»	4 janvier.	»	343	au P. Jean de Jésus.	3 fragm.
»	6 janvier.	»	344	à Marie de Saint-Joseph.	5 fragm.
»	13 janvier.	»	345	à Jeanne de Ahumada.	2 fragm.
»	Janvier (fin de)	»	346	à Jérôme Reynoso.	
»	17 février.	»	347	au P. Gratien.	2 fragm.
»	20 février (vers le)	»	348	au Chapitre d'Alcala.	
»	20 février (vers le)	»	349	au P. Gratien.	
»	21 février.	»	350	»	2 fragm.
»	27 février.	»	351	»	2 fragm.
»	Février.	»	352	»	1 fragm.
»	Février.	»	353	»	
»	Février (fin).	»	354	à Pierre-Jean de Casademonte.	*inéd.*
»	4 mars.	»	355	à Anne Henriquez.	
»	12 mars.	»	356	au P. Gratien.	
»	21 mars.	»	357	à don Alphonse Vélasquez.	2 fragm.
»	23-24 mars.	»	358	au P. Gratien.	2 fragm.
»	Mars ou avril.	»	359	»	*inéd.*
»	28 mars.	»	360	à Antoine Gaïtan.	
»	Mai.	»	361	à don Alphonse Vélasquez.	
»	Mai.	»	362	»	1 fragm.
»	22 mai.	»	363	à Anne de Saint-Augustin.	
»	24 mai.	»	364	au P. Gratien.	3 fragm.
»	29 mai.	»	365	»	
»	16 juin.	Soria.	366	au Cardinal Gaspar de Quiroga.	
»	16 juin.	»	367	à Marie de Saint-Joseph.	
»	27 juin.	»	368	au P. Gratien.	1 fragm.
»	Juin.	»	369	»	*inéd.*
»	30 juin.	»	370	à Ruiz de la Peña.	
»	8 juillet.	»	371	»	
»	13 juillet.	»	372	à Jérôme Reynoso.	
»	14 juillet.	»	373	au P. Gratien.	
»	Juillet (vers).	»	374	à une Carmélite.	*inéd.*
»	Août.	»	375	aux Carmélites de Soria.	
»	26 août.	Ségovie.	376	à Jeanne de Ahumada.	1 fragm.
»	5 septembre.	Villacastin.	377	à Marie de Saint-Joseph.	
»	9 septembre.	Avila.	378	à Jérôme Reynoso.	
»	13 septembre.	»	379	à Ruiz de la Peña.	
»	17 septembre.	»	380	au P. Gratien.	2 fragm.
»	9 octobre.	»	381	à don Sanche Davila.	6 fragm.
»	22 octobre.	»	382	à doña Yomar Pardo.	

1581.	26 octobre.	Avila.	383 au P. Gratien.	
»	30 octobre.	»	384 au Cardinal Gaspar de Quiroga.	
»	Novembre.	»	385 à doña Marie Henriquez.	2 fragm.
»	8 novembre.	»	386 à Marie de Saint-Joseph.	12 fragm.
»	13 novembre.	»	387 à Martin Salinas.	
»	14 novembre.	»	388 à Jean de Ovalle.	
»	19 novembre.	»	389 à don Pierre de Castro.	
»	28 nov. (avant le).	»	390 »	1 fragm.
»	28 novembre.	»	391 »	
»	28 novembre.	»	392 à Marie de Saint-Joseph.	1 fragm.
»	29 novembre.	»	393 à Jean de Ovalle.	3 fragm.
»	29 novembre.	»	394 au P. Gratien.	
»	1er décembre.	»	395 »	*inéd.*
»	4 décembre.	»	396 »	*inéd.*
»	4 déc. (vers le).	»	397 à Béatrix de Mendoza.	1 fragm.
»	Décembre.	»	398 au P. Gratien.	*inéd.*
»	Décembre.	»	399 »	
»	15 décembre.	»	400 à Laurent de Cépéda, son neveu.	
»	28 décembre.	»	401 à Catherine du Christ.	1 fragm.
»	?	?	402 à une religieuse.	
»	?	?	403 X.	*inéd.*
1582.	8 janvier.	Médina.	404 à Ruiz de la Peña.	
»	Janvier.	Valladolid.	405 à Éléonore de la Miséricorde.	2 fragm.
»	16 janvier.	Palencia.	406 à Catherine de Tolosa.	
»	Janvier.	Palencia ou Burgos.	407 à Béatrix de Ahumada.	*inéd.*
»	6 février.	Burgos.	408 à Marie de Saint-Joseph.	2 fragm.
»	1er mars.	»	409 au chanoine Salinas.	
»	10 mars (vers le).	»	410 à Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité, à Palencia.	
»	17 mars.	»	411 à Marie de Saint-Joseph.	*inéd.*
»	18 mars.	»	412 au P. Ambroise Mariano.	
»	13 avril.	»	413 à don Alvaro de Mendoza.	
»	18 avril.	»	414 à don Alvarez de Tolédo.	2 fragm.
»	4 mai.	»	415 à don Pierre Manso.	
»	Mai.	»	416 au P. Nicolas Doria.	
»	Mai.	»	417 à Éléonore de la Miséricorde.	
»	14 mai.	»	418 à Pierre-Jean de Casademonte.	
»	18 mai.	»	419 X.	
»	20 mai.	»	420 au chanoine Reynoso.	
»	30 mai.	»	421 à Anne de Jésus.	2 fragm.
»	4 juin.	»	422 à Ruiz de la Peña.	1 fragm.
»	25 juin.	»	423 au P. Gratien.	5 fragm.

1582. 6 juillet.	Burgos.	424	à Marie de Saint-Joseph.	
» 7 juillet.	»	425	à Éléonore de la Miséricorde.	2 fragm.
» 14 juillet.	»	426	à Marie de Saint-Joseph.	
» 3 août.	Palencia.	427	à Thomassine-Baptiste.	
» Août.	»	428	à Marie de Saint-Joseph.	*inéd.*
» 6 août.	»	429	à Thérèse de Laïz.	
» 9 août.	»	430	à Thomassine-Baptiste.	3 fragm.
» 12 août.	»	431	à don Sanche Davila.	
» 26 août.	Valladolid.	432	à Anne des Anges.	1 fragm.
» 27 août.	»	433	à Thomassine-Baptiste.	2 fragm.
» 1er septembre.	»	434	au P. Gratien.	9 fragm.
» 2 septembre.	»	435	à Anne des Anges.	*inéd.*
» 5 septembre.	»	436	à Pierre Sanchez.	
» 15 septembre.	»	437	aux Carmélites de Valladolid.	*inéd.*
» 15 sept.	Valladolid et Médina.	438	à Catherine du Christ.	1 fragm.

RELATIONS

Ire	Relation.	1560.	Avila,	à Saint Pierre d'Alcantara. Réponse de Saint Pierre d'Alcantara à la Sainte.	14 fragm.
IIe	»	1561-1562.	»	à un de ses confesseurs.	1 fragm.
IIIe	»	1568-1572.	?	X.	13 fragm.
IVe	»	?	?	X.	*inéd.*
Ve	»	1569.	Tolède,	X.	
VIe	»	1571.	Salamanque,	X.	8 fragm.
VIIe	»	1571.	Avila,	X.	
VIIIe	»	1571.	»	aux Religieuses de l'Incarnation.	
IXe	»	1571-1575.	?	X.	11 fragm.
Xe	»	1575.	Véas,	X.	*inéd.*
XIe	»	1575.	Véas, Écija,	X.	6 fragm.
XIIe	»	1575.	Séville,	au P. Rodrigue Alvarez, jésuite.	3 fragm.
XIIIe	»	1575.	»	»	1 fragm.
XIVe	»	1576-1577.	Tolède, Avila,	X.	4 fragm.
XVe	»	1579.	Avila,	au Chapitre d'Alcala.	
XVIe	»	1582.	Albe,	aux Carmélites d'Albe.	

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIÈME

RELATIONS

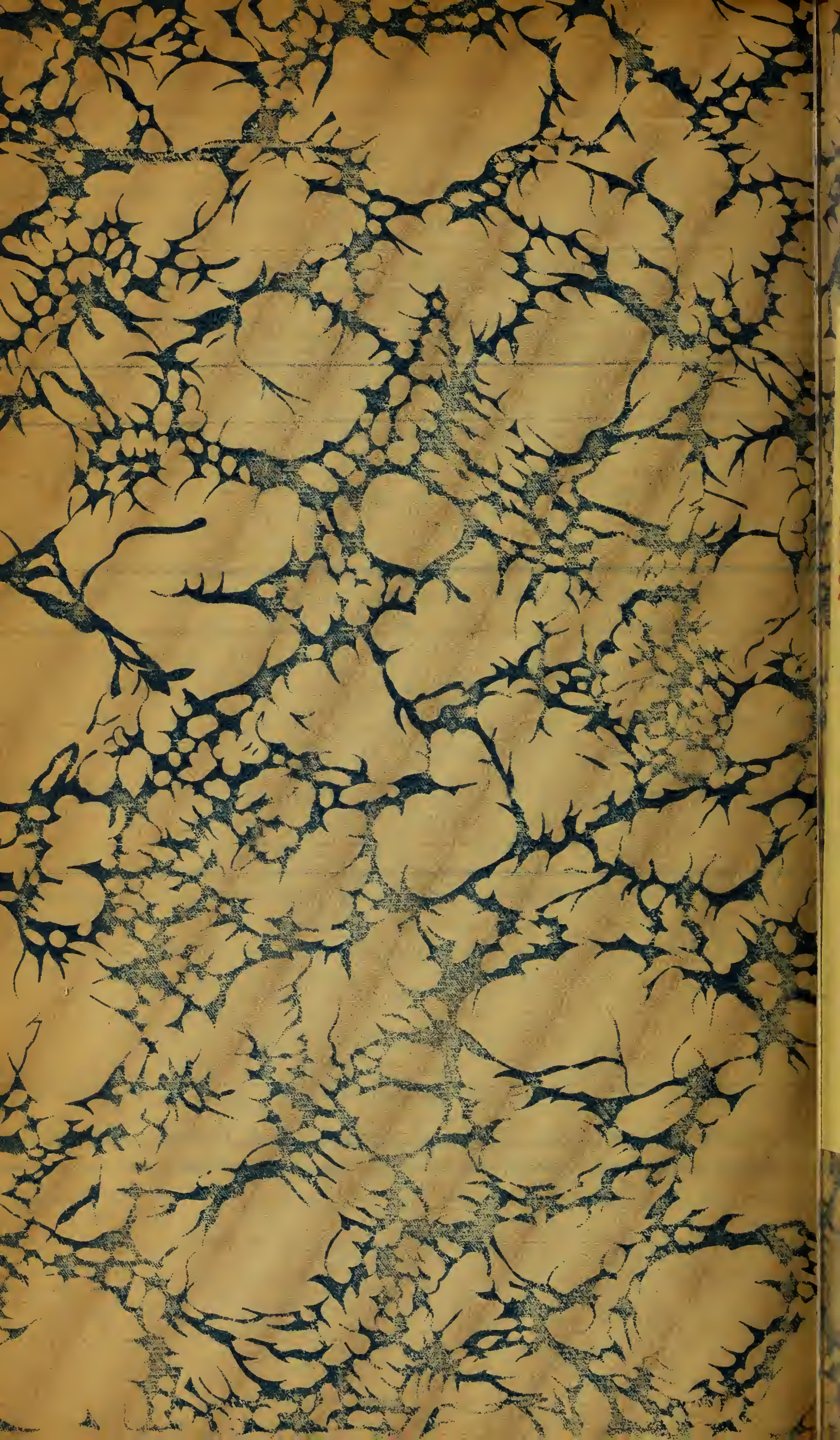
ERRATA

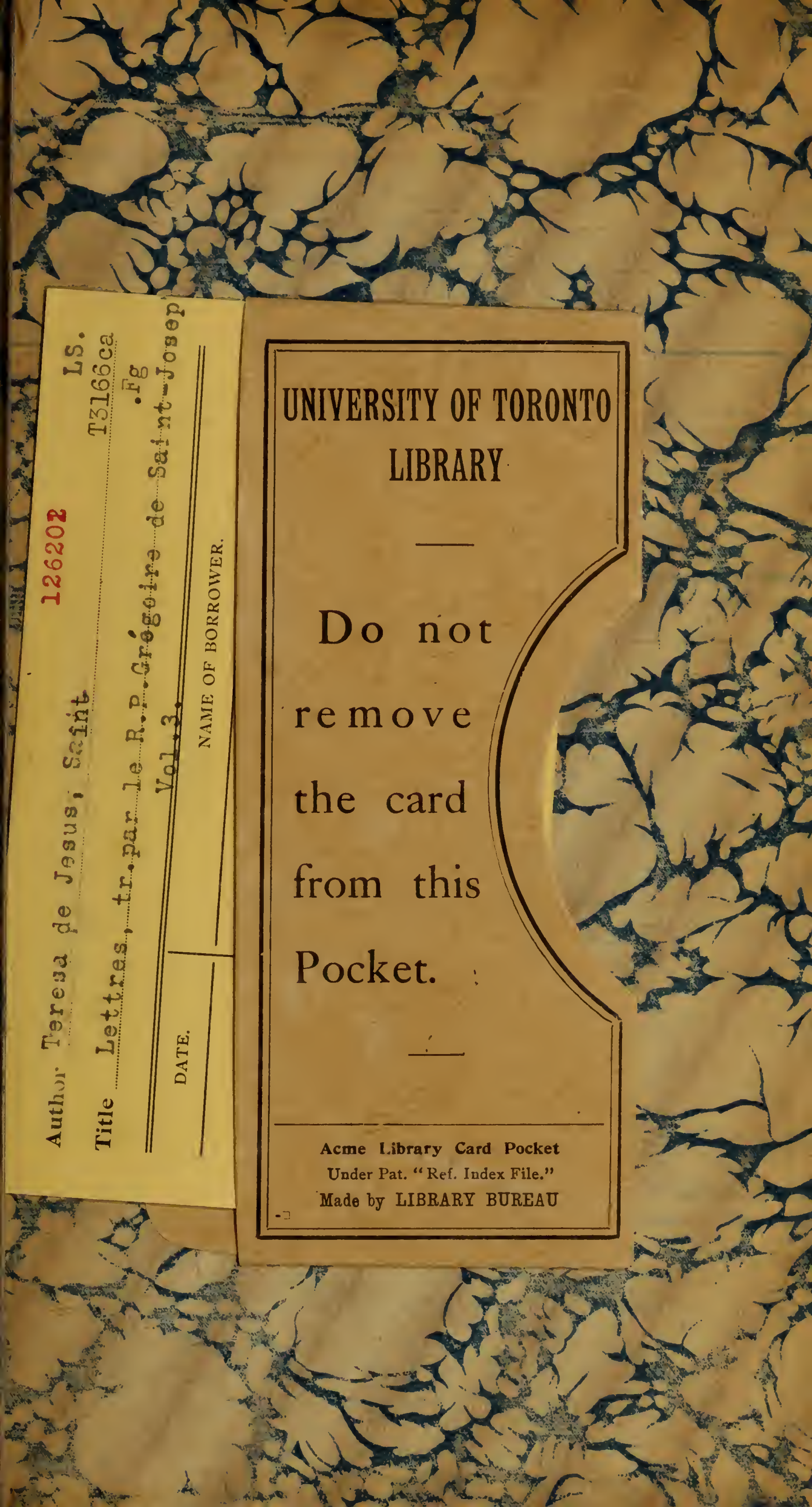
1. Au lieu de fragments *inédits*, T. I, p. 411, T. II, p. 198, T. III, p. 375, lire : fragments *traduits pour la première fois en français.*

2. Au lieu de l'indication « fragments *nouveaux* » qui se trouve dans différentes notes des trois volumes, lire : fragments *traduits pour la première fois en français*, ou *restitués à la Collection* ; supprimer celle de la p. 303, T. I.

3. Au lieu de l'indication « Lettre *nouvelle* » mise en note T. III, p. 72, lire : Lettre *restituée à la Collection.*

4. Pour la rubrique *inéd.* des différentes tables chronologiques, s'en rapporter, sauf corrections susdites, à la note mise au bas de la page où se trouve la Lettre accompagnée de cette rubrique.




Author Teresa de Jesus, Saint
126202
LS.
T3166ca
.Fg
Title Lettres, tr. par le R.P. Grégoire de Saint-Joseph
Vol. 3.
NAME OF BORROWER.
DATE.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

